This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HW AWVY N

38524.36

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF
SAMUEL SHAPLEIGH
CLASS OF 1789
LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE
1793–1800

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.
18 — sur papier de Chine.

N° 94.

ŒVVRES

DE

Pierre

P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME DEUXIÈME

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—

M DCCC LXXXIX

38584.36
2
*

HARVARD COLLEGE
AUG 7 1896
LIBRARY.
Shapleigh Fund.

SONNETS

A DIVERSES PERSONNES.

AV ROY HENRY III.

L'Europe eſt trop petite, & l'Aſie & l'Afrique
Pour toy qui te verras de tout le monde Roy :
Auſſi le Ciel n'aguere a fait naiſtre pour toy
Du milieu de la mer la nouuelle Amerique,
A fin que ce grand Tout ſoit l'Empire Gallique,
Et que le monde entier obeïſſe à ta Loy,
Comme deſia ton Sceptre abaiſſe deſſous ſoy
L'Arctique, il puiſſe vn iour gouuerner l'Antarctique.
Les Parques dans le Ciel t'ont filé ceſt honneur.
Quand tu ſeras tout ſeul de ce monde Seigneur,
Tu fermeras par tout le Temple de la Guerre.
La Paix & les Vertus au monde fleuriront :
Iupiter & Henry l'Vniuers partiront,
L'vn Empereur du Ciel & l'autre de la Terre.

A luy-mesme.

Ny couplet amoureux ny amoureuse ligne,
Ny Sonnet ny Chanson ne vous peut mettre aux Cieux :
Vn liure tant soit grand, tant soit laborieux,
De vos belles vertus encores n'est pas digne.
Vous estes des François l'heur le Ciel & le signe :
Et qui voudroit chanter vos faits victorieux,
Guerres combats desseins villes places & lieux,
Il faudroit emprunter la douce voix d'vn Cygne.
Pourtant souuenez-vous qu'orfelins de renom
Diomede fust mort, Achille, Agamemnon,
Sans la Muse d'Homere heureusement fertile,
Qui des Rois genereux les honneurs escriuoit :
Pour cela Scipion d'Ennius se seruoit,
Et le fils de Cesar se seruoit de Virgile.

A luy-mesme.

MADRIGAL.

Perles rubis & pierres precieuses
Soyent pour le front de ce royal guerrier,
Prince inuincible, & non le verd Laurier,
Honneur trop bas pour ses mains belliqueuses.
De Myrte verd les fueilles bien-heureuses
Soyent pour le mien à fin de me lier,
Non pour ma gloire, ains comme vn prisonnier
Qu'Amour a prins aux guerres amoureuses.
Mais s'il aduient apres auoir vescu
Long temps en peine & en douleur extréme,
Qu'en surmontant la force de moy-mesme
Ie sois veinqueur du Dieu qui m'a veincu,

Tant redouté au Ciel & en la Terre,
Mon loz ſera plus diuin que le ſien :
Il a veincu des hommes en la guerre,
Et moy vn Dieu ſon Seigneur & le mien.

A luy-meſme.

Prince quand tout mon ſang bouillonnoit de ieuneſſe,
Et de corps & d'eſprit gaillard & vigoureux
Sur l'Auril de mes ans ie deuins amoureux
D'vne belle gentille & courtoiſe Maiſtreſſe,
Seule elle eſtoit mon cœur mes yeux & ma Deeſſe :
Auſſi de ſa beauté ie fu tant deſireux,
Que mon plaiſant malheur me ſembloit bien-heureux,
Mais ce boüillon d'amour par le temps a pris ceſſe.
Maintenant que ie ſuis ſur l'automne & griſon,
Les amours pour Ronſard ne ſont plus de ſaiſon :
Ie veux toutefois m'excuſer deſſus l'âge.
Voſtre commandement de ieuneſſe me ſert,
Lequel maugré les ans m'allume le courage,
D'autant que le bois ſec bruſle mieux que le verd.

A luy-meſme.

Vn plus ieune eſcriuain que l'âge fauoriſe,
Chantera la beauté la grace & les attraits,
Les arcs, les feux, les nœuds, les liens & les traits,
Les larmes, les ſoupirs, l'embuſche & la ſurpriſe,
La foy cent fois rompue & cent fois repromiſe,
Dons, meſſages, eſcrits, prieres & ſouhaits,
Guerres, haines, diſcords, tréues, noiſes & paix
De celle dont les yeux tiennent voſtre franchiſe.

Au ieune âge conuient chanter telles chanſons :
A moy d'enfler la trompe, & de plus graues ſons
Reſueiller par les champs les Françoiſes armées,
Et ſonner les vertus de ces braues guerriers,
Qui loin dedans l'Aſie aux terres Idumées
Du ſang royal de France ont planté les lauriers.

A MONSEIGNEVR

LE DVC DE TOVRAINE, FRANÇOIS DE FRANCE,

fils & frere de Roy,

entrant en la maiſon de l'Autheur.

Bien que ceſte maiſon ne vante ſon porphire,
Son marbre ny ſon iaſpe en œuure elabouré :
Que ſon plancher ne ſoit lambriſſé ny doré,
Ny portrait de tableaux que le vulgaire admire :
Toutefois Amphion l'a bien daigné conſtruire,
Où le ſon de ſa lyre eſt encor demeuré,
Où Phebus comme en Delphe y eſt ſeul honoré,
Où la plus belle Muſe a choiſi ſon Empire.
Apprenez, mon grand Prince, à meſpriſer les biens.
La richeſſe d'vn Prince eſt l'amitié des ſiens :
Le reſte des grandeurs nous abuſe & nous trompe.
La bonté la vertu la iuſtice & les lois
Aiment mieux habiter les antres & les bois
Que l'orgueil des Palais qui n'ont rien que la pompe.

AVDIT SEIGNEVR DVC

entrant en ſon iardin.

Vne Nymphe Iardiniere parle.

Ces grands, ces triomphans, ces ſuperbes Romains,
Qui auoyent eu du Ciel vn ſi braue courage,
A leur commencement viuoyent du labourage,
Et ſans honte tenoyent la charue en leurs mains.
Ces grandeurs, ces honneurs, dont les hommes ſont pleins,
Ne ſont pas les vrais biens qui font l'homme plus ſage :
Vn petit clos de terre, vn petit heritage
Les rend plus vertueux plus gaillards & plus ſains.
Ces arbres, qui pour vous leurs robbes renouuellent,
Ces fleurs & ces iardins & ces fruicts vous appellent,
Celebrans iuſqu'au Ciel vos faicts & vos valeurs,
Dignes d'auoir autels temples & ſacrifice,
Et que voſtre beau nom eſcrit entre les fleurs,
Se face compaignon d'Aiax & de Narciſſe.

AVDIT SEIGNEVR DVC,

entrant dedans ſon bois.

Vne Nymphe bocagere parle.

Ie ſuis Hamadryade en ces cheſnes encloſe :
Ie vy deſſous l'eſcorce, & vous vien raconter
Que ces bois ces foreſts ne ceſſent de chanter
Vous en qui la fortune & la vertu repoſe.
Rien n'eſt ici de verd, qui gay ne ſe diſpoſe
A louër vos honneurs les dire & les vanter,
A fin que Loire puiſſe en la mer les porter,
Et que voſtre ſeul nom deuienne toute choſe.

Puis la mer eſpandra voſtre honneur par le vent,
Et le vent parmy l'air : puis au Ciel s'eſleuant
Voſtre corps deuiendra quelque eſtoile allumée.
Ainſi vous iouyrez de ce grand Vniuers,
S'il vous plaiſt d'vn bon œil permettre que mes vers
Deuiennent les Heraux de voſtre renommée.

AVDIT SEIGNEVR DVC,

luy preſentant du fruict.

Vous preſenter du fruit c'eſt porter de l'arene
Aux riues de la mer, des eſpics à Cerés,
Des eſtoiles au Ciel, des arbres aux foreſts,
Des roſes aux iardins, des eaux en la fonteine.
De fruicts auant le temps voſtre ieuneſſe eſt pleine:
Vos fruicts ſont vos grandeurs, vos vertus & vos faits,
L'amour de voſtre peuple, & le bien de la paix,
Et d'auoir deliuré la France de ſa peine.
Si mon preſent eſt pauure, à blaſmer ie ne ſuis:
Ie vous donne, mon Duc, tout le bien que ie puis.
Celuy qui donne tout ne retient rien de reſte.
Mon eſprit eſt mon tout, au moins ie le croy tel:
Mon preſent eſt donc grand, d'autant que le mortel
Fait place à la grandeur de la choſe celeſte.

AVDIT SEIGNEVR DVC,

faiſant ſon entrée à Tours.

La Nymphe de la Fontaine de Beaune parle.

Prince du ſang Troyen, race des Rois de France,
Dont l'ame genereuſe eſt compaigne des Dieux:
Prince, en qui le Deſtin, la Nature & les Cieux
Ont verſé d'vn accord vne belle influance:

Tu as de ton Soleil l'effect & la puissance,
Tu romps l'obscurité des hommes vicieux,
Tu entretiens les bons de ton œil radieux :
Car tousiours la bonté t'a pleu dés ton enfance.
Ces arbres ces iardins ces antres & ces bois,
Ces fontaines ces fleurs t'appellent d'vne vois,
Toy grand Prince François, sous qui Mars est seruile.
Dieu veut les volontez des hommes qui sont siens :
Tu ne veux, comme luy, ny richesses ny biens,
Mais l'esprit & les cœurs & l'amour de ta ville.

AV ROY HENRY

II. de ce nom.

Quand entre les Cesars i'apperçoy ton image
Decouurant tout le front de laurier reuestu,
Voyez (ce dy-ie lors) combien peut la vertu
Qui fait d'vn ieune Roy vn Cesar deuant l'âge.
Ton peuple en ton portrait reuere ton visage,
Et la main qui naguere a si bien combatu,
Quand l'Anglois & par terre & par mer abatu
A ta France rendit son ancien riuage.
Ce n'est petit honneur que d'estre portrait, Sire,
Entre les vieux Cesars qui ont regi l'Empire,
Comme toy, valeureux, magnanimes & iustes.
Ce signe te promet, grand Roy victorieux,
Puis que vif on t'esleue au nombre des Augustes,
Que mort tu seras mis entre les plus grands Dieux.

A LA ROYNE MERE,

Catherine de Medicis.

Rien du haut Ciel le Deſtin ne propoſe,
Que par effect ne le donne à cognoiſtre :
En vous bleſſant vn peu le bras ſeneſtre,
Telle bleſſure afferme quelque choſe.
Dedans le bras la puiſſance eſt encloſe :
S'il eſt bleſſé le corps n'eſt plus adeſtre,
Il deuient ſerf en lieu qu'il eſtoit maiſtre,
Et ſans honneur la force ſe repoſe.
Le bras eſt pris pour le Sceptre d'vn Roy,
Le bras denote & la force & la loy,
Et par le bras la iuſtice on voit naiſtre.
Quand il ſe deult le corps eſt offenſé :
Mais ie pri' Dieu, Royne, que ton bras dextre
Qui nous ſouſtient ne ſoit iamais bleſſé.

AV ROY FRANCOIS

II. de ce nom.

François, qui prens ton nom de François ton grand pere,
Qui de ta mere prens la grace & la beauté,
De ta tante l'eſprit, & ceſte royauté
Que tu portes au front, du Roy Henry ton pere:
La France apres ſa mort par ta prouëſſe eſpere
De voir l'Italien ſous ton ſceptre donté:
Car tel honneur t'eſt deu, ô Roy, qui d'vn coſté
En es le vray Seigneur, heritier de ta mere.
Ton pere doit gaigner la Flandre, & les Anglois,
La Bourgongne, & l'Eſpagne : & par force tu dois
Gaigner, comme heritier, l'Itale maternelle.

« *Souuienne-toy pourtant, quand tu ſeras grand Roy,*
« *Beaucoup de ſang Chreſtien ne repandre ſous toy:*
« *Mais pardonne au veincu, & donte le rebelle.*

A LOYS DE BOVRBON,

Prince de Condé.

MADRIGAL.

Prince Royal, quand le Ciel t'anima
Il te donna vne ame prompte & viue,
Qui dans le corps ne languiſt point oiſiue,
Non plus que fait celuy qui la forma.
L'honneſte amour en tes yeux s'enferma,
Pithon ſucra ta parole naïue
Pleine de miel, douce & perſuaſiue,
Qui l'autre iour tout l'eſprit me charma.
Voyant ta face à toute heure il me ſemble
Que i'apperçoy trois grands Dieux tous enſemble:
Mars ſur ton front a planté ſon effroy,
Mercure a pris ta bouche pour s'esbatre,
Amour tes yeux, où touſiours ie le voy.
Qui pourroit donc vn tel Prince combatre,
Qui a touſiours trois grands Dieux auec ſoy?

A L'ALTESSE,

Mere du Duc de Lorraine.

Pour celebrer l'honneur de voſtre race,
Noble du ſang d'Empereurs & de Rois,
Qui noſtre Europe ont mis deſſous leurs lois,
Puis dans le Ciel demy-Dieux ont leur place:

Pour celebrer voſtre port, voſtre grace
Et voſtre Alteſſe, il faudroit que ma vois
Deuint airain, & faudroit que mes doits
Deuinſſent fer, & ma plume vn Parnaſſe.
Voulant deſcrire ou voſtre honneſteté,
Voſtre prudence ou voſtre maieſté,
Que le Lorrain & le Flaman admire,
Ie ſuis muet & la voix me defaut:
Car pour louër tant de graces, il faut
Ou bien chanter, ou du tout ne rien dire.

A MONSIEVR DE NEMOVRS.

Ie demandois à l'oracle des Dieux
Où ie pourrois trouuer le Dieu des armes,
Et l'autre Dieu qui ſe paiſt de nos larmes,
Quand ſes beaux traits nous offenſent les yeux.
I'ay (ce diſoy-ie) eſté en mille lieux
Sans rencontrer ce Prince des gendarmes,
Ny ſans trouuer l'autre dont les allarmes
Bleſſent nos cœurs d'vn mal ſi gracieux.
L'oracle adonq d'vne voix qui murmure,
Reſpond que Mars a changé de figure,
Et qu'autre forme a pris le Dieu d'amours.
Pour le trouuer en vne meſme place,
Va-t'en chercher le Prince de Nemours:
Car l'vn & l'autre habite dans ſa face.

A CHARLES, Cardinal de Lorraine.

Le monde ne va pas, comme dit Epicure,
Par vn cas fortuit, mais il va par raiſon:
Chacun le peut iuger voyant voſtre maiſon,
Qui d'art regit la France, & non pas d'auanture.

D'vne prudence iointe à la ſage nature
Vous preuoyez des temps l'vne & l'autre ſaiſon,
En ſi grande ieuneſſe ayant le chef griſon,
Vous aſſemblez tout ſeul vn Ianus en Mercure.
Auſſi le Roy vous aime, & le Ciel vous appreſte
Vn triple diademe à bon droit ſur la teſte,
Pour vous faire paſteur ſur tous le ſouuerain.
Le puiſſiez vous donq' eſtre, & mourir en vieilleſſe:
Voſtre ame puiſſe auoir l'eternelle promeſſe,
Et voſtre corps ſe faire vn bel Aſtre Lorrain.

A luy-meſme.

Delphe ne reçoit point d'vn ſi ioyeux viſage
Apollon, qui reuient de voir Dêle ſa mere
Annoncer les ſecrets de Iupiter ſon pere,
Quand au bout de ſix mois il a fait ſon voyage:
Comme toute la France apres voſtre meſſage
Ioyeuſe vous reçoit, vous eſtime & reuere,
S'esbahiſſant de voir voſtre front ſi ſeuere,
Si prudent & ſi vieil en la fleur de voſtre âge.
Apollon & vous ſeul ſçauez interpreter,
L'vn les ſecrets d'vn Roy, l'autre de Iupiter:
L'vn craint au Ciel, & l'autre en la terre habitable.
Tant ſeulement d'vn poinct vous differez tous deux:
C'eſt qu'Apollon ſouuent eſt obſcur & douteux,
Et vous eſtes touſiours certain & veritable.

A luy-meſme.

Prelat, bien que noſtre âge aille tout de trauers,
Age vrayment de fer, de meurtres & de larmes,
De cruautez de morts de ſang & de gendarmes,
Ie veux pas laiſſer à vous chanter des vers.

Ennius, qui ſonnoit le loz par l'vniuers
Du veinqueur Scipion, au milieu des alarmes
Aſſeuré ne ceſſoit de murmurer ſes carmes,
Les accordant au bruit des tabourins diuers.
Plus le vent animoit la guerriere trompete,
Plus le phifre ſonnoit, plus ce gentil Poëte
Chantoit ſon Scipion. Ainſi à haute vois
Ie chante vos honneurs, qui ſeuls me pourront faire
Auſſi bon Ennius en chantant voſtre frere,
Comme en guerre il s'eſt fait Scipion des François.

A HENRY DE FRANCE,

Duc d'Anjou, depuis Roy de France.

Croiſſez enfant du Roy le plus grand de l'Europe,
Croiſſez ainſi qu'vn liz dans vn pré fleuriſſant,
Alors qu'au poinct du iour tout blanc s'eſpaniſſant,
Hors de ſon beau bouton ſes beaux plis deſvelope.
Croiſſez pour toſt conduire vne guerriere trope
Deſſus la mer Tyrrhene, & d'vn bras puniſſant
Tuer ainſi qu'Hercule vn Aigle rauiſſant
Qui cruel ſe repaiſt du cœur de Parthenope.
Ceſte maiſon d'Anjou, dont vous portez le nom,
Maiſon groſſe d'honneur, de gloire & de renom,
Preſque dés le berceau aux guerres vous appelle.
Ainſi le lionneau maugré les paſtoureaux,
D'vn grand Lyon yſſu ſortant de la mammelle,
Pour ſon premier eſſay combat les grands toreaux.

A ANNE DE MONTMORENCY,

Conneſtable de France.

Si deſormais le peuple en plaiſir delectable,
En danſes & feſtins s'esbat en ſa maiſon,
Et ſi l'Egliſe fait à Dieu ſon oraiſon,
Sans que Mars trouble plus ſon deuoir charitable,
L'honneur vous en eſt deu, ſage preux Conneſtable,
Qui par voſtre bon ſens, bon conſeil & raiſon,
Apres auoir de guerre eſteinte la ſaiſon,
Vous donnez à la France vn repos ſouhaitable.
Quand on lira les faicts de vous Montmorency,
Vous aurez pour la guerre & pour la paix auſſi
Vn los qui touſiours vif volera ſur la terre:
Mais plus aurez d'honneur pour auoir fait la paix,
Que pour auoir ſous vous cent mille hommes desfaits,
D'autant que la paix eſt meilleure que la guerre.

A I. DE CARNAVALET,

Gouuerneur du Roy Henry III.

Du fort Iaſon Chiron fut gouuerneur,
Phœnix le fut du magnanime Achille,
Qui des Troyens fiſt trebucher la ville,
Tuant Hector qui en eſtoit Seigneur.
Comme ceux-cy vous auez ce bon-heur
D'eſtre choiſi de la Royne entre mille,
Pour gouuerner la ieuneſſe docile
D'vn ſi grand Roy, du monde tout l'honneur.

Iaſon alla la Toiſon d'or conquerre,
Achille fut le foudre de la guerre,
Ornant ſon chef de Lauriers infinis :
Mais de vous ſeul les louanges parfaites
Veincront les deux : d'autant que ſeul vous eſtes
Plus vertueux que Chiron & Phœnix.

A I. DE MONLVC,
Eueſque de Valence.

Docte Prelat qui portes ſur la face
Phœbus portrait, & Pallas au cerueau,
Ie te dedie en ceſt œuure nouueau
Tous mes Lauriers, mon Myrte & mon Parnaſſe.
Ie ne veux plus qu'en vain le temps ſe paſſe
Sans compoſer quelque liure plus beau,
Pour y grauer ainſi qu'en vn tableau,
D'vn tel Prelat les vertus & la grace.
En te plaiſant à la France ie plais :
D'autre douceur mon eſprit ie ne pais
Qu'aux beaux diſcours de ta douce faconde.
Pource ie veux tes honneurs raconter :
Car de ſçauoir vn Monluc contenter,
C'eſt contenter la France & tout le monde.

A M. DE CLERMONT,
Ducheſſe d'Vſez.

Comme vne Nymphe eſt l'honneur d'vne prée,
Vn Diamant eſt l'honneur d'vn anneau,
Vn ieune Pin d'vn bocage nouueau,
Et d'vn iardin vne roſe pourprée:

Ainſi de tous vous eſtes eſtimée
De ceſte Cour l'ornement le plus beau:
Vous luy ſeruez d'eſprit & de tableau,
Comme il vous plaiſt, la rendant animée.
Sans vous la Cour faſcheuſe deuiendroit:
Son bien ſon heur ſa grace luy faudroit,
Prenant de vous & vie & nourriture.
Vous luy ſeruez d'vn miracle nouueau,
Comme ayant ſeule en la bouche vn Mercure,
Amour aux yeux, & Pallas au cerueau.

A GILLES BOVRDIN,

Procureur general du Roy.

Eſt-ce le Ciel, qui nous trompe, Bourdin,
Ou nos pechez ou notre loy diuerſe,
Qui çà qui là tout le monde renuerſe,
Et qui confond l'humain & le diuin?
Si ce malheur procede du deſtin,
Nous ne ſçaurions euiter ſa trauerſe.
Si le mal vient de noſtre humeur peruerſe,
Prions à Dieu d'y mettre bien toſt fin.
L'vn eſt boiteux, l'vn bronche & l'autre cloche,
Verité marche, & perſonne n'approche,
L'vn ſe dément, l'autre ſe contrefait:
L'vn blaſme l'autre, & l'accuſe de vice,
Chacun diſpute & defend ſa malice,
Et ce-pendant perſonne n'eſt parfait.

A I. D'AVANSON.

Entre les durs combats, les aſſauts & les armes,
Il me ſouuient de toy mon Phœbus Auanſon:
Ie ne feray iamais ny Ode ny Chanſon,
Que tu ne ſois touſiours des premiers en mes carmes.
Ia Francus entourné de ſes Troyens gendarmes
Fonde Paris ſous moy: ie n'oy plus que le ſon
Des cheuaux haniſſans, & bruire maint tronſon
De mainte groſſe lance au milieu des alarmes.
Ce grand œuure immortel i'entreprens pour mon Roy,
Lequel, s'il ne fait cas de Francus ny de moy,
Ie feray comme fiſt la colere Sibyle
Au Roy qui ne voulut acheter ſes eſcrits.
Pourquoy entreprendroy-ie vn labeur inutile?
Hector ne vaut pas tant, ny Francus ny Pâris.

A M. FORGET,

Secretaire de Madame de Sauoye.

Il vaudroit beaucoup mieux manger en ſa maiſon
Du pain cuit en la cendre, & viuoter à peine,
Boire au creux de la main de l'eau d'vne fonteine,
Que ſe rendre ſoy-meſme à la Cour en priſon.
En la Cour où, Forget, rien ne ſe voit de bon
Que ta ſeule Maiſtreſſe en bonté ſouueraine,
Les autres ſont pipeurs, & pleins d'vne foy vaine,
Ne retenans ſans plus de vertus que le nom.
Encor vn coup, Forget, ie te dis que le pain
Cuit en la cendre & l'eau qu'on puiſe dans la main,
Sont plus doux que de boire en Cour de l'Ambroſie,

« *Ou manger du Nectar. Maudit eſt le meſtier*
« *Qui nous acquiert du bien par vne hypocriſie,*
« *Et dont ne iouit point le troiſieſme heritier.*

A I. D'AVANSON.

D'Auanſon, quand ie voy ta barbe & ton viſage,
Ie te penſe vn Phebus : quand tu tiens la balance,
Preſidant au Senat, pour tes vertus, ie penſe
Voir la meſme Iuſtice, en te voyant ſi ſage.
Voyant ta grauité, ie penſe voir l'image
De Iupiter, qui tient les Dieux en ſa puiſſance:
Ie penſe ouyr Mercure, oyant ton eloquence,
Et voir le grand Hercule en voyant ton corſage.
Car tout ainſi qu'Hercule auec l'eſpaule large,
Quand Atlas eſt recreu, de ce monde ſe charge,
Porte à ſon tour le faix deſſus ſa grand' eſpaule:
Ainſi grand Auanſon, d'vne conſtante peine
Secondant le trauail de Charles de Lorraine,
Tu ſouſtiens apres luy tout le faix de la Gaule.

A I. DV THIER.

Depeſcher preſque ſeul les affaires de France
D'vne main qui ſe fait diuine en eſcriuant:
De reſpondre aux pacquets d'Italie & du Leuant,
De vacquer nuict & iour aux choſes d'importance:
De mener le premier des neuf Muſes la dance,
Compaignon d'Apollon : d'aller haut-eſleuant
En faueur & credit ceux qui vont enſuiuant
De bien loin apres toy des Muſes la cadance :

Parler d'vne voix graue aux Princes hardiment,
Saluer d'vn œil doux les petits priuément,
Auoir dedans le cœur mille vertus enclosses,
Sans estre courtizan, mais ouuert & entier:
Iamais le ciel benin n'assembla tant de choses,
Pour faire vn homme heureux, en autre qu'en du Thier.

A CHARLES D'ESPINAY.

Icy i'appan la despouille ancienne
De mes amours à ton amour maistresse:
Icy veincu, D'Espinay, ie confesse
Que ta chanson a surmonté la mienne.
Il ne faut plus que ma Cassandre vienne
Faire la braue en habit de Deesse:
Il faut qu'Oliue & Francine s'abbaisse
Deuant l'honneur de celle qui est tienne.
Qui eust pensé qu'vn pays si desert,
De grands rochers & de forests couuert,
Que l'Ocean en demy-rond enserre,
Eust peu donner vn si gentil sonneur?
Ainsi iadis de sa grossiere terre
Entre les Grecs Alcman se fit l'honneur.

A luy-mesme.

Ia mon ardeur s'estoit reduite en cendre,
Et par le temps desia se consumoit
Ceste fureur qui le cœur m'allumoit,
Quand amoureux ie chantois de Cassandre.

Mais de tes vers la flame a fait reprendre
La flame aux miens, & mon feu qui dormoit,
Par le tien mesme à l'enuy s'enflamoit,
Et tel au cœur ie l'ay senty descendre.
O que ta Dame a bien les yeux ardans!
Qui seulement ne te brustent dedans,
Quand de bien pres tu l'adores si belle:
Mais sans la voir, qui fait par tes escrits
D'vn grand brasier allumer noz esprits,
Et comme toy nous fait amoureux d'elle.

A ANDRE' THEVET

Angoumoisin.

Si du nom d'Vlysses l'Odyssee est nommée,
De ton nom, mon Theuet, vn liure on deust nommer,
Qui n'as veu nostre terre, ou sa prochaine mer,
Ou nostre Ourse qui luit dans nos cieux allumee:
Mais le Pole Antarctique, & la terre enfermee
Là bas dessous noz pieds, & sans peur d'abysmer
Par ce grand vniuers tu as voulu semer
De la France & de toy la viue renommee.
Tu as veu la Turquie, Assyrie & Syrie,
Palestine, Arabie, Egypte & Barbarie:
Au pris de toy ce Grec par dix ans ne vit rien.
Aussi tu as sur luy au double d'auantage:
C'est que tu as plus veu, & tu as ton voyage
Escrit de ta main propre, & non pas luy le sien.

A LOYS DES MASVRES

Tournesien.

Masures, tu m'as veu, bien que la France à l'heure
Encor ne m'enroloit entre les bons esprits,
Et sans barbe & barbu i'ay releu tes escrits,
Qui engardent qu'Enee en la France ne meure.
Ah, que ie suis marry qu'encore ne demeure
En France ce troupeau diuinement appris,
Qui sous le Roy François pour emporter le pris,
Chantoit à qui mieux mieux d'vne Muse meilleure.
Pour vne opinion de Beze est deslogé,
Tu as par faux rapport durement voyagé,
Et Peletier le docte a vagué comme Vlysse.
Phœbus, tu ne vaux rien, & vous ne valez rien
Muses, iouët à fols: puisqu'en vostre seruice
Voz seruans n'ont receu que du mal pour du bien.

A ESTIENNE IODELLE.

Tu ne deuois, Iodelle, en autre ville naistre
Qu'en celle de Paris, & ne deuois auoir
Autre fleuue que Seine, ou des Dieux receuoir
Autre esprit que le tien à toute chose adestre.
Ce qui est grand, se fait par le grand recognoistre:
Paris se fait plus grand par son Iodelle voir,
Et Seine en s'esleuant au bruit de ton sçauoir,
Des fleuues ose bien le plus grand apparoistre.
A ton esprit si grand ne falloit vn village,
Ny le bord incognu de quelque bas riuage,
Mais grand' ville, & grand fleuue agrandis de ton heur.

Vn ſeul bien ta vertu ſi iuſtement demande:
C'eſt que noſtre grand Prince ignorant ta grandeur,
Ne ſe montre aſſez grand à ta Muſe ſi grande.

SONNET.

De Phœbus & des Rois Iupiter eſt le pere,
Et les Poëtes ſont du grand Phœbus conceus,
Auſſi de Iupiter tous les deux ſont yſſus:
Car de l'vn il eſt pere, & des autres grand-pere.
Quand les Rois ſont heureux, la Poeſie eſpere
Auecques leur bon-heur de ſe remettre ſus:
Quand ils ſont mal-heureux, elle n'eſpere plus,
Mais comme leur parente a part en leur miſere.
Certes i'en ſuis teſmoin, qui depuis le malheur
Que mon Prince receut, ie n'ay eu que douleur,
Triſteſſe ennuy tourment & mordantes eſpinces
D'envieux meſdiſans, qui m'ont le cœur tranſi:
Mais voyant mon Roy triſte, il me plaiſt d'eſtre ainſi,
Puis que la Poeſie eſt parente des Princes.

A LA ROYNE CATHERINE
de Medicis.

Depuis la mort du bon Prince mon maiſtre,
Voſtre mary, mon ſeigneur & mon Roy,
I'ay tant receu de langueur & d'eſmoy,
Qu'auecques luy preſque ie me ſens eſtre.
Vn nouueau dueil en mon cœur ie ſens naiſtre,
Quand pres de vous Madame, ie ne voy
Sa maieſté, qui faiſoit cas de moy,
Et qui pour ſien me daignoit recognoiſtre.

En regardant de toutes parts icy
Ie ne voy rien que larmes & ſoucy,
Toute triſteſſe a ſa mort enſuyuie:
Ses ſeruiteurs portent noire couleur
Pour ſon treſpas, & ie la porte au cœur,
Non pour vn an, mais pour toute ma vie.

SVR LA NAISSANCE

Du Duc de Beaumont, fils aiſné du Duc de Vendoſme, & Roy de Nauarre.

Que Gaſtine ait tout le chef iauniſſant
De maint citron & mainte belle orange:
Que toute odeur de toute terre eſtrange
Aille par tout noz vergers rempliſſant:
Le Loir ſoit laict, ſon rempart verdiſſant
En vn tapis d'eſmeraudes ſe change:
Et le ſablon, qui dans Braye ſe range,
D'arenes d'or ſoit par tout blondiſſant.
Pluue le Ciel des parfums & des roſes,
Soient des grands vents les haleines encloſes,
La mer ſoit calme, & l'air plein de bon-heur,
Ce iour naſquit l'heritier de mon maiſtre:
File-luy, Parque, vn beau filet d'honneur,
Puis aille au Ciel de Nectar ſe repaiſtre.

AVDIT S. DVC DE BEAVMONT.

Ieune Herculin, qui dés le ventre ſaint
Fus deſtiné pour le commun ſeruice,
Et qui naiſſant rompis la teſte au vice
Par ton beau nom dedans les Aſtres peint:

Quand l'âge d'homme aura ton cœur atteint,
S'il reſte encor quelque trac de malice,
Le monde adonc ployé ſous ta police
Le pourra voir totalement eſteint.
En ce-pendant crois enfant & proſpere,
Et ſage, appren les hauts faits de ton pere,
Et ſes vertus, & les honneurs des Rois.
Puis autre Hector tu courras à la guerre,
Autre laſon rameras pour conquerre
Non la Toiſon, mais les champs Nauarrois.

AV ROY CHARLES IX.

luy preſentant des pompons de ſon iardin.

Bien que Bacchus ſoit le Prince des vins,
Et que Cerés à noz moiſſons commande,
L'vn toutefois & l'autre ne demande
Qu'vn peu d'épics & qu'vn peu de raiſins.
Neptune Roy des orages marins
Veut qu'vn tableau pour preſent on luy rende,
Et Iupiter ne cherche pour offrande
Que l'humble cœur des deuots pelerins.
Vous qui ſemblez de façons & de geſtes
Aux immortels, imitant les Celeſtes,
Prenez de moy ces pompons & ces fruits.
Les vous offrant, ie ne crains que perſonne
Blaſme mon don : car, Sire, ie vous donne
Non pas beaucoup, mais tout ce que ie puis.

A luy-mesme.

Le ieune Hercule au berceau combatit
Les deux serpens qui le vouloient occire:
Quand il fut grand, il combatit Busire,
Et le lion duquel il se vestit.
Il fut si fort, que le vice sentit
En tous endroits combien pouuoit son ire:
Monstres, Geans chassa de son empire,
Et la malice en bien-fait conuertit.
Toutes vertus marchoient deuant sa face:
Pource il fut dit de Iupiter la race,
Et de la terre il vola dans les cieux.
Sire, imitez les faits de ce grand Prince:
De toute erreur purgez vostre prouince,
Par tels degrez il faut monter aux dieux.

A luy-mesme.

MADRIGAL.

Quand la congnee, ou l'orage venteux,
Qui d'vn grand bruit aux arbres font la guerre,
Esparpillez ont renuersé par terre
D'vn vieil Laurier le tige & les cheueux
En sa racine il est vn an ou deux
Caché sans croistre, où sa force il enterre,
Puis de sa souche en reiettant desserre
Vn peuple verd d'enfans & de neueux.
Ainsi tu es de François ton grand-pere
Seul reietton, par qui la France espere
Le reuoir naistre en ton tige nouueau.
Desia dans toy tout viuant il respire,

Ayant de luy l'esprit & le cerueau,
Pareils de mœurs, de façons & d'Empire.
Entre vous deux ce poinct seul est à dire,
Il fut vieil arbre, & toy ieune arbrisseau.

A luy-mesme.

Voyci le iour, où le sainct Charlemaigne
Vostre parrain, ayeul de voz ayeux,
Par sa vertu monta dedans les cieux,
Ayant chassé les Sarrazins d'Espaigne.
Il fut si preux, que toute l'Allemaigne,
Alains & Goths aux armes furieux,
Humbles craignoient son bras victorieux,
Quand de son Aigle il desployoit l'ensaigne.
Charles, suiuez ce Charles, & vous faites
Vray heritier de ses vertus parfaites,
Comme le nom ayant l'honneur commun.
Ce Roy fut grand d'Empire & de courage:
Vous le serez encores d'auantage,
D'autant que neuf est plus grand nombre qu'vn.

A luy-mesme.

Sur son habillement à la mode des vieux Gaulois.

Si vous n'auiez la bonne conscience
De vos ayeux, l'honneur & la vertu,
En vain (grand Roy) vous seriez reuestu
D'vn vieil habit qui n'est plus en vsance.

Mais pour monſtrer que l'antique prudence
Et des Gaulois le bon glaiue pointu
Ont ſous voz pieds les vices abbatu,
Vous prenez d'eux à bon droict l'apparence.
Peuple, courage: & puis que noſtre Roy
Eſt vieil d'habit, de vertus & de foy,
le voy renaiſtre vne ſaiſon meilleure
Ce vieil habit eſt teſmoin ſeulement
Que des vieux Rois la vertu luy demeure
Autant au cœur, qu'au corps l'habillement.

A HENRY DE BOVRBON,

Roy de Nauarre.

Roy de vertu, d'honneur & de bonté,
Qui tiens ſous toy la terre Nauarroiſe,
Tu viens choiſir noſtre perle Françoiſe
Qui n'a pareille en grace ne beauté.
Mars, à qui plaiſt l'horrible cruauté,
Couuert de ſang, de diſcord & de noiſe,
En quelque part, Prince, que ton pied voiſe,
S'enfuit veincu deuant ta Royauté.
A ton chemin la paix ſeruit de guide,
Et ce bon Dieu qui aux nopces preſide,
Pour aſſembler d'vn lien amoureux
La belle au beau, ieuneſſe à la ieuneſſe,
La bonne au bon, le Prince à la Princeſſe.
Qui vit iamais vn accord plus heureux?

A MADAME DE ROHAN.

Il ne faut point pour eſtre ingenieux,
Boire de l'eau de la ſource ſacrée,
Ny voir danſer ſous la brune ſerée
Au mont fourchu les Muſes & les Dieux.
Il ne faut voir, ma Dame, que voz yeux
Et voſtre front, ſiege de Cytherée,
Et voſtre bouche, où Pithon la ſucrée
A fait loger tous les preſens des cieux.
Il ne faut voir que voſtre bonne grace,
Et le printemps de voſtre ieune face,
Qui peut d'amour les rochers attizer.
Bref ſi quelcun voyant voſtre preſence
Ne deuient Poete, il ne faut plus qu'il penſe
Que les neuf Sœurs le facent poetiſer.

A I. GASSOT,

Secretaire du Roy.

Ie ſuis ſemblable à la ieune pucelle
Qui va cherchant par les iardins fleuris
Au poinct du iour les Roſes & les Liz
Pour ſe parer quand l'an ſe renouuelle:
Mais ne voyant nulle Roſe nouuelle
Ny d'autres fleurs les iardins embellis,
Prend du lierre, & de ſes doigts polis
Fait vn bouquet pour ſe faire plus belle.
Ainſi Gaſſot, n'ayant Roſes ny fleurs
En mon verger dignes de tes valeurs,
Oillets, Soucis, Lauandes ny Penſees:

Ce petit don ie presente à tes yeux,
Et tel present vaudra peut estre mieux
Qu'vn grand touffeau de fleurs mal-agencees.

A NICOLAS LE SVEVR,

President aux Enquestes.

Ny l'oliuier sacré des Hyperboreans,
Ny le veneur suiuant la biche au pied de cuiure,
Ny l'huile dont le corps des Athletes s'en-yure,
Suans sous le trauail des tournois Eleans:
Ny la poudre Olympique aux lustres Piseans,
Ny le fleuue qui veut son Arethuse suiure,
Ne sçauroient ta vertu si bien faire re-uiure,
Que tes propres escrits victorieux des ans.
Tu as fait que la voix aux Latins soit passee
Du Cygne qui chantoit sur la riue Dircee,
Ne t'effroyant des mots de ce harpeur Latin.
Des iousteurs Eleans perie est la conqueste:
Mais l'honneur que la Muse a mis dessus ta teste,
Veincra la faux du Temps, la Parque, & le Destin.

A IAQVES DE BROV.

Nous sommes amoureux, non de mesme Maistresse,
Mais de beauté pareille, & de mesme rigueur:
La tienne est à Poictiers, qui t'a rauy le cœur,
La mienne est à la Cour en forme de Déesse.

La mienne ſans me plaindre, vne heure ne me laiſſe :
La tienne te tourmente en extreme langueur.
Nous differons d'vn poinct : c'eſt qu'vn iour ta douleur
Prendra fin, & iamais la mienne n'aura ceſſe.
Le flambeau d'Hymenee aura de toy pitié :
Ie ne ſçaurois me ioindre auecque ma moitié.
O cruauté du Ciel aux amans trop ſeuere !
De Brou, conforte moy, ie te conforteray :
Ainſi plus doucement mon mal ie porteray.
Vn malheureux d'vn autre allege la miſere.

AV SIEVR

LVDOVICO DAIACETO FLORENTIN,

Conte de Chaſteau-vilain.

Ie ſçauois bien que la belle Florence
Que l'Arne bagne, eſtoit vne cité
Qui noble & riche en ſa fertilité
Auoit produit tant d'hommes d'excellence :
Coſme, Laurens, dont l'heureuſe prudence
Iointe à vertu gaigna l'autorité,
Et qui remiſt la Muſe en dignité,
Et du grand Mars l'antique experience.
I'eſtois certain qu'elle abondoit en biens,
Grandeurs, honneurs : mais que les citoyens
Fuſſent ſi grands abſens de leur patrie,
Ie l'ignorois. Or, Daiacet, tu es
Fleur de Florence, & liberal tu fais
Cognoiſtre aſſez le tout par la partie.

A I. DE EDINTON.

Quand tu naſquis, Edinton, tous les Cieux
Mirent en toy toute leur harmonie,
Et dans ton luth leur douceur infinie
Qui peut charmer les hommes & les Dieux.
Oyant ton chant ſur tous melodieux
Ie vy, ie meurs, ie ſuis plein de manie,
Et tellement ton accord me manie
Que ie deuiens & ſage & furieux.
En mon endroit tu es vn Timothee,
Ie ſens touſiours mon ame ſurmontee
De ta douceur qui me vient arracher
Le cœur paſmé de ſi douces merueilles :
Las! pour t'ouyr que n'ay-ie cent oreilles,
Ou ſans t'ouyr que ne ſuis-ie vn rocher?

A AMADIS IAMIN,

Secretaire du Roy.

Trois temps, Iamin, icy bas ont naiſſance,
Le temps paſſé, le preſent, le futur :
Quant au futur, il nous eſt trop obſcur :
Car il n'eſt pas en noſtre cognoiſſance.
Quant au paſſé, il fuit ſans eſperance
De retourner pour faire vn lendemain,
Et ne reuient iamais en noſtre main :
Le ſeul preſent eſt en noſtre puiſſance.
Donques, Iamin, iouyſſons du preſent,
Incontinent il deuiendroit abſent :
Boiuons enſemble, empliſſon ce grand verre.
Pendant que l'heure en donne le loiſir,
Auecq' le vin, l'Amour & le plaiſir
Charmon le temps, les ſoucis & la guerre.

A LA RIVIERE DV LOIR.

Respon moy, meschant Loir (me rens-tu ce loyer
Pour auoir tant chanté ta gloire & ta loüange)
As tu osé barbare, au milieu de ta fange
Renuersant mon bateau, sous tes flots m'enuoyer?
Si ma plume eust daigné seulement employer
Six vers à celebrer quelque autre fleuue estrange,
Quiconque soit celuy, fust-ce le Nil ou Gange,
Le Danube ou le Rhin, ne m'eust voulu noyer.
Pindare, tu mentois, l'eau n'est pas la meilleure
De tous les Elemens: la terre est la plus seure,
Qui de son large sein tant de biens nous depart.
O fleuue Stygieux, descente Acherontide,
Tu m'as voulu noyer, de ton chantre homicide,
Pour te vanter le fleuue où se noya Ronsard.

VOEV A MERCVRE.

MADRIGAL.

Dieu voyager Menalien Mercure,
Qui recognois pour ton grand-pere Atlas
Courrier des Dieux, qui iamais ne fus las
D'aller au ciel & sous la terre obscure:
Dieu messager, qui des passans as cure,
Qui des pietons seul gouuernes les pas,
Et qui guidé par tant de chemins m'as
Où me portoit mon âge & l'auenture:
Tout ce qui fut le faix de mes rongnons,
Ceinture, dague, espee, compaignons
De mes trauaux, à toy ie les dedie
Dessus ma porte en mon cheueul grison.

Si ieune d'ans tu m'as conduit la vie
Par meinte voye & en meinte ſaiſon
Courant fortune en eſtrange patrie,
Garde moy ſain en ma propre maiſon.

SONET A QVELQVES SEIGNEVRS qui ſouperent chez luy.

Ce grand Hercule, apres auoir ſceu prendre
De Geryon les terres & les bœus,
Plein de victoire & d'honneurs & de vœus,
Daigna ſouper en la maiſon d'Euandre.
Ce pere ardent qui tout le Ciel peut fendre
D'eſclairs ſuiuis de feux preſagieus,
Oſa grand Prince, abandonnant les Cieux,
En la maiſon de Philemon deſcendre.
Par tel exemple apprenez mes Seigneurs,
A meſpriſer les biens & les honneurs,
Et deſdaigner la pompeuſe richeſſe.
Le trop d'honneur va l'homme deceuant :
Pour viure heureux il n'eſt que la ſimpleſſe,
Faueurs de Rois s'en-volent comme vent.

SONET DE MESME SVBIECT.

Le bon Bacchus, qui la teſte a garnie
De cornes d'or, le pere des raiſins,
Qui fiſt couler les ruiſſeaux en bons vins,
Soit le bon Dieu de ceſte compaignie.
Cerés changeant les glans de Chaonie
En bons eſpics pour le viure amander,
Du haut du ciel vous puiſſe regarder
Auecq Venus, les Graces & Genie.

La bonne mere Amalthée, au vaiſſeau
Chargé de fruits enfans du renouueau,
En voz maiſons reſpande ſes Charites.
Puiſſe l'Autonne à la palle couleur,
Fiéures & Toux, Catherres & douleur
Bien loing de vous enuoyer ſur les Scythes.

SONET.

Nous ne ſommes épris, mon Galland, nous ne ſommes
De ceux qui de Nectar au ciel ſe vont paiſſant,
Dont le ſang ne va point les veines empliſſant:
Pour ceſte raiſon Dieux, Homere, tu les nommes.
Des elements confus les accablantes ſommes
De tout animal né vont le corps oppreſſant,
De moment en moment changeant & periſſant:
Nature à telle loy fiſt la race des hommes.
Les eſprits n'ont beſoin de reparation
Pour n'eſtre point ſuiects à la corruption,
Qui va de forme en forme eſtrangement meſlee.
L'homme ſe doit nourrir pour fuyr ce danger.
C'eſt pourquoy noſtre vie eſt touſiours attelee
A deux mauuais cheuaux, le boire & le manger.

SONET.

Ie vous donne des œufs. L'œuf en ſa forme ronde
Semble au Ciel, qui peut tout en ſes bras enfermer,
Le feu, l'air & la terre, & l'humeur de la mer,
Et ſans eſtre comprins comprend tout en ce monde.
La taye ſemble à l'air, & la glere feconde
Semble à la mer qui fait toutes choſes germer:
L'aubin reſſemble au feu qui peut tout animer,
La coque en peſanteur comme la terre abonde.

Et le Ciel & les œufs de blancheur ſont couuers.
Ie vous donne (en donnant vn œuf) tout l'Vniuers:
Diuin eſt le preſent, s'il vous eſt agreable.
Mais bien qu'il ſoit parfait, il ne peut egaler
Voſtre perfection qui n'a point de ſemblable,
Dont les Dieux ſeulement ſont dignes de parler.

SONET

POVR VN ANAGRAME.

Du mariage ſainct la loy bien ordonnee
Se faict au ciel là haut : pour-ce l'Antiquité
Comme vn bien approchant de la Diuinité,
A mis entre les Dieux le bon pere Hymenee.
Nous differons des Dieux : car toute choſe nee
En mourant ſe refait pour la poſterité :
Eux immortels d'eſſence & pleins d'eternité
En eux-meſmes viuans n'ont beſoin de lignee.
Le mariage fait en noſtre race humaine
S'il n'eſt faict par deſtin, eſt vne choſe vaine,
Et s'il ne vient du ciel qui tous deux nous lyra.
Pource voyant noz noms qui l'aſſeurent, i'eſpere
Que le noſtre ſera bien-heureux & proſpere,
Puis que le DIEV D'ENHAVT A TOY ME MARIRA.

FIN DES SONETS.

GAYETEZ.

GAYETE' I.

A qui donnay-ie ces ſornetes,
Et ces mignardes chanſonnetes?
A toy mon Ianot: car touſiours
Tu as fait cas de mes amours,
Et as eſtimé quelque choſe
Les vers raillars que ie compoſe:
Auſſi ie n'ay point de mignon
Ny de plus aimé compaignon
Que toy mon petit œil, que i'aime
Autant ou plus que mon cœur meſme,
Attendu que tu m'aimes mieux
Ny que ton cœur, ny que tes yeux.
Pour-ce, mon Ianot, ie te liure
Tout le plus gaillard de ce liure,

Et tout le plus mignardelet
De ce beau liure nouuelet:
Liure que les ſœurs Theſpiennes
Deſſus les riues Pympléennes
Rauy, me firent conceuoir,
Quand ieune garçon i'allay voir
Le briſement de leur cadance,
Et Apollon le guide-dance.
Pren-le donc, Ianot, tel qu'il eſt:
Il me plaira beaucoup, s'il plaiſt
A ta muſe Grecque-Latine,
Compagne de la Rodatine:
Et ſois fauteur de ſon renom,
De noſtre amour & de mon nom,
Afin que toy moy & mon liure
Plus d'vn ſiecle puiſſions reuiure.

GAYETE' II.

Aſſez vrayment on ne reuere
Les diuines bourdes d'Homere,
Qui dit qu'on ne ſçauroit auoir
Si grand plaiſir que de ſe voir
Entre ſes amis à la table,
Quand vn meneſtrier delectable
Paiſt l'oreille d'vne chanſon,
Et quand l'oſte-ſoif eſchanſon
Fait aller en rond par la troupe
De main en main la pleine coupe.
Ie te ſaluë heureux boiueur,
Des meilleurs le meilleur reſueur.

Ie te ſalue eſprit d'Homere,
Tes vers cachent quelque myſtere:
Il me plaiſt de voir ſi ce vin
M'ouurira leur ſecret diuin:
Iõ, ie l'entens chere troupe,
La ſeule odeur de ceſte coupe
M'a fait vn rhapſode gaillard
Pour bien entendre ce vieillard.
Tu voulois dire, bon Homere,
Qu'on doit faire tres-bonne chere
Tandis que l'âge & la ſaiſon
Et la peu-maiſtreſſe raiſon
Permettent à noſtre ieuneſſe
Les libertez de la lieſſe,
Sans auoir ſoin du lendemain.
Mais d'vn hanap de main en main,
D'vne trepignante cadance,
D'vn rouër autour de la dance,
De meutes de chiens par les bois,
De luths mariez à la vois,
D'vn flus, d'vn dé, d'vne premiere,
D'vne belle fleur printaniere,
Et d'vne amour de quatorze ans
Et de mille autres ieux plaiſans
Donner ſoulas à noſtre vie
Qui bien toſt nous ſera rauie.
Moy doncques oiſif maintenant,
Que la froideur eſt detenant
D'vne claire bride glacee
L'humeur des fleuues amaſſee:
Ores que les vents outrageux
Demenent vn bruit orageux,
Ores que les douces gorgettes
Des Daulienes ſont muettes,

Ores qu'au ſoir on ne voit plus
Danſer par les antres reclus
Les Pans auecques les Dryades,
Ny ſur les riues les Naiades :
Que feroy-ie en telle ſaiſon,
Sinon oyſeux à la maiſon
Enſuyuant l'oracle d'Homere
Pres du feu faire bonne chere?
Et ſouuent baigner mon cerueau
Dans la liqueur d'vn vin nouueau,
Qui touſiours traine pour compaigne
Ou la rouſtie, ou la chaſtaigne?
En ceſte grande coupe d'or
Verſe Page, & reuerſe encor :
Il me plaiſt de noyer ma peine
Au fond de ceſte taſſe pleine,
Et d'eſtrangler auec le vin
Mon ſoucy qui n'a point de fin,
Non-plus que l'entraille immortelle
Que l'aigle ſans ceſſe bourrelle,
Tant les attraits d'vn œil veinqueur
Le font renaiſtre dans mon cœur.
Cà, page, donne ce Catulle,
Donne moy Tibulle & Marulle,
Donne ma lyre & mon archet,
Depan-la toſt de ce crochet :
Viſte donq, à fin que ie chante,
A fin que par mes vers i'enchante
Ce ſoin que l'amour trop cruel
Fait mon hoſte perpetuel.
O Pere, ô Bacchus, ie te prie
Que ta ſainte fureur me lie
Deſſous ton thyrſe, à celle fin
O Pere, que i'erre ſans fin

Par tes montaignes reculees.
Et par l'horreur de tes valees.
Ce n'eſt pas moy, las! ce n'eſt pas
Qui deſdaigne ſuiure tes pas,
Et couuert de lierre, brére
Par la Thrace Euan, pourueu Pere,
Las! pourueu pere, las! pourueu
Que ta flame eſteigne le feu,
Qu'amour de ſes rouges tenailles
Me tournaſſe par les entrailles.

GAYETE' III.

En ce-pendant que le peſteux Autonne
Tes citoyens l'vn ſur l'autre moiſſonne,
Et que Caron a les bras tous laſſez
D'auoir deſia tant de Manes paſſez:
Icy fuyant ta ville perilleuſe,
Ie ſuis venu pres de Marne l'iſleuſe,
Non guere loin d'où le cours de ſes eaux
D'vn bras fourchu baigne les pieds de Meaux:
Meaux dont Bacchus ſoigneux a pris la garde,
Et d'vn bon œil ſes collines regarde
Riches de vin, qui n'eſt point ſurmonté
Du vin d'Ai en friande bonté.
Non ſeulement Bacchus les fauoriſe,
Mais ſa compagne, & le paſteur d'Amphryſe,
L'vne y faiſant les eſpics blondoyer,
L'autre à foiſon les herbes verdoyer.
Dés le matin que l'Aube ſafranee
A du beau iour la clarté r'amenée,
Et dés midy iuſqu'aux rayons couchans,
Tout eſgaré ie m'enfuy par les champs

A humer l'air, à voir les belles prees,
A contempler les collines pamprees,
A voir de loin la charge des pommiers
Presque rompus de leurs fruicts Autonniers,
A repoussser sur l'herbe verdelette
A tour de bras l'esteuf d'vne palette,
A voir couler sur Marne les bateaux,
A me cacher dans le ionc des Isleaux:
Ore ie suy quelque liéure à la trace,
Or' la perdris ie couure à la tirace,
Or' d'vne ligne apastant l'hameçon
Loin haut de l'eau i'enleue le poisson:
Or' dans les trous d'vne isle tortueuse
Ie vay cherchant l'escreuice cancreuse,
Or' ie me baigne, ou couché sur les bors
Sans y penser à l'enuers ie m'endors.
Puis resueillé ma guiterre ie touche,
Et m'adossant contre vne vieille souche,
Ie dy les vers que Tityre chantoit
Quand pres d'Auguste encores il n'estoit,
Et qu'il pleuroit au Mantouan riuage,
Desia barbu, son desert heritage.
Ainsi iadis Alexandre le blond,
Le beau Pâris appuyé sur vn tronc
Harpoit, alors qu'il vit parmy les nues
Venir à luy les trois Déesses nues:
Deuant les trois Mercure le premier
Partissoit l'air de son pied talonnier,
Ayant és mains la Pomme d'or saisie,
Le commun mal d'Europe & de l'Asie.
Mais d'autant plus que Poete i'aime mieux
Le bon Bacchus que tous les autres Dieux,
Sur tous plaisirs la vendange m'agrée,
A voir tomber ceste manne pourprée

Qu'à pieds deſchaux vn gâcheur fait couler
Dedans la cuue à force de fouler.
Sur les coutaux marche à ordre vne troupe,
L'vn les raiſins d'vne ſerpette coupe,
L'autre les porte en ſa hote au preſſoüer,
L'vn tout autour du piuot fait roüer
La viz qui geint, l'autre le marc aſſerre
En vn monceau, & d'aiz preſſez le ſerre,
L'vn met à l'anche vn panier attaché,
L'autre reçoit le pepin eſcaché,
L'vn tient le muy, l'autre le vin entonne,
Vn bruit ſe fait, le preſſoüer en reſonne.
Vela, la Porte, en quel plaiſir ie ſuis
Or' que ta ville eſpouuanté ie ſuis,
Or' que l'Automne eſpanche ſon vſure,
Et que la Liure à iuſte poids meſure
La nuict egale auec les iours egaux,
Et que les iours ne ſont ne froids ne chaux.
Ie te promets que ſi toſt que la Biſe
Hors des foreſts aura la fueille miſe,
Faiſant des prez la verte robe choir,
Que d'vn pied prompt ie courray pour reuoir
Mes compagnons, & mes liures, que i'aime
Plus mille fois, que toy, ny que moy-meſme.

L'ALOVETTE.

Hé Dieu que ie porte d'enuie
Aux felicitez de ta vie,
Alouette, qui de l'amour
Caquettes dés le poinct du iour,

Secouant la douce rosee
En l'air, dont tu es arrosee.
Dauant que Phebus soit leué
Tu enleues ton corps laué
Pour l'essuyer pres de la nue,
Tremoussant d'vne aile menue:
Et te sourdant à petits bons,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composez de ta tirelire,
Qu'il n'est Amant qui ne desire
Comme toy deuenir oyseau,
Pour desgoiser vn chant si beau:
Puis quand tu es bien esleuee,
Tu tombes comme vne fusee
Qu'vne ieune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au fouyer elle sommeille,
Frappant son sein de son oreille:
Ou bien quand en filant le iour
Voit celuy qui luy fait l'amour
Venir pres d'elle à l'impourueue,
De honte elle abaisse la veue,
Et son tors fuseau delié
Loin de sa main roule à son pié.
Ainsi tu roules, Alouette,
Ma doucelette mignonnette,
Qui plus qu'vn rossignol me plais
Chantant par vn taillis espais.
Tu vis sans offenser personne,
Ton bec innocent ne moissonne
Le froment, comme ces oyseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou soit qu'ils l'egrenent en gerbe:

Mais tu vis par les ſillons verds,
De petits fourmis & de vers:
Ou d'vne mouſche, ou d'vne achee
Tu portes aux tiens la bechee,
Ou d'vne cheuille qui ſort
Des fueilles, quand l'Hyuer eſt mort.
A tort les menſongers Poëtes
Vous accuſent vous alouettes
D'auoir voſtre pere haï
Iadis iuſqu'à l'auoir trahi,
Coupant de ſa teſte Royale
La blonde perruque fatale,
Dans laquelle vn crin d'or portoit
En qui toute ſa force eſtoit.
Mais quoy? vous n'eſtes pas ſeulettes
A qui les menſongers Poëtes
Ont fait grand tort: dedans le bois
Le Roſſignol à haute vois
Caché deſſous quelque verdure
Se plaint d'eux, & leur dit iniure.
Si fait bien l'Arondelle auſſi
Quand elle chante ſon coſſi.
Ne laiſſez pas pourtant de dire
Mieux que deuant la tirelire,
Et faites creuer par deſpit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.
Ne laiſſez pour cela de viure
Ioyeuſement, & de pourſuiure
A chaque retour du Printemps
Vos accouſtumez paſſetemps:
Ainſi iamais la main pillarde
D'vne paſtourelle mignarde
Parmi les ſillons eſpiant
Voſtre nouueau nid pepiant,

Quand vous chantez ne le desrobe
Ou dans son sein ou dans sa robe.
Viuez oiseaux & vous haussez
Tousiours en l'air, & annoncez
De vostre chant & de vostre aile
Que le Printemps se renouuelle.

LE FRESLON.

A Remy Belleau Poëte.

Qui ne te chanteroit, Freslon,
De qui le piquant aiguillon
Releua l'asne de Silene,
Quand les Indois parmi la plaine
Au milieu des sanglans combas
Le firent trebucher à bas?
Bien peu seruoit au vieillard d'estre
De Bacchus gouuerneur & Prestre,
Que pris ne l'eussent fait mourir
Sans toy qui le vins secourir.
Desia la troupe des Menades,
Des Mimallons & des Thyades
Tournoyent le dos, & de Bacchus
Ia desia les soldars veincus
Iettoyent leurs lances enthyrsées,
Et leurs armeures herissées
De peaux de Lynces, & leur Roy
Desia fuyoit en desarroy,
Quand Iupiter eut souuenance
Qu'il estoit né de sa semence.

Pour aider à ſon fils peureux
Il fiſt ſortir d'vn Cheſne creux
De Freſlons vne fiere bande,
Et les irritant, leur commande
De piquer la bouche & les yeux
Des nuds Indois victorieux.
A peine eut dit qu'vne grand'nue
De poignans Freſlons eſt venue
Se deſborder toute à la fois
Deſſus la face des Indois,
Qui plus fort qu'vn greſleux orage
De coups martela leur viſage.
Là ſur tous vn Freſlon eſtoit
Qui braue par l'air ſe portoit
Sur quatre grans ailes dorées:
En maintes lames colorées
Son dos luiſoit par la moitié:
Luy courageux ayant pitié
De voir au milieu de la guerre
Silene & ſon aſne par terre,
Piqua ceſt aſne dans le flanc
Quatre ou cinq coups iuſques au ſang.
L'aſne qui ſoudain ſe reſueille
Deſſous le vieillard fiſt merueille
De ſi bien mordre à coup de dens
Ruant des pieds, que le dedans
Des plus eſpeſſes embuſcades
Ouurit en deux de ſes ruades,
Tellement que luy ſeul tourna
En fuite l'Indois, & donna
A Bacchus qui fuyoit, la gloire
Et le butin de la victoire.
Lors Bacchus, en lieu du bien-fait
Que les Freſlons luy auoyent fait,

Leur ordonna pour recompanſe
D'auoir à tout iamais puiſſance
Sur les vignes, & de manger
Les raiſins preſts à vendanger,
Et boire du mouſt dans la tonne
En bourdonnant lors que l'Autonne
Amaſſe des coutaux voiſins
Dedans le preſſouër les raiſins,
Et que le vin nouueau s'eſcoule
Du pied du gâcheur qui le foule.
Or viuez bien-heureux Freſlons,
Touſiours de moy vos aiguillons
Et de Belleau ſoyent loin à l'heure
Que la vendange ſera meure :
Et rien ne murmurez ſinon
Par l'air que de Belleau le nom,
Nom qui ſeroit beaucoup plus digne
D'eſtre dit par la voix d'vn Cygne.

GAYETE' IIII.

Vne ieune pucelette,
Pucelette graſſelette,
Qu'eſperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
A la moitié de ma vie
Eſperdument aſſeruie
De ſon graſſet en-bon-point :
Mais faſché ie ne ſuis point
D'eſtre ſerf pour l'amour d'elle
Pour l'en-bon-point de la belle,
Qu'eſperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.

Las! vne autre pucelette,
Pucelette maigrelette,
Qu'eſperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
Eſperdument a rauie
L'autre moitié de ma vie
De ſon maigret en-bon-point:
Mais faſché ie ne ſuis point
D'eſtre ſerf pour l'amour d'elle
Pour la maigreur de la belle,
Qu'eſperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Autant me plaiſt la graſſette
Comme me plaiſt la maigrette,
Et l'vne à ſon tour autant
Que l'autre me rend contant.
Ie puiſſe mourir, graſſette,
Ie puiſſe mourir, maigrette,
Si ie ne vous aime mieux
Toutes deux que mes deux yeux,
Ny qu'vne ieune pucelle
N'aime vn nid de tourterelle
Ou ſon petit chien mignon
Du paſſereau compagnon,
Petit chien, qui point ne laiſſe
De faire importune preſſe
Au paſſereau qui touſiours
A pour fidele ſecours
Le tendre ſein de la belle,
Quand le chien plume ſon aile,
Ou de trauers regardant
Apres l'oiſeau va grondant.
Et ſi ie ments, graſſelette,
Et ſi ie ments, maigrelette,

Si ie ments, Amour archer
Dans mon cœur puiſſe cacher
Ses fleches d'or barbelées,
Et dans vous les plombelées,
Si ie ne vous aime mieux
Toutes deux que mes deux yeux.
Bien eſt-il vray, graſſelette,
Bien eſt-il vray, maigrelette,
Que l'appaſt trop doucereux
De l'hameçon amoureux
Dont vous me ſçauez attraire,
Eſt l'vne à l'autre contraire.
L'vne d'vn ſein graſſelet,
Et d'vn bel œil brunelet
Dans ſes beautez tient ma vie
Eſperdument aſſeruie,
Or' luy taſtonnant le flanc,
Or' le bel yuoire blanc
De ſa cuiſſe rondelette,
Or' ſa groſſe motelette,
Où les doux troupeaux ailez
Des freres en-carquelez
Dix mille fleches decochent
*Aux ribaux * qui s'en approchent.*
Mais par deſſus tout m'eſpoint
Vn graſſelet en-bon-point,
Vne feſſe rebondie,
Vne poitrine arrondie
En deux montelets boſſus
Où lon dormiroit deſſus
Comme entre cent fleurs décloſes,
Ou deſſus vn lit de roſes:
Puis auecques tout cela
Encor d'auantage elle a

* Ribaut vient du mot Latin Riualis, que les François ont pris en mauuaiſe part, faiſant tort au vocable : car il ſignifie compaignon & competiteur en amours.

Ie ne ſçay quelle feintiſe,
Ne ſçay quelle mignotiſe,
Qui fait que ie l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
L'autre maigre pucelette
A voir n'eſt pas ſi bellette,
Elle a les yeux verdelets
Et les tetins maigrelets:
Son flanc, ſa cuiſſe, ſa hanche
N'ont pas la neige ſi blanche
Comme a l'autre, & ſi ondez
Ne ſont ſes cheueux blondez:
Le rempart de ſa foſſette
N'a l'enflure ſi groſſette,
Ny ſon ventrelet n'eſt pas
Si rebondi ne ſi gras:
Si bien que quand ie la perce,
Ie ſen les dents d'vne herſe,
I'enten mille oſſets cornus
Qui me bleſſent les flancs nus.
Mais en lieu de beautez telles,
Elle en a d'autres plus belles,
Vn chant qui rauit mon cœur,
Et qui dedans moy veinqueur
Toutes mes veines attiſe:
Vne douce mignotiſe,
Vn doux languir de ſes yeux,
Vn doux ſouſpir gracieux,
Quand ſa douce main manie
La douceur d'vne harmonie.
Nulle mieux qu'elle au dancer
Ne ſçait ſes pas deuancer,
Ou retarder par meſure:
Nulle mieux ne me coniure

Par les traits de Cupidon,
Par ſon arc, par ſon brandon,
Si i'en aime vne autre qu'elle:
Nulle mieux ne m'emmielle
La bouche, quand ſon baiſer
Vient mes léures arroſer,
Begayant d'vn doux langage.
Que diray-ie d'auantage?
D'vn ſi plaiſant maniment
Soulage noſtre vniment
Lors que toute elle tremouſſe,
Que ſa tremblante ſecouſſe
A fait que ie l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Iamais vne ne me faſche
Pour ne la ſeruir à taſche:
Car quand ie ſuis my-laſſé
Du premier plaiſir paſſé,
Dés le iour ie laiſſe celle
Qui m'a faſché deſſus elle,
Et m'en vois prendre vn petit
Deſſus l'autre d'appetit:
A fin qu'apres la derniere
Ie retourne à la premiere,
Pour n'eſtre recreu d'amours.
Auſſi n'eſt-il bon touſiours
De gouſter vne viande:
Car tant ſoit elle friande,
Sans quelquefois l'eſchanger
On ſe fache d'en manger.
Mais d'où vient cela, graſſette,
Mais d'où vient cela, maigrette,
Que depuis deux ou trois mois
Ie n'embraſſay qu'vne fois

(Encor ce fut à l'emblée,
Et d'vne ioye troublée)
Voſtre eſtomac graſſelet.
Et voſtre ſein maigrelet?
A-vous peur d'eſtre nommées
Pucelles mal-renommées?
A-vous peur qu'vn blaſonneur
Caquette de voſtre honneur?
Et qu'il die, Ces deux belles
Qui font de iour les pucelles,
Toute nuict d'vn bras mignon
Eſchaufent vn compaignon,
Qui les paye en chanſonnettes,
En rimes & en ſornettes?
Las! mignardes ie ſçay bien
Qui vous empeſche, & combien
Le Seigneur de ce village
Vous ſouille de ſon langage,
Meſdiſant de voſtre nom
Qui plus que le ſien eſt bon.
Ah, à grand tort, graſſelette,
Ah, à grand tort, maigrelette
Ah, à grand tort ceſt ennuy
Me procede de celuy
Qui me deuſt ſeruir de pere,
De ſœur de frere & de mere.
Mais luy voyant que ie ſuis
Voſtre cœur, & que ie puis
D'auantage entre les Dames,
Farciſt voſtre nom de blâmes,
D'vn meſdire trop amer,
Pour vous engarder d'aimer
Celuy qui gaillard vous aime
Toutes deux plus que ſoy-même,

Celuy qui vous aime mieux
Toutes deux que ses deux yeux.
Bien-bien, laissez-le mesdire:
Deust-il tout vif creuer d'ire
Et forcené se manger,
Il ne sçauroit estranger
L'amitié que ie vous porte,
Tant elle est constante & forte:
Ny le temps ny son effort,
Ny violence de mort,
Ny les mutines iniures,
Ny les mesdisans pariures,
Ny les outrageux brocars
De vos voisins habillars,
Ny la trop soigneuse garde
D'vne cousine bauarde,
Ny le soupçon des passans,
Ny les maris menaçans,
Ny les audaces des freres,
Ny les preschemens des meres,
Ny les oncles sourcilleux,
Ny les dangers perilleux
Qui l'amour peuuent desfaire,
N'auront puissance de faire
Que tousiours ie n'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux
L'vne & l'autre pucelette,
Grasselette & maigrelette.

TRADVCTION DE QVELQVES EPIGRAMMES GRECS

ſur la genice de Myron.

Paſteur il ne faut que tu viennes
Amener tes vaches ici,
De peur qu'au ſoir auec les tiennes
Tu ne renmenes ceſte-ci.

Autre.

Ie n'ay de vache la figure:
Mais Myron m'attachant me mit
Deſſus ce pilier par deſpit
Que i'auois mangé ſa paſture.

Autre.

Ie ſuis la vache de Myron,
Bouuier, & non pas feinte image:
Pique mes flancs d'vn aiguillon,
Et me menes en labourage.

Autre.

Pourquoy Myron m'as-tu fait ſtable
Sur ce pilier? ne veux-tu pas
Me deſcendre, & mener là-bas
Auec les autres en l'eſtable?

Autre.

Si vn veau m'auiſe, il crira:
Si vn toreau, il m'aimera:
Et ſi c'eſt vn paſteur champeſtre,
Aux champs me voudra mener paiſtre.

Autre.

Bien que ſur ce pilier ie ſois
Par Myron en airain portraite,
Comme les bœufs ie mugirois
S'il m'auoit vne langue faite.

Autre.

Vn Tan en voyant la figure
De ceſte vache fut moqué:
Ie n'ay iamais (dit-il) piqué
Vache qui euſt la peau ſi dure.

Autre.

Ici Myron me tient ſerrée:
Sur moy frappent les paſtoureaux
'Cuidans que ie ſois demeurée
Apres le reſte des toreaux.

Autre.

Veau pourquoy viens-tu ſeulet
Sus mon ventre pour teter?
L'art ne m'a voulu preſter
Dans les mammelles du lait.

Autre.

Pourquoy eſt-ce que tu m'enſerres,
Myron, ſur ce pilier taillé?
Si tu m'euſſes vn ioug baillé
Ie t'euſſe labouré tes terres.

Autre.

Pourueu qu'on ne mette la main
Sur mon dos, quoy qu'on me regarde
De pres ou de loin, on n'a garde
De dire que ie ſois d'airain.

Autre.

Si Myron mes pieds ne détache,
Dessus ce pilier ie mourray:
S'il les détache, ie courray
Par les fleurs comme vne autre vache.

TRADVCTION DE QVELQVES autres Epigrammes Grecs.

Veux-tu sçauoir quelle voye
L'homme à pauureté conuoye?
Esleuer trop de Palais,
Et nourrir trop de valets.

Aux creanciers ne deuoir rien,
Est de tous biens le premier bien:
Le second n'estre en mariage,
Le tiers, de viure sans lignage.
Mais si vn fol se veut lier
Sous Hymenée, il doit prier
Qu'argent receu, dessous la lame
Le iour mesme enterre sa femme.
Celuy qui cognoist bien ceci,
Vit sagement, & n'a souci
Des atomes, ny s'Epicure
Cherche du vuide en la Nature.

L'image de Thomas medite quelque chose,
Et Thomas au parquet se tait à bouche close:
L'image est aduocat à voir son parlant trait,
Et Thomas n'est sinon portrait de son portrait.

Si nourrir grand' barbe au menton
Nous fait Philosophes paroistre,
Vn bouc barbasse pourroit estre
Par ce moyen quelque Platon.

Qui, & d'où est l'ouurier? Du Mans. Son nom? Le Conte.
Toy-mesme qui es-tu? Le Temps qui tout surmonte.
Pourquoy sur les orteils vas-tu tousiours coulant?
Pour monstrer que ie suis incessamment roulant.
Pourquoy as-tu les piés legers de doubles ailes?
A fin de m'en-voler comme vent dessus elles.
Que te sert ce razouër affilé par le bout?
Pour monstrer que ie suis celuy qui tranche tout.
Pourquoy as-tu les yeux couuerts d'vne criniere?
Pour estre pris dauant, & non par le derriere.
Et pourquoy chauue? A fin de ne me voir happé,
Si dés le premier coup ie ne suis attrapé.
Tel peint comme tu vois, le Conte me descœuure,
Monstrant mon naturel par vn si beau chef-d'œuure.

Berteau le pescheur s'est noyé
En sa nacelle poissonniere,
Dont le bois fut tout employé
A faire les aiz de sa biere:
De Charon la main nautonniere
Ne prist argent de ce Berteau,
Comme ayant passé la riuiere
Des morts en son propre bateau.

Desia la Lune est couchée,
La poussiniere est cachée,
Et ia la my-nuit brunette
Vers l'Aurore s'est panchée,
Et ie dors au lict seulette.

DE MARTIAL.

D'vn barbier la femme tu es,
Tu ne tonds ſeulement, tu rés.

Quelle eſt ceſte Deeſſe en larmoyant couchée
Sur le tombeau d'Aiax? C'eſt la pauure Vertu.
Quelle main ſi hardie a ſa treſſe arrachée
Et de grands coups de poing ſon eſtomac batu?
Soy-meſme ſe l'eſt fait de ſon ongle pointu,
Deſpite contre Vlyſſe, apres que laſchement
(L'oſt des Grecs eſtant iuge) vn tort bien debatu
Veinquit la verité par vn faux iugement.

Quand Vlyſſe pendoit à l'abandon des flots,
La tempeſte receut en ſon giron humide
Le boucler Pelean, large peſant & gros,
Et mal-ſeant au bras du couard Laërtide:
Dont Aiax ſe tua, de ſoy-meſme homicide.
Mais la mer qui garda plus iuſtement les loix
Que les deux Atreans, ny que tous les Gregeois,
De ſes vagues pouſſa le boucler Æacide
Sur la tombe d'Aiax, non au bord Ithaquois.

Quel train de vie eſt-il bon que ie ſuiue,
A fin, Muret, qu'heureuſement ie viue?
Aux Cours des Rois regne l'ambition,
Les Senateurs ſont pleins de paſſion:
Les maiſons ſont de mille ſoucis pleines,
Le labourage eſt tout rempli de peines,
Le matelot familier du labeur
Deſſus les eaux pallit touſiours de peur.

Celuy qui erre en vn païs eſtrange,
S'il a du bien, il craint qu'on ne le mange:
L'indigence eſt vne extreme douleur.
Le mariage eſt comblé de malheur,
Et ſi lon vit ſans eſtre en mariage,
Seul & deſert il faut vſer ſon âge:
Auoir enfans, n'auoir enfans auſſi
Donne touſiours domeſtique ſouci.
La ieuneſſe eſt peu ſage & mal-habile,
La vieilleſſe eſt languiſſante & debile,
Ayant touſiours la mort deuant les yeux.
Donque, Muret, ie croy qu'il vaudroit mieux
L'vn de ces deux, ou bien iamais de n'eſtre,
Ou de mourir ſi toſt qu'on vient de naiſtre.

Si tu es viſte à ſouper,
Et à courir mal-adeſtre,
Des pieds il te faut repaiſtre,
Et des léures galoper.

VOEV D'VN' VIGNERON A BACCHVS.

Eſcoute, enfançon de Silene,
Bacchus, ſi tu veux charger pleine
Ma ieune vigne de raiſins
Plus que celles de mes voiſins,
Et que la vierge Icarienne
De ſon pere ne ſe ſouuienne
Brulant de ſon Chien éteal
Les vignes, cauſes de ſon mal:

l'honoreray ton beau Septembre
De ce bouc cornu ronge-pampre,
Et le faisant trois fois rouër
Aux quatre coings de mon pressouër,
De ses rouges veines saigneuses
Ie teindray tes pipes vineuses,
Puis sur le haut de cest ormeau
En vœu ie t'appendray la peau.

VOEV D'VN PESCHEVR AVX NAIADES.

Si de ma tremblante gaule
Ie puis leuer hors de l'eau
Pris à l'haim le gros barbeau
Qui hante au pied de ce saule,
Naiades des eaux profondes,
A vous ie promets en vœu
De iamais n'estre reueu
Repescher desur vos ondes.
Et pour enseigne eternelle,
A ces saules verdelets
Ie vous pendray mes filets,
Mes lignes & ma nacelle.

DE PALLADAS.

Quand il te plaist becher, Dimanche,
Ton grand nez te sert d'vne tranche:
Quand vendanger, d'vn couteau tors,
D'vne trompette quand tu dors:

Aux naux il ſert d'ancre tortue,
Aux laboureurs d'vne charrue,
D'vn haim aux peſcheurs mariniers,
Et de hauet aux cuiſiniers :
Aux charpentiers de doloüere,
Aux iardiniers de cercloüere,
De beſaguë au ſéure, & puis
De maillet pour frapper à l'huis.
Ainſi, Dimanche, en toutes ſortes
Pour cent meſtiers vn nez tu portes.

Du meſme.

O toy, qui as le cœur veſtu
D'vn ſi petit monceau de terre,
Dy moy, pourquoy meſures-tu
Tout ce monde qui nous enſerre?
Meſure toy premierement
Et te cognois & te commande,
Et puis meſure entierement
Le ciel & la terre ſi grande.
Si meſurer tu n'as pouuoir
De ton corps la fangeuſe ordure,
Comment pourras-tu bien ſçauoir
De ce grand monde la meſure?

LA CHARITE.

A L'VNIQVE PERLE MARGVERITE

DE FRANCE, ROYNE DE NAVARRE.

Comme de cent beautez la voſtre ſe varie,
Ce liure qui vous eſt humblement dedié,
De differents ſuiets eſt ici varié,
Telle qu'eſt en Auril vne ieune prairie.
I'ay voſtre Royauté pour defenſe choiſie,
A fin que mon labeur ne ſoit point oublié,
Ny du peuple mordu, repris ny enuié,
Tant voſtre Maieſté luy donnera de vie.
Madame, ſi le don de ce petit Tableau
Que ie ſacre à vos pieds n'eſt ny riche ny beau,
Vous ſeule en eſtes cauſe, & cela me conſole.
Car voulant à mes vers vos vertus egaler,
Tant s'en faut que ie puiſſe ou eſcrire ou parler,
Que ie deuiens muet ſans plume ny parole.

Ce ieune Dieu qui ſans raiſon commande,
Qui par le ciel, qui par la terre court,
Voyant vn iour les Dames de la Court,
Remonte aux Cieux, & Venus luy demande :
Dy-moy, mon fils, volant de place en place
Comme tu fais, ſans foy ſans loyauté,
As-tu point veu là bas quelque beauté
(Ton œil voit tout) qui la mienne ſurpaſſe ?
Amour reſpond : Pren, ma mere, aſſeurance,
Rien ne ſçauroit ſurpaſſer ton honneur
Fors vne Dame, en qui tout le bon-heur
Du plus beau Ciel ſe verſa dés enfance.
Elle rougiſt : les Dames ſont deſpites
Quand leur renom en beauté n'eſt parfait :
Et pour ſçauoir la verité du fait,
Elle choiſit l'vne de ſes Charites.
Mon cœur, mes yeux, mon ame & ma penſée,
Si i'ay de toy quelque bien merité,
Deſcens en France, & me dis verité
Si ma beauté d'vne autre eſt ſurpaſſée.
Pour obeïr la ieune Paſithée
Toute diuine abandonna les Cieux :
L'air luy fait place, & les vents gracieux
La ſouſtenoyent par le vague emportée.
D'vn vol ſoudain elle fiſt ſa deſcente,
Fendant le Ciel ainſi qu'on voit la nuit
Couler de loin vne eſtoile qui luit
Entre deux airs d'vne trace gliſſante.
Beauté, vigueur, ieuneſſe & courtoiſie,
Le jeu, l'attraict, les delices, l'amour,
Ainſi qu'oiſeaux voloyent tout à l'entour
De ce beau corps, leur demeure choiſie.
Son chef diuin, miracle de nature,
Eſtoit couuert de cheueux ondelez,

Nouëz, retors, recrespez, annelez,
Vn peu plus noirs que de blonde teinture.
Son front estoit vne table garnie
De marbre blanc, siege de maiesté,
Net & poly, comme aux beaux iours d'Esté
On voit la mer sans ondes toute vnie.
Ses sourcis noirs faits en arche d'Ebene,
De l'arc d'Amour la forme & le portraict,
D'vn beau Croissant contre-imitoyent le traict,
Quand au tiers iour le mois il nous rameine.
Ses yeux estoyent d'vne force contraire,
L'vn gracieux & l'autre furieux,
Deux yeux (ie faux, mais deux astres des cieux)
L'vn pour chasser & l'autre pour attraire.
En ses yeux bruns toute delicatesse,
Traicts, hameçons, seruages & prison,
Qui des plus fins affinent la raison,
Seruoyent d'escorte à si belle Deesse.
Toutes beautez en ses yeux sont coulées:
Amour n'auoit d'autre logis trouué:
Son nez sembloit hautement releué
Vn petit tertre enclos en deux vallées.
Sa tendre ronde & delicate oreille,
Blanche polie, au bout s'enrichissoit
D'vn beau ruby, qui clair embellissoit
De ses rayons son visage à merueille.
De vif Cinabre estoit faite sa ioüe,
Pareille au teint d'vn rougissant œillet,
Ou d'vne fraize alors que dans du laict
Tout au plus haut de la cresme se ioüe.
Toutes les fleurs du sang des Princes nées,
Narcisse, Aiax, n'eurent le teint pareil
Au sien mesté de brun & de vermeil,
Qui rend d'amour les ames estonnées.

Telle couleur à la nuict est commune,
D'vn peu de noir sa face embellissant,
Quand peu à peu le iour est finissant,
Et ja le soir tire deuers la brune.
Sa bouche estoit de mille roses pleine,
De lis, d'œillets, où blanchissoyent dedans
A doubles rangs des perles pour des dents,
Qui embasmoyent le Ciel de leur haleine.
De là sortoyent les ris & les parolles
Fortes assez pour les hommes charmer,
Et qui pouuoyent les roches de la mer
En les oyant rendre douces & molles.
Vn rond menton finissoit son visage
Vn peu fendu d'assez bonne espesseur,
Gras, en-bon-point, dont la blanche espesseur
De l'autre enfleure est certain tesmoignage.
Son col estoit vn pilier de Porphire
En longs rameaux de veines separé,
D'œillets, de nege & de roses paré,
Entre-poussé d'vn gracieux Zephyre.
Deux monts de laict qu'vn vent presse & represse,
Qui sur le sein sans bouger s'esbranloyent
Comme deux coings, enflez se pommeloyent
En deux tetins messagers de ieunesse.
Du reste, helas! de parler ie n'ay garde,
Dont le regard aux hommes est osté,
Sacré seiour, qu'Honneur & Chasteté
Ainsi qu'Archers ont en soigneuse garde.
Ses mains estoyent blanches longues douillettes,
Qui tressailloyent en veines & rameaux,
Puis se fendoyent en cinq freres iumeaux
Aboutissant en cinq bords de perlettes.
De marbre exquis taillé par artifice
Sa iambe estoit, ses pieds estoyent petis

Tels qu'on les feint à la belle Thetis,
Seur fondement d'vn si bel edifice.
Comme vn esclair la Nymphe qui s'estance,
Dans le palais de Charles arriua :
Puis tout d'vn coup inuisible s'en-va
Dedans la salle où se faisoit la dance.
Il estoit nuict, & les humides voiles
L'air espoissi de toutes parts auoyent,
Quand pour baller les Dames arriuoyent,
Qui de clairté paroissoyent des estoiles.
Robes d'argent & d'or laborieuses
Comme à l'enuy flambantes esclattoyent :
Viues en l'air les lumieres montoyent
A traits brillans des pierres precieuses.
Là mon grand Prince & nos Seigneurs ses freres
Estoyent venus ornez de maiesté,
Pour compaignie ayant à leur costé
Les loix qui sont plus douces que seueres.
Là Marguerite ornement de nostre âge,
Apparoissant en sa double valeur,
Et tantost perle & tantost vne fleur,
D'vn beau Printemps honoroit son visage.
Si tost qu'au bal la Nymphe bien-aimée
Se presenta, ses deux astres jumeaux
Feirent au double esclairer les flambeaux,
Et d'vn beau iour la nuict fut allumée.
Dedans la salle vne odoreuse nuë
Pleine de musc & d'ambre s'espandit :
Par tel miracle vn chacun entendit
Qu'vne Deesse au bal estoit venuë.
Comme vn Soleil sans rompre la verriere
Passe en la chambre ondoyant & pointu,
Sans que l'obiect empesche la vertu
De sa diuine & perçante lumiere :

Ainſi la belle inuiſible Charite
Comme vn eſclair la ſalle penetra,
Et toute entiere en ſe cachant entra
Dedans le corps de noſtre Marguerite.
Si bien ſon ame en ſon ame eſt encloſe,
Si bien ſa vie en l'autre elle logea,
Si bien ſon ſang au ſang d'elle changea,
Que les deux corps n'eſtoyent plus qu'vne choſe.
Si que mon Roy d'vn iugement extrême
Bien clair-voyant, germe des Dieux conceu,
Y fut premier en la voyant deceu,
Penſant au vray que ce fuſt ſa ſœur meſme.
Serrant ſa main la conduit à la dance:
Comme vne femme elle ne marchoit pas,
Mais en roulant diuinement le pas,
D'vn pied gliſſant couloit à la cadance.
L'homme peſant marche deſſus la place,
Mais vn Dieu vole & ne ſçauroit aller:
Aux Dieux legers appartient le voler,
Comme engendrez d'vne eternelle race.
Le Roy dançant la volte Prouençalle
Faiſoit ſauter la Charite ſa ſœur:
Elle ſuiuant d'vne graue douceur,
A bonds legers voloit parmy la ſalle.
Ainſi qu'on voit aux graſſes nuicts d'Autonne
Vn prompt Ardent ſur les eaux eſclairer,
Tantoſt deçà tantoſt delà virer,
Et nul repos à ſa flame ne donne:
Elle changeoit en cent metamorphoſes
Le cœur de ceux qui ſon front regardoyent:
Maints traits de feu de ſes yeux deſcendoyent,
Et ſous ſes pieds faiſoyent naiſtre des roſes.
Au deuant d'elle alloyent pour ſeures guides
Auecq' l'honneur la graue maieſté,

Et la vertu, qui gardoyent ſa beauté,
Comme vn Dragon le fruict des Heſperides.
Incontinent que la douce harmonie
Des violons en l'air plus ne s'ouyt,
Ceſte Charite au Ciel s'eſuanouyt,
Abandonnant l'humaine compagnie.
Ainſi de nuict la paupiere fermée
D'vn doux ſommeil en ſongeant recognoiſt
Quelque Démon qui ſoudain apparoiſt,
Puis tout ſoudain ſe perd comme fumée.
Adieu Charite, adieu Nymphe bien-née,
Ou monte au Ciel, ou vole où tu voudras,
En ceſte Court bien toſt tu reuiendras
Deſſous le ioug du nopcier Hymenée.
Lors moy rempli d'vn plus ardent courage
Ie doubleray la force de ma vois,
Pour faire aller iuſqu'aux champs Nauarrois
L'accord heureux du ſacré mariage.

L'AMOVR AMOVREVX.

A elle-meſme.

Ce Dieu qui ſe repaiſt de noſtre ſang humain,
Ayant au dos la trouſſe & l'arc dedans la main,
Voulut depuis deux iours enuironner la terre,
Et voir combien ſes traicts aux hommes font de guerre.
Comme il alloit le Ciel & la Mer recherchant,
Il vit dés l'Orient iuſqu'au Soleil couchant,
Dés l'Afrique bruſlée aux montaignes Riphées,
Que tout le monde entier n'eſtoit que ſes trophées,

Et qu'il n'y auoit Prince, Empire, ny cité,
Qui ne tremblaſt au nom de ſa diuinité.
Il vit Iupiter pris de nos mortelles femmes,
Neptune ſous la mer n'éteindre point ſes flames,
Et Pluton aux Enfers ſentir la cruauté
Qu'apporte dans les cœurs vne douce beauté.
A la fin tout laſſé de voler par le monde,
A l'heure que Phebus ſe cache deſſous l'onde,
Quand nous voyons le iour en la nuict ſe changer,
Amour chercha par tout vn giſte à ſe loger.
Ramaſſant du long vol ſon aile recueillie,
Tantoſt tournoit les yeux ſur la belle Italie,
Tantoſt deſſur l'Eſpaigne, & tantoſt d'autre part
Sur l'Iſle d'Angleterre abaiſſoit ſon regard.
Preſſé de ſe loger par la nuict qui commence,
Abaiſſa ſes beaux yeux ſur le peuple de France.
Il aduiſa Paris, & vint au poinct du ſoir
Comme vn oiſeau leger ſur le Louure s'aſſoir.
De fortune la belle & chaſte Marguerite,
Perle & fleur des François, immortelle Charite,
Des diuines beautez le patron eternel,
Reuenoit des iardins du Palais maternel.
L'Honneur & la Vertu ſuiuoyent ceſte Princeſſe,
Ainçois ce beau Soleil qui tiroit vne preſſe
De Dames & d'Amours autour de ſon coſté.
Elle, race des Rois, marchoit en grauité
Au milieu de ſa troupe, & paſſoit les plus belles,
Comme l'Aube la nuict de ſes flames nouuelles.
Si toſt qu'Amour la vit, il en fut enuieux.
Auſſi prompt qu'vn eſclair ſe ietta dans ſes yeux:
Il ſe fiſt inuiſible, à fin que ſa venue
Ne fuſt que d'elle ſeule & non d'autre cognue.
L'homme qui eſt mortel, n'eſt pas digne de voir
Les Dieux en leur eſſence, & moins les receuoir:

C'eſt vn vaiſſeau de terre entourné de foibleſſe.
L'humain cherche l'humain, & le Dieu la Deeſſe.
Incontinent qu'Amour ſe fut logé dedans
Ces yeux ſi penetrans ſi beaux & ſi ardans,
Armez d'vne vertu ſi diuine & ſi claire,
Ie me trompe, dit-il, ie croy que c'eſt ma mere
Qui auoit emprunté les membres d'vn mortel:
Vn œil, s'il n'eſt diuin, ne ſçauroit eſtre tel.
Eſt-ce point Paſithée? ou quelqu'vne des Graces?
Oeil, quiconque ſois-tu, de ſplendeur tu ſurpaſſes
Venus & Paſithée: & par tout ie ne voy
Rien qui puiſſe egaler ta beauté ſinon toy.
Mais ſi toſt qu'elle fut en ſa chambre arriuée,
Qu'à l'entour de ſon corps ſa robbe fut leuée,
Que toutes ſes beautez ſe monſtrerent à nu,
Amour eſt tout ſoudain amoureux deuenu:
Il ſouſpire, il languiſt en vne peine extrême,
Et ſent au cœur les maux qui viennent de luy-meſme.
Regardant ſon beau front d'yuoire blanchiſſant,
Et ſes ſourcis tournez en forme d'vn Croiſſant,
Où il prit de ſon arc la vouture premiere:
Puis ſentant de ſes yeux la celeſte lumiere,
Le vray logis d'honneur, lumiere qui pourroit
R'animer d'vne œillade vn homme qui mourroit,
Eſbranler les rochers, appaiſer la marine,
Et tirer d'vn regard le cœur de la poitrine:
Lumiere ſainte douce angelique, qui fais
Et couler & ſentir iuſqu'en l'ame tes rais:
Il deuint eſperdu d'eſprit & de memoire.
Veincu ſans reſiſtance il quitta la victoire,
Et ne fiſt que penſer le moyen de pouuoir
Viure touſiours en elle, & pour Dame l'auoir.
Or maintenant ce Dieu ſous les flames jumelles
Des yeux de ſon hoſteſſe eſtendoit ſes deux ailes,

Et ſeichoit ſon pennage à leur belle clairté:
Maintenant aiguiſoit ſes rais ſur leur beauté:
Maintenant il prenoit des cheueux de la belle
Pour refaire à ſon arc vne corde nouuelle:
Maintenant tout ſon arc raccouſtroit de nouueau,
Se refondoit ſoy-meſme & ſe faiſoit plus beau.
Il oublia le Ciel ſa celeſte origine,
Et penſoit que le Ciel d'elle n'eſtoit pas digne:
Et tellement Amour de ſon feu s'embraſa,
Que mille & mille fois ſes yeux il rebaiſa:
Les prioit, adoroit, & veincu de martyre
Fut contraint à la fin telle parole dire,
Soupirant aigrement tout triſte & tout desfait
Par le coup que luy-meſme à ſoy-meſme auoit fait.
Or' ie ſuis chaſtié des rigoureuſes peines
Que ie ſoulois donner aux perſonnes humaines.
Les ſouſpirs & les voix & les pleurs ſoucieux
De ceux que i'ay bleſſez, ſont venus iuſqu'aux Cieux.
Nemeſis m'a puny: c'eſt la loy de Nature,
Celuy qui fait du mal que du mal il endure.
Ie ſuis ſans foy ſans loy, vagabond & leger,
Menteur flateur trompeur cauſeur & menſonger:
La mer conceut ma mere en ſa vague profonde:
Ie ſuis vn Phaëthon qui bruſle tout le monde:
Ie renuerſe les loix & les villes à bas,
Et comme d'vn iouët du monde ie m'eſbas.
Maintenant de mes maux ie ſouffre penitance.
Ie me confeſſe à vous, au cœur i'ay repentance:
Ie demande pardon, & ſçay que iuſtement
De mes pechez commis i'endure chaſtiment.
Ie ſçay que peut l'ennuy, les ſoucis & les pleintes,
Les ſanglots, les ſoupirs & les larmes non feintes:
Le mal me touche au cœur, qui me fait langoureux.
Et pource deſormais, ô pauures amoureux,

I'auray pitié du feu qui cause vostre perte,
Pleurant vostre douleur comme l'ayant soufferte.
Ainsi disoit Amour plaignant sa liberté:
Mais vous qui sçauez bien comme il est arresté
Prisonnier de vos yeux, deuenez glorieuse
D'estre d'vn si grand Dieu seule victorieuse.
Vous desrobez son arc ses flames & ses traits,
Et comme ardens esclairs vous les iettez espais,
Sans faillir, droict aux cœurs de ceux qui vous regardent.
Que corselets ferrez ny bouclers ne retardent,
Tant ils sont foudroyans, penetrans & pointus,
Acerez & forgez par les mesmes Vertus.
Donques, Perle d'honneur que la beauté couronne,
Il ne faut desormais que la France s'estonne,
Si seule vous blessez les hommes & les Dieux,
Puis que l'Amour vous aime & qu'il loge en vos yeux.

A elle-mesme.

Pallas est souuent d'Homere
Dite fille d'vn bon pere,
Et vous la Pallas d'ici
Par moy serez dite ainsi.
Homere ainsi l'a nommée,
Pour estre fille estimée
Du Dieu que les siecles vieux
Nommerent pere des Dieux:
Et moy ie vous nomme telle,
Fille d'vn Roy qu'on appelle
Ici bas en tous endrois
Le bon pere des François.

Pallas & vous, ce me ſemble,
Auez vos meſtiers enſemble.
Elle touſiours s'amuſoit
Aux vers qu'elle compoſoit :
Touſiours voſtre eſprit s'amuſe
Aux ſaints labeurs de la Muſe,
Qui en deſpit du tombeau
Rendra voſtre nom plus beau.
Elle addonnoit ſon courage
A faire maint bel ouurage
Deſur la toile, & encor
A ioindre la ſoye à l'or :
Vous d'vn pareil exercice,
Mariez par artifice
Deſur la toile en maint trait
L'or & la ſoye en portrait.
Vne ſeule differance
Vous ſepare : car la lance,
Les guerres & les combats
Eſtoyent ſes plus doux esbats :
Mais vous aimant la concorde,
Chaſſerez toute diſcorde,
Et le plus beau de vos faits
Ce ſera d'aimer la paix,
Et par nouueau mariage
De Mars appaiſer la rage,
S'il vouloit vne autre fois
Pouſſer en armes nos Rois.

LES ODES

DE PIERRE DE RONSARD.

AV ROY HENRY II. DE CE NOM.

Apres auoir ſué ſous le faix du harnois,
Bornant plus loin ta France, & fait boire aux François
Au creus de leurs armets en lieu de l'eau de Seine
La Meuſe Bourguignonne, & ſaccagé la plaine
Des Flamans mis en route, & l'antique ſurnom
Des chaſteaux de Marie eſchangez en ton nom :
Apres eſtre vainqueur d'vne bataille heureuſe,
Et veu Ceſar courir d'vne fuite peureuſe :
Apres auoir ſuiuy le ſoin du marinier,
Lequel ſe ſouuenant de l'orage dernier,
Ancré dedans le port, ſoigneuſement prend garde
S'il faut rien à ſa Nef : maintenant il regarde
Si le Tillac eſt bon, ſi la Carene en bas
Eſt point entre-fendue : il contemple le Mas,

Maintenant le Timon : il rabille les coûtes,
Les carreaux & les aiz, & les tables diſſoutes :
Et bien qu'il ſoit au haure il n'a moindre ſouci
De ſa nef qu'en tempeſte, & ſe rempare ainſi
Que s'il couroit fortune au milieu de l'orage,
Et ne ſe veut fier au tranquille viſage
Du ciel ny de la mer pour ſe donner à l'eau,
Que premier il n'ait bien calfeutré ſon vaiſſeau.
Ainſi apres auoir (la guerre eſtant finie)
De viures & de gens ta frontiere garnie,
Fait nouueaux baſtions, flanqué chaſteaux & Forts,
Remparé tes citez, fortifié tes ports :
Bref, apres auoir fait ce qu'vn Prince doit faire
Et en guerre & en paix vtile & neceſſaire
Pour tenir ton païs en toute ſeureté :
Sire, i'offenſerois contre ta Maieſté,
Si comme vn importun ie venois d'auenture
Entre-rompre tes jeux d'vne longue eſcriture,
Maintenant que tu dois pour quelque peu de temps
Apres mille trauaux prendre tes paſſe-temps
Pour retourner plus frais aux œuures de Bellonne.
Toutefois le deſir qui le cœur m'eguillone
De te monſtrer combien ie ſuis ton ſeruiteur,
Me fait importuner ta Royale grandeur :
Et ſi en ce faiſant ie commets quelque vice,
Il vient du ſeul deſir de te faire ſeruice,
Qui preſſe mon deuoir de mettre vn œuure mien
Sous la protection de ton nom treſchreſtien,
Le ſacrant à tes pieds : C'eſt, Prince, vn liure d'Odes
Qu'autres-fois ie ſonnay ſuiuant les vieilles modes
D'Horace Calabrois, & Pindare Thebain,
Liure trois fois heureux, ſi tu n'as à deſdain
Que ma petite lyre oſe entre tes trompettes
Rebruire les chanſons de ces diuins Poëtes :

Et que mon petit Myrte ose attoucher le rond
Des Lauriers, que la guerre a mis dessus ton front.
Mais que dy-ie, à desdain! i'ay tant de confiance
En ta graue douceur, que ta magnificence
D'vn sourci desdaigneux ne refusera pas
Mon ouurage donné, tant soit-il humble & bas:
Imitateur des Dieux, qui la petite offrande
Prennent d'aussi bon cœur qu'ils preünent la plus grande,
Et bien qu'ils soyent seigneurs iamais n'ont à mespris
Des pauures les presens tant soyent de petit prix.
Ce fils de Iupiter ce foudre de la guerre,
Hercule, qui tua les monstres de la terre,
Allant pour estre fait d'Olympe citoyen,
Ne refusa d'entrer au toict Molorchien:
Et mesme ce grand Dieu, qui la tempeste iette,
De Bauce & Philemon entré dans la logette,
De deux ou de trois fleurs son chef enuironna,
Que Bauce de bon cœur en present luy donna:
Tous les ans à sa feste en Libye honoree
Ne luy tombe vn taureau à la corne doree,
Mais souuent vn aigneau: car sa grande bonté
Ne prend garde aux presens mais à la volonté.
Ainsi suiuant les Dieux, ie te suppli' de prendre
A gré ce petit don pour l'vsure d'attendre
Vn present plus parfait & plus digne d'vn Roy,
Que ia ma Calliope enfante dedans moy.
Ce-pendant ie priray ta puissance diuine,
Ainsi que Iupiter Callimache en son Hymne,
» *Donne moy (ce dit-il) des vertus & du bien:*
» *Car la seule vertu sans le bien ne sert rien,*
» *Le bien sans la vertu: ô Iupiter, assemble*
» *Tous ces deux poincts en vn, & me les donne ensemble.*
Les vertus & les biens que ie veux receuoir
D'vn si puissant Monarque, est vn iour de pouuoir

Amener ton Francus ſuiuy de mainte trope
De guerriers, pour donter les Princes de l'Europe.
Mais il te faut payer les frais de ſon arroy:
Car il ne veut venir qu'en maieſté de Roy,
Bien qu'il ſoit fugitif, & qu'il n'ait en partage
Sinon du pere ſien l'adreſſe & le courage.
Auſſi tu porterois la honte ſur les yeux,
Si luy qui fut iadis l'ayeul de tes ayeux,
Le fils d'vn ſi grand Roy, venoit ſeulet en France
Donner aux peres tiens la premiere naiſſance.
Puis qu'il trouue en mes vers le vent ſi à propos,
Fay luy enfler la voile, & luy romp le repos
Qui le tient pareſſeux au riuage d'Epire,
Fraudé de ſon chemin par faute de nauire,
De viures & des gens: ouurier ie ſuis tout preſt
De charpenter ſa nef & dreſſer ſon appreſt,
Pourueu que ta grandeur Royale fauoriſe
A ton ayeul Francus, & à mon entrepriſe.

LE PREMIER LIVRE

DES ODES.

AV ROY HENRY II.

Sur la Paix faitte entre luy & le Roy d'Angleterre, l'an 1550.

ODE I.

Strophe 1.

« Toute royauté qui desdaigne
« D'auoir la vertu pour compaigne,
« Et la loger en sa maison,
« Tousiours de l'heur outrecuidée
« Court vague sans estre guidée
« Du frein qui pend à la raison.
O Roy par destin ordonné
Pour commander seul à la France,
Dieu de sa grace t'a donné
Ce double honneur dés ton enfance:

Dieu ſeul (apres la longue horreur
De Mars vomiſſant ſa fureur,
Et l'aſpre venin de ſa rage
Sur ton pays noircy d'orage)
Par l'effort d'vn bras ſouuerain
A fait raualler la tempeſte,
Et ardre à l'entour de ta teſte
Vn air plus tranquille & ſerain.

Antiſtrophe.

« *Touſiours le bon eſprit du ſage*
« *Accroiſt les vertus d'auantage*
« *Que ieune il emprunta des cieux.*
Ta maieſté ieune & prudente
Au double les ſiennes augmente
D'vn artifice ingenieux:
Auſſi mille felicitez
Ont bien-heuré toute ta race.
Et toy ROY *de tant de citez*
Qui ſe courbent deuant ta face,
Dés long temps tu fus honoré
Comme ſeul Prince decoré
Des biens & des vertus enſemble
Que le deſtin en vn t'aſſemble.
Mais ce bien qu'ores tu nous fais,
Paſſe ton valeureux courage,
Pour auoir faict reuerdir l'âge
Où floriſſoit l'antique Paix.

Epode.

La Paix oſta le debat
Du Chaôs, quand la premiere
Aſſoupit le lourd combat
Qui aueugloit la lumiere.

Elle ſeule oſa tenter
D'effondrer le ventre large
Du grand Tout, pour enfanter
L'obſcur fardeau de ſa charge :
Puis deſmembrant l'vniuers
En quatre quartiers diuers,
Sa main artizane & ſainte
Les lia de cloux d'aimant,
Tous les quatre s'entre-aimant
D'vne paiſible contrainte.

Strophe 2.

Adonc meſlant en ce grand monde
Sa douce force vagabonde,
Les aſſeura d'vn doux repos :
Elle fiſt bas tomber la terre,
Et tournoyer l'eau qui la ſerre
De ſes bras vagues & diſpos :
Du Soleil allongea les yeux
En forme de fleches volantes,
Et d'ordre fiſt danſer aux cieux
Le bal des eſtoilles roulantes :
Elle courba le large tour
De l'air qui cerne tout autour
Le rond du grand parc où nous ſommes,
Peuplant ſa grande rondeur d'hommes
D'vn mutuel accroiſſement :
Car par tout où voloit la belle,
Les Amours voloient auec elle,
Chatouillans les cœurs doucement.

Antiſtrophe.

Lors pour ſa iuſte recompenſe
Le ſainct Monarque qui diſpenſe

Tout en tous (dont le graue front
En ſe clinant pour faire fine,
Croulle la terre & la racine
Du firmament iuſques au fond)
A la Paix aſſigna le lieu
Du droict coſté de ſa puiſſance,
Le gauche ordonna pour le Dieu
Que le ſang nourriſt dés enfance.
De l'vne les Princes il oingt,
De l'autre durement les poingt,
Tous effroyez d'ouyr les armes
Craquer ſus le doz des gendarmes :
De l'vne iadis honora
Les bons Peres du premier âge,
Et de l'autre il aigrit la rage
Contre Ilion, que deuora

Epode.

Le feu Grec, quand mille naus,
Ainçois mille eſtranges foudres
Eſclaterent mille maux
Deſſus les Troyennes poudres.
Tandis que le feu tournoit
Forcenant parmy la ville,
Et que l'Argiue s'ornoit
De la deſpouille ſeruile,
Vne aſpre fureur d'eſprit
Le cœur de Caſſandre eprit :
Et comme Phœbus l'affole,
Son corps tremblant çà & là,
A Francus elle parla,
Effroyé de ſa parole.

Strophe 3.

Bien que le feu Gregeois nous arde,
Tant ſoit violent, il n'a garde
D'eſtoufer pourtant ton renom,
Enfant dont la race fatale
Dedans la terre Occidentale
Fera re-germer noſtre nom.
Ia deſia le Danube attend
Ton camp deſſus ſa riue humide,
Et ce grand mareſt qui s'eſtend
Pres des léures de l'eau Pontide:
C'eſt là c'eſt là c'eſt où tu dois
Pour quelque temps donner tes lois:
C'eſt où l'arreſt des Dieux t'ottroye
Fonder encore vne autre Troye,
Reſuſcitant par ton moyen
L'honneur des tiens & leur proëſſe,
Ayant vangé deſſus la Grece
L'outrage fait au ſang Troyen.

Antiſtrophe.

Apres le cours de quelque annee,
L'ire de Cerés forcenee
Pour deuot n'auoir ſatisfait
A ſes honneurs, toute mutine
Te contraindra par la famine
De quitter ton mur imparfait.
Horriblant ton corps de la peau
D'vn tigre, deſia ce me ſemble
Ie te voy guider vn troupeau
De vingt mille Troyens enſemble:
Ie voy ce troupeau pelerin
Deſia bien loin outre le Rhin

Enrichir Troye de loüanges
Et du butin des Rois eſtranges,
Ayant trompé mille peris,
Ains que baſtir aux bords de Seine
Les murs d'vne ville hautaine
Du nom de mon frere Pâris.

Epode.

Ia deſia i'entens la vois
De Seine qui te deſire,
Et la desfaite des Rois
Eſclaues de ton Empire:
I'entens le bruit des Cheuaux
Et le cliquetis des armes,
Et toy noble de trauaux
Commander à tes gendarmes.
Ores tu ne puis ſçauoir
Comme enfant, ny conceuoir
Ton heur que ie prophetiſe:
Quand l'âge t'animera,
Alors ton bras s'armera
Pour acheuer l'entrepriſe.

Strophe 4.

A-tant acheua la Preſtreſſe,
Et folle du Dieu qui luy preſſe
L'eſtomac chagrin & felon,
En rechignant s'en eſt allee
Nuds pieds & toute eſcheuelee
Deſſous l'image d'Apollon.
Andromache qui remâcha
Les mots de Caſſandre eſuolee,
Son fils ſecrettement cacha
Sous vne voute reculee.

Car Iunon qui ne vouloit plus.
Que le nom Troyen reuint ſus,
Ardoit d'en abatre la race,
Et Francus tuer ſur la place,
Sans Iupin qui l'enfant mua
En vne ſemblance animee,
Que Pyrrhe de ſa main armee
D'vne tour à terre rua.

Antiſtrophe.

De faux ſang la place fut teinte:
Ainſi la fraude de la feinte
Le corps de Francion ſauua.
En Buthrote, viuant ſa mere,
Baſtiſt le tombeau de ſon pere,
Qu'entre les Grecs il eſleua.
Son cœur elle ouurit d'vn couteau,
Ayant ſceu la fauſſe merueille,
Comme l'orage auoit ſous l'eau
Noyé ſon fils pres de Marſeille.
De pleurs la tombe il honora,
Et de beaux jeux la decora,
Par iouſtes eſprouuant l'adreſſe
De la Phrygienne ieuneſſe:
Puis faiſant la vague eſcumer,
Inuoquant Iunon & Neptune,
Il alla chercher ſa fortune
Au gré des vents & de la mer.

Epode.

Muſe, repren l'auiron,
Et racle la prochaine onde
Qui nous baigne à l'enuiron
Sans eſtre ainſi vagabonde.

« *Tousiours vn propos desplaist*
« *Aux oreilles attendantes,*
« *Si plein, outre reigle, il est*
« *De paroles abondantes.*
« *Celuy qui en peu de vers*
« *Estraint vn suiet diuers,*
« *Se met au chef la couronne:*
« *De ceste fleur que voici,*
« *Et de celle & celle aussi*
« *La mousche son miel façonne.*

Strophe 5.

Diuersement, ô Paix heureuse,
Tu es la garde vigoureuse
Des peuples & de leurs citez:
Des royaumes les clefs tu portes,
Tu ouvres des villes les portes,
Serenant leurs aduersitez.
Bien qu'vn Prince voulust darder
Les flots armez de son orage,
Et tu le viennes regarder,
Ton œil appaise son courage.
L'effort de ta diuinité
Commande à la necessité
Ployant sous ton obeyssance:
Les hommes sentent ta puissance
Allechez de ton doux repos:
De l'air la vagabonde troupe
T'obeyst, & celle qui coupe
Le marbre tout ridé de flots.

Antistrophe.

C'est toy qui dessus ton eschine
Soustiens ferme ceste machine,

Medecinant chaque Element
Quand vne humeur par trop abonde,
Pour ioindre les membres du monde
D'vn contrepois egalement.
Ie te ſaluë heureuſe Paix,
Ie te ſalue & re-ſalue :
Toy ſeule Déeſſe tu fais
Que la vie ſoit mieux voulue.
Ainſi que les champs tapiſſez
De pampre, ou d'eſpics heriſſez
Deſirent les filles des nues,
Apres les chaleurs ſuruenues,
Ainſi la France t'attendoit,
Douce nourriciere des hommes,
Douce roſee qui conſommes
La chaleur qui trop nous ardoit.

Epode.

Tu as eſteint tout l'ennuy
Des guerres iniurieuſes,
Faiſant flamber auiourd'huy
Tes graces victorieuſes.
En lieu du fer outrageux,
Des menaces & des flames,
Tu nous ramenes les jeux,
Le bal & l'amour des Dames,
Trauaux mignars & plaiſans
A l'ardeur des ieunes ans.
O grand Roy non-imitable,
Tu nous aumoſnes cecy,
Ayant creu Montmorency,
Et ſon conſeil veritable.

Strophe 6.

Qui ſeul mettant en euidence,
Les ſaints treſors de ſa prudence,
Ne s'eſt iamais accompaigné
Du ſot enfant d'Epimethee,
Mais de celuy de Promethee
Par longue ruſes enſeigné.
Et certes vn tel ſeruiteur
Merite que ta main royale
R'encontre-balance vn grand heur
A ſa diligence loyale.
Il me plaiſt or' de deſcocher
Mes traits Thebains pour les lâcher,
Montmorency, dedans ta gloire,
Afin que ie te face croire,
Que la nourriture d'vn Roy
De bien loin noz rimeurs ſurmonte,
Lors que hardie elle raconte
Vn vaillant-ſage comme toy.

Antiſtrophe.

« Nul n'eſt exempt de la Fortune:
« Sa roue chacun importune,
« Tourmente peuples & Seigneurs.
Oedipe ſentit ſa ſecouſſe,
Et de quel tonnerre elle pouſſe
Les grands Princes de leurs honneurs.
Mais tout ainſi que les flambeaux
Ou du Soleil ou d'vne eſtoile
Tout ſoudain reluiſent plus beaux
Apres qu'ils ont briſé leur voile:
Ainſi apres ton long ſeiour
Tu nous eſclaires d'vn beau iour,

Ayant cognu par ta presence
Combien nous nuisoit ton absence,
Priuez de ton œil qui sçait voir
Les pieds boiteux de la malice,
Si pres œilladant la police,
Que rien ne le peut deceuoir.

Epode.

« Et qu'est-ce que des mortels?
« Si au matin ils fleurissent,
« Le soir ils ne sont plus tels,
« Pareils aux champs qui fenissent.
Nul iamais ne s'est vanté
D'euiter la riue noire,
Si la Muse n'a chanté
Les hymnes de sa memoire.
C'est à toy, Roy, d'honorer
Les vers, & les decorer
Des presens de ta hautesse:
Soufle ma nef, ie seray
Le premier qui passeray
Mes compagnons de vistesse.

Strophe 7.

Plustost que les feux ne s'estancent,
Quand au ciel les foudres nous tancent,
Ie courray dire aux estrangers
Combien l'effort de ta main dextre
Maniant le fer, est adextre
A briser l'horreur des dangers:
Et de quel soin prudent & caut
Ton peuple iustement tu guides,
Appris au mestier comme il faut
Luy lascher & serrer les brides.

Ta vieille ieuneſſe, & tes ans
En mille vertus reluiſans
M'inſpirent vne voix hardie,
Et me commandent que ie die
Ce regne heureux & fortuné,
Sous qui l'heureuſe deſtinee
Auoit chanté dés mainte annee
Qu'vn ſi grand Prince ſeroit né,

Antiſtrophe.

Pour gouverner comme vn bon pere
La France qui en mieux proſpere
Par les effects de ſa vertu.
« Rien icy bas ne s'accompare
« A l'equité dont ſe repare
« Vn Roy de prudence veſtu :
« Auſſi rien n'eſt tant vicieux
« Qu'vn grand gouuerneur de prouince
« Quand il faut, d'autant que mille yeux
« Auiſent la faute d'vn Prince.
Ne preſte l'oreille aux menteurs,
Et fuy de bien loin les flateurs,
S'ils veulent oindre tes oreilles
De fauſſes & vaines merueilles,
Fardans ſous vaine authorité
Le vain abus de leurs vains ſonges,
Subtils artizans de menſonges,
Et bons pipeurs de verité.

Epode.

L'vn ſe ronge le cerueau,
L'autre meſdit & rapporte,
S'il ſent qu'vn eſprit nouueau
Nouuelles chanſons apporte.

Ce pendant l'innocent faict
Preuue de sa patience,
Sçachant que Dieu tout parfait
(Dieu la mesme sapience)
Ne sçauroit iamais laisser
L'orgueil sans le rabaisser
Pour leuer la chose basse.
« Ostant l'honneur d'vn qui l'a,
« Il le donne à cestuy-là
« Qui par raison se compasse.

Strophe 8.

Il faut qu'en me parant i'euite
L'escrime de leur langue viste
A tirer l'estoc dangereux:
Si est-ce que i'oy tousiours dire
« Qu'vn homme engressé de mesdire
« Maigrist à la fin mal-heureux.
Ils n'ont point le iaper si beau,
Que leur caquet te force à croire
Qu'vn blanc habit orne vn corbeau,
Ou bien que la neige soit noire:
Ton iugement cognoist assez
Les vers qui sont bien compassez,
Et ceux qui trainent vne enuie,
Et ceux qui languissent sans vie,
Enroüez, durs & mal-plaisans.
« Par trait de temps les flateurs meurent:
« Mais les beaux vers tousiours demeurent
« Opiniastres sur les ans.

Antistrophe.

Prince, ie t'enuoye ceste Ode,
Trafiquant mes vers à la mode

Que le marchant baille ſon bien,
Troque pour troq' : toy qui es riche,
Toy, Roy des biens, ne ſois point chiche
De changer ton preſent au mien.
Ne te laſſe point de donner,
Et tu verras comme i'accorde
L'honneur que ie promets ſonner,
Quand vn preſent dore ma corde.
Preſque le loz de tes ayeux
Eſt preſſé du temps enuieux,
Pour n'auoir eu l'experience
Des Muſes, ne de leur ſcience:
Mais le rond du grand vniuers
Eſt plein de la gloire eternelle,
Qui fait flamber ton pere en elle
Pour auoir tant aimé les vers.

Epode.

Dieu vueille continuer
Le ſommet de ton Empire,
Et iamais ne le muer
Eſchangeant ſon mieux au pire.
Dieu vueille encor deſſous toy
Donter l'Eſpagne affoiblie,
Grauant bien-auant ta loy
Dans le gras champ d'Italie.
Auienne auſſi que ton fils
Suruiuant ton iour prefis
Borne aux Indes ſa victoire,
Riche de gain & d'honneur:
Et que ie ſois le ſonneur
De l'vne & de l'autre gloire.

A LVY-MESME.

ODE II.

Strophe I.

Comme vn qui prend vne coupe,
Seul honneur de ſon treſor,
Et de rang verſe à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or:
Ainſi verſant la rouſee,
Dont ma langue eſt arrouſee,
Sur la race des VALOIS,
En ſon doux Nectar i'abreuue
Le plus grand Roy qui ſe treuue
Soit en armes, ou en lois.

Antiſtrophe.

Heureux l'honneur que i'embraſſe,
Heureux qui ſe peut vanter
De voir la Thebaine grace
Qui ſa vertu veut chanter.
Ie vien pour chanter la tienne
Sur la corde Dorienne,
Moy des Muſes tout remply,
Sans endurer que la gloire
De ta premiere victoire
Aille là bas ſous l'oubly.

Epode.

De ce beau trait decoché,
Dy, Muſe mon eſperance,
Quel Prince ſera touché
Le tirant parmy la France?
Sera-ce pas noſtre Roy,
De qui la diuine oreille
Boira la douce merueille
Qui n'obeyſt qu'à ma loy?

Strophe 2.

De Iupiter, les antiques
Leurs eſcrits embelliſſoient:
Par luy leurs chants poetiques
Commençoient & finiſſoient,
Reſiouy d'entendre bruire
Ses loüanges ſur la lyre:
Mais Henry ſera le Dieu
Qui commencera mon metre,
Et que i'ay iuré de mettre
A la fin & au milieu.

Antiſtrophe.

« *Le ciel qui ſes lampes darde*
« *Sur ce tout qu'il apperçoit,*
« *Rien de ſi grand ne regarde*
« *Qui vaſſal des Rois ne ſoit:*
« *D'armes le monde ils eſtonnent:*
« *Sur le chef de ceux ils tonnent*
« *Qui les viennent deſpiter:*
« *Leurs mains toute choſe attaignent,*
« *Et les plus rebelles craignent*
« *Les Rois fils de Iupiter.*

Epode.

Mais du noſtre la grandeur
Les autres d'autant ſurpaſſe,
Que d'vn rocher la hauteur
Les flancs d'vne riue baſſe.
Puiſſe-il par tout l'vniuers
Deuant ſes ennemis croiſtre
Et pour ma guide apparoiſtre
Touſiours au front de mes vers.

A LA ROYNE SA FEMME.

ODE III.

Strophe I.

Ie ſuis troublé de fureur,
Le corps me fremiſt d'horreur,
D'vn effroy mon ame eſt pleine :
Mon eſtomac eſt pantois,
Et par ſon canal ma vois
Ne ſe deſgorge qu'à peine.
Vne Deité m'emmeine :
Fuyez peuple, qu'on me laiſſe,
Voicy venir la Déeſſe :
Fuyez peuple, ie la voy.
Heureux ceux qu'elle regarde,
Et plus heureux qui la garde
Dans l'eſtomac comme moy !

Antiſtrophe.

Elle eſpriſe de mes chans,
Loin me guide par les champs
Où iadis ſur le riuage
Apollon Florence aima,
Lors que ieune elle s'arma
Pour combatre vn loup ſauuage.
L'art de filer ny l'ouurage
Ne plaiſoient à la pucelle,
Ny le vain mirouer : mais elle
Deuant le iour s'eſueillant
Cherchoit des loups le repaire,
Pour les bœufs d'Arne ſon pere
Sans repos ſe trauaillant.

Epode.

Ce Dieu qui du ciel la vit
Si valeureuſe & ſi belle,
Pour ſa femme la rauit,
Et ſurnomma du nom d'elle
La ville qui te fiſt naiſtre,
Laquelle ſe vante d'eſtre
Mere de noſtre Iunon,
Et qui par les gens eſtranges
Pour ſes fatales louanges
Ne celebre que ton nom.

Strophe 2.

Là les faits de tes ayeux
Vont flamboyant, comme aux cieux
Flamboye l'Aurore claire :
Là l'honneur de ton Iulien

Dans le ciel Italien
Comme vne planette eſclaire.
Par luy le gros populaire
Pratiqua l'experience
De la meilleure ſcience:
Et là reluiſent auſſi
Tes deux grands Papes, qui ores
Du ciel où ils ſont, encores
Te fauoriſent icy.

Antiſtrophe.

On ne conte les moiſſons
De l'eſté, ny les glaçons
Qui l'hyuer brident la trace
Des eaux roides à gliſſer:
Ainſi ie ne puis penſer
Les loüanges de ta race.
Le ciel t'a peint en la face
Ie ne ſçay quoy qui nous monſtre
Dés la premiere rencontre,
Que tu paſſes de grand-heur
Les Princeſſes de noſtre âge,
Soit en force de courage,
Soit en royale grandeur.

Epode.

Le comble de ton ſçauoir
Et de tes vertus enſemble,
Dit qu'on ne peut icy voir
Rien que toy qui te reſemble.
Quelle Dame a la pratique
De tant de Mathematique?

Quelle Princeſſe entend mieux
Du grand monde la peinture,
Les chemins de la Nature,
Et la muſique des cieux?

Strophe 3.

Ton nom que mon vers dira,
Tout le monde remplira
De ta louange notoire:
Vn tas qui chantent de toy,
Ne ſçauent ſi bien que moy
Comme on doit ſonner la gloire.
Iupiter ayant memoire
D'vne vieille deſtinee
Autrefois determinee
Par l'oracle de Themis,
A commandé que Florence
Baiſſe ſous les loix de France
Ses fleurs en nos fleurs de liz.

Antiſtrophe.

Mais il veut que ton enfant
En ait l'honneur triomphant,
D'autant qu'il eſt tout enſemble
Italien & François,
Qui de front d'yeux & de vois
A pere & mere reſemble.
Deſia tout colere il ſemble
Que ſa main tente les armes,
Et qu'au milieu des alarmes
la deſdaigne les dangers:
Et ſeruant aux ſiens de guide,

Veinqueur attache vne bride
Aux royaumes eſtrangers.

Epode.

Le ciel qui nous l'a donné
Pour eſtre noſtre lumiere,
Son Empire n'a borné
D'vn mont, ou d'vne riuiere:
Le deſtin veut qu'il enſerre
Dans ſa main toute la terre,
Seul Roy ſe faiſant nommer
D'où Phœbus les Indes laiſſe,
Et d'où ſon char il abaiſſe
Tout panché dedans la mer.

A MADAME MARGVERITE,

Sœur du Roy, Ducheſſe de Sauoye.

ODE IIII.

Strophe I.

Il faut aller contenter
L'oreille de Marguerite,
Et en ſon palais chanter
Quel honneur elle merite.
Debout, Muſes, qu'on m'attelle
Voſtre charette immortelle,
Afin qu'errer ie la face
Par vne nouuelle trace,

La chantant d autres façons
Qu'vn tas de chantres barbares,
Qui ſes louanges ſi rares
Honniſſoient par leurs chanſons.

Antiſtrophe.

I'ay ſous l'eſſelle vn carquois
Gros de fleches nompareilles,
Qui ne font bruire leurs vois
Que pour les doctes oreilles :
Leur roideur n'eſt apparante
A telle bande ignorante,
Alors que ma fleche annonce
L'honneur que mon arc enfonce.
Entre toutes i'eſliray
La plus ſonnante, & de celle
Par la terre vniuerſelle
Ses vertus ie publiray.

Epode.

Sus, ma Muſe, ouure la porte
A tes vers plus doux que miel,
Afin qu'vne fureur ſorte
Pour me rauir iuſqu'au ciel :
Du croc arrache la lyre
Qui tant de gloire t'acquit,
Et vien ſur ſes cordes dire
Comme la vierge naſquit.

Strophe 2.

Par vn miracle nouueau
Pallas du bout de ſa lance

Ouurit le docte cerueau
De François grand roy de France :
Alors, eſtrange nouuelle!
Tu naſquis de ſa ceruelle,
Et les Muſes qui là furent,
En leur giron te receurent :
Mais quand le temps eut parfait
L'accroiſſance de ton âge,
Tu penſas en ton courage
De mettre à fin vn grand fait.

Antiſtrophe.

Ta main priſt pour ſon renfort
L'horreur de deux grandes haches :
D'vn plaſtron brillant & fort
Tout l'eſtomac tu te caches :
Vne menaſſante creſte
Flottoit au haut de ta teſte,
Refrappant la gueule horrible
D'vne Meduſe terrible :
Ainſi tu allas trouuer
Le vilain monſtre Ignorance,
Qui ſouloit toute la France
Deſſous ſon ventre couuer.

Epode.

L'Ire qui la beſte eſlance,
En vain irrita ſon cœur
Pouſſant ſon muſle en defence
Encontre ton bras veinqueur :
Car le fer prompt à l'abbatre
En ſon ventre eſt ia caché,

Et ia trois fois voire quatre
Le cœur luy a recherché.

Strophe 3.

Le monſtre giſt eſtendu,
L'herbe en ſa playe ſe ſouille:
Aux muſes tu as pendu
Pour trophée ſa deſpouille:
Puis verſant de ta poitrine
Mainte ſource de doctrine,
Aux François tu fis cognoiſtre
Le miracle de ton eſtre.
Et pource ie chanteray
Ce bel Hymne de victoire,
Et ſur l'autel de Memoire
L'enſeigne i'en planteray.

Antiſtrophe.

Or' moy qui ſuis le teſmoin
De ton loz qui le monde orne,
Il ne faut ruer ſi loin
Que mon trait paſſe la borne:
Chanton donques Marguerite,
Et celebron ſon merite,
Qui luit comme vne planete
Sous la nuict claire-brunete:
Reſpandon deuant ſes yeux
Ma muſique toute neuue,
Et le Nectar dont i'abreuue
Les honneurs dignes des cieux.

Epode.

Afin que la Nymphe voye
Que mon luth premierement
Aux François monſtra la voye
De ſonner ſi proprement :
Et comme imprimant ma trace
Au champ Attiq' & Romain,
Callimaq', Pindare, Horace
Ie déterray de ma main.

A CHARLES,

Cardinal de Lorraine.

ODE V.

Strophe 1.

Quand tu n'aurois autre grace
Ny autre preſent des cieux,
Sinon ſortir de la race
De tant de Rois tes ayeux,
I'aurois encor trop de lieux
Pour te baſtir vne gloire.
Car ſi ie veux raconter
De ton grand Buillon l'hiſtoire,
Qui peuſt les Turcs ſurmonter
Par vne heureuſe victoire :
Ou la fameuſe memoire

De ſes freres, ou les Rois
Tes ayeux, dont la Sicile
A leur obeyr docile
Eſcouta les ſainctes lois :

Antiſtrophe.

Leur nom qui le temps ſurmonte,
Te feroit ſeul immortel :
Mais ta vertueuſe honte
Rougiroit d'vn honneur tel.
Ie te veux faire vn autel,
Où maugré l'an qui tout mange,
Ton propre loz ie peindray
D'vne encre qui ne ſe change :
Et là ce vœu ie pendray,
Qui au pelerin eſtrange
Racontera ta louange,
Et la vertu qui reluit
Par les ans de ta jeuneſſe,
Comme l'or ſur la richeſſe,
Ou la Lune par la nuit.

Epode.

Tout l'honneur qui ſeul en France
Du ſein des Dieux s'eſcoula,
Pour illuſtrer ton enfance
Deſſus ton front s'en-vola,
Et depuis s'eſt planté là.
Donques Prelat de bon-heur,
Qui tiens le ſommet d'honneur,
En qui noſtre Roy contemple
Des vertus le vray exemple,

Sois content d'vn si grand bien,
Et ne souhaite plus rien.
Car toy qui ta vie arroses
Du miel des heureuses choses,
D'auantage à qui ie donne
Ceste Hymne que ie moissonne
Des Charites au milieu,
Cesse de plus rien attendre,
Et ne vueilles point apprendre
A te faire vn nouueau Dieu.

LA VICTOIRE
DE FRANÇOIS DE BOVRBON,
Comte d'Anguien, à Cerizoles.

ODE VI.

Strophe I.

L'Hymne qu'apres tes combas
Marot fist de ta victoire,
Prince heureux, n'egala pas
Les merites de ta gloire:
Ie confesse bien qu'à l'heure
Sa plume estoit la meilleure
Pour ombrager simplement
Les premiers traits seulement.

Estant nay d'vn meilleur âge,
Et plus que luy studieux,
Ie veux parfaire l'ouurage
D'vn art plus laborieux.

Antistrophe.

Moy donc qui tiens dans le poing
L'arc des Muses bien peignees,
Ie ru'ray l'honneur plus loing
De tes victoires gaignees,
Et iusqu'aux estranges riues
I'enuoiray tes vertus viues,
Tes coups de masse, & l'horreur
De ta vaillante fureur
Qui tonnoit en ton ieune âge,
Moissonnant les ennemis
Que le Martial orage
Deuant ta foudre auoit mis.

Epode.

Voy voler mon dard estrange
Par la Muse emmiellé,
Et de ta victoire ailé
Qui vient fraper ta louange.
Ores il ne faut pas dire
Vn bas ton dessus ma lyre,
Mais des tons braues & bons
Haut celebrant par ceste Ode
Dite à la Thebaine mode
François l'honneur des Bourbons,

Strophe 2.

Qui dés la ieune saison
Quand la iouuence doree
Frise la crespe toison
Sur la iouë coloree,
Par la poincte de sa lance
Resueilla l'honneur de France,
Lors que mattant la vertu
Du vieil Marquis combatu,
Trancha les peuples d'Espagne
L'vn dessur l'autre ruez,
Pauant toute la campagne
D'hommes naurez & tuez.

Antistrophe.

Comme vn affamé lion
Qui de sang la gorge a cuite,
Tout seul donte vn million
De cerfs legers à la fuite:
Ainsin à coups de coutelace,
Et à coups orbes de sa masse,
Il conquist pour son butin
L'Allemant fier & mutin,
Et maistre de la victoire
Luy graua dessus le doz
En lettres rouges la gloire
De la France & de son loz.

Epode.

« Iamais la Muse ne soufre
« Qu'vn silence sommeillant

« En ſes tenebres engouſfre
« Les faits d'vn homme vaillant.
La France ne voit encore
De nul Prince, qu'elle honore,
La gloire ſi bien empreinte,
Comme i'ay la tienne peinte,
Pouſſant le nom par mes vers
De toy Prince, qui eſt digne
D'eſtre Seigneur de mon Hymne,
Voire de tout l'vniuers.

Strophe 3.

Muſes, ne vaut-il pas mieux
Que le ſon de ma lyre aille
Aux vieux Bourbons ſes ayeux
Annoncer ceſte bataille?
Seule douce recompenſe
Des coups & de la deſpenſe.
La poudre des vieux tombeaux
N'engarde que les faits beaux
Des fils ornez de merueilles
N'aillent là bas reſiouyr
De leurs peres les oreilles
Eſgayez de les ouyr.

Antiſtrophe.

Fille du neueu d'Atlas,
Poſte du monde où nous ſommes,
Qui n'euz oncques le bec las
D'eſuenter les faits des hommes,
Va-t'en là bas ſous la terre:
Et à Charles, & à Pierre

Dy que François leur neueu
Auiourd'huy veinqueur s'eſt veu
De l'Imperiale audace:
Et dy que ſa ieune main
N'a point deſmenty ſa face
Par vn faict couard & vain.

Epode.

« *Autour de la vie humaine*
« *Maint orage va volant,*
« *Qui ores le bien ameine,*
« *Ores le mal violant.*
« *La rouë de la Fortune*
« *Ne ſe monſtre aux Rois toute vne,*
« *Et iamais nul ne ſe treuue*
« *Qui iuſqu'à la fin eſpreuue*
« *L'entiere felicité.*
« *Les hommes iournaliers meurent,*
« *Les Dieux ſeulement demeurent*
« *Francs de toute aduerſité.*

AV SEIGNEVR DE CARNAVALET.

ODE VII.

Strophe I.

Ma promeſſe ne veut pas,
Carnaualet, que là bas
Ton nom erre ſans honneur,
Ne ſans auoir cognoiſſance

Que peut d'Apollon la puiſſance,
Et de quel vers il eſt donneur.
Muſes, filles du grand Dieu,
Par qui la foudre eſt lancee,
Venez chanter en quel lieu
Ie l'ay peint en ma penſee.
Il eſt vray que i'auoy mis
En long oubly la memoire
Qu'autrefois ie luy promis
D'eſpandre au monde ſa gloire:
Mais ores voſtre main forte
Chaſſe l'iniure, de ſorte
Qu'il voye parfaitement,
Que nulle mortelle choſe
Ferme ne fut oncques cloſe
Sous l'huis de l'entendement.

Antiſtrophe.

Le temps venant de bien loin
M'a blaſmé comme teſmoin
De n'acquitter mon deuoir :
Au pis aller, vne vſure
Raclera toute l'iniure
Que i'en pourroy receuoir.
« C'eſt vn trauail de bon-heur
« Chanter les hommes louables,
« Et leur baſtir vn honneur
« Seul veinqueur des ans muables.
« Le marbre, & l'airain veſtu
« D'vn labeur vif par l'enclume,
« N'animent tant la vertu
« Que les Muſes par la plume.

Or donques ta renommée
Voirra le monde, animée
Par le labeur de mes dois:
Telle immortelle largeſſe
Paſſe en grandeur la richeſſe
Du plus grand de tous les Rois.

Epode.

Quelle louange premiere
Ma lyre te ſonnera,
Reſiouy de la lumiere
Que mon vers re-ſonnera?
Diray-ie ou l'experience
Que tu as eu la ſcience,
Ou ta main qui ſçait l'adreſſe
D'acheminer la ieuneſſe
Par tes vertus à bon train,
Ou ton art qui admoneſte
L'eſprit de la fiere beſte
Se rendre docile au frain?

Strophe 2.

Qu'apporta du Ciel Pallas
A Bellerophon trop las
De vouloir en vain donter
Le fils ailé de Meduſe
A coups de pied, qui refuſe
Le laiſſer ſur luy monter:
Quand la nuict il entendit
Pallas des ſoudars la guide,
Qui en ſonge luy a dit,
Dors-tu, la race Æolide?

Pren le ſecours de tes maux
Ceſte medecine douce,
Elle ſeule des cheuaux
Le gros courage repouſſe.
Luy qui ſoudain ſe reſueille,
De voir vn frain s'eſmerueille :
Et le prenant, l'a caché
Dans l'opiniaſtre bouche
Du cheual, non plus farouche
L'ayant vn petit mâché.

Antiſtrophe.

Lors le touchant de plus pres,
Oſa tenter l'air apres
Monté ſus le doz volant :
Et ſe ioüant en ſes armes
Fit de merueilleux alarmes.
Déuoutant l'arc violant,
La puante ame il embla
A la Chimere à trois formes,
Et le col luy deſſembla
Loin de ſes teſtes difformes.
A terre morte il rua
Des guerrieres la vaillance :
Mais quel mechef le tua,
Il le paſſe ſous ſilence :
Dix & huict Aſtres ſe feirent
De ce cheual qu'elles veirent
Culbuter ſon maiſtre à bas.
« *L'homme qui veut entreprendre*
« *Tenter les cieux, doit apprendre*
« *A s'eſleuer par compas.*

Epode.

Automedon, ne Sthenelle,
Dont la longue antiquité
Chante la gloire eternelle,
La tienne n'ont merité:
Soit pour mollir le courage
Au cheual d'vne main ſage,
Ou ſoit pour le faire adextre
A la gauche & à la dextre
Obeyſſant à tes lois,
Afin que par ta conduite
Puiſſe vn iour tourner en fuitte
Le camp ennemy des Rois.

Strophe 3.

Tes anceſtres maternels
Et tes ayeux paternels
Diuers champs ont habité:
Si bien que qui fils t'appelle
De deux terres, il ne cele
Ta race à la verité.
« *Quand la Bize vient faſcher*
« *La nef que trop elle vire,*
« *Alors il fait bon laſcher*
« *Deux ancres de ſon nauire.*
La France te va louant
Pour ſon fils, & la Bretaigne
De t'aller ſien auouant
Si grand honneur ne deſdaigne:
Mais tu es fils legitime
De la Vertu, que i'eſtime
Plus que tes preſens diuers.
C'eſt pour cela que ma corde

Parlant, ta gloire s'accorde
Auec le ſon de mes vers :

Antiſtrophe.

Leſquels en douceur parfaits
Apparoiſtre ſe ſont faits
Sur le riuage du Loir,
Pour ſacrer à la memoire
Les vertueux, qui leur gloire
Ne mettent en nonchaloir.
Comme le fils qu'vn pere a
De ſa femme en ſa vieilleſſe,
Ce vers Thebain te plaira,
Bien que tard ie te le laiſſe.
« *L'homme veuf n'a tant d'ennuy*
« *De quitter ſon heritage*
« *Aux eſtrangers, qui de luy*
« *Auront le bien en partage,*
« *Comme l'homme qui deuale*
« *Dedans la barque infernale*
« *De mes Hymnes deueſtu.*
« *En vain lon trauaille au monde,*
« *Si la lyrique faconde*
« *Fait muette la vertu.*

Epode.

Mais la mienne emmiellee
Qui ſçait les loix de mon doy,
Auec les fluſtes meſlee
Chaſſera l'oubly de toy.
Les neuf diuines Pucelles
Gardent la gloire chez elles,
Et mon luth qu'ell'ont fait eſtre

De leurs ſecrets le grand Preſtre,
Par ceſt hymne ſolennel
Reſpandra deſſur ta race
Ie ne ſçay quoy de ſa grace
Qui te doit faire eternel.

VSVRE, A LVY-MESME.

ODE VIII.

Ne pilier, ne terme Dorique
D'hiſtoires vieilles decoré,
Ne marbre tiré de l'Afrique
En colonnes elabouré,
Ne te feront ſi bien reuiure
Apres auoir paſſé le port,
Comme les plumes & le liure
Te feront viure apres ta mort.
Le compagnon des Dieux ie vante
Celuy qui ſe peut faire amy
Du luth d'Apollon, qui enchante
L'enfer au ſilence endormy.
Le doux accord de ſon murmure
Chaſſant de ton bruit le ſommeil,
Le reſpandra pour mon vſure
De l'vn iuſqu'à l'autre Soleil.

LA VICTOIRE DE GVY DE CHABOT,

Seigneur de Iarnac.

ODE IX.

Strophe I.

O France, mere fertile
D'vn peuple à la guerre vtile,
Terre pleine de grand heur,
Pren ceſte douce couronne
Que Chabot pour ſon vœu donne
Au temple de ta grandeur:
Lequel ains que ſon eſpee
Au ſang haineux fuſt trempee,
Du miel de ſa langue molle
Se deſ-aigrit le ſouci,
Et de ſa douce parolle
Flatta ſa chere ame ainſi.

Antiſtrophe.

« *Vne ame laſche & couarde*
« *Au peril ne ſe hazarde.*
« *Et d'où vient cela que ceux*
« *Qui pour mourir ici viuent,*
« *L'honneſte danger ne ſuiuent*
« *A la vertu pareſſeux?*
« *Miſerable qui ſe laiſſe*
« *Engloutir à la vieilleſſe:*

« Heureux deux & trois fois l'homme,
« Qui desdaigne les dangers:
« Tousiours vaillant on le nomme
« Par les peuples estrangers.

Epode.

Disant tels mots il apreste
Au combat ses membres forts,
D'vn armet couurit sa teste,
Et d'vn plastron tout son corps:
Il prist l'espée en la destre,
Le bouclier en la senestre,
Et horrible à l'approcher
Esclairoit comme vne foudre
Qui chet pour ruer en poudre
Le haut sourci d'vn rocher.

Strophe 2.

« De iuger par coniecture
« La fin de l'heure future
« Nous rend le cœur plus hautain:
« Donnant, à qui bien y pense,
« Vne grande recompense
« D'auoir preueu l'incertain.
Mesmes c'est le tout que d'estre
Des mains aux armes adestre,
Qui doiuent meurdrir la face
De l'aduersaire odieux,
Et qui font au veinqueur place
Au plus haut siege des Dieux.

Antistrophe.

Toy, deuant les yeux de France
Per à per en camp d'outrance,

As remis dessus ton front
Ce qu'on embloit de ta gloire :
Et i'y graway la victoire
Que mille ans ne desferont.
Tes vertus & ton audace
Et le maintien de ta grace
Eussent des-aigri la rage
Du plus foible belliqueur,
Si la fureur du courage
Ne luy eust fillé le cœur.

Epode.

« *Vne nuë d'erreur pleine*
« *Qui nous trouble volontiers*
« *Courant la raison nous meine*
« *Esgarez des beaux sentiers :*
« *Nous fians (sots que nous sommes)*
« *Aux vents incertains des hommes,*
« *Qui soufflent pour nous tromper*
« *En cent sortes & manieres,*
« *Et aux faueurs iournalieres*
« *Que le fer ose couper.*

Strophe 3.

« *Toutefois la palle Enuie*
« *Espie tousiours la vie*
« *De l'homme, à qui le bon-heur*
« *De la victoire honorable*
« *Par sa face venerable*
« *A peint l'image d'honneur.*
« *La loy de nature tourne,*
« *Rien de ferme ne seiourne,*

« Diuers vents ſont en meſme heure,
« Ore hyuer ores printemps:
« Touſiours la vertu demeure
« Conſtante contre le temps.

Antiſtrophe.

Ah! ce labeur que i'accorde
Deſſus ma Thebaine corde
Ne ceſſe de me tenter
A fin qu'au iour ie le monſtre,
Et que ie marche à l'encontre
Du veinqueur pour le chanter,
Le mariant aux haleines
Des trompettes qui ſont pleines
D'vn ſon furieux & graue.
Qui mettroit à nonchaloir
La victoire que ie laue
Dedans les ondes du Loir?

Epode.

« Qu'on chante les nouueaux hymnes,
« Mais qu'on vante les vins vieux.
« Ceux qui font les vertus dignes,
« Sont engrauez dans les cieux.
« Du couard la renommée
« Ne fut oncques eſtimée
« (Quoy qu'il face du vaillant)
« Soit au camp parmy les troupes,
« Soit ſur la mer dans les poupes
« Lors que lon va bataillant.

Strophe 4.

Mer qui a cogneu ta race,
Humble appaiſant ſon audace

Sous ton oncle gouuerneur
Du flot qui venteux arriue
Contre la Françoise riue
Bruyant encor son honneur.
« O Chabot, bien peu ie prise
« De gaigner vne entreprise
« Que la fortune deliure
« A chacun egalement:
« Mais c'est beaucoup que de viure
« Par elle eternellement.

Antistrophe.

Ta vertu seroit trompée,
Et non-plus que ton espée
Mist à veincre l'ennemi,
Non plus viue seroit elle,
Si ie n'auoy coupé l'aile
Du long silence endormi:
Monstre qui a de coustume
De couuer dessous sa plume
La vertu qui s'est parfaite
En l'honneur d'vn acte beau:
Mais celle que tu as faite
N'ira pas sous le tombeau.

Epode.

I'ay iuré de faire croistre
Ta gloire contre les ans,
Faisant par elle apparoistre
Combien mes vers sont plaisans,
Qui tesmoignent à la France
Comme ta braue asseurance

Te fist marcher glorieux,
Vestu d'honneur & de gloire,
Ayant raui la victoire
Par le fer victorieux.

A MICHEL DE L'HOSPITAL,

Chancelier de France.

ODE X.

Strophe I.

Errant par les champs de la Grace
Qui peint mes vers de ses couleurs,
Sus les bords Dirceans i'amasse
L'eslite des plus belles fleurs,
A fin qu'en pillant, ie façonne
D'vne laborieuse main
La rondeur de ceste couronne
Trois fois torse d'vn ply Thebain,
Pour orner le haut de la gloire
Du plus heureux mignon des Dieux,
Qui çà bas ramena des Cieux
Les filles qu'enfanta Memoire.

Antistrophe.

Memoire, Royne d'Eleuthere,
Par neuf baisers qu'elle receut
De Iupiter qui la fist mere,
D'vn seul coup neuf filles conceut.
Mais quand la Lune vagabonde
Eut courbé douze fois en rond

(Pour r'enflamer l'obſcur du monde)
La double voute de ſon front:
Memoire de douleur outrée
Deſſous Olympe ſe coucha,
Et criant Lucine, accoucha
De neuf filles d'vne ventrée.

Epode.

En qui reſpandit le Ciel
Vne muſique immortelle,
Comblant leur bouche nouuelle
Du ius d'vn Attique miel:
Et à qui vrayment auſſi
Les vers furent en ſouci,
Les vers dont flattez nous ſommes,
A fin que leur doux chanter
Peuſt doucement enchanter
Le ſoin des Dieux & des hommes.

Strophe 2.

Auſſi toſt que leur petiteſſe,
Courant auec les pas du temps,
Eut d'vne rampante viſteſſe
Touché la borne de ſept ans:
Vn ſang naturel, qui commande
De voir ſes parens, vint ſaiſir
Le cœur de ceſte ieune bande
Chatouillé d'vn noble deſir:
Si qu'elles mignardant leur mere,
Neuf & neuf bras furent pliant
Autour de ſon col, la priant
De voir la face de leur pere.

Antiſtrophe.

Memoire impatiente d'aiſe,
Délaçant leur petite main,
L'vne apres l'autre les rebaiſe,
Et les preſſe contre ſon ſein.
Hors des poumons à lente peine
Vne parole luy montoit,
De ſouſpirs allaigrement pleine
Tant l'affection l'agitoit,
Pour auoir deſia cognoiſſance
Combien ſes filles auront d'heur,
Ayant de pres veu la grandeur
Du Dieu qui planta leur naiſſance.

Epode.

Apres auoir relié
D'vn tortis de violettes
Et d'vn cerne de fleurettes
L'or de leur chef delié:
Apres auoir proprement
Trouſſé leur accouſtrement,
Marcha loin deuant ſa trope,
Et la haſtant iour & nuit
D'vn pied diſpos, la conduit
Iuſqu'au riuage Æthiope.

Strophe 3.

Ces vierges encore nouuelles,
Et mal-appriſes au labeur,
Voyant le front des eaux cruelles
S'effroyerent d'vne grand'peur:

Et toutes pencherent arriere
(Tant elles s'alloyent esmouuant)
Ainsi qu'au bord d'vne riuiere
Vn ionc se penche sous le vent.
Mais leur mere non estonnée
De voir leur sein qui haletoit,
Pour les asseurer les flatoit
De ceste parole empennée.

Antistrophe.

Courage, mes filles (dit-elle)
Et filles de ce Dieu puissant,
Qui seul en sa main immortelle
Soustient le foudre rougissant:
Ne craignez point les vagues creuses
De l'eau qui bruit profondement,
Sur qui vos chansons doucereuses
Auront vn iour commandement:
Mais forcez-moy ces longues rides,
Et ne vous souffrez deceuoir,
Que vostre pere n'alliez voir
Dessous ces Royaumes humides.

Epode.

Disant ainsi, d'vn plein saut
Toute dans les eaux s'allonge,
Comme vn Cygne qui se plonge
Quand il voit l'aigle d'enhaut:
Ou ainsi que l'arc des Cieux
Qui d'vn grand tour spacieux
Tout d'vn coup en la mer glisse,
Quand Iunon haste ses pas
Pour aller porter là bas
Vn message à sa nourrice.

Strophe 4.

Elles adonc voyant la trace
De leur mere, qui ja ſondoit
Le creux du plus humide eſpace,
Qu'à coup de bras elle fendoit :
A chef baiſſé ſont deualées,
Penchant bas la teſte & les yeux
Dans le ſein des plaines ſalées.
L'eau qui iallit juſques aux cieux,
Grondant ſus elles ſe regorge,
Et friſant deçà & delà
Mille tortis, les auala
Dedans le goufre de ſa gorge.

Antiſtrophe.

En cent façons de mains ouuertes
Et de pieds voutez en deux pars
Sillonnoyent les campagnes vertes
De leurs bras vaguement eſpars.
Comme le plomb, dont la ſecouſſe
Traine le filet iuſqu'au fond,
L'extreme deſir qui les pouſſe,
Aualle contre-bas leur front,
Touſiours ſondant ce vieil repaire
Iuſques aux portes du chaſteau
De l'Ocean, qui deſſous l'eau
Donnoit vn feſtin à leur pere.

Epode.

De ce Palais eternel
Braue en colonnes hautaines
Sourdoyent de mille fontaines
Le vif ſourgeon per-ennel.

Là pendoit ſous le portail
Lambriſſé de verd eſmail
Sa charrette vagabonde,
Qui le roule d'vn grand tour,
Soit de nuict ou ſoit de iour,
Deux fois tout au rond du monde.

Strophe 5.

Là ſont par la Nature encloſes
Au fond de cent mille vaiſſeaux
Les ſemences de toutes choſes,
Eternelles filles des eaux.
Là les Tritons chaſſant les fleuues,
Sous la terre les eſcouloyent
Aux canaux de leurs riues neuues,
Puis de rechef les r'appelloyent.
Là ceſte troupe eſt arriuée
Deſur le poinct qu'on deſſeruoit,
Et que deſia Portonne auoit
La premiere nape leuée.

Antiſtrophe.

Phebus du milieu de la table,
Pour reſiouyr le front des Dieux,
Marioit ſa voix delectable
A ſon archet melodieux:
Quand l'œil du Pere qui prend garde
Sus vn chacun, ſe coſtoyant
A l'eſcart des autres, regarde
Ce petit troupeau flamboyant,
De qui l'honneur, le port, la grace
Qu'empreint ſur le front il portoit,
Publioit aſſez qu'il ſortoit
De l'heureux tige de ſa race.

Epode.

Luy qui debout se dressa,
Et de plus pres les œillade
Les serrant d'une accollade
Mille fois les caressa:
Tout esgayé de voir peint
Dedans les traits de leur teint
Le naïf des graces siennes.
Puis pour son hoste esiouïr
Les chansons voulut oüir
De ces neuf Musiciennes.

Strophe 6.

Elles ouurant leur bouche pleine
D'vne douce Arabe moisson,
Par l'esprit d'vne viue haleine
Donnerent l'ame à leur chanson:
Fredonnant sur la chanterelle
De la harpe du Delien,
La contentieuse querelle
De Minerue & du Cronien:
Comme elle du sein de la terre
Poussa son arbre pallissant,
Et luy son cheual hanissant
Futur augure de la guerre.

Antistrophe.

Puis d'vne voix plus violante
Chanterent l'enclume de fer,
Qui par neuf & neuf iours roulante
Mesura le Ciel & l'Enfer,

Qu'vn rampart d'airain enuironne
En rond s'allongeant à l'entour,
Auecque la nuict qui couronne
Sa muraille d'vn triple tour.
Là tout debout deuant la porte
Le fils de Iapet fermement
Courbé dessous le firmament,
Le soustient d'vne eschine forte.

Epode.

Dedans ce goufre béant
Hurle la troupe heretique,
Qui par vn assaut bellique
Assaillit le Tu-geant.
Là tout aupres de ce lieu,
Sont les garnisons du Dieu
Qui sur les meschans eslance
Son foudre pirouëtant,
Comme vn Cheualier iettant
Sur les ennemis sa lance.

Strophe 7.

Là de la terre, & là de l'onde
Sont les racines iusqu'au fond
De l'abysme la plus profonde
De cest Orque le plus profond.
La nuict d'estoiles accoustrée
Là salue à son rang le iour,
D'ordre parmi la mesme entrée
Se rencontrant de ce seiour:
Soit lors que sa noire carriere
Va tout le monde embrunissant,
Ou quand luy des eaux ialliſſant
Ouure des Indes la barriere.

Antiſtrophe.

Apres ſus la plus groſſe corde,
D'vn bruit qui tonnoit iuſqu'aux Cieux,
Le pouce des Muſes accorde
L'aſſaut des Geans & des Dieux:
Comme eux ſur la croupe Othryenne
Rangeoyent en armes les Titans,
Et comme eux ſur l'Olympienne
Leur firent teſte par dix ans:
Eux, dardant les roches briſées,
Hauſſoyent par la guerre cent bras:
Eux, ombrageant tous les combas,
Greſloyent leurs fleches aiguiſées.

Epode.

D'aile douteuſe vola
Long temps ſus eux la Fortune,
Qui or' ſe monſtroit commune
A ceux-ci, or' à ceux-là:
Quand Iupiter fiſt ſonner
La retraite, pour donner
A ces Dieux vn peu d'haleine:
Si qu'eux, en ayant vn peu
Prins du Nectar & repeu,
Plus forts retentent la peine.

Strophe 8.

Il arma d'vn foudre terrible
Son bras qui d'eſclairs rougiſſoit,
En la peau d'vne cheure horrible
Son eſtomac ſe heriſſoit:

Mars renfrongné d'vne ire noire
Branloit ſon bouclier inhumain:
Le Lemnien d'vne maſchoire
Garnit la force de ſa main:
Phebus ſouillé de la pouſſiere
Tenoit au poing ſon arc vouté,
Et le tenoit d'autre coſté
Sa ſœur la Dictynne guerriere.

Antiſtrophe.

Bellonne eut la teſte couuerte
D'vn acier, ſur qui rechignoit
De Meduſe la gueule ouuerte,
Qui pleine de flames grongnoit:
En ſa dextre elle enta la hache
Par qui les Rois ſont irritez,
Alors que deſpite elle arrache
Les vieilles tours de leurs citez.
Styx d'vn noir halecret rampare
Ses bras ſes iambes & ſon ſein,
Sa fille amenant par la main
Contre Cotte, Gyge & Briare.

Epode.

Rhete & Myme, cruels ſoudars,
Les nourriçons des batailles,
Briſoyent les dures entrailles
Des rocs, pour faire des dars:
Typhé hochoit arraché
Vn grand ſapin eſbranché
Comme vne lance facile:
Encelade vn mont auoit,
Qui bien toſt porter deuoit
Le fardeau de la Sicile.

Strophe 9.

Vn tonnerre ailé par la Bise
Ne choque pas l'autre si fort,
Qui sous le vent Africain brise
Mesme air par vn contraire effort,
Comme les camps s'entre-heurterent
A l'aborder de diuers lieux:
Les poudres sous leurs pieds monterent
Par tourbillons iusques aux cieux.
Vn cri se fait, Olympe en tonne,
Othrye en bruit, la mer tressaut,
Tout le Ciel en mugle là haut,
Et là bas l'Enfer s'en estonne.

Antistrophe.

Voici le magnanime Hercule
Qui de l'arc Rhete a menacé,
Voici Myme qui le recule
Du heurt d'vn rocher eslancé:
Neptune à la fourche estofée
De trois crampons vint se mesler
Par la troupe, contre Typhée
Qui roüoit vne fonde en l'air:
Ici Phebus d'vn trait qu'il iette,
Fit Encelade trebucher:
Là Porfyre luy fit broncher
Hors des poings l'arc & la sagette.

Epode.

Adonc le Pere puissant
Qui d'os & de nerfs s'efforce,
Ne mist en oubli la force
De son foudre puissant:

My-courbant ſon ſein en bas
Et dreſſant bien haut le bras
Contre eux guigna la tempeſte,
Laquelle en les foudroyant
Sifloit aigu-tournoyant
Comme vn fuzeau ſus leur teſte.

Strophe 10.

De feu les deux piliers du monde
Bruſlez iuſqu'au fond chancelloyent,
Le Ciel ardoit, la terre & l'onde
Tous petillans eſtincelloyent:
Si que le ſouffre amy du foudre
Qui tomba lors ſur les Geans,
Iuſqu'auiourdhuy noirciſt la poudre
Qui put par les champs Phlegreans.
A-tant les filles de Memoire
Du luth appaiſerent le ſon,
Finiſſant leur douce chanſon
Par ce bel Hymne de victoire.

Antiſtrophe.

Iupiter qui tendoit l'oreille,
La combloit d'vn aiſe parfait,
Raui de la voix nompareille
Qui ſi bien l'auoit contrefait:
Et retourné, rit en arriere
De Mars qui tenoit l'œil fermé,
Ronflant ſur ſa lance guerriere,
Tant la chanſon l'auoit charmé.
Baiſant ſes filles, leur commande
De luy requerir pour guerdon

De leurs chanſons, quelque beau don
Qui ſoit digne de leur demande.

Epode.

Lors ſa race s'approcha,
Et luy flatant de la deſtre
Les genoux, de la ſeneſtre
Le ſous-menton luy toucha :
Voyant ſon graue ſourci,
Long temps fut béante ainſi
Sans parler, quand Calliope
De la belle voix qu'elle a,
Ouurant ſa bouche parla
Seule pour toute la trope.

Strophe II.

Donne nous, mon pere, dit-elle,
Pere, dit-elle, donne nous
Que noſtre chanſon immortelle
Paſſe en douceur le ſucre dous :
Fay nous Princeſſes des montagnes,
Des antres, des eaux & des bois,
Et que les prez & les campagnes
S'animent deſſous noſtre vois :
Donne nous encor d'auantage
La tourbe des chantres diuins,
Les Poëtes & les Deuins,
Et les Prophetes en partage.

Antiſtrophe.

Fay que les vertueux miracles
Des vers charmez & enchantez

Soyent à nous, & que les oracles
Par nous encore ſoyent chantez:
Donne nous ceſte double grace
De fouler l'Enfer odieux,
Et de ſçauoir la courbe trace
Des feux qui dancent par les Cieux:
Donne nous encor la puiſſance
D'arracher les ames dehors
Le ſale bourbier de leurs corps,
Pour les re-ioindre à leur naiſſance.

Epode.

Donne nous que les Seigneurs,
Les Empereurs & les Princes
Soyent veus Dieux en leurs prouinces,
S'ils reuerent nos honneurs.
Fay que les Rois decorez
De nos preſens honorez
Soyent aux hommes admirables,
Lors qu'ils vont par la cité,
Ou lors que pleins d'equité
Donnent les loix venerables.

Strophe 12.

A-tant acheua ſa requeſte,
Courbant les genoux humblement,
Que Iupin d'vn ſeul clin de teſte
Accorda liberalement.
Si toutes les femmes mortelles
Que ie donte deſſous mes bras,
Me conceuoyent des filles telles,
(Dit-il) il ne me chaudroit pas

Ny de Iunon ny de sa rage:
Tousiours pour me faire honteux,
M'enfante ou des monstres boiteux,
Ou des fils de mauuais courage,

Antistrophe.

Comme Mars: mais vous troupe chere,
Que i'aime trop plus que mes yeux,
Ie vous plantay dans vostre mere
Pour plaire aux hommes & aux Dieux.
Sus donques retournez au monde,
Coupez moy de rechef les flos,
Et là d'vne langue faconde
Chantez ma gloire & vostre los:
Vostre mestier, race gentille,
Les autres mestiers passera,
D'autant qu'esclaue il ne sera
De l'art aux Muses inutile.

Epode.

Par art le nauigateur
Dans la mer manie & vire
La bride de son nauire:
Par art plaide l'Orateur,
Par art les Rois sont guerriers,
Par art se font les ouuriers:
Mais si vaine experience
Vous n'aurez de tel erreur,
Sans plus ma sainte fureur
Polira vostre science.

Strophe 13

Comme l'Aimant sa force inspire
Au fer qui le touche de pres,

Puis ſoudain ce fer tiré tire
Vn autre qui en tire apres:
Ainſi du bon fils de Latonne
Ie rauiray l'eſprit à moy,
Luy, du pouuoir que ie luy donne,
Rauira les voſtres à ſoy:
Vous par la force Apollinée
Rauirez les Poëtes ſaints,
Eux de voſtre puiſſance attaints
Rauiront la tourbe eſtonnée.

Antiſtrophe.

A fin (ô Deſtins) qu'il n'auienne
Que le monde appris fauſſement,
Penſe que voſtre meſtier vienne
D'art, & non de rauiſſement:
Ceſt art penible & miſerable
S'eſlongnera de toutes parts
De voſtre meſtier honorable
Deſmembré en diuerſes parts,
En Prophetie, en Poëſies,
En myſteres & en amour,
Quatre fureurs qui tour-à-tour
Chatouilleront vos fantaſies.

Epode.

Le traict qui fuit de ma main,
Si toſt par l'air ne chemine,
Comme la fureur diuine
Vole dans vn cœur humain,
Pourueu qu'il ſoit preparé,
Pur de vice, & reparé

De la vertu precieuſe.
« Iamais les Dieux qui ſont bons
« Ne reſpandent leurs ſaints dons
« Dans vne ame vicieuſe.

Strophe 14.

Lors que la mienne rauiſſante
Vous viendra troubler viuement,
D'vne poitrine obéïſſante
Tremblez deſſous ſon mouuement:
Et ſouffrez qu'elle vous ſecoüe
Le corps & l'eſprit agité,
A fin que Dame elle ſe ioüe
Au temple de ſa Deité.
Elle de toutes vertus pleine,
De mes ſecrets vous remplira,
Et en vous les accomplira
Sans art, ſans ſueur ne ſans peine.

Antiſtrophe.

Mais par-ſur tout prenez bien garde,
Gardez-vous bien de n'employer
Mes preſens dans vn cœur qui garde
Son peché, ſans le nettoyer:
Ains deuant que de luy reſpandre,
Purgez-le de voſtre douce eau,
A fin que bien net puiſſe prendre
Vn beau don dans vn beau vaiſſeau:
Et luy purgé, à l'heure à l'heure
Tout raui d'eſprit chantera
Vn vers en fureur qui fera
Au cœur des hommes ſa demeure.

Epode.

Celuy qui ſans mon ardeur
Voudra chanter quelque choſe,
Il voirra ce qu'il compoſe
Veuf de grace & de grandeur:
Ses vers naiſtront inutis
Ainſi qu'enfans abortis
Qui ont forcé leur naiſſance:
« Pour monſtrer en chacun lieu
« Que les vers viennent de Dieu,
« Non de l'humaine puiſſance.

Strophe 15.

Ceux que ie veux faire Poëtes
Par la grace de ma bonté,
Seront nommez les interpretes
Des Dieux, & de leur volonté:
Mais ils ſeront tout au contraire
Appellez ſots & furieux
Par le caquet du populaire
De ſa nature iniurieux.
Touſiours pendra deuant leur face
Quelque Demon, qui au beſoin
Comme vn bon valet, aura ſoin
De toutes choſes qu'on leur face.

Antiſtrophe.

Allez, mes filles, il eſt heure
De fendre les champs eſcumeux:
Allez, ma gloire la meilleure,
Allez, mon los le plus fameux:

Vous ne deuez dessus la terre
Long temps ceste fois seiourner,
Que l'Ignorance auec sa guerre
Ne vous contraigne retourner,
Pour retomber sous la conduite
D'vn guide, dont la docte main
Par vn effroy Grec & Romain
Tournera l'Ignorance en fuite.

Epode.

A-tant Iupiter enfla
Sa bouche rondement pleine,
Et du vent de son haleine
Son bon esprit leur soufla.
Apres leur auoir donné
Le luth qu'auoit façonné
L'ailé courrier Atlantide,
D'ordre par l'eau s'en-re-uont:
En tranchant l'onde elles font
Ronfler la campagne humide.

Strophe 16.

Dieu vous gard, Ieunesse diuine,
Reschauffez-moy l'affection
De tordre les plis de cest Hymne
Au comble de perfection.
Desillez-moy l'ame assoupie
En ce gros fardeau vicieux,
Et faites que tousiours i'espie
D'œil veillant les secrets des Cieux:
Donnez-moy le sçauoir d'eslire
Les vers qui sçauent contenter,
Et mignon des Graces chanter
Mon FRANCION *sus vostre lyre.*

Antiſtrophe.

Elles trenchans les ondes bleües,
Vindrent du fond des flots chenus,
Ainſi que neuf petites nües
Parmi les peuples incognus:
Puis dardant leurs flames ſubtiles,
Du premier coup ont agité
Le cœur prophete des Sibyles
Eſpoint de leur diuinité:
Si bien que leur langue comblée
D'vn ſon douteuſement obſcur,
Chantoit aux hommes le futur
D'vne bouche toute troublée.

Epode.

Apres par tout l'vniuers
Les reſponſes prophetiques
De tant d'oracles antiques
Furent dites par les vers.
En vers ſe firent les lois,
Et les amitiez des Rois
Par les vers furent acquiſes:
Par les vers on fiſt armer
Les cœurs, pour les animer
Aux vertueuſes empriſes.

Sprophe 17.

Au cri de leurs ſaintes paroles
Se reſueillerent les Deuins,
Et diſciples de leurs eſcoles
Vindrent les Poëtes diuins:

Diuins, d'autant que la nature
Sans art librement exprimoyent:
Sans art leur naïue escriture
Par la fureur ils animoyent.
Eumolpe vint, Musée, Orphée,
L'Ascrean, Line, & cestuy-là
Qui si diuinement parla,
Dressant à la Grece vn trophée.

Antistrophe.

Eux piquez de la douce rage
Dont ces filles les tourmentoyent,
D'vn demoniacle courage
Les secrets des Dieux racontoyent:
Si que paissant par les campagnes
Les troupeaux dans les champs herbeux,
Les Démons, & les Sœurs compagnes
La nuict s'apparoissoyent à eux:
Et loin sus les eaux solitaires,
Carolant en rond par les prez,
Les promouuoyent Prestres sacrez
De leurs plus Orgieux mysteres.

Epode.

Apres ces Poëtes saints
Auec vne foulle grande
Arriua la ieune bande
D'autres Poëtes humains
Degenerant des premiers:
Comme venus les derniers,
Par vn art melancholique
Trahirent auec grand soin
Les vers, esloignez bien loin
De la sainte ardeur antique.

Strophe 18.

L'vn ſonna l'horreur de la guerre
Qu'à Thebes Adraſte conduit,
L'autre comme on tranche la terre,
L'autre les flambeaux de la nuit:
L'vn ſus la flute departie
En ſept tuyaux Siciliens
Chanta les bœufs, l'autre en Scythie
Fiſt voguer les Theſſaliens:
L'vn fiſt Caſſandre furieuſe,
L'vn au Ciel pouſſa les debas
Des Rois chetifs, l'autre plus bas
Traina la choſe plus ioyeuſe.

Antiſtrophe.

Par le fil d'vne longue eſpace,
Apres ces Poëtes humains,
Les Muſes ſouflerent leur grace
Deſſus les Prophetes Romains:
Non pas comme fut la premiere
Ou comme la ſeconde eſtoit,
Mais comme toute la derniere
Plus lentement les agitoit.
Eux toutefois pinçant la lyre
Si bien s'aſſouplirent les dois,
Qu'encor le fredon de leur vois
Paſſe l'honneur de leur Empire.

Épode.

Tandis l'Ignorance arma
L'aueugle fureur des Princes,
Et le peuple des prouinces
Contre les Sœurs anima.

la l'horreur les enferroit,
Mais plus toſt les enferroit,
Quand les Muſes deſtournées,
Voyant du fer la rayeur.
Haletantes de frayeur
Dans le Ciel ſont retournées.

Strophe 19.

Aupres du throne de leur pere
Tout à l'entour ſe vont aſſoir,
Chantant auec Phebus leur frere
Du grand Iupiter le pouuoir.
Les Dieux ne faiſoyent rien ſans elles,
Ou ſoit qu'ils vouluſſent aller
A quelques nopces ſolennelles.
Ou ſoit qu'ils vouluſſent baller.
Mais ſi toſt qu'arriua le terme
Qui les haſtoit de retourner
Au monde pour y ſeiourner,
D'vn pas eternellement ferme :

Antiſtrophe.

Adonc Iupiter ſe deuale
De ſon throne, & graue conduit
Grauement ſes pas en la ſalle
Des Parques filles de la Nuit.
Leur roquet pendoit iuſqu'aux hanches,
Et vn Dodonien fueillard
Faiſoit ombrage aux treſſes blanches
De leur chef triſtement vieillard :
Elles ceintes ſous les mammelles
Filoyent aſſiſes en vn rond
Sus trois carreaux, ayant le front
Renfrongné de groſſes prunelles.

Epode.

Leur pezon se herissoit
D'vn fer estoilé de rouille:
Au flanc pendoit la quenouille,
Qui d'airain se roidissoit.
Au milieu d'elles estoit
Vn cofre, où le Temps mettoit
Les fuzeaux de leurs iournées,
De courts, de grands, d'allongez,
De gros & de bien dougez,
Camme il plaist aux Destinées.

Strophe 20.

Ces trois Sœurs à l'œuure ententives
Marmotoyent vn charme fatal,
Tortillans les filaces viues
Du corps futur de L'HOSPITAL:
Clothon qui le filet replie,
Ces deux vers mascha par neuf fois,
IE RETORS LA PLVS BELLE VIE
QV'ONQVE RETORDIRENT MES DOIS.
Mais si tost qu'elle fut tirée
A l'entour du fuzeau humain,
Le Destin la mist en la main
Du fils de Saturne & de Rhée.

Antistrophe.

Luy tout gaillard print vne masse
De terre, & deuant tous les Dieux
Il feignit dedans vne face,
Vn corps, deux iambes & deux yeux,

Deux bras, deux flancs, vne poitrine,
Et achevant de l'imprimer
Soufla de ſa bouche diuine
Son eſprit pour mieux l'animer:
Luy donnant encor' d'auantage
Cent mille vertus, appella
Les neuf filles, qui çà & là
Entournoyent la nouuelle image.

Epode.

Ore vous ne craindrez pas
Seures ſous telle conduite,
Prendre derechef la fuite
Pour re-deſcendre là bas.
Suiuez donc ce guide ici:
C'eſt celuy (filles) auſſi,
De qui la docte aſſeurance
Franches de peur vous fera,
Et celuy qui desfera
Les ſoldars de l'Ignorance.

Strophe 21.

Lors à terre vola le guide:
Et elles d'ordre le ſuiuans,
Fendoyent le grand vague liquide,
Hautes ſur les ailes du vent:
Ainſi qu'on voit entre les nuës
De rang vn eſcadron voler,
Soit de Cygnes ou ſoit de Gruës
Suiuans leur guide parmi l'air.
A-tant pres de terre eſleuées
Tomberent au monde, & le feu
Qui flamber à gauche fut veu,
Fiſt ſigne de leurs arriuées.

Antiſtrophe.

Hà, chere Muſe, quel Zephyre
Souflant trop violentement,
A fait eſcarter mon nauire
Qui fendoit l'eau ſi droitement?
Tourne à riue, douce nourrice,
Ne vois-tu MOREL *ſus le bord,*
Lequel à fin qu'il te cheriſſe,
T'œillade pour venir au port?
N'ois-tu pas ſa Nymphe ANTOINETE
Du front du haure t'appeller,
Faiſant ſon œil eſtinceller,
Qui te ſert d'heureuſe planete?

Epode.

Haſte toy donc de plier
Ta chanſon trop pourſuiuie,
De peur (Muſe) que l'enuie
N'ait matiere de crier,
Qui ſeule veut abiſmer
Mon nom au fond de la mer
Par ſa langue ſacrilege:
Mais plus me voudroit plonger,
Plus elle me fait nager
Haut deſſus l'eau comme vn liege.

Strophe 22.

Contre ceſte lice execrable
Reſiſte d'vn dos non plié.
« C'eſt grand mal d'eſtre miſerable,
« Mais c'eſt grand bien d'eſtre enuié.

Ie ſçay que tes peines ancrées
Au port de la Felicité,
Seront malgré les ans ſacrées
Aux pieds de l'Immortalité:
Mais les vers que la chienne Enuie
En ſe rongeant fait auorter,
Iamais ne pourront ſupporter
Deux Soleils ſans perdre la vie.

Antiſtrophe.

Ourdis, ô douce lyre mienne,
Encor' vn chant à ceſtui-ci,
Qui met ta corde Dorienne
Sous le trauail d'vn doux ſouci.
Il n'y a ne torrent ne roche
Qui puiſſe engarder vn ſonneur,
Que pres des vertueux n'approche
Courant pour chanter leur honneur.
Puiſſé-ie autant darder ceſt hymne
Par l'air, d'vn bras preſomptueux,
Comme il eſt ſage & vertueux,
Et comme il eſt de mes vers digne.

Epode.

Faiſant parler ſa grandeur
Aux ſept langues de ma lyre,
De luy ie ne veux rien dire
Dont ie puiſſe eſtre menteur:
Mais veritable il me plaiſt
De chanter bien haut, qu'il eſt
L'ornement de noſtre France,
Et qu'en fidele equité,
En iuſtice & verité
Les vieux ſiecles il deuance.

Strophe 23.

C'eſt luy dont les graces infuſes
Ont ramené par l'vniuers
Le chœur des Pierides Muſes,
Faites illuſtres par ſes vers :
Par luy leurs honneurs s'embelliſſent,
Ou ſoit d'eſcrits contraints par piez,
Ou ſoit par des nombres qui gliſſent
De pas tous francs & déliez :
C'eſt luy qui honore & qui priſe
Ceux qui font l'amour aux neuf Sœurs,
Et qui eſtime leurs douceurs,
Et qui anime leur empriſe.

Antiſtrophe.

C'eſt luy (Chanſon) que tu reueres
Comme l'honneur de noſtre Ciel,
C'eſt celuy qui aux loix ſeueres
A fait gouſter l'Attique miel :
C'eſt luy que la ſaincte balance
Cognoiſt, & qui ne bas ne haut,
Iuſte, ſon poids douteux n'eſlance,
La tenant droite comme il faut :
C'eſt luy, dont l'œil non variable
Note les meſchans & les bons,
Et qui contre le heurt des dons
Oppoſe ſon cœur imployable.

Epode.

l'auiſe au bruit de ces mots
Toute France qui regarde
Mon trait qui droitement darde
Le riche but de ton los.

Ie trahirois les vertus,
Et les hommes reuestus
De vertueuses louanges,
Sans publier leur renom,
Et sans enuoyer leur nom
Outre les terres estranges.

Strophe 24.

L'vn d'vne chose esbat sa vie,
L'autre d'vne autre a volonté:
Mais ton ame n'est point rauie
Sinon de iustice & bonté.
Pour cela nostre MARGVERITE,
L'vnique sœur de nostre ROY,
De loin espiant ton merite,
Bonne a tiré le bon à soy.
Bien que son pere ait par sa lance
Donté le Suisse mutin,
Et que de l'or Grec & Latin
Ait redoré toute la France:

Antistrophe.

Il ne fist iamais chose telle
Que d'auoir engendré la fleur
De la MARGVERITE *immortelle,*
Pleine d'immortelle valeur,
Princesse que le Ciel admire:
Et à fin que de tous costez
Dedans ses graces il se mire,
Sus elle tient ses yeux voûtez:
Laquelle d'vn vers plein d'audace
Plus hautement ie descriray,
Lors que hardi ie publiray
Le tige Troyen de sa race.

Epode.

Mais la loy de la Chanſon
Ores ores me vient dire,
Que par trop en long ie tire
Les replis de ſa façon.
Ores donque ie ne puis
Vanter la fleur, tant ie ſuis
Pris d'vne ardeur nompareille
D'aller chez toy pour chanter
Ceſte Ode à fin d'enchanter
Ton ſoin charmé par l'oreille.

A IOACHIM DV BELLAY,

Angeuin, Poëte excellent.

ODE XI.

Strophe I.

Auiourd'huy ie me vanteray
Que iamais ie ne chanteray
Vn homme plus aimé que toy
Des neuf Pucelles & de moy,
Poſte qui cornera ta gloire
Que toute France eſt appreuuant,
Dans les delices s'abreuuant,
Dont tu flates l'orgueil de Loire.
Car ſi vn coup elle apperçoit
Qu'à du BELLAY *mon hymne ſoit,*

Par monceaux elle accourra toute
Autour de ma lyre, où degoute
L'honneur diſtillant de ton nom
Mignardé par l'art de mon pouce,
Et pour cueillir la gloire douce
Qui emmielle ton renom.

Antiſtrophe.

Sus auant, Muſe, ores il faut
Le guinder par l'air auſſi haut
Que ſes vertus m'ont mis ici
Deſſous le ioug d'vn doux ſouci:
Il le merite, ma mignonne.
Nul tant que luy n'eſt honorant
Les vers dont tu vas redorant
La gloire de ceux que ie ſonne:
Il s'eſgaye de tes chanſons,
Et de ces nouuelles façons
Au parauant non imitables,
Qui font eſmerueiller les tables,
Et les gros ſourcis renfoncer
De ceſte ialouſe Ignorance,
Qui oſe deſia par la France
L'honneur de nos vers offenſer.

Epode.

« L'homme eſt fol qui ſe trauaille
« Porter en la mer des eaux,
A Corinthe des vaiſſeaux,
Et fol qui des vers te baille:
Si t'enuoiray-ie les miens
Pour r'encherir plus les tiens,

Dont les douceurs nompareilles
Sçauent flater les oreilles
Des Rois ioyeux de t'ouyr :
Seule en France est nostre lyre,
Qui les fredons puisse eslire
Pour les Princes resiouyr.

Strophe 2.

Le bon Poëte endoctriné
Par le seul naturel bien-né
Se haste de rauir le prix :
Mais ces rimeurs qui ont appris
Auec trauail peines & ruses,
A leur honte enfantent des vers,
Qui tousiours courent de trauers
Outre la carriere des Muses.
Eux comparez à nos chants beaux,
Sont faits semblables aux corbeaux
Qui dessous les fueilles caquettent
Contre deux Aigles, qui aguettent
Aupres du throne de leur Roy,
Le temps de ruer leurs tempestes
Dessus les miserables testes
De ces criards palles d'effroy,

Antistrophe.

« *Voyans l'Aigle : mais ny les ans,*
« *Ny l'audace des vents nuisans,*
« *Ny la dent des pluyes qui mord,*
« *Ne donne aux vers doctes la mort.*
Par eux la Parque est deuancée,
Ils fuyent l'eternelle nuit,

Toufiours fleurifſans par le fruit
Que la Muſe ente en leur penſée:
Le temps qui les ſuit de bien loin,
En eſt aux peuples le teſmoin.
Mais quoy? la Muſe babillarde
L'honneur d'vn chacun ne regarde,
Animant ores ceſtui-ci,
Et ores ces deux-là: car elle
Des hauts Dieux la fille eternelle
Ne ſe valette pas ainſi.

Epode.

L'ayant priſe pour ma guide
Auec le chant incognu
De mon luth ie ſuis venu
Où Loire en flotant ſe ride
Contre les champs plantureux
De tes anceſtres heureux:
Puis ſautelant me rameine
De ton Anjou iuſqu'au Maine,
(De mon Vandomois voiſins)
A fin que là ie decore
Et Guillaume & Ian encore,
L'ornement de tes couſins:

Strophe 3.

Qui ont ſupporté ſi ſouuent
La fureur de l'horrible vent,
Qui d'vn orage redoublé
Noſtre grand Prince auoit troublé.
Bien que matin le iour s'eſueille
Pour voir tout, il ne vit iamais

Et ne pourra voir deſormais
De freres la couple pareille,
A qui les François doiuent tant
De Lauriers qu'ils vont meritant :
Ou ſoit pour refroidir l'audace
De l'Eſpagnol, s'il nous menace,
Ou ſoit pour amollir les cœurs
Par la douceur de leur faconde,
Des Anglois ſeparez du monde,
Ou des Allemans belliqueurs.

Antiſtrophe.

Rome s'yurant de leur parler
(Dont le Nectar ſembloit couler)
Béante en eux s'eſmerueilla:
Puis à l'vn d'eux elle bailla
Le ſainct Chapeau deſſus la teſte,
Flamboyant autour de ſon front
Ainſi que les deux lumeaux font
Quand ils ſereinent la tempeſte.
A l'autre noſtre Roy donna
L'Ordre, qui ſon col entourna,
Auecque la puiſſance d'eſtre
Sous luy des Piemontois le maiſtre,
Balançant d'equitable pois
Son aduis & ſa vigilance,
Les exploits de ſa forte lance
Compagne de ſa docte vois.

Epode.

« Nul terme de noſtre vie
« Par nous ne ſe iuge pas,
« Ignorans le iour qu'en bas
« Elle doit eſtre rauie.

Dessus l'esté de ses ans
Rongé de soucis cuisans
Ton grand Langé rendit l'ame,
Enterrant sous mesme lame
L'honneur ensemble abbatu,
Ne laissant rien de vallable
Sinon vn frere semblable
Au portrait de sa vertu.

Strophe 4.

Sçache que le sang de ceux-ci
Et leur race est la tienne aussi.
Mais repren l'arc, Muse, il est temps
De tendre au blanc où tu pretens.
Puis que sa louange foisonne
En cent vertus propres à luy,
A quoy par les honneurs d'autruy
Remply-ie ce que ie luy donne?
Sa gloire suffist pour borner
Les vers qui le veulent orner.
O bons Dieux! on ne sçauroit faire
Que la vertu se puisse taire,
Bien qu'on tasche de l'obscurcir:
« Maugré toute enuie elle est forte,
« Et sur le front la lampe porte,
« Qui seule la peut esclarcir.

Antistrophe.

Ton nom est tant estincelant,
Qu'encores s'on l'alloit celant,
Dessous le silence il croistroit,
Et plus sa flame apparoistroit.

Car tout ainſi que la mer paſſe
L'honneur d'vn chacun element,
Et le Soleil ſemblablement
Les moindres feux du ciel efface:
Ainſi apparoiſſent les traits
Dont tu eſmailles les portraits
De la riche peinture tienne
Naïuement ſœur de la mienne,
Monſtrant par ton commencement
Que meſme fureur nous affolle,
Tous deux diſciples d'vne eſcolle
Où l'on forcene doucement.

Epode.

Par vne cheute ſubite
Encor ie n'ay fait nommer
Du nom de Ronſard la mer,
Bien que Pindare i'imite.
Horace harpeur Latin,
Eſtant fils d'vn libertin,
Baſſe & lente auoit l'audace:
Non pas moy de franche race,
Dont la Muſe enfle les ſons
D'vne courageuſe haleine,
Afin que Phœbus rameine
Par moy ſes vieilles chanſons:

Strophe 5.

Lequel m'encharge de chanter
Son Du-Bellay, pour le vanter
Sur tous ſes enfans qui ont bien
Maſché du Laurier Delphien.

Obeyſſant à la voix ſainte,
Mon trait par le Ciel galopant
L'air Angeuin n'ira coupant,
Sans que ta gloire en ſoit attainte,
Chantant l'homme eſtre bien-heureux,
Qui en ton Nectar doucereux
Ses belles loüanges enyure
Mille fois nommé dans ton liure.
Que diray plus? le Ciel t'a fait
(Te fortunant de main non chiche)
Ieune, diſpoſt, ſçauant & riche,
Deſſus ſon moule plus parfait.

Antiſtrophe.

Mes doigts ne pourroient ſe laſſer
De faire mon bateau paſſer
Par les vagues de ton renom:
Et ramerois encor, ſinon
Que i'ay deſia preueu l'orage
Des meſdiſans impetueux,
Qui contre les plus vertueux
Deſgorgent volontiers leur rage,
Qui ſotte en babil s'eſtendant
Comme vn grand tonnerre grondant,
De ſon murmure m'admoneſte
De tromper l'horrible tempeſte
Abboyante tant ſeulement
Les nourriſſons des neuf Pucelles,
Qui ſe ſont mis au doz des ailes
Pour voler eternellement.

Epode.

Ore donc, freres d'Heleine,
Les Amycleans flambeaux

« Les vns en cecy excedent,
« Les autres cela possedent:
Mais Dieu dessus les Rois met
Des richesses le sommet.
Au Poëte qui s'amuse
Comme toy de les vanter,
Calliope ne refuse
De l'ouyr tousiours chanter.

Antistrophe.

Quand Phœbus s'esleue aux cieux,
L'ombre fuit deuant ses yeux:
Ainsi où ta Muse luit,
La sourde Ignorance fuit,
Rendant les bouches muettes
De noz mal-heureux Poëtes,
Qui souloient comme pourceaux
Souiller le clair des ruisseaux:
Les beaux vers que i'ay veu naistre
Si heureusement de toy,
Te rendent bien digne d'estre
Prisé de la sœur d'vn Roy.

Epode.

Ta fameuse renommee
Qui doit voir tout l'vniuers,
Me prie d'estre nommee
Par la trompe de mes vers,
Et le feray: car ta gloire
S'esgaye de la memoire:
Puis les Sœurs conte ne font
De nul papier, s'il ne porte
A la Dorienne sorte
Ton beau nom dessus le front.

A IEAN D'AVRAT,

ſon precepteur, & Poete Royal.

ODE XIII.

Strophe 1.

« Le medecin de la peine
« Eſt le plaiſir qui ameine
« Le repos auecque luy,
Et les Odes qui nous flatent
Par leurs douceurs qui abbatent
La memoire de l'ennuy.
Le bain ne ſoulage pas
Si bien les corps qui ſont las,
Comme la louange douce
Nous ſoulage, que du pouce
Faiſons ſur le luth courir,
Par qui les playes de l'ame
(Lors qu'vn deſplaiſir l'entame)
Nous oignons pour la guerir.

Antiſtrophe.

Certes ma chanſon ſucrée,
Qui les grands Princes recrée,
Te pourra bien derider
Apres ta peine publique,
Où ta faconde s'applique
Pour la ieuneſſe guider.

Le haut bruit de ton ſçauoir
Par ce ſiecle nous fait voir
Que tu briſes l'Ignorance,
Renommé parmy la France
Comme vn oracle des Dieux,
Pour deſnouër aux plus ſages
Les plus ennoüez paſſages
Des liures laborieux.

Epode.

Tant d'ames ne courent pas
Apres Alcee là bas,
Quand hautement il accorde
Les guerres deſſus ſa corde,
Comme ta douce merueille
Emmoncelle par milliers
Vn grand peuple d'eſcoliers
Que tu tires par l'oreille.

A ANTOINE DE BAIF.

ODE XIIII.

Strophe 1.

I'ay touſiours celé les fautes
Dont mes amis ſont tachez,
I'ay touſiours teu leurs pechez,
Et non pas leurs vertus hautes:

Car moy qui ſuis le ſonneur
Et le courrier des merites,
Ie n'employe mes Charites
Qu'à la trafique d'honneur,
Que le Ciel large donneur,
Ayant pareil ſoin de toy,
T'a departy comme à moy,
Verſant ſur ta langue ſage
Vn ſaint treſor de beaux vers,
Afin que ſon doux meſſage
S'eſpande par l'vniuers.

Antiſtrophe.

Maint chemin nous peut attraire
Pour venir à la vertu:
D'vn bien vn tel eſt veſtu,
L'autre d'vn autre au contraire.
Premier i'ay dit la façon
D'accorder le luth aux Odes,
Et premier tu t'accommodes
A la tragique chanſon,
Eſpouuantant d'vn grand ſon
Et d'vn ſtile tel qu'il faut
Noſtre François eſchafaut:
Des grands Princes miſerables
Trainant en long les regrets
Par tonnerres execrables
Bruyans és tragiques Grecs.

Epode.

« D'eſprit & d'art volontiers
« En tout differents nous ſommes:
« Ne deux ne quatre meſtiers
« Ne nourriſſent pas les hommes:

« Mais quiconque a le ſçauoir,
« Celuy doit l'honneur auoir.
O Baif, la plume pronte
A vouloir monter aux cieux,
D'vn vol qui la mort ſurmonte,
Trompe l'enfer odieux.

A IEAN MARTIN.

ODE XV.

Strophe I.

La fable elabourée
Deſcrite heureuſement
D'vne plume dorée
Nous trompe doucement,
A l'vn donnant la gloire
Qu'il n'a pas merité,
Faiſant par le faux croire
Qu'on voit la verité:
Car tout ce que la Muſe
Lyrique ne refuſe
D'emmieler par nous,
Cela flatte l'oreille
Qui toute s'eſmerueille
De le boire ſi dous.

Antiſtrophe.

Il ne faut que i'honore
Ton renom, ô Martin,

De fables prises ore
Du Grec, ny du Latin:
Ta vertu tresluisante
Comme les feux des Dieux,
Me sera suffisante
Pour te loger aux cieux.
Quelle terre eslongnee,
Quelle riue baignee
De l'vne & l'autre mer,
Quelle isle descouuerte
Ne tient la gorge ouuerte
Ardente à te nommer?

Epode

Vous gouuernez les Rois,
Poëtes de la Court,
Et si de vostre vois
La memoire ne court.
Si ta grand'main desire
De respandre le bien,
C'est à ce Martin, Sire,
Qui le merite bien.

Strophe 2.

« Certes l'experience
« N'est vtile, sinon
« Pour sonder la science
« Si elle est fausse ou non.
Le siecle qui doit estre,
Ne taira ton bon-heur,
Et comme tu fis naistre
A la France vn honneur:
Toy, & dont la musette
Et dont la voix doucette

Chanta bien haut auſſi
Les beaux paſteurs, qu'encore
Naples autant honore
Comme on t'honore icy.

Antiſtrophe.

Par ta vertu le monde
A peu ſentir combien
La France en gloire abonde
Faitte heureuſe en ton bien:
Par toy reuient l'vſage
Des outils & compas,
Que meſme le vieil âge
Des Romains ne ſceut pas.
Le maçon par ta peine
Son ouurage demeine,
Et ſous toy faict ſçauant,
Iuſques au ciel egale
Mainte maiſon royale,
Ton liure allant deuant.

Epode.

L'œuure eſt de l'inuenteur:
Et celuy qui apprend,
Eſt tenu pour menteur,
Si grace ne luy rend.
La plume bien appriſe
Dreſſe ſon vol aux cieux,
Et ſa belle entrepriſe
Ne peut ceder aux lieux.

FIN DES ODES PINDARIQVES.

ODE XVI.

La mercerie que ie porte,
Bertran, eſt bien d'vne autre ſorte
Que celle que l'vſurier vend
Dedans ſes boutiques auares,
Ou celles des Indes barbares
Qui enflent l'orgueil du Leuant.
Ma douce nauire immortelle
Ne ſe charge de drogue telle:
Et telle de moy tu n'attens,
Ou ſi tu l'attens, tu t'abuſes:
Ie ſuis le trafiqueur des Muſes,
Et de leurs biens, maiſtres du temps.
Leur marchandiſe ne s'eſtalle
Au plus offrant dans vne halle,
Leur bien en vente n'eſt point mis,
Et pour l'or il ne s'abandonne:
Sans plus, liberal ie le donne
A qui me plaiſt de mes amis.
Reçoy donque ceſte largeſſe,
Et croy que c'eſt vne richeſſe
Qui par le temps ne s'vſe pas,
Mais contre le temps elle dure,
Et de ſiecle en ſiecle plus dure
Ne donne point aux vers d'apas.
L'audacieuſe encre d'Alcee
Par les ans n'eſt point effacée,
Et viuent encores les ſons
Que l'amante bailloit en garde
A ſa tortue babillarde
La compagne de ſes chanſons.

Mon grand Pindare vit encore,
Et Simonide, & Stesichore,
Sinon en vers, au moins par nom :
Et des chansons qu'a voulu dire
Anacreon desur sa lyre,
Le temps n'efface le renom.
N'as-tu ouy parler d'Enee,
D'Achil, d'Aiax, d'Idomenee ?
A moy semblables artisans
Ont immortalizé leur gloire,
Et fait allonger la memoire
De leur nom iusques à nos ans.
Helene Greque estant gaignee
D'vne perruque bien peignee,
D'vn magnifique accoustrement,
Ou d'vn Roy trainant grande suite
N'a pas eu la poitrine cuite
Seule d'amour premierement.
Hector le premier des gendarmes
N'a sué sous le faix des armes,
Fendant les escadrons espais :
Non vne fois Troye fut prise :
Maint Prince a fait mainte entreprise
Deuant le camp des deux Rois Grecs.
Mais leur proueſſe n'est cogneuë,
Et vne obliuieuse nue
Les tient sous vn silence estraints :
Engloutie est leur vertu haute
Sans renom, pour auoir eu faute
Du secours des Poëtes saints.
Mais la mort ne vient impunie
Si elle atteint l'ame garnie
Du vers que la Muse a chanté,
Qui pleurant de dueil se tourmente

Quand l'homme aux enfers se lamente
Dequoy son nom n'est point vanté.
Le tien le sera : car ma plume
Aime volontiers la coustume
De louer les bons comme toy,
Qui preuois l'vn & l'autre terme
Des deux saisons, constant & ferme
Contre leur inconstante foy :
Plein de vertu, pur de tout vice,
Non bruslant apres l'auarice,
Qui tout attire dans son poing,
Chenu de mœurs, ieune de force,
Amy d'espreuue, qui s'efforce
Secourir les siens au besoing.
Celuy qui sur la teste sienne
Voit l'espee Sicilienne,
Des douces tables l'appareil
N'irrite sa faim, ny la noise
Du rossignol qui se desgoise,
Ne luy rameine le sommeil.
Mais bien celuy qui se contente
Comme toy, la mer il ne tente,
Et pour rien tremblant n'a esté,
Soit que le bled fausse promesse,
Ou que sa vendange se laisse
Griller aux flammes de l'Esté.
De celuy, le bruit du tonnerre,
Ny les nouuelles de la guerre
N'ont fait chanceler la vertu :
Non pas d'vn Roy la fiere face,
Ny des pirates la menace
Ne luy ont le cœur abbatu.
Taisez vous, ma lyre mignarde,
Taisez vous, ma lyre iazarde,

Vn ſi haut chant n'eſt pas pour vous :
Retournez louer ma Caſſandre,
Et deſur voſtre lyre tendre
Chantez-la d'vn fredon plus dous.

A SA MAISTRESSE.

ODE XVII.

Mignonne, allons voir ſi la roſe
Qui ce matin auoit deſcloſe
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceſte veſprée
Les plis de ſa robe pourprée,
Et ſon teint au voſtre pareil.
Las! voyez comme en peu d'eſpace,
Mignonne, elle a deſſus la place
Las las ſes beautez laiſſé cheoir!
O vrayment maraſtre Nature,
Puis qu'vne telle fleur ne dure
Que du matin iuſques au ſoir!
Donc, ſi vous me croyez, mignonne,
Tandis que voſtre âge fleuronne
En ſa plus verte nouueauté,
Cueillez cueillez voſtre ieuneſſe :
Comme à ceſte fleur la vieilleſſe
Fera ternir voſtre beauté.

A IOACHIM DV BELLAY,

Angeuin, Poete excellent.

ODE XVIII.

Celuy qui ne nous honore
Comme Prophetes des Dieux,
Plein d'vn orgueil odieux
Les Dieux il mesprise encore,
Et le Ciel qui nous decore
De son tresor le plus beau,
Nous mariant au troupeau
Que le saint Parnasse adore.
Vne sainte ialousie
De leurs presens les plus dous
Se laissant glisser en nous
Flatte nostre poësie,
Qui darde la fantasie
De leurs Prestres agitez
Iusqu'au sein des Deitez,
Yurez de leur Ambrosie.
De-là reuolans au monde
Comblez de secrets diuers,
Vont chantant par l'vniuers
D'vne voix où Dieu abonde,
Et leur diuine faconde
Sert d'oracles, & sont faits
Les ministres plus parfaits
De la Deité profonde.

Vn Démon les accompaigne
Par-ſur tous le mieux inſtruit,
Qui en ſonges toute nuit
Sans nul trauail les enſeigne,
Et demy-dieu ne deſdeigne
De les aller informant,
Afin que l'homme en dormant
Toutes ſciences appreigne.
Ils cognoiſſent la peinture
De ce grand monde, & cela
Qu'il varie çà & là
En chaqu'vne creature:
Ore par leur eſcriture
Sont peſcheurs, ſont laboureurs,
Maçons, ſoudars, Empereurs,
Vrais peintres de la Nature.
Celuy à qui le Ciel donne
Vn tel preſent, il peut bien
Dire à tous qu'il a le bien
Qu'à peu d'hommes il ordonne:
Et ſa langue qui doux ſonne,
Quand elle voudra chanter,
Se pourra tres-bien vanter
Qu'elle eſt des Dieux la mignonne.
En chaque art iadis maint homme
Admirable s'eſt trouué,
Et admirable approuué
Par l'âge qui tout conſomme.
Quant aux Poëtes, on nomme
Vn Homere ſeulement:
Homere eternellement
Sur les autres ſe renomme.
Ce nous eſt experience
Que Dieu n'eſt pas liberal

A chaqu'vn en general
D'vne si belle science,
Qui commença l'alliance
De corps & d'ame entre nous,
Et qui loge par-sur tous
En tes beaux vers sa fiance.

AVANT-VENVE DV PRINTEMPS.

ODE XIX.

Toreau qui dessus ta crope
Enleuas la belle Europe
Parmy les voyes de l'eau,
Heurte du grand Ciel la borne,
Et descrouille de ta corne
Les portes de l'an nouueau.
Toy vieillard, dont la main serre
Sous ta clef ce que la terre
De siecle en siecle produit,
Ouure l'huis à la Nature,
Pour orner de sa peinture
Les champs de fleurs & de fruict.
Vous Nymphes des eaux, qui estes
Au frein des glaces suiettes,
Leuez vostre chef dehors,
Et mollissant vostre course
D'vne trepignante source
Frappez librement voz bors :

Afin que la ſaiſon verte
Se monſtre aux amans couuerte
D'vn tapis marqué de fleurs :
Et que la campagne face
Plus ieune & gaye ſa face
Peinte de mille couleurs :
Et deuienne glorieuſe
De ſe voir victorieuſe
Sur l'hyuer iniurieux,
Qui fier l'auoit offencée
De mainte greſle eſlancée
Et d'orage pluuieux.
Ores en vain il s'efforce :
Car il voit deſia ſa force
Par le chaud ſe conſumer
Sous le beau iour qui s'allonge,
Et qui ia tardif ſe plonge
Dans le giron de la mer.
Iupiter d'amour s'enflame,
Et dans le ſein de ſa femme
Tout germeux ſe va lançant,
Et meſlant ſa force en elle,
De ſa roſee eternelle
Va ſon ventre enſemençant :
Si qu'elle eſtant en geſine
Reſpand ſa charge diuine
Sur la terre, à celle fin
Que la terre meſme enfante,
De peur que ce Tout ne ſente
En ſes membres quelque fin.
Amour qui nature eſueille,
Amenant pres de l'oreille
Son arc preſt à deſcocher,
L'enfonce de telle ſorte,

Que la poitrine eſt bien forte,
Qui reſiſte à tel archer.
Du grand air la bande ailee
De l'eau la troupe eſcaillee
Contrainte du dard veinqueur,
Ny dans l'eau ny par les nues
N'eſteint les flames congneues
De tous ceux qui ont vn cœur.
La charrette vagabonde
Qui court ſur le doz de l'onde,
Oiſiue au port parauant,
Laſchant aux voiles les brides
Va par les plaines humides
De l'Occident au Leuant.
Nos ſoldars chargent la pique,
Voire & tant l'honneur les pique,
Qu'auant le temps attendu
Du veillant ſoldart d'Eſpagne,
Ils ont ia dans la campagne
Leur camp par tout eſpandu.
Du Printemps la ſaiſon belle,
Quand la terre eſtoit nouuelle,
L'an paiſible conduiſoit :
Du Soleil qui nous eſclaire
La lampe eternelle & claire
Tiede par tout reluiſoit.
Mais la main des Dieux ialouſe
N'endura que telle chouſe
Suiuiſt ſon train couſtumier,
Ains changeant le premier viure,
Fiſt vne ſaiſon de cuiure
En lieu du bel or premier.
Lors la Vere donna place
Au chaud, au vent, à la glace,

Qui renaiſſent à leur tour,
Et le ſapin des valées
Sauta ſur les eaux ſalées
Qui nous baignent à l'entour.
On ouit ſonner les armes,
On ouit par les alarmes
Rompre harnois & couteaux,
Et les lames acerées
Sur les enclumes ferrées
S'amollir ſouz les marteaux.
On inuenta les vſages
D'empoiſonner les bruuages,
Et l'art d'eſpandre le ſang:
Les maux du coffre ſortirent,
Et les hauts rochers ſentirent
La foudre deſſus leur flanc.

ODE XX.

O Pere, ô Phœbus Cynthien,
O ſaint Apollon Pythien,
Seigneur de Déle, iſle diuine,
Cyrenean, Patarean,
Par qui le trepié Thymbrean
Les choſes futures deuine:
Ou ſoit que Clare, ou que tes ſœurs
Te retiennent de leurs douceurs,
Ou ſoit que tu laues en l'onde
D'Eurote clairement roulant

Le creſpe honneur du poil coulant
Par flocons de ta teſte blonde:
Entens, ô Prince, mon ſoucy,
Et vien pour ſoulager icy,
Celle qui ne m'eſt moins cruelle
Que la fiéure, qui va mordant
D'vn accez & froid & ardant,
La douce humeur de ſa moüelle.
Quoy, ſur elle n'eſpandras-tu
Quelque iuſt remply de vertu?
Veux-tu pas ſon medecin eſtre?
Si ſeras, ou ie fus deceu
Ayant l'autre iour apperceu
Ton Cygne voler à ſeneſtre.
Tu as ſeul des Dieux ceſt honneur
D'eſtre Poëte, & gouuerneur
De toute herbe, ſoit de campaigne,
Soit de monts, ſoit de celles-là
Que Tethys deçà & delà
Entre ſes deux riuages baigne.
Par toy Eſculape pilla
Les enfers, lors qu'il reſueilla
Hippolyt de la greſle bande,
Et fraudant le Prince inhumain,
Luy arracha hors de la main
Le tribut qu'à tous il demande.
Par ta puiſſance le charmeur
Arreſte de l'homme qui meur
L'ame à demy deſia rauie:
Par toy le medecin expert
Ayant inuoqué ton nom, pert
Le mal, larron de noſtre vie.
Fils de Latone, eſcoute moy,
Vien, & apporte auecque toy

Le Moly & la Panacee,
Et l'herbe que Medee auoit,
Quand reuerdir elle deuoit
D'Eſon la ieuneſſe paſſee:
Et l'herbe forte qui changea
Glauce ſi toſt qu'il la mangea,
Le faiſant immortel, d'vn homme:
Qui par la mer entre les Dieux
Ne craint que le temps odieux
Le nombre de ſes ans conſomme.
Briſe-les du bout de ton arc,
Puis d'elles preſſurant le marc
Fais vn bruuage, & le luy baille,
Ou bien les applique à ſes bras,
Et lors, ô Pean, tu rompras
Le mal qui deux ames trauaille.
Deſia ſon beau coural s'eſteint,
Et ia la roſe de ſon teint
Se fanit pallement fleſtrie,
Et l'œil meurtrier où m'aguettoit
Ceſt Amour archer, qui eſtoit
L'obiect de mon idolatrie.
Tu peus, Prince, en la guariſſant,
Me ſoulager moy periſſant
Au feu qui ſa fiéure reſemble:
Ainſi ratifiant mes vœux,
De meſme cure, ſi tu veux,
Tu en guariras deux enſemble.
Lors vn temple i'edifiray,
Où ton image ie feray
De longues treſſes honorée,
A ſon doz pendray l'arc Turquois,
La lyre ſœur de ſon carquois,
A ſon flanc la dague dorée.

A PIERRE PASCHAL.

ODE XXI.

Ne ſeroy-ie pas encore
Plus dur qu'vn Scythe cruel,
Ou le flot continuel
Qui ronge le ſablon More,
Si ie n'emplumoy la gloire
De toy, mon Paſchal, afin
Qu'elle voltige ſans fin
Dans le temple de Memoire?
La chaine qui entrelace
Ton eſprit auec le mien,
Et mon nom ſemblable au tien
Commande que ie le face.
Ce m'eſt vne douce peine
Chanter l'homme, en qui les cieux
Ont renuerſé tout le mieux
De leur influence pleine.
Quand ſa clarté merueilleuſe
Maugré l'obſcur ſe fait voir
Par les rayons du ſçauoir
De ſa langue mielleuſe:
Certes telle gloire douce
Crie qu'elle eſt ſeule à toy,
Que i'accorde ſous la loy
De ma lyre & de mon pouce.
Ne vois-tu comme elle vole
Cà bas en dix mille lieux,

Ains comme elle vole aux cieux
Par le vent de ma parole?
Ia ton Languedoc se vante
D'honorer son nourrisson,
Fait immortel par le son
Du Vandomois qui le chante.
Quoy? c'est toy qui m'eternise,
Et si i'ay quelque renom,
Ie ne l'ay, Paschal, sinon
Que par ta voix qui me prise.
Car iamais le temps n'ameine
Comme aux autres, des oublis
Aux escrits qui sont polis
Par ta langue si Romaine.

A SA LYRE.

ODE XXII.

Lyre dorée, où Phœbus seulement
Et les neuf Sœurs ont part egalement,
Le seul confort qui mes tristesses tue,
Que la danse oit, & toute s'esuertue
De t'obeyr, & mesurer ses pas
Sous tes fredons accordez par compas,
Lors qu'en sonnant tu marques la cadance
De l'auant-ieu, le guide de la danse :
Le traict flambant de Iupiter s'esteint
Sous ta chanson, si ta chanson l'atteint ;
Et au caquet de tes cordes bien iointes
Son aigle dort sur sa foudre à trois pointes

Abaiſſant l'aile : adonc tu vas charmant
Ses yeux aigus, & luy en les fermant
Son doz heriſſe, & ſes plumes repouſſe
Flatté du ſon de ta corde ſi douce.
Celuy ne vit le cher-mignon des Dieux,
A qui deſplaiſt ton chant melodieux,
Heureuſe Lyre, honneur de mon enfance,
Ie te ſonnay deuant tous en la France
De peu à peu : car quand premierement
Ie te trouuay, tu ſonnois durement,
Tu n'auois fuſt ny cordes qui valuſſent,
Ne qui reſpondre aux loix de mon doigt peuſſent.
Moiſi du temps ton bois ne ſonnoit point,
Lors i'eu pitié de te voir mal-en-point,
Toy qui iadis des grands Rois les viandes
Faiſois trouuer plus douces & friandes.
Pour te monter de cordes & d'vn fuſt,
Voire d'vn ſon qui naturel te fuſt,
Ie pillay Thebe, & ſaccageay la Pouille,
T'enrichiſſant de leur belle deſpouille.
Et lors en France auec toy ie chantay,
Et ieune d'ans ſus le Loir inuentay
De marier aux cordes les victoires,
Et des grans Rois les honneurs & les gloires.
Iamais celuy, que les belles chanſons
Paiſſent rauy de l'accord de tes ſons,
Ne ſe doit voir en eſtime pour eſtre
Ou à l'eſcrime, ou à la luitte adeſtre :
Ny marinier fortuneux ne ſera,
Ny grand guerrier iamais n'abaiſſera
Par le harnois l'ambition des Princes,
Portant veinqueur la foudre en leurs prouinces.
Mais ma Gaſtine, & le haut crin des bois
Qui vont bornant mon fleuue Vandomois,

Le Dieu bouquin qui la Neufaune entourne,
Et le ſaint chœur qui en Braye ſeiourne,
Le feront tel, que par tout l'vniuers
Se cognoiſtra renommé par ſes vers,
Tant il aura de graces en ſon pouce,
Et de fredons fils de ſa corde douce.
Deſia, mon Luth, ton loyer tu reçois,
Et ia deſia la race des François
Me veut nombrer entre ceux qu'elle louë,
Et pour ſon Chantre heureuſement m'auouë.
O Calliope, ô Cleion, ô les Sœurs
Qui de ma Muſe animez les douceurs,
Ie vous ſaluë, & reſalue encore,
Par qui mon Prince & mon pays i'honore.
Par toy ie plais, & par toy ie ſuis leu :
C'eſt toy qui fais que Ronſard ſoit eſleu
Harpeur François, & quand on le rencontre,
Qu'auec le doigt par la ruë on le monſtre.
Si ie plais donc, ſi ie ſçay contenter,
Si mon renom la France veut chanter,
Si de mon front les eſtoiles ie paſſe,
Certes, mon Luth, cela vient de ta grace.

FIN DV PREMIER LIVRE.

LE SECOND LIVRE

DES ODES.

AV ROY HENRY II.

ODE I.

Ie te veux baſtir vne Ode,
La maçonnant à la mode
De tes Palais honorez,
Qui pour parade ont l'entree
Et de marbres acouſtree,
Et de hauts piliers dorez,
Afin que le front de l'œuure
Du premier regard decœuure
Tout le riche baſtiment:
Ainſi (PRINCE) *ie veux mettre*
Au premier front de mon metre
Tes vertus premierement.

Sur deux termes de Memoire
Ie veux grauer la victoire
Dont l'Anglois fut combatu,
Et veux encore y portraire
Les batailles de ton Pere
Soustenu de ta vertu,
Lors que ton ieune courage
S'opposa contre la rage
De l'Empereur despité,
Se vantant d'auoir la foudre
Dont il deuoit mettre en poudre
Paris ta grande cité.
« *Le conseil & la vaillance*
« *Par vne égale balance*
« *Tousiours veillent à l'entour*
« *Des affaires, qui sont pleines*
« *D'vn labyrinthe de peines,*
« *S'entre-suiuans à leur tour.*
Ce que la faueur celeste
Par toy nous rend manifeste,
Comme n'ayant desdaigné
Dez ta premiere ieunesse
De conseil & de proüesse
Tousiours estre accompagné.
Aussi, Prince, ta main forte
A fait voir en mainte sorte
L'impuissance d'euiter
Les efforts de ton armee,
Et ta colere enflammee
A qui la vient irriter.
Sur la roche Thespienne
Des Sœurs la plus ancienne
Qui de tes faits a soucy,
Me garde autre melodie,

Afin qu'vn iour ie la die
Bien plus haut que ceste-cy.
De celle aux peuples estranges
Ie sonneray tes louanges,
Lors que ton bras belliqueur
Aura foudroyé le monde,
Et que Tethys de son onde
Te confessera veinqueur:
Et lors que ta main non chiche
M'aura fait heureux & riche,
Me faisant sentir combien
La bonté Cesariale
D'Auguste fut liberale
Vers l'autheur Aenien.
Les Muses ont à leur corde
Deux tons diuers : l'vn accorde
A la guerre des grands Rois,
L'autre plus bas ne s'allie
Qu'auec le luth de Thalie
Touché doucement des dois.
De ce bas ton ie te chante
Maintenant, & si me vante
De ne sonner iamais Roy
Qui en bonté te resemble,
Ne Prince qui soit ensemble
Si preux & sçauant que toy.
Oy donc ma voix qui s'efforce
De crier à toute force
Que l'honneur qu'on voit escrit
Es oracles poëtiques,
Celebrant les Rois antiques,
Est seul bien de ton esprit.
Sus sus, FRANCE, *ouure la bouche*
Au son du luth que ie touche,

Dy que le Ciel t'a donné
Vn Roy dispos à combatre,
Et prompt par les loix d'abatre
Le peché desordonné.
Et toy Vandomoise lyre,
Mieux que deuant faut estire
Vn vers pour te marier,
Afin que tu faces croire
Que veritable est la gloire
Qu'on t'a voulu dedier.
Tu resiouis nostre Prince,
Tu contentes sa prouince,
Et mille furent espris
De contrefaire ta grace,
Et suiuans ta mesme trace
Ont voulu gaigner le pris.
Mais, ô Phœbus, authorise
Mon chant, & le fauorise,
Qui ose entonner le loz
De ce grand Roy qui t'honore,
Et ses beaux blasons decore
De l'arc qui charge ton doz.
Et fay tant que sa hautesse
Daigne voir ma petitesse
Qui vient des riues du Loir
Criant sa force & iustice,
Afin que l'âge qui glisse,
Ne les mette à nonchaloir :
Et qui doit chanter la gloire
De sa future victoire,
« S'elle auient : car en tout lieu
« De la chose non tissuë
« L'heureuse fin & l'issue
« Se cache en la main de Dieu.

A CALLIOPE.

ODE II.

Descen du ciel, Calliope, & repousse
Tous ennemis de moy ton nourrisson,
Soit de ton luth, ou soit de ta voix douce,
Et mes soucis charme de ta chanson.
Par toy ie respire,
Par toy ie desire
Plus que ie ne puis :
C'est toy, ma Princesse,
Qui me fais sans cesse
Fol comme ie suis.
Dedans le ventre auant que né ie fusse,
Pour t'honorer tu m'auois ordonné :
Le Ciel voulut que ceste gloire i'eusse
D'estre ton chantre auant que d'estre né.
La bouche m'agrée
Que ta voix sucrée
De son miel a peu,
Et qui sur Parnase
De l'eau de Pegase
Gloutement a beu.
Heureux celuy que ta folie affole,
Heureux qui peut par tes traces errer :
Celuy se doit d'vne docte parole
Hors du tombeau tout vif se deterrer.
Pour t'auoir seruie,
Tu as de ma vie

Honoré le train :
Suiuant ton escole,
Ta douce parole
M'eschauffa le sein.
Dieu est en nous, & par nous fait miracles :
D'accords meslez s'egaye l'Vniuers :
Iadis en vers se rendoient les oracles,
Et des hauts Dieux les hymnes sont en vers.
Si dez mon enfance
Le premier de France
I'ay pindarizé,
De telle entreprise
Heureusement prise
Ie me voy prisé.
« *Chacun n'a pas les Muses en partage,*
Et leur fureur tout estomac ne poind :
A qui le ciel a fait tel auantage,
Veinqueur des ans son nom ne mourra point.
Durable est sa gloire,
Tousiours la memoire
Sans mourir le suit :
Comme vent grand erre
Par mer & par terre
S'escarte son bruit.
C'est toy qui fais que i'aime les fontaines
Tout esloigné du vulgaire ignorant,
Tirant mes pas sur les roches hautaines
Apres les tiens que ie vais adorant.
Tu es ma liesse,
Tu es ma deesse,
Tu es mes souhais :
Si rien ie compose,
Si rien ie dispose,
En moy tu le fais.

Dedans quel antre, en quel desert sauuage
Me guides-tu, & quel ruisseau sacré
Fils d'vn rocher, me sera doux breuuage
Pour mieux chanter ta louange à mon gré?
Ca, page, ma lyre,
Ie veux faire bruire
Ses languettes d'or:
La diuine grace
Des beaux vers d'Horace
Me plaist bien encor.
Mais tout soudain d'vn haut stile plus rare
Ie veux sonner le sang Hectorean,
Changeant le son du Dircean Pindare
Au plus haut bruit du chantre Smyrnean.

CONSOLATION
A LA ROYNE DE NAVARRE,
sur la mort de Charles de Valois Duc d'Orleans, son neueu.

ODE III.

Vien à moy, mon Luth, que i'accorde
Vne Ode pour la fredonner
Dessus la mieux parlante corde
Que Phœbus t'ait voulu donner,
Afin de la pouuoir sonner
Si doucement qu'elle contante,
Et puisse le soin destourner
Qui mord vne royale tante.

Donques, ô Chimere inconſtante,
Tu as deſſous les ombres mis
Le Prince qui fut noſtre attante,
Et l'effroy de noz ennemis:
En vain donc il auoit promis
De donter la rondeur du monde,
Et de voir ſous Charles ſoumis
Ce que Tethys ſerre en ſon onde.
Vne pluye en larmes feconde,
Vous Muſes, puiſez de voz yeux,
Lamentez la coulonne ronde
Où s'appuyoit tout voſtre mieux:
Pour ta vertu deſſus les cieux,
O fils d'vn grand Roy, tu repoſes,
Et ce bas monde vicieux
Du ciel tu regis & compoſes,
Et nouuelles loix luy impoſes,
Nouueau citoyen de là-haut
Entre les immortelles choſes,
Et pres du Bien qui point ne faut.
Des royaumes plus ne te chaut
Dont tu as fait icy la preuue:
Car rien de ce monde ne vaut
Vn trait du Nectar qui t'abreuue.
Tu as laiſſé la terre veuue
Du vray honneur au ciel montant,
Où ta facile oreille appreuue
Noz vœux qu'elle va eſcoutant.
Appaiſe ton cœur lamentant,
Eſſuye ton œil, ma Princeſſe:
Pour-neant tu vas regrettant
Dequoy ſi toſt ton neueu ceſſe,
Et a pris ſon heureuſe adreſſe
Vers vne autre habitation,

Changeant l'Auril de ſa ieuneſſe
Au bien de l'incorruption.
Aux dieux pleine de paſſion
Tu redemandes par priere
Son corps, dont la condition
Ne reuoit deux fois la lumiere.
Quand ton oraiſon couſtumiere
Sonneroit auſſi doucement
Que la harpe tirant premiere
Les bois en esbahiſſement:
Encore l'ame nullement
N'animeroit ſa froide image,
Puis que la Parque durement
Luy a fait rendre ſon hommage.
De Pluton l'auare heritage
Ton neueu n'ira iamais voir,
Que le Ciel pour ſon auantage
Trop ſoudain a voulu rauoir:
Et ialoux, t'a fait receuoir
(Pour s'enrichir de ſon enfance)
Vn dueil, que le temps n'a pouuoir
D'arracher de ta ſouuenance.

CONTRE LES AVARICIEVX,

& ceux qui pres de la mort baſtiſſent.

ODE IIII.

Quand tu tiendrois des Arabes heureux,
Ou des Indois les treſors plantureux,

Voire & des Rois d'Assyrie la pompe,
Tu n'es point riche, & ton argent te trompe.
Ie parle à toy qui erres
Apres l'or par les terres,
Puis d'elles t'ennuyant,
La voile au mast tu guindes,
Et voles iusqu'aux Indes
La pauureté fuyant :
Le soin meurtrier pourtant ne laisse pas
D'accompagner tes miserables pas,
Bien que par toy mainte grand' nef chargée
De lingots d'or fende la mer Egée.
Le soin qui te tourmente,
Suit le bien qui s'augmente,
Guidant de-çà de-là
Parmi les eaux ta peine,
Qui moins de biens est pleine
Quand plus de biens ell' a.
Les larges ports de Venise & d'Anuers
De tous costez de tes biens sont couuerts,
Cherchez par eau, par vent & par tempeste,
D'où le Soleil hausse & baisse la teste.
Ces perles achetées
Soyent maintenant iettées
Dedans les eaux encor :
Qu'on remette en sa mine
Ceste esmeraude fine,
Ces rubis & cet or.
« De peu de rente on vit honnestement :
« Le vray thresor est le contentement,
« Non les grands biens qui n'attrainent qu'enuie,
« Biens, non pas biens, mais malheur de la vie.
Ton mal est incurable
Auare miserable :

Car le ſoin d'acquerir,
Qui ſans repos t'enflame,
Engarde que ton ame
Ne ſe puiſſe guarir.
A iuſte droit tu es ainſi traité:
Car pour vouloir banir la pauureté,
Tu te banis de ta maiſon, & changes
Ton doux païs aux regions eſtranges.
Mais le ſoin & l'enuie,
Vrais bourreaux de ta vie,
Ne t'abandonnent point:
Iour & nuict ils te nuiſent,
Et ſur ton cœur aiguiſent
L'aiguillon qui te poind.
Et toy vieillard du ſepulchre oublieux,
Qui iuſqu'au Ciel eleues en maints lieux
Palais de marbre, & ja preſque mort taſches
Fendre les rocs que tu bailles par taſches,
La terre n'eſt pas pleine
Seulement de ta peine,
Mais les poiſſons auſſi
Sentent ſous tes ouurages
Aſſis ſur les riuages,
Leur ſeiour retreci.
Bien que par toy vn millier de maçons
Maint gros rocher aiment de façons,
Si mourras-tu, & ta maiſon certaine
C'eſt de Pluton la maiſon palle & vaine.
Donques, auare, ceſſe,
Ceſſe, auare, & delaiſſe
Tant de biens amaſſer:
Le batelier qui garde
Le port d'Enfer, n'a garde
Pour l'or te repaſſer.

Là Rhadamant le iuge audacieux
Fait tourmenter les auaricieux,
Et le chetif que douce mort deliure,
Aiſe à ſon rang là bas il laiſſe viure.
Si donq' la riche pierre,
Tant ſoit d'eſtrange terre,
Et l'or tant recherché,
Foibles n'ont la puiſſance
D'oſter la doleance
De leur maiſtre faſché:
Pourquoy l'Egypte iray-ie ſaccager,
Pourquoy iray-ie aux Indes voyager,
Changeant mon aiſe aux richeſſes lointaines
De l'Orient quiſes à tant de peines?

A SA MAISTRESSE.

ODE V.

« La Lune eſt couſtumiere
« De naiſtre tous les mois,
« Mais quand noſtre lumiere
« Eſt eſteinte vne fois,
« Longuement ſans veiller
« Il nous faut ſommeiller.
Tandis que viuons ores,
Vn baiſer donnez-moy,
Donnez-m'en mille encores.
Amour n'a point de loy:
A ſa Diuinité
Conuient l'infinité.

En vous baiſant, Maiſtreſſe,
Vous m'auez entamé
La langue chantereſſe
De voſtre nom aimé.
Quoy? eſt-ce là le prix
Du trauail qu'elle a pris?
Elle par qui vous eſtes
Deeſſe entre les Dieux,
Qui vos beautez parfaites
Celebroit iuſqu'aux Cieux,
Ne faiſant l'air ſinon
Bruire de voſtre nom?
De voſtre belle face
Le beau logis d'Amour,
Où Venus & la Grace
Ont choiſi leur ſeiour,
Et de voſtre œil qui fait
Le Soleil moins parfait:
De voſtre ſein d'yuoire
Par deux ondes ſecous
Elle chantoit la gloire,
Ne chantant rien que vous:
Maintenant en ſaignant,
De vous ſe va plaignant.
Las! de petite choſe
Ie me deuls ſans raiſon:
La playe au cœur encloſe
Me cuiſt ſans gueriſon,
Que l'Archer ocieux
M'y tira de vos yeux.

PROPHETIE

du Dieu de la Charante.

ODE VI.

Lors que la tourbe errante
S'arma contre ſon Roy,
Le Dieu de la Charante
Faſché d'vn tel deſroy,
Arreſta ſon flot coy:
Puis d'vne bouche ouuerte
A ce peuple ſans loy
Prophetiſa ſa perte.
Ia deſia ta deſſerte
Te ſuit, peuple mutin,
Qui ma riue deſerte
Saccages pour butin:
Mais le cruel Deſtin
Que ton orgueil n'arreſte,
Viendra quelque matin
Te foudroyer la teſte.
Oy de Mars la tempeſte
D'eſcailles reueſtu,
Et Henry qui appreſte
Contre toy ſa vertu.
En vain eſperes-tu
Tenter ſon aſſeurance,

Qui dois eſtre abbatu
Par le ſoldat de France:
Et l'auare eſperance
De ton ſot appareil,
Perira par l'outrance
D'vn qui n'a ſon pareil:
Ton ſang fera vermeil
Mon flot ores eſclaue,
Et tout le verd eſmail
De ces prez que ie laue.
Voici le ſeigneur braue
De Guyſe qui te ſuit,
Et ja ſon los engraue
Sus ton dos qui s'enfuit,
Prince ſur tous inſtruit
Aux dangereux vacarmes,
Ou ſoit lors qu'il deſtruit
Les troupes de gendarmes:
Ou quand par les allarmes
De ſa pique l'effort
Fait bien quitter les armes
Au pieton le plus fort.
Ne vois-tu le renfort
Que Bonniuet ameine,
Prompt à haſter ta mort
D'vne playe inhumaine?
Comme la nuë pleine
D'vn orage odieux
Perd du bouuier la peine
Qui prie en vain les Dieux,
Le ſoldat furieux
Qui ja deſia t'enſerre,
Ton chef ſi glorieux
Perdra d'vn grand tonnerre.

Le Comte de Sanſerre
Et le Seigneur d'Iliers
Te porteront par terre
Indontez Cheualiers:
Parmi tant de miliers
Tu dois Iarnac cognoiſtre,
Que les Dieux familiers
Sous bon Aſtre ont fait naiſtre:
Comme l'ayant fait eſtre
De ſon haineux veinqueur,
Et de ſoy-meſme maiſtre
Commandant à ſon cœur:
Toy peuple ſans vigueur
Tu craindras en la ſorte
Qu'vn loup craint la rigueur
Du lion qui l'emporte.
A la fin la main forte
Du grand Montmorenci
Rendra ta gloire morte,
Et ta malice auſſi:
Le Ciel le veut ainſi,
Qui ma bouche a contrainte
Prophetiſer ceci
Pour t'auancer la crainte.

ODE VII.

Ma Dame ne donne pas
Des baiſers, mais des appas
Qui ſeuls nourriſſent mon ame,
Les biens dont les Dieux ſont ſous,

Du Nectar, du ſucre dous,
De la cannelle & du bâme,
Du thym, du lis, de la roſe
Entre ſes lèures eſcloſe
Fleurante en toutes ſaiſons:
Et du miel tel qu'en Hymette
La deſrobe-fleur auette
Remplit ſes douces maiſons.
O Dieux que i'ay de plaiſir
Quand ie ſens mon col ſaiſir
De ſes bras en mainte ſorte:
Sur moy ſe laiſſant courber,
D'yeux clos ie la voy tomber
Sur mon ſein à demi-morte!
Puis mettant la bouche ſienne
Tout à plat deſſus la mienne,
Me mord & ie la remors:
Ie luy darde elle me darde
Sa languette fretillarde,
Puis en ſes bras ie m'endors.
D'vn baiſer doucement long
Me reſſuce l'ame adonc,
Puis en ſouflant la repouſſe,
La reſſuce encor vn coup,
La reſſoufle tout à coup
Auec ſon haleine douce.
Tout ainſi les colombelles
Tremouſſant vn peu les ailes
Hauement ſe vont baiſant,
Apres que l'oiſeuſe glace
A quitté la froide place
Au Printemps doux & plaiſant.
Helas! mais tempere vn peu
Les biens dont ie ſuis repeu,

Tempere vn peu ma lieſſe:
Dieu ie ſerois immortel,
Et ie ne veux eſtre tel,
Si tu n'es auſſi Deeſſe.

ODE VIII.

Ma petite Nymphe Macée,
Plus blanche qu'yuoire taillé,
Plus blanche que neige amaſſée,
Plus blanche que du laict caillé,
Ton beau teint reſemble les lis
Auecque les roſes cueillis.
Ton beau chef à mes yeux decœuure,
Où le Ciel des beautez donneur,
Employa ſa peine & ſon œuure,
Curieux de luy faire honneur:
Deſcœuure ton beau front auſſi,
Heureux obiect de mon ſouci.
Plus belle que Venus tu marches:
Ton front eſt beau, tes yeux ſont beaux,
Qui flambent ſous deux noires arches,
Comme deux celeſtes flambeaux,
D'où le brandon fut allumé,
Qui tout le cœur m'a conſumé.
Ce fut ton œil, douce mignonne,
Qui d'vn regard traiſtre eſcarté,
Les miens encores empriſonne
Peu ſoucieux de liberté,
Et qui me deſroba le cœur
Pour le deſſeicher en langueur.

Te voyant ieune ſimple & belle,
Tu me ſuces l'ame & le ſang:
Monſtre moy ta roſe nouuelle,
Ie di ton ſein d'iuoire blanc,
Et tes deux rondelets tetons
Qui s'enflent comme deux boutons.
Las! puis que ta beauté premiere
Ne me daigne faire merci,
Et que moins amoureuſe & fiere
Tu prens plaiſir de mon ſouci,
Aumoins regarde ſur mon front
Les maux que tes beaux yeux me ſont.

ODE IX.

O Fontaine Bellerie,
Belle fontaine cherie
De nos Nymphes quand ton eau
Les cache au creux de ta ſource
Fuyantes le Satyreau,
Qui les pourchaſſe à la courſe
Iuſqu'au bord de ton ruiſſeau :
Tu es la Nymphe eternelle
De ma terre paternelle:
Pource en ce pré verdelet
Voy ton Poëte qui t'orne
D'vn petit cheureau de lait,
A qui l'vne & l'autre corne
Sortent du front nouuelet.
L'Eſté ie dors ou repoſe
Sus ton herbe, où ie compoſe,

Caché ſous tes ſaules vers,
Ie ne ſçay quoy, qui ta gloire
Enuoira par l'vniuers,
Commandant à la Memoire
Que tu viues par mes vers.
L'ardeur de la Canicule
Ton verd riuage ne brule,
Tellement qu'en toutes pars
Ton ombre eſt eſpaiſſe & druë
Aux paſteurs venans des parcs,
Aux bœufs las de la charruë,
Et au beſtial eſpars.
Iô, tu ſeras ſans ceſſe
Des fontaines la princeſſe,
Moy celebrant le conduit
Du rocher percé, qui darde
Auec vn enroué bruit
L'eau de ta ſource iazarde
Qui trepillante ſe ſuit.

ODE X.

Fay refraiſchir mon vin de ſorte
Qu'il paſſe en froideur vn glaçon:
Fay venir Ianne, qu'elle apporte
Son luth pour dire vne chanſon:
Nous ballerons tous trois au ſon:
Et dy à Barbe qu'elle vienne
Les cheueux tors à la façon
D'vne follaſtre Italienne.

Ne vois-tu que le iour se passe?
Ie ne vy point au lendemain:
Page, reuerse dans ma tasse,
Que ce grand verre soit tout plain.
Maudit soit qui languit en vain:
Ces vieux Medecins ie n'appreuue:
Mon cerueau n'est iamais bien sain,
Si beaucoup de vin ne l'abreuue.

ODE XI.

Si l'oiseau qu'on voit amener
En fuyant le temps qui ennuye,
Peut de ses cris acertener
Du prognostique de la pluye,
Demain le Troyen de sa buye
Espandra l'eau, & si le iour
Sera long temps sans qu'il s'essuye,
Voilé d'vn tenebreux seiour.
Donq, pour attendre que le tour
De ceste tempeste ennuyeuse
Se change par le beau retour
D'vne autre saison plus ioyeuse,
Euite la tourbe enuieuse,
Et seul en ta chambre à recoy
Escri de main laborieuse
Des vers qui soyent dignes de toy.
Espris d'vne ardeur comme moy
De te vouloir rendre admirable,
Pour n'estre suiet à la loy
Du grand Faucheur inexorable,

Peſle-meſle deſſus la table
Tibulle, Ouide ſoyent ouuers
Aupres de ton luth delectable,
Fidele compagnon des vers.
Deſſus, par maints accords diuers
Chaſſe de toy le ſouci graue,
Et le ſoin que ce Dieu peruers
Dans vn cœur amoureux engraue.
Apres l'eſtude, il faut qu'on laue
L'eſprit ja morne & periſſant
D'vn vin de reſerue, en la caue
Par trois ans au fuſt languiſſant.
Pourquoy te vas-tu meurdriſſant,
Pourquoy tourmentes-tu ta vie?
Tandis que tu es fleuriſſant
Pourquoy ne la rens-tu ſuiuie
D'esbat & d'amoureuſe enuie?
Pauure abuſé, ne ſçais-tu pas
Qu'il ne faut qu'vne maladie
Pour te mener bien toſt là bas,
D'où iamais ne reuient le pas?
Quelque choſe qu'ici lon die,
Ce n'eſt qu'horreur que le treſpas.

ODE XII.

Ah Dieu! que malheureux nous ſommes:
Ah Dieu! que de maux en vn temps
Offenſent la race des hommes
Semblable aux fueilles du Printemps,

Qui vertes dessus l'arbre croissent,
Puis elles l'Automne suiuant,
Seiches à terre n'apparoissent
Qu'vn iouët remoqué du vent.
Vrayment l'esperance est meschante,
D'apparence elle nous deçoit,
Et tousiours pipant elle enchante
Le pauure sot qui la reçoit:
Mais le sage qui ne se fie
Qu'en la plus seure verité,
Sçait que le tout de nostre vie
N'est rien que pure vanité.
Tandis que la crespe iouuence
La fleur des beaux ans nous produit,
Iamais le ieune enfant ne pense
A la vieillesse qui le suit:
Ne iamais l'homme heureux n'espere
De se voir tomber en mechef,
Sinon alors que la misere
Desia luy pend dessus le chef.
Homme chetif & miserable,
Pauure abusé ne sçais-tu pas
Que la ieunesse est peu durable,
Et que la mort guide nos pas,
Et que nostre fangeuse masse
Si tost s'esuanouït en rien,
Qu'à grand'peine auons-nous l'espace
D'apprendre le mal & le bien?
Le Destin & la Parque noire
En tous âges fillent nos yeux:
Ieunes & vieux ils meinent boire
Les flots du lac obliuieux:
Mesmes les Rois foudres de guerre,
Despouillez de veines & d'os,

Ainſi que vachers, ſous la terre
Viendront au throne de Minos.
C'eſt pitié que de noſtre vie :
Par les eaux l'auare marchant
Se voit ſa chere ame rauie,
Le ſoudart par le fer trenchant :
Ceſtuy d'vne langueur ſe mine,
Et l'autre d'vn ſoin nompareil,
Et ceſt autre par la famine
Perd la lumiere du Soleil.
Bref, on ne voit choſe qui viue
Sans eſtre ſerue de douleur :
Mais ſur tout la race chetiue
Des hommes foiſonne en malheur.
Malheur, des hommes eſt la proye :
Auſſi Phebus ne vouloit pas
Pour eux à bon droit deuant Troye
Se mettre au danger des combas.
Ah ! que maudite ſoit l'aſneſſe,
Laquelle pour trouuer de l'eau,
Au ſerpent donna la ieuneſſe,
Qui tous les ans change de peau :
Ieuneſſe que le populaire
De Iupiter auoit receu
Pour loyer de n'auoir ſceu taire
Le ſecret larrecin du feu.
Dés ce iour deuint enlaidie
Par luy la ſanté des humains
De vieilleſſe & de maladie,
Des hommes hoſtes inhumains :
Et dés ce iour il fiſt entendre
Le bruit de ſon foudre nouueau,
Et depuis n'a ceſſé d'eſpandre
Les dons de ſon mauuais tonneau.

ODE XIII.

Des-Autels, qui redore
Le langage François,
Oy ce vers qui honore
Mon terroir Vandomois.
O terre fortunée
Des Muses le seiour,
Que le cours de l'année
Seréne d'vn beau iour :
En toy le Ciel non chiche
Prodiguant son bon-heur,
A de la corne riche
Renuersé tout l'honneur.
Deux longs tertres te ceignent,
Qui de leur flanc hardi
Les Aquilons contraignent,
Et les vents du Midi.
Sur l'vn Gastine sainte
Mere des demi-Dieux,
Sa teste de verd peinte
Enuoye iusqu'aux Cieux :
Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep dont le vin
Porte bien peu d'enuie
Au vignoble Angeuin.
Le Loir tard à la fuite
En soy s'esbanoyant,

D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant:
Et rend en prez fertile
Le païs trauerſé,
Par l'humeur qui diſtile
De ſon limon verſé.
Bien qu'on n'y vienne querre
Par flots iniurieux
De quelque eſtrange terre
L'or tant laborieux:
Et la gemme peſchée
En l'Orient ſi cher,
Chez toy ne ſoit cherchée
Par l'auare nocher:
L'Inde pourtant ne penſe
Te veincre, car les Dieux
D'vne autre recompenſe
Te fortunent bien mieux.
La luſtice grand' erre
S'enfuyant d'ici bas,
Imprima ſur ta terre
Le dernier de ſes pas:
Et s'encore à ceſte heure
De l'antique ſaiſon
Quelque vertu demeure,
Tu es bien ſa maiſon.
Bref, quelque part que i'erre,
Tant le Ciel m'y ſoit dous,
Ce petit coin de terre
Me rira par-ſus tous.
Là ie veux que la Parque
Tranche mon fatal fil,
Et m'enuoye en la barque
De perdurable exil:

Là te faudra respandre
Maintes larmes parmi
Les ombres & la cendre
De Ronsard ton ami.

ODE XIIII.

L'inimitié que ie te porte,
Passe celle, tant elle est forte,
Des aigneaux & des loups,
Vieille sorciere deshontée,
Que les bourreaux ont fouëttée
Te deschirant de coups.
Tirant apres toy vne presse
D'hommes & de femmes espesse,
Tu monstrois nud le flanc,
Et monstrois nud parmi la rue
L'estomac & l'espaule nue
Rougissante de sang.
Mais la peine fut bien petite,
Si lon balance ton merite:
Le Ciel ne deuoit pas
Pardonner à si lasche teste,
Ains il deuoit de sa tempeste
L'acrauanter à bas.
La Terre mere encor pleurante
Des Geans la mort violante
Bruslez du feu des Cieux,
(Te laschant de son ventre à peine)
T'engendra, vieille, pour la haine
Qu'elle portoit aux Dieux.

Tu ſçais que vaut mixtionnée
La drogue qui nous eſt donnée
Des païs chaleureux,
Et en quel mois en quelles heures
Les fleurs des femmes ſont meilleures
Au breuuage amoureux.
Nulle herbe ſoit elle aux montagnes,
Ou ſoit venimeuſe aux campagnes,
Tes yeux ſorciers ne fuit,
Que tu as mille fois coupée
D'vne ſerpe d'airain courbée,
Beant contre la nuit.
Le ſoir, quand la Lune fouëtte
Ses cheuaux par la nuict muette,
Pleine de rage, alors
Voilant ton execrable teſte
De la peau d'vne eſtrange beſte
Tu t'eſlances dehors.
Au ſeul ſouſpir de ton haleine
Les chiens effroyez par la plaine
Aguiſent leurs abois:
Les fleuues contremont reculent,
Les loups ſuiuant ta trace hurlent
Ton ombre par les bois.
Hoſteſſe des lieux ſolitaires,
Et par l'horreur des cimetaires
Où tu hantes le plus,
Au ſon des vers que tu murmures
Les corps des morts tu des-emmures
De leurs tombeaux reclus.
Veſtant de l'vn l'image vaine
Tu fais trembler & cœur & veine
(Rebarbotant vn ſort)
A la veufue qui ſe tourmente,

Ou à la mere qui lamente
Son ſeul heritier mort.
Tu fais que la Lune enchantée
Marche par l'air toute argentée,
Luy dardant d'icy bas
Telle couleur aux iouës palles,
Que le ſon de mille cymbales
Ne diuertiroit pas.
Tu es la frayeur du village:
Chacun craignant ton ſorcelage
Te ferme ſa maiſon,
Tremblant de peur que tu ne taches
Ses bœufs ſes moutons & ſes vaches
Du ius de ta poiſon.
I'ay veu ſouuent ton œil ſeneſtre,
Trois fois regardant de loing paiſtre
La guide du troupeau,
L'enſorceler de telle ſorte,
Que toſt apres ie la vy morte
Et les vers ſur la peau.
Comme toy Medee execrable
Fut bien quelqueſois profitable:
Ses venins ont ſeruy,
Reuerdiſſant d'Eſon l'eſcorce:
Au contraire, tu m'as par force
Mon beau printemps rauy.
Dieux! ſi là haut pitié demeure,
Pour recompenſe qu'elle meure,
Et ſes oz diffamez
Priuez d'honneur de ſepulture,
Soient des corbeaux goulus paſture,
Et des chiens affamez.

A LA FOREST DE GASTINE.

ODE XV.

Couché ſous tes ombrages vers,
Gaſtine, ie te chante
Autant que les Grecs par leurs vers
La foreſt d'Erymanthe.
Car malin, celer ie ne puis
A la race future
De combien obligé ie ſuis
A ta belle verdure:
Toy, qui ſous l'abry de tes bois
Rauy d'eſprit m'amuſes:
Toy, qui fais qu'à toutes les fois
Me reſpondent les Muſes:
Toy, par qui de ce mechant ſoin
Tout franc ie me deliure,
Lors qu'en toy ie me pers bien loin,
Parlant auec vn liure.
Tes bocages ſoient touſiours pleins
D'amoureuſes brigades
De Satyres & de Syluains,
La crainte des Naiades.
En toy habite deſormais
Des Muſes le college,
Et ton bois ne ſente iamais
La flame ſacrilege.

A SA MAISTRESSE.

ODE XVI.

Ma petite colombelle,
Ma petite toute belle,
Mon petit œil, baiſez moy:
D'vne bouche toute pleine
D'amours, chaſſez-moy la peine
De mon amoureux eſmoy.
Quand ie vous diray, Mignonne,
Approchez vous, qu'on me donne
Neuf baiſers tout à la fois,
Donnez-m'en ſeulement trois,
Tels que Diane guerriere
Les donne à Phœbus ſon frere,
Et l'Aurore à ſon vieillard:
Puis reculez voſtre bouche,
Et bien loin toute farouche
Fuyez d'vn pied fretillard.
Comme vn toreau par la prée
Court apres ſon amourée,
Ainſi tout plein de courrous
Ie courray fol apres vous:
Et priſe, d'vne main forte
Vous tiendray de telle ſorte
Qu'vn aigle vn pigeon tremblant:
Lors faiſant de la modeſte,

De me redonner la reſte
Des baiſers ferez ſemblant.
Mais en vain ſerez pendante
Toute à mon col, attendante
(Tenant vn peu l'œil baiſſé)
Pardon de m'auoir laiſſé.
Car en lieu de ſix, adonques
I'en demanderay plus qu'onques
Tout le ciel d'eſtoiles n'eut,
Plus que d'arene pouſſée
Aux bords, quand l'eau courrouſſée
Contre les riues s'eſmeut.

ODE XVII.

Pour boire deſſus l'herbe tendre
Ie veux ſous vn Laurier m'eſtendre,
Et veux qu'Amour d'vn petit brin
Ou de lin ou de cheneuiere
Trouſſe au flanc ſa robe legere,
Et my-nud me verſe du vin.
« *L'incertaine vie de l'homme*
« *De iour en iour ſe roule comme*
« *Aux riues ſe roulent les flos,*
« *Puis apres noſtre heure derniere*
« *Rien de nous ne reſte en la biere*
« *Qu'vne vieille carcaſſe d'os.*
Ie ne veux ſelon la couſtume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verſe des odeurs:
Mais tandis que ie ſuis en vie,

I'ay de me parfumer enuie,
Et de me couronner de fleurs.
De moy-mesmes ie me veux faire
L'heritier, pour me satisfaire:
Ie veux viure pour autruy.
Fol le Pelican, qui se blesse
Pour les siens, & fol qui se laisse
Pour les siens trauailler d'ennuy.

ODE XVIII.

I'ay l'esprit tout ennuyé
D'auoir trop estudié
Les Phenomenes d'Arate:
Il est temps que ie m'esbate,
Et que i'aille aux champs iouër.
Bons Dieux! qui voudroit louer
Ceux qui collez sus vn liure
N'ont iamais soucy de viure?
Que nous sert l'estudier,
Sinon de nous ennuyer?
Et soin dessus soin accroistre
A nous, qui serons peut estre
Ou ce matin, ou ce soir
Victime de l'Orque noir?
De l'Orque qui ne pardonne,
Tant il est fier, à personne.
Corydon, marche dauant,
Sçache où le bon vin se vend:
Fay refraischir la bouteille,
Cerche vne ombrageuse treille

Pour ſouz elle me coucher :
Ne m'achete point de chair,
Car tant ſoit elle friande,
L'Eſté ie hay la viande.
Achete des abricôs,
Des pompons, des artichôs,
Des fraiſes, & de la crême :
C'eſt en Eſté ce que i'aime,
Quand ſur le bord d'vn ruiſſeau
Ie la mange au bruit de l'eau,
Eſtendu ſus le riuage,
Ou dans vn antre ſauuage.
Ores que ie ſuis diſpos
Ie veux rire ſans repos,
De peur que la maladie
Vn de ces iours ne me die,
Ie t'ay maintenant veincu :
Meurs, galland, c'eſt trop veſcu.

ODE XIX.

Du malheur de receuoir
Vn eſtranger ſans auoir
De luy quelque cognoiſſance,
Tu as fait experiance,
Menelas, ayant receu
Pâris dont tu fus deceu :
Et moy ie la viens de faire,
Qui ore ay voulu retraire
Sottement vn eſtranger
Dans ma chambre & le loger.

Il eſtoit minuict & l'Ourſe
De ſon char tournoit la courſe
Entre les mains du Bouuier,
Quand le ſomme vint lier
D'vne chaine ſommeilliere
Mes yeux clos ſous la paupiere.
Ia ie dormois en mon lit
Lors que i'entr'ouy le bruit
D'vn qui frappoit à ma porte,
Et heurtoit de telle ſorte
Que mon dormir s'en-alla:
Ie demanday, Qu'eſt-ce là
Qui fait à mon huis ſa plainte?
Ie ſuis enfant, n'aye crainte,
Ce me dit-il, & adonc
Ie luy deſſerre le gond
De ma porte verrouillee.
I'ay la chemiſe mouillee
Qui me trempe iuſqu'aux oz,
Ce diſoit, deſſus le doz
Toute nuict i'ay eu la pluie:
Et pource ie te ſupplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller ſeicher vn peu.
Lors ie prins ſa main humide,
Et plein de pitié le guide
En ma chambre & le fis ſeoir
Au feu qui reſtoit du ſoir:
Puis allumant des chandelles,
Ie vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main vn arc Turquois,
Et ſous l'aiſſelle vn carquois.
Adonc en mon cœur ie penſe
Qu'il auoit quelque puiſſance,

Et qu'il falloit m'appreſter
Pour le faire banqueter.
Ce-pendant il me regarde
D'vn œil, de l'autre il prend garde
Si ſon arc eſtoit ſeiché:
Puis me voyant empeſché
A luy faire bonne chere,
Me tire vne fleche amere
Droict en l'œil: le coup de là
Plus bas au cœur deuala:
Et m'y fiſt telle ouuerture,
Qu'herbe drogue ny murmure
N'y ſeruiroient plus de rien.
Voila, Robertet, le bien,
(Mon Robertet qui embraſſes
L'heur des Muſes, & des Graces)
Le bien qui m'eſt ſuruenu
Pour loger vn incognu.

ODE XX.

Qu'on me dreſſe vn autel, que non-per on m'ameine
Trois porcs, & trois agneaux friſez de noire laine,
Qu'on me tire du vin pour verſer dans le feu:
Ie veux faire auiourd'huy publiquement vn vœu
Deuant toute la France, & deuot me contraindre
Par vn ſerment promis de iamais ne l'enfraindre:
« Car par droict de nature vn bon cœur eſt tenu
« De ſouſtenir celuy qui l'aura ſouſtenu.
Or ainſi que le poil de ceſte noire beſte
Craquette dans le feu, ainſi ma chere teſte

I' puisse craqueter, si iamais enuers toy
Constant en mon contract ie te manque de foy.
Te serrant les deux mains, par les Dieux ie te iure
De n'endurer iamais qu'vn sot te face iniure
Sans te vanger ainsi que tu m'as reuangé
Du sot iniurieux qui m'auoit outragé.
Donque, mon cher Magny, que nul ne se hazarde
D'offenser ton renom: car i'en ay pris la garde,
Qui peux monstrer à ceux qui s'en voudroient moquer,
De quel aspre aiguillon ma Muse sçait piquer.
Tandis par cent trauaux poursuy ton entreprise.
« Les Dieux ont la Sueur dauant la Vertu mise,
« Et faut beaucoup grimper ains qu'atteindre au sommet
« Du roc où la Vertu liberale promet
« Apres dix mille ennuis, vne gloire eternelle
A ceux, qui comme toy seront amoureux d'elle,
Et qui desdaigneront d'vn courage hautain
Ces mastins enuieux, qui nous mordent en vain.

ODE XXI.

Lors que ta mere estoit preste à gesir de toy,
Si Iupiter des Dieux & des hommes le Roy
Luy eust iuré ces mots: L'enfant dont tu es pleine,
Sera tant qu'il viura sans douleur & sans peine,
Et tousiours luy viendront les biens sans y songer,
Tu dirois à bon droit Iupiter mensonger.
Mais puis que tu es né, ainsi que tous nous sommes,
A la condition des miserable hommes,
Pour auoir en partage ennuis, soucis, trauaux,
Douleurs, tristesses, soins, tormens, peines & maux,
Il faut baisser le doz, & porter la fortune

Qui vient ſans nul egard à tous hommes commune:
Ce que facilement, patient, tu feras
Quand quelquefois le iour en ton cœur penſeras
« *Que tu n'es Dieu mais homme, & qu'on ne voit au monde*
« *Choſe qui plus que l'homme en miſeres abonde,*
« *Qui plus ſoudain s'eſleue, & qui plus ſoudain ſoit*
« *Tombé quand il eſt haut : & certes à bon droit.*
« *Car il n'a point de force, & ſi touſiours demande*
« *D'attenter plus que luy quelque entrepriſe grande.*
Ce que tu quiers du Roy, Magny, n'eſt pas grand cas:
Et deſia l'eſperance en eſt entre tes bras.
Le iour preſſe ta nuict : pource pren bon courage,
Tu n'as garde de fondre au milieu de l'orage,
Puis que tu as en lieu du bel Aſtre beſſon
Des Spartains, la faueur de ton grand d'Auanſon,
Qui ia pouſſe ta nef ſur la riue deſerte
Pour y payer tes vœux à Glauque & Melicerte.

PALINODIE A DENYSE.

ODE XXII.

Maintenant vne fin, Denyſe,
A mon vers ſcandaleux ſoit miſe
Qui ton cœur a deſpité,
Ou ſoit que rompu tu le noyes,
Que tu l'effaces, ou l'enuoyes
Au feu qu'il a merité.
La mere Cybele inſenſée
N'esbranle pas tant la penſée

De ſon miniſtre chaſtré :
Non Bacchus, non Phœbus enſemble
Le ſein de ſon Preſtre qui tremble
Dedans ſa poitrine entré :
Comme l'ire quand elle enflame
De ſa rage le fond de l'ame,
Qui ne s'eſpouuante pas
Non d'vn couteau, non d'vn naufrage,
Non d'vn tyran, non d'vn orage
Que le ciel darde ça bas.
De chaque beſte Promethée
A quelque partie adiouſtée
En l'homme, & d'art curieux
D'vn doux aigneau fiſt ſon viſage,
Trempant ſon cœur dedans la rage
De quelque lion furieux.
Touſiours l'ire cauſe la guerre,
La ſeule ire a rué par terre
Le mur Amphionien :
Voire & fiſt qu'apres dix ans Troye
(Hector ia tué) fut la proye
Du grand Roy Mycenien.
« Iamais l'humaine coniecture
« N'a preueu la choſe future,
« Et l'œil trop ardant de voir
« Le temps futur qui ne nous touche,
« En ſon auis demeure louche.
« Qui le futur peut ſçauoir ?
Las, ſi i'euſſe preueu la peine
Dont maintenant ma vie eſt pleine,
Ie n'euſſe iamais laſché
Vne Ode d'erreur ſi tachee,
De laquelle t'ayant faſchee
Moy-meſme ie ſuis faſché.

Ores ores ie voy ma faute,
Ie cognois combien elle eſt haute!
Et ie tends les mains, afin
Que ta ſorceliere ſcience
Dont tu as tant d'experience,
Ne mette mes iours à fin.
Ie te ſuppli' par Proſerpine
(De Pluton la douce rapine)
Que courroucer il ne faut,
Et par tes liures qui eſmeuuent
Les Aſtres charmez, & les peuuent
Faire deualler d'enhaut:
Reçoy mes miſerables larmes,
Et me deſlie de tes charmes,
Eſpouuentable labeur:
Deſtourne ton rouet, Preſtreſſe,
Déchante le vers qui me preſſe
Tout le cœur de froide peur.
Telephe Prince de Myſie
Peut bien flechir la fantaſie
D'Achil' pour le ſecourir,
Quand ſa grand' lance Pelienne,
En la meſme playe ancienne
Repaſſa pour le guarir.
D'Vlyſſe la peneuſe troupe
Reboyuant de Circe la coupe
Laiſſa des porcs le troupeau,
Et luy rougiſt dedans la face
L'honneur, & la premiere grace
De ſon viſage plus beau.
Aſſez & trop helas i'endure!
Aſſez & trop ma peine eſt dure!
Mon teint ſouillé par tes eaux
Efface ſa couleur de roſes,

Et mes veines ne ſont encloſes
Sinon que de flaques peaux.
Ma teſte de tes onguents teinte,
Plus blanche qu'vn Cygne s'eſt peinte:
Nul repos mon mal deçoit,
Le iour me poinct, la nuict me preſſe,
Et mon cœur ne fuit la triſteſſe
Que par tes vers il reçoit.
Appaiſe ta voix Marſienne,
Et ſoy que l'amour ancienne
Nous reglue enſemble mieux:
De moy ta colere repouſſe,
Et lors tu me ſeras plus douce
Que la clarté de mes yeux.

ODE XXIII.

Si i'ayme depuis naguiere
Vne belle chamberiere,
Hé, qui m'oſeroit blaſmer
De ſi baſſement aimer?
Non, l'amour n'eſt point vilaine,
Que maint braue Capitaine,
Maint Philoſophe & maint Roy
A trouué digne de ſoy.
Hercule, dont l'honneur vole
Au ciel, aima bien Iole,
Qui priſonniere dontoit
Celuy qui ſon maiſtre eſtoit.

Achille, l'effroy de Troye,
De Briſeïs fut la proye,
Dont ſi bien il s'eſchaufa
Que ſerue elle en trionfa.
Aiax eut pour ſa maiſtreſſe
Sa priſonniere Tecmeſſe,
Bien qu'il ſecouaſt au bras
Vn bouclier à ſept rebras.
Agamemnon ſe vit prendre
De ſa captiue Caſſandre,
Qui ſentit plus d'aiſe au cœur
D'eſtre veincu que veinqueur.
Le petit Amour veut eſtre
Touſiours des plus grands le maiſtre,
Et iamais il n'a eſté
Compagnon de maieſté.
A quoy diroy-ie l'hiſtoire
De Iupiter, qui fait gloire
De ſe veſtir d'vn oiſeau,
D'vn Satyre, & d'vn toreau,
Pour abuſer noz femelles?
Et bien que les immortelles
Soient à ſon commandement,
Il veut aimer baſſement.
L'amour des riches Princeſſes
Eſt vn maſque de triſteſſes:
Qui veut auoir ſes esbas,
Il faut aimer en lieu bas.
Quant à moy, ie laiſſe dire
Ceux qui ſont prompts à meſdire,
Ie ne veux laiſſer pour eux
En bas lieu d'eſtre amoureux.

DE LA FLEVR DE LA VIGNE.

ODE XXIIII.

Ny la fleur qui porte le nom
D'vn mois & d'vn Dieu, ny la rose
Qui dessus la cuisse d'Adon
D'vne playe se vit esclose:
Ny les beaux œillets empourprez
Du teint de Bellonne, ny celle
Fleurette qui parmy les prez
Du nom d'Hyacinthe s'appelle:
Ny celle qu'Aiax enfanta
De son sang vermeil empourprée,
Lors que furieux il planta
Dans son cœur la Troyenne espée:
Ny celle qui iaunit du teint
De la fille trop enuieuse,
En voyant le Soleil atteint
D'vne autre plus belle amoureuse:
Ny celle qui desur le bord
D'vne belle source azurée
Nasquit sur l'herbe apres la mort
De la face trop remirée:
Ny les fleurons que diffama
Venus, alors que sa main blanche
Au milieu du liz enferma
D'vn grand asne le roide manche:

Ny la belle fleur qui se fist
Des larmes de la belle Heleine:
Ny celle que Iunon blanchist
Du laict de sa mammelle pleine,
Quand faisant teter le Dieu Mars
Du bout de sa fraize esgoutée,
Le laict qui s'escouloit espars
Fist au ciel la Voye laictée:
Ne me plaisent tant que la fleur
De la douce Vigne sacrée,
Qui de sa nectareuse odeur
Le nez & le cœur me recrée.
Quand la mort me voudra tuer
(A tout le moins si ie suis digne
Que les Dieux me daignent muer)
Ie le veux estre en fleur de Vigne:
Et m'esbahis qu'Anacreon,
Qui tant a chery la vendange,
Comme vn Poëte biberon,
D'elle n'a chanté la loüange.

ODE XXV.

Tu es vn trop sec biberon
Pour vn tourneur d'Anacreon,
Belleau, & quoy! ceste Comete
Qui naguiere au ciel reluisoit,
Rien que la soif ne predisoit,
Ou ie suis vn mauuais prophete.
Les plus chauds Astres etherez
Ramenent les iours alterez

En ce mois pour nous faire boire:
Boy donques : apres le trespas,
Ombre, tu ne boiras là bas
Que ie ne sçay quelle onde noire.
Mais non, ne boy point, mon Belleau,
Si tu veux monter au tropeau
Des Muses, desur leur montagne:
Il vaut trop mieux estudier
Comme tu fais, que s'allier
De Bacchus & de sa compagne.
Quand auecques Bacchus on ioint
Venus sans mesure, on n'a point
Saine du cerueau la partie.
Donc pour corriger son defaut,
Vn vieil pedagogue il luy faut,
Vn Silene qui le chastie:
Ou les pucelles dont il fut
Nourry, quand lupin le receut
Tout vif de sa mere brustée,
Ce furent les Nymphes des eaux :
« Car Bacchus gaste noz cerueaux,
« Si la Nymphe n'y est mestee.

ODE XXVI.

Escoute du Bellay, ou les Muses ont peur
De l'enfant de Venus ou l'aiment de bon cœur,
Et tousiours pas à pas accompagnent sa trace:
Car celuy qui ne veut les amours desdaigner,
Toutes à qui mieux-mieux le viennent enseigner,
Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grace.

Mais au braue qui met les amours à desdain,
Toutes le desdaignant l'abandonnent soudain,
Et plus ne luy font part de leur gentille veine:
Ains Cleion luy defend de ne se plus trouuer
En leur danse, & iamais ne venir abreuuer
Sa bouche non amante en leur belle fonteine.
Certes i'en suis tesmoin: car quand ie veux louer
Quelque homme ou quelque Dieu, soudain ie sens nouer
La langue à mon palais, & ma gorge se bouche:
Mais quand ie veux d'amour ou escrire ou parler,
Ma langue se desnouë, & lors ie sens couler
Ma chanson d'elle-mesme aisément en la bouche.

ODE XXVII.

Si mes vers semblent doux, s'ils ont eu ce bon-heur
D'honorer ma patrie, ils m'ont rendu l'honneur
Que Clothon m'a filé: & s'ils sont au contraire,
Que me vaudroit, Durban, d'auantage d'en faire?
Ie serois vn grand fol. Si les Destins amis
Double vsufruit de vie à l'homme auoient permis,
L'vn pour viure en plaisir, & l'autre en deplaisance:
Aumoins en sa douleur l'homme auroit esperance
De viure aise à son tour apres le mal finé.
Mais puis que le Destin à l'homme n'a donné
Qu'vne petite vie, encore toute pleine
(Sur tous les animaux) de trauail & de peine:
Respondez moy, chetifs, & pourquoy si souuent
Vous donnez-vous en proye à la fureur du vent,
Afin de rapporter vne barque chargée,
Le naufrage futur de Carpathe ou d'Egée?

Et pourquoy, pauures ſots, pour gaigner le rempart
De quelque froid chaſteau mettez-vous au hazard
Si ſouuent voſtre corps, qui eſt ſi foible & tendre,
Qu'à peine ſe peut-il d'vne fiéure defendre,
Tant s'en faut d'vn canon? & pourquoy tant de fois
Allez-vous mendier des Princes & des Rois
Vne foible & mondaine & chetiue largeſſe,
A fin d'amonceler vne breue richeſſe,
Et ne voyez la mort qui talonne vos pas?
O pauures abuſez, hé ne ſçauez-vous pas
Que vous eſtes mortels? & que la Parque ſage
Vous a de peu de iours borné voſtre voyage?

ODELETTE XXVIII.

Nature fiſt preſent de cornes aux toreaux,
De la crampe du pied pour armes aux cheuaux,
Aux poiſſons le nouër, & aux aigles l'adreſſe
De trancher l'air ſoudain, aux liéures la viſteſſe,
Aux ſerpens le venin enueloppé dedans
Leur queuë & leur genciue, & aux lions les dens,
A l'homme la prudence: & n'ayant plus puiſſance
De donner comme à l'homme, aux femmes la prudence,
Leur donna la beauté, pour les ſervir en lieu
De piſtoles, de dars, de lances & d'eſpieu:
Car la beauté, Nicot, d'vne plaiſante dame
Surmonte hommes & Dieux, les armes & la flame.

ODE XXIX.

Nous viuons, mon Belleau, vne vie ſans vie:
Nous mortels qui viuons, nous ſeruons à l'enuie,
Nous ſeruons aux faueurs, & iamais nous n'auons
Vn ſeul repos d'eſprit tandis que nous viuons.
« De tous les animaux qui marchent ſur la terre,
« L'homme eſt le plus chetif: car il ſe fait la guerre
« Luy-meſmes à ſoy-meſme, & n'a dans ſon cerueau
« Autre plus grand deſir que d'eſtre ſon bourreau.
Regarde ie te pri le bœuf qui d'vn col morne
Traine pour nous nourrir le ioug deſſus la corne:
Bien qu'il ſoit ſans raiſon, gros & lourd animal,
Iamais de ſon bon gré n'eſt cauſe de ſon mal,
Ains d'vn cœur patient le labeur il endure,
Et la loy qu'en naiſſant luy ordonna Nature.
Puis quand il eſt au ſoir du labeur deſtié,
Il met pres de ſon ioug le trauail oublié,
Et dort ſans aucun ſoing iuſqu'à tant que l'Aurore
Le reſueille au matin pour trauailler encore.
Mais nous pauures chetifs, ſoit de iour, ſoit de nuit,
Touſiours quelque triſteſſe eſpineuſe nous ſuit
Qui nous lime le cœur: ſi quelqu'vn eſternue,
Nous ſommes courroucez: ſi quelqu'vn par la rue
Paſſe plus grand que nous, nous treſſuons d'ahan:
Si nous oyons crier de nuict quelque chouan,
« Nous heriſſons d'effroy: bref à la race humaine
« Touſiours de quelque part luy ſuruient quelque peine:
« Car il ne luy ſuffiſt de ſes propres mal-heurs
« Qu'elle a dés le berceau, mais elle en cherche ailleurs.

« *Faueur, procez, amour, la rancœur, la feintiſe,*
« *L'ambition, l'honneur, l'ire & la conuoitiſe,*
« *Et le ſale appetit d'amonceler des biens,*
« *Sont les maux eſtrangers que l'homme adiouſte aux ſiens.*

ODE XXX.

Quand l'homme ingrat feroit tous les iours ſacrifice
D'vne hecatombe aux Dieux, fraudé de ſon ſeruice,
Ne ſeroit eſcouté: car leurs yeux deſtournez
Ne ſe voudroient ſouiller de ſes preſens donnez:
Tant l'homme ingrat deſplaiſt aux Dieux qui tout preuoyent,
Et qui de leurs tonneaux bien & mal nous enuoyent.
Si i'eſtoy, Lomenie, ingrat en ton endroit,
La Muſe deſormais retiue ne voudroit
Venir à mes chanſons, & pour-neant ſa traſſe
Ie ſuiuroy, ſur le mont du cheuelu Parnaſſe:
Pour-neant ie boiroy des flots Aoniens,
En vain ie dormirois és antres Theſpiens,
En vain ie nommeroy ſon nom par les riuages:
Car elle me fuiroit dans les foreſts ſauuages,
Elle & toutes ſes ſœurs, comme ne voulant pas
Suiure d'vn homme ingrat ny la voix ny les pas.
Pource Pindare feint que le damné Tantale
Admoneſte à bon droit parmy l'ombre infernale
Chacun debteur de rendre à ſon tour le bienfait
Qu'vn autre au parauant, amy luy aura fait.
Quand ie t'auroy donné les threſors de l'Aſie,
Ie n'auroy reſpondu à ceſte courtoiſie
Dont tu m'as obligé de telle ſorte à toy,
Que la mort ne perdra les graces que i'en doy

Non certes à toy ſeul, mais enſemble à ton frere,
Que Calliope eſtime, & qu'Apollon reuere:
Car tant que mes chanſons auront quelque pouuoir,
Ie veux qu'à noz neueux elles facent ſçauoir
D'âge en âge ſuiuant (pour euiter l'offenſe
Où tombent les ingrats) qu'en ſeule recompenſe
De tant d'honneſtetez dont tu m'as rendu tien,
Ie ne t'ay rembourſé, ny n'ay peu, d'autre bien
Que du bien des neuf Sœurs: bien, qui pauure ne cede
Aux plus riches treſors que l'Orient poſſede.

FIN DV SECOND LIVRE.

LE TROISIESME LIVRE

DES ODES.

AV ROY HENRY II.

ODE I.

Comme on voit la nauire attendre bien ſouuent
Au premier front du port la conduite du vent
Afin de voyager, hauſſant la voile enflée
Du coſté que le vent ſa poupe aura ſouflée:
Ainſi, PRINCE, *ie ſuis ſans bouger attendant*
Que ta faueur royale aille vn iour commandant
A ma nef d'entreprendre vn chemin honorable
Du coſté que ton vent luy ſera fauorable.
Car ſi tu es ſa guide, elle ſera ſans peur
De trouuer deſſous l'eau, non le rocher trompeur,
Non les bancs perilleux des ſablonneuſes rades,
Non pas Scylle, ou Charybde, ou les deux Symplegades:

Mais ſeurement voguant ſans crainte d'abyſmer,
Ioyeuſe, emportera les Muſes par la mer,
Qui pour l'honneur de toy luy monſtreront la voye
D'aller bien loin de France aux riuages de Troye,
Et là ſous les monceaux de tant de murs veincus
Déterrer les honneurs du fils d'Hector Francus:
Lequel en s'embarquant ſous ta conduitte, Sire,
Au haure de Buthrote à la coſte d'Epire,
Deuiendroit hazardeux au milieu des dangers
Des Gregeois ennemis, & des flots eſtrangers,
Gaignant la mer Euxine, & l'emboucheure large
Où le cornu Danube en la mer ſe deſcharge:
De là, contre ſes eaux, coſtoyant les Gelons,
Les Goths, les Thomiens, les Getes, les Polons,
Aborder en Hongrie, & là baſtir la ville
De Sicambre au giron d'vne plaine fertile.
Là, quittant la nauire à l'abandon des flots
Ie deuiendrois maçon, & chargerois mon dos
De mainte groſſe pierre aux compas agencée,
Pour aider à baſtir ſa ville commencée.
Mais quand deſia les murs ſeroient paracheuez,
Et qu'on verroit au ciel les Palais eſleuez,
Et quand plus les Troyens s'aſſeureroient à l'heure
D'y auoir pour iamais arreſté leur demeure:
Las! il faudroit quitter ce baſtiment ſi cher,
Et par deſtin ailleurs autres maiſons chercher.
Car Cerés dedaignée à grand tort courrouſſée
Contre eux d'auoir ſans feu ſa chapelle laiſſée,
Gaſteroit la campagne, & d'vn cœur deſpité
La famine eſpandroit par toute la cité.
Alors du pere Hector la reſſemblance palle,
La nuict par le congé de la Royne infernalle,
Prendroit à l'impourueu & la bouche & les yeux
Et la voix d'Amyntor grand Augure des Dieux,

Et admonesteroit son enfant d'aller querre
Dessus les bords de Seine, autre nouuelle terre,
Et que là, pour l'honneur de son oncle Páris,
Bastiroit pour iamais la ville de Paris,
Ville, que ses neueux & sa Troyenne race
Tiendroient de main en main pour leur royale place.
Il me semble desia que i'oy de toutes pars
Desloger ton Francus, & la voix des soldars,
Et le hanissement des cheuaux, & la tourbe
Des vieux peres laissez sur le riuage courbe,
Et le cry des enfans, & les pleurs soucieux
Des femmes enuoyer vn bruit iusques aux cieux.
Mais pour cela Francus ne cede à la fortune,
Ains deçà & delà ses soldars importune
De vestir le harnois, & haut apparoissant
Entre tous ses guerriers, comme vn grand pin croissant
Sur les menus cyprez, saccage la campagne,
Et desfie au combat les Princes d'Allemagne.
Les champs de Franconie en armes il passa,
Et son nom pour iamais à la terre laissa:
Passa le Rhin Gaulois, la Moselle, & la Meuse,
Et vint planter son camp dessus la riue herbeuse
De Marne au cours tortu, & de là descendant
Où Seine de sa corne vn trac se va fendant,
Fonda dedans vne isle au milieu d'vne plaine
La ville de Paris, qui pour lors n'estoit pleine
Que de buissons & d'herbe, & ses grands Palais d'or
Comme ils font auiourd'huy, n'y reluisoient encor.
Tous les Rois gouuerneurs de la Gauloise terre,
Si tost qu'il arriua, luy manderent la guerre,
Et qu'il ne falloit pas qu'vn estranger banny
Se ramparast ainsi d'vn tel pays garny
D'hommes & de cheuaux, qui plus-tost que tempeste
Vn orage ferré verseroient sur sa teste.

Mais luy qui reſembloit ſon pere courageux,
Ne pouuant endurer leurs propos outrageux,
Premier les aſſaillit, & leur donna la fuite,
Ayant pris à Beauuais Bauo pour ſa conduite.
Preſques vn an entier contre eux il batailla,
Et mille fois en proye à la mort ſe bailla,
Tant il y eut de peine, ains que Francus en France
Semaſt de tes ayeux la premiere naiſſance!
De ce vaillant Francus les faits ie deſcrirois
Et apres ſes vertus les vertus ie dirois
Des Rois iſſus de luy, qui iuſqu'aux Pyrenées
Et iuſqu'aux bords du Rhin les Gaules ont bornées,
Et, braues, ſe ſont faits par l'effort de leurs mains
De tributaires francs des Empereurs Romains.
Apres de pere en fils par vne meſme trace
Ie viendrois aux Valois, les tiges de ta race.
Mais quand remply d'ardeur ie chanterois de toy,
Vn eſprit plus qu'humain me rauiroit de moy,
Et rien, ſinon Phœbus, & ſa fureur diuine,
Ne pourroit reſpirer ma bouillante poitrine:
Ie m'irois abreuuer és ruiſſeaux Pegaſins,
Et m'endormant à part dans leurs antres voiſins,
Ie ſongerois comment les Françoiſes Charites,
Hautes, egaleroient mes vers à tes merites:
Et peut eſtre qu'vn iour ie te dirois ſi bien,
Que l'honneur d'vn Achille auroit enuie au tien.
« En vain certes en vain les Princes ſe trauaillent,
« En vain pour triompher l'vn à l'autre bataillent
« Si apres cinquante ans fraudez de leur renom
« Le peuple ne ſçait point s'ils ont veſcu ou non.
Ce n'eſt rien (mon grand Roy) d'auoir Bolongne priſe,
D'auoir iuſques au Rhin l'Allemagne conquiſe,
Si la Muſe te fuit, & d'vn vers ſolennel
Ne te fait d'âge en âge aux peuples eternel.

« *Les Palais, les citez, l'or, l'argent & le cuiure*
« *Ne font les puiſſans Rois ſans les Muſes reuiure :*
« *Sans les Muſes deux fois les Rois ne viuent pas,*
« *Ains deſpouillez d'honneur ſe lamentent là bas*
« *Aux riues d'Acheron : ſeulement ceſte gloire*
« *Eſt de Dieu concedée aux filles que Memoire*
« *Conceut de Iupiter, pour la donner à ceux*
« *Qui attirent par dons les Poëtes chez eux.*
Tout le riche butin, toute la belle proye
Que les deux freres Grecs auoient conquiſe à Troye,
Eſt perie auiourd'huy, & ne cognoiſtroit lon
Achille, ny Patrocle, Aiax, n'Agamemnon,
Ny Rheſe, ny Glaucus, ny Hector, ny Troile,
Et tant de gens vaillans perdus deuant la ville
Seroient comme de corps, de gloire déueſtus,
Si la Muſe d'Homere euſt celé leurs vertus :
Ainſi que vignerons qui ont és mains l'empoule
A force de becher, ſeroient parmy la foule
Des eſprits incognus, & leur vertu qui luit,
Seroit enſeuelie en l'eternelle nuit.
Donques pour engarder que la Parque cruelle
Sans nom t'enſeueliſſe en la nuit eternelle,
Touſiours ne faut auoir à gage des maçons
Pour transformer par art vne roche en maiſons,
Et touſiours n'acheter auecques la main pleine
Ou la medale morte, ou la peinture vaine :
Mais il faut par bien-faits & par careſſe d'yeux
Tirer en ta maiſon les miniſtres des Dieux
Les Poëtes ſacrez, qui par leur eſcriture
Te rendront plus viuant que maiſon ny peinture.
Entre leſquels (mon Roy) de ſi peu que ie puis,
Ton deuôt ſeruiteur dés enfance ie ſuis,
Comme le nourriſſon de ta grandeur proſpere,
Qui ſeule m'a nourry, mes freres, & mon pere.

Pour toy (mon Roy) pour toy, hardy i'entreprendrois
De faire en armes teste à la fureur des Rois,
Et de rauir des poings à Iupiter la foudre:
Pour toy seul ie mettray dedans les yeux la poudre
A tous mes enuieux, s'il plaist à ta grandeur
(Si digne au-moins i'en suis) de me faire tant d'heur
Qu'vn iour me commander (d'vn seul clin) que ie face
Ma Franciade tienne, où la Troyenne race
De Francus ton ancestre, où les faits glorieux
De tant de vaillans Rois qui furent tes ayeux,
Où mesmes tes vertus y luiront euidantes
Comme luisent au ciel les estoiles ardantes.
De Henry sois Auguste & magnifique Roy.
Me chargeant de tel faix, liberal donne-moy
Honneurs, biens & faueurs, & pour la recompense
Ie t'appreste vn renom & à toute la France,
Qui vif, de siecle en siecle à iamais volera,
Tant qu'en France François ton peuple parlera.

A LA ROYNE

Catherine de Medicis, mere du Roy.

ODE II.

Mere des Dieux ancienne
Berecynthe Phrygienne,
A qui cent Prestres ridez
Font auecques cent Menades
Au son du buis, des gambades
Au haut des sommets Idez:

Laiſſe laiſſe ta couronne
Que mainte tour enuironne,
Et ton myſtere Orgien,
Et plus à ton char n'attache
Tes grands lions, & te cache
Dans ton antre Phrygien.
Vne autre mere nouuelle,
Vne autre mere Cybelle
Nous eſt tranſmiſe des cieux,
Qui plus que toy bien-heureuſe
Se voit mere plantureuſe
D'vn petit peuple de Dieux.
Iunon en pompe ſi grande
Ne fend la celeſte bande
Qui luy courbe les genoux,
Quand elle graue matrone
Se va ſeoir aupres du throne
De ſon frere ſon eſpoux:
Comme toy Iunon de France,
Graue en royale apparance
Fens la tourbe des François,
T'allant ſeoir à la main deſtre
De ton eſpoux noſtre maiſtre,
Le meilleur de tous les Rois:
Duquel apres mainte annee
Tu conceus par deſtinee
Vne abondance d'enfans,
Qui diuiſeront le monde,
Et de ſa grand'maſſe ronde
Seront les Rois triomphans.
Mais d'autant que plus d'affaire
Et plus d'ans tu mis à faire
L'enfant que premier tu feis,
Pour le delay de ſon eſtre,

D'autant plus grand il doit eſtre
Que le reſte de tes fils.
Car comme Alcide differe
De proüeſſes à ſon frere,
Conceu par trois nuicts de temps,
Ton fils aura d'auantage
Que ſes freres de courage
Qui mit à naiſtre ſept ans.
Tout auſſi toſt que Lucine
Euſt fortuné ta geſine,
Et que l'enfant nouueau-né
De ſa douce voix premiere
Euſt ſalué la lumiere
Du iour à chacun donné,
Tu n'as pas, comme fiſt Rhée,
A la pierre deuorée
Le corps de ton fils changé,
De peur que ne le perdiſſes,
Et le perdant ne le viſſes
Par vn Saturne mangé.
Et ne l'as porté ſecrete,
Dedans vn antre de Crete,
Afin qu'il veſquiſt de miel,
Afin auſſi que ſa léure
Suçaſt le laict de la Chéure
Que depuis il mit au ciel:
Et que les Cretois gendarmes
S'entrechoquant de leurs armes
En dauſant fiſſent vn ſon
Parmy l'antre ſolitaire,
Pour engarder que le pere
N'entr'ouyſt ſon enfançon.
Mais tu l'as, Royne treſſage,
Porté de ſon premier âge

Non à Nede, non auſſi
Aux compagnes Dictéennes,
Non aux Nymphes Meliennes
Pour en prendre le ſouci:
Mais à Durfé, qui radreſſe
Les fautes de ſa ieuneſſe
Par vn art induſtrieux,
Et comme en la cire tendre
En cent façons luy fait prendre
Les vertus de ſes ayeux.
Ores vne ombre il exerce
D'vne bataille diuerſe,
Et tenant le fer en main
Les ſiens au combat il ſerre,
Et braue, eſmeut d'vne guerre
La figure faite en vain:
Ores les cheuaux il donte,
Et leur bruteſſe ſurmonte
Par vn doux commandement,
Ores dontez il les guide
Et leur attache à la bride
Vn humain entendement:
Ores ſa voix il façonne,
Et de ſes doigts le luth ſonne,
Doigts qui toſt doiuent darder
Les armes de telle ſorte,
Que l'Eſpagne, tant ſoit forte,
Ne les pourra retarder.
Mais cela ne le deſtourne
Qu'à ſon Durfé ne retourne
Ouyr ſes mots fructueux:
Ainſi l'enfançon Achille
Eſcoutoit la voix vtile
Du Centaure vertueux,

Apres que Thetis la belle
Eut bruſlé ſa peau mortelle,
Et caché dans ſon giron
L'enleuant de l'eau ſalée,
L'eut ſans le ſceu de Pelée
Mis en l'antre de Chiron.
Mais laiſſons ce Peleïde,
Et ſa mere Nereïde,
Chiron, & l'antre Pholois,
Et ces hiſtoires eſtranges,
Et re-diſons les louanges
Du diuin ſang de Valois.
Oy donque, Royne, & t'amuſe
A l'oracle de ma Muſe
Qui va chanter tes honneurs,
Et de tes enfans nos Princes,
Et de combien de prouinces
Le ciel les ſera Seigneurs.

A MONSIEVR LE DAVPHIN.

ODE III.

Que pourroy-ie, moy François,
Mieux celebrer que la France,
Le pays à qui ie dois
Le bon-heur de ma naiſſance?
Et comme oubliroy-ie auſſi
En le celebrant, la race
De ſon Roy, qui tient icy
Apres Dieu la plus grand'place?

Que me vaudroit de chanter
Ces vieilles fables passées,
Qui ne seruent qu'à tenter
L'esprit de vaines pensées?
Qui est celuy qui n'a sçeu
De Pelops l'ardente flame,
Le traistre Oenomas deceu,
Et les nopces d'Hippodame?
Ores ie veux esprouuer
Autre fable plus nouuelle
Que ces vieilles, pour trouuer
Vne autre gloire plus belle
Qui desia se donne à moy,
Si iusqu'aux pays estranges
Du fils aisné de mon Roy
Ie veux pousser les loüanges.
Mais moy qui suis coustumier
Brouiller mes vers à la mode
De Pindare, de qui premier
Commenceray-ie mon Ode?
Commenceray-ie à l'enfant,
Ou par les faits de son pere,
Ou par le nom triomphant
De sa tante, ou de sa mere?
I'oy Iupiter qui defend
Ne commencer par le pere,
Par la tante, ou par l'enfant,
Mais par le nom de sa mere.
Donq puis qu'vn Dieu me defend
Ne commencer par le pere,
Les vers qui sont à l'enfant,
Commenceront par la mere:
Laquelle de quatorze ans
Portoit aux bois la sagette,

La robe & les arcs duiſans
Aux pucelles de Taygette:
Son poil au vent s'esbatoit
D'vne ondoyante ſecouſſe,
Et ſur le flanc luy batoit
Touſiours la trompe & la trouſſe.
Touſiours dés l'aube du iour
Alloit aux foreſts en queſte,
Ou de filets tout autour
Cernoit le trac d'vne beſte,
Ou prenoit les cerfs au cours,
Ou par le pendant des roches
Sans chiens aſſailloit les ours,
Et les ſangliers aux dents croches.
Vn iour qu'elle auoit chaſſé
Long temps vn ſanglier ſauuage,
Repoſa ſon corps laſſé
Deſſus les fleurs d'vn riuage:
Elle pend ſon arc Turquois,
Recoiffe ſa treſſe blonde,
Met pour cheuet ſon carquois,
Puis s'endort au bruit de l'onde.
Les ſouſpirs qui repouſſoient
Du ſein la iumelle pomme,
Et ſes yeux qui languiſſoient
Dans la pareſſe du ſomme,
Les amours qui eſuentoient
La ſommeillante poitrine,
De plus en plus augmentoient
Les graces de Catherine.
Iupiter la vit des cieux
(Mais eſt-il rien qu'il ne voye?)
Puis d'vn ſoin ambicieux
Souhaita ſi douce proye:

Car Amour qui s'eſcouloit
Doucement en ſes mouëlles,
Ses oz cogneuz luy bruloit
De mille flames nouuelles.
Adonc luy ſentant là haut
Au cœur l'amoureuſe playe,
C'eſt ores (dit-il) qu'il faut
Que pour me guerir i'eſſaye
D'aller voir celle là bas
Qui tient ma liberté priſe:
Ma Iunon ne ſçaura pas
Pour ce coup mon entrepriſe.
A grand' peine auoit-il dit,
Qu'ardant d'approcher s'amie,
De ſon throne deſcendit
Pres de la Nymphe endormie:
Et comme vn Dieu qui ſentoit
D'amour la poignante rage,
A la force s'appreſtoit
De rauir ſon pucellage.
Mais Arne qui l'entre-vit,
Pouſſant l'eau de ſon eſpaule,
Hors des flots la teſte mit
Ceinte de ioncs & de ſaules:
Et deſtournant ſes cheueux
Qui flotoient deuant ſa bouche,
Defend au Prince amoureux
Qu'à la pucelle il ne touche.
Si tu n'as deſir de voir
(Dit le fleuue) ta puiſſance
Serue deſſous le pouuoir
Du fils qui prendroit naiſſance
De ceſte Nymphe & de toy:
Et ſi touſiours tu veux eſtre

Des Dieux le pere & le Roy,
Sans attendre vn plus grand maiſtre,
Ceſſe ceſſe de tanter
Faire ceſte vierge mere,
Qui doit vn iour enfanter
Vn fils plus grand que ſon pere,
Fils qui donnera ſes lois
Soit en paix, ou ſoit en guerre,
Aux tourbes des autres Rois
Qui ſous luy tiendront la terre.
Vn Prince en Gaule eſt nourry,
Né de ſemence royale,
Qui doit eſtre ſon mary,
Elle ſa femme loyale:
D'elle & de luy ſortira
Ce fils heritier de France,
Qui ciel & terre emplira
Des prouëſſes de ſa lance.
Les Parques au front ridé,
D'Erebe & de la Nuict nées,
Ont main à main deuidé
L'arreſt de ces deſtinées.
A tant le fleuue plongea
Au plus creux de l'eau ſa teſte,
Et l'amoureux deſlogea
Fraudé de ſa douce queſte.
Apres le terme parfait
Predit par la voix diuine,
Le mariage fut fait
De ceſte Nymphe diuine:
Sept ans peurent s'abſenter
Ains qu'elle fuſt accouchee
Du fils, dont ie vais chanter
La loüange non touchée.

Escoute vn peu, fils aisné,
Honneur de France & d'Itale,
Le bien qui t'est destiné
Par ordonnance fatale.
Quand ia ton pere sera
Las de mener les gendarmes,
Et que vieillard cessera
D'effroyer le monde en armes :
Adonc vaillant tu tiendras
Sous luy d'Europe la bride,
Et sous luy tu seruiras
A ses gendarmes de guide,
Et ensemble fort & fin
En mainte ruse guerriere,
Humble tu mettras à fin
Les mandemens de ton pere.
Et s'il reste quelque Roy
Qu'il n'ait eu loisir de prendre,
Fait esclaue dessous toy
François tu le feras rendre :
Tu penseras en ton cœur
D'acquerir l'Europe encore,
Et de te faire veinqueur
Des Gades iusqu'au Bosphore.
Ces grans peuples reculez
A l'escart de nostre monde,
Des flots de Thetis salez
Couronnez tout à la ronde,
Et ceux qu'on voit habiter
Les Orcades Escossoises,
N'auront cœur de resister
Contre tes armes Françoises.
Les grands cloistres Pyrenez
Desuoyez en mil entorses,

De tes ſoudars obſtinez
Ne pourront tromper les forces,
Ny les grand's citez ton feu,
Que toy pillant les campagnes
En armes, tu ne ſois veu
Le Monarque des Eſpagnes.
Ny les Alpes au grand front,
Ny l'Apennin qui diuiſe
L'Italie, ne pourront
Retarder ton entrepriſe
Lors que, trainant auec toy
Tant de legions fidelles,
Tu ne te couronnes Roy
Des Itales maternelles.
De là tirant plus auant
Vers l'Allemagne terrible,
De la part où plus le vent
D'Aquilon ſe monſtre horrible,
Tu donteras les Gelons,
Et ceſte froide partie
Que poſſedent les Polons,
Les Goths, & ceux de Scythie.
Pouſſant outre, tu prendras
La Thrace, & par ta prouëſſe
Tes bornes tu planteras
Iuſqu'au deſtroit de la Grece:
Puis en France retourné,
Dedans Paris ta grand' ville
Tu triompheras orné
De tant de proye ſeruile.
Ton pere deſia chenu
D'auoir trop mis la cuirace,
D'vn grand aiſe detenu
Fera raieunir ſa face,

Et dedans ſon throne aſſis
Sentira mille lieſſes
D'eſtre pere d'vn tel fils
Heritier de ſes proüeſſes.
Ainſi qu'à Rome Ceſar
Triomphant d'vne victoire,
Haut t'aſſoiras dans vn char
Deſſus vn ſiege d'yuoire:
Deux courſiers blancs haniront
D'vne longue voix aigue,
Qui ton beau char traineront
En triomphe par la rue.
Tes cheueux ſeront liez
De Palme torſe en couronne,
Et bas ſeront ſous tes piez
Les ferremens de Bellonne:
Le Ciel qui s'esbahira
Du bon-heur de tant de choſes,
Prodigue te remplira
Le ſein de liz & de roſes.
Là francs de peur tes ſoudars
Marchans au ſon des trompettes,
Te ru'ront de toutes pars
Mille ioyeuſes ſornettes,
Et parez de Lauriers verds
Diront aux tourbes preſſées
Les maux qu'ils auront ſoufferts
En tant de guerres paſſées.
Tout le peuple lô crira,
Rien qu'lô par l'aſſemblée
Le peuple ne re-dira
D'vne ioye redoublée:
Le meneſtrier reſonnant,
Des chantres la douce preſſe

Autres mots n'iront ſonnant
Que l'Iô plein d'allegreſſe.
En ordre les Rois veincus
Iront en diuerſe mine,
Trainez deſſus leurs eſcus
Deuant ta pompe diuine:
Les vns auront les yeux bas,
Les autres leuant les faces,
A leur mal ne ſongeant pas,
Remaſcheront des menaces.
Les vns au col ſecou'ront
Les liens d'vne chaiſne orde,
Les autres les bras auront
Serrez au doz d'vne corde:
Aux autres ſelon les faits
De leurs fautes deſloyales,
Diuers torments ſeront faits
A leurs miſeres Royales.
Là ſeront peints les chaſteaux,
Les ports & les villes priſes,
Les grands foreſts & les eaux,
Et les montagnes conquiſes:
Le vieil Apennin ſera
Portrait d'vne face morne,
Le Rhin veincu cachera
Entre les roſeaux ſa corne.
Deuant ton char bien-tournant
Marchera la Renommée,
Qui ton bruit ira cornant
De ſa trompette animée:
Et moy qui me planteray
Deuant ſes pieds pour eſcorte,
Comme elle ie chanteray
Ta louange en telle ſorte:

Prince bien-aimé des Dieux,
Antique race de Troye,
Sous qui la faueur des cieux
Toute Europe a miſe en proye,
Triomphe, & voy ta cité
Qui deuotieuſe appreſte
A ta ieune Deité
Vne ſolennelle feſte.
Bien que tes freres & toy
La terre ayez departie,
Et qu'aiſné tu ne ſois Roy
Que de la moindre partie:
Le ciel pourtant a voulu
Que ſur toutes tu la prinſes,
Et la prenant t'a eſleu
Le Seigneur des autres Princes.
Ils ont choiſi pour leurs pars,
L'vn les parfums d'Arabie,
L'autre les ſablons eſpars
De la bouillante Libye:
Mais tu as Roy plus heureux
Choiſi les terres fertiles,
Pleines d'hommes valeureux,
Pleines de ports & de villes.
Celuy qui peut raconter
Tes victoires tres-fameuſes,
Celuy peut les flots conter
De noz riues eſcumeuſes:
Car bien peu bien peu s'en faut
Que ta maieſté Royale
Du Iupiter de là haut
L'autre maieſté n'egale.
Iamais à chanter ton los
Ie n'auray la bouche cloſe,

Fussé-ie là bas enclos
Aux lieux où la mort repose:
Tousiours ie diray ton nom,
Et mon ame vagabonde
Rien ne chantera sinon
Tes louanges par le monde.
Ainsi diray-ie, & ta main
Iusqu'au Palais honorable
Conduira tousiours le frain
De ton haut char venerable:
Là t'assoyant au milieu
Sur des marches esleuées,
Tu rendras graces à Dieu
Pour tes guerres acheuées.
Puis ayant de toutes pars
Fermé de cent chaisnes fortes
De l'ouuert temple de Mars
L'horrible acier de cent portes,
Tu feras egal aux Dieux
Ton regne, & par ta contrée
Fleurir la Paix, & des cieux
Reuenir la belle Astrée.

A MONSEIGNEVR le Duc d'Orleans.

ODE IIII.

Prince, tu portes le nom
De renom
Du Prince qui fut mon maistre,
De Charles, en qui les Dieux

Tout leur mieux
Pour chef-d'œuure firent naiſtre.
Naguiere il fut comme toy
Fils de Roy,
Ton grand-pere fut ſon pere,
Et Henry le tres-chreſtien
Pere tien
L'auoit eu pour ſecond frere.
A peine vn poil blondelet,
Nouuelet,
Autour de ſa bouche tendre
A ſe frizer commençoit,
Qu'il penſoit
De Ceſar eſtre le gendre.
la braue, ſe promettoit
Qu'il eſtoit
Duc des Lombardes campagnes,
Et qu'il verroit quelquefois
Ses fils Rois
De l'Italie & des Eſpagnes.
Mais la mort qui le tua,
Luy mua
Son eſpouſe en vne pierre:
Et pour tout l'heur qu'il conceut,
Ne receut
Qu'à peine ſix pieds de terre.
Comme on voit au poinct du iour
Tout autour
Rougir la roſe eſpanie,
Et puis on la voit au ſoir
Se dechoir
A terre toute fanie:
Ou comme vn liz trop laué,
Agraué

D'vne pluyeuſe tempeſte,
Ou trop fort du chaud atteint
Perdre teint,
Et languir à baſſe teſte:
Ainſi ton Oncle en naiſſant,
Periſſant
Fut veu preſque en meſme eſpace,
Et comme fleur du Printemps,
En vn temps
Perdit la vie & la grace.
Si pour eſtre nay d'ayeux
Demy-Dieux,
Si pour eſtre fort & iuſte,
Les Princes ne mouroient pas,
Le treſpas
Deuoit eſpargner Auguſte.
Iupiter & ce Romain
De leur main
Departirent tout le monde:
A l'vn en part le ciel vint,
L'autre print
Pour ſa part la terre & l'onde.
Si ne veinquit-il l'effort
De la mort,
Par qui tous veincus nous ſommes.
Car auſſi bien elle prend
Le plus grand
Que le plus petit des hommes.
La mort frapant de ſon dard
« N'a eſgard
« A la maieſté Royale:
« Les Empereurs aux bouuiers,
« Aux leuiers
« Les grands Sceptres elle egale.

Et le Nocher importun
Vn chacun
Presse en sa nacelle courbe,
Et sans honneur à la fois
Met les Rois
Pesle-mesle auec la tourbe.
Mais or' ie reuiens à toy
Fils de Roy,
Petit neueu de mon maistre,
De Charles, en qui les Dieux
Tout leur mieux
Pour chef-d'œuure firent naistre.
Comme vn bel Astre luisant
Conduisant
Au ciel sa voye cognue,
Se cache sous l'Ocean
Demy an
Auec Thetis la chenue:
Puis ayant laué son chef
Derechef
Remonstre sa face claire,
Et plus beau qu'auparauant
S'esleuant
Sur nostre orizon esclaire:
Ainsi ton oncle en mourant,
Demourant
Sous la terre quelque année,
Derechef est retourné
Dans toy, né
Sous meilleure destinée.
Il s'est voilé de ton corps,
Saillant hors
De la fosse tenebreuse,
Pour viure en toy doublement

Longuement,
D'vne vie plus heureuſe.
Car le deſtin qui tout peut,
Ne te veut
Comme à luy trancher la vie,
Ains que voir par tes vertus
Abatus
Sous toy les Rois de l'Aſie.
Dieu qui voit tout de là-haut
Ce qu'il faut
Aux perſonnes iournalieres,
A party ce monde eſpars
En trois pars,
Pour toy ſeul & pour tes freres.
Ton premier aiſné François
Sous ſes lois
Regira l'Europe ſienne:
D'Afriq' ſera couronné
Ton puiſné,
Toy de la terre Aſienne.
Car quand l'âge homme parfait
T'aura fait,
(Comme laſon fiſt en Grece)
Tu tri'ras les plus vaillans
Bataillans
De la Françoiſe ieuneſſe:
Puis mettant la voile au vent,
Enſuiuant
De Brenne l'antique trace,
Tu iras (couurant les eaux
De vaiſſeaux)
En l'Aſie prendre place.
Là dés le premier abort
Sur le port

A cent Rois tu feras teſte,
Et captifs deſſous tes bras,
Tu prendras
Leurs terres pour ta conqueſte.
Ceux qui ſont ſous le reſueil
Du Soleil,
Ceux qui habitent Niphate,
Ceux qui vont d'vn bœuf ſuant
Remuant
Les gras riuages d'Euphrate:
Ceux qui boiuent dans le ſein
Du lourdain
De l'eau tant de fois courbee,
Et tout ce peuple odorant
Demeurant
Aux ſablons de la Sabee:
Ceux qui ont en bataillant
L'arc vaillant,
Quand ils ſont tournez derriere,
Et ceux qui toutes ſaiſons
Leurs maiſons
Roulent ſur vne ciuiere:
Ceux qui d'vn acier mordant
Vont tondant
De Gange les doux riuages,
Et ceux qui hantent aupres
Les foreſts
Des vieux Arcades ſauuages:
Ceux qui vont en labourant
Déterrant
Tant d'oz és champs de Sigée,
Et ceux qui plantez ſe ſont
Sur le front
D'Helleſponte & de l'Egee:

De ces peuples, bien que forts,
Tes efforts
Rendront la force perie,
Et veincus t'obeyront,
Et feront
Vaſſaux de ta Seigneurie.
A ce grand Prince Thebain
(Dont la main
Print les Indes admirables)
Egal Roy tu te feras,
Tu auras
Sans plus les mœurs diſſemblables.
Car ſi toſt qu'il les defit,
Il leur fit
Sentir ſa vineuſe rage,
Et de ſes cris Orgieux,
Furieux,
Leur tempeſta le courage.
De peaux il les entourna,
Il orna
De pampre leur folle teſte,
Et trepignant au milieu,
Ce fol Dieu
Forcenoit apres ſa feſte.
Mais toy Prince mieux inſtruit,
En qui luit
Des vertus l'antique reſte,
Chreſtien, leur feras ſçauoir
Le deuoir
D'vne autre loy plus celeſte.
Briſant les Idoles feints
De tes mains,
De leurs Dieux tu ſeras maiſtre,
Et ruant leurs temples bas,

Tu feras
La Loy de IESVS *renaiſtre.*
Puis eſtant de tout coſté
Redouté
Pour ta fortune proſpere,
Iras au bout du Leuant
Eſleuant
Cent Coloſſes à ton pere.

A MONSEIGNEVR
le Duc d'Alençon.

ODE V.

Tant ſeulement pour ceſte fois,
Polymnie ma douce Muſe,
Ce dernier labeur de mes dois
Ta lyre d'or ne me refuſe.
Il me ſouuient bien que tes mains
Ieune garſon me couronnerent,
Quand i'eu maſché les Lauriers ſaints
Que tes compagnes me donnerent.
Mais or' par le commandement
Du Roy, ta lyre i'abandonne,
Pour entonner plus hautement
La grand'trompette de Bellonne.
Toutefois ains que de tenter
L'inſtrument de telle guerriere,

Fay qu'encor' ie puiſſe chanter
Pour Adieu ceſte Ode derniere:
Et que i'aille en tes bois penſer
Aux honneurs du fils de mon maiſtre,
Pour ſes louanges commencer
Dés le premier iour de ſon eſtre.
La nuict que ce Prince nouueau
De nos Dieux augmenta la trope,
On vit autour de ſon berceau
Se battre l'Afrique & l'Europe.
L'Afrique auoit le poil retors
A la Moreſque creſpelée,
Les léures groſſes aux deux bords,
Les yeux noirs, la face halée.
Son habit ſembloit s'allonger
Depuis les Colonnes d'Eſpaigne
Iuſqu'au bord du fleuue eſtranger
Qui de ſes eaux l'Egypte baigne.
En ſon habit eſtoient grauez
Maint ſerpent, maint lion ſauuage,
Maint trac de ſablons eſleuez
Autour de ſon bouillant riuage.
L'Europe auoit les cheueux blonds,
Son teint ſembloit aux fleurs décloſes,
Les yeux verds, & deux vermeillons
Couronnoient ſes léures de roſes.
Sur ſa robe furent portrais
Maints ports, maints fleuues, maintes iſles,
Et de ſes plis ſourdoient eſpais
Les murs d'vn milion de villes.
De tels veſtemens triomphans
Ces terres furent accouſtrées
La nuict qu'elles tiroient l'enfant
Par force deuers leurs contrées.

L'Europe le vouloit auoir,
Disant qu'il estoit nay chez elle,
Et que sien estoit par deuoir
Comme à sa mere naturelle.
L'Afrique en courroux respondoit
Qu'il estoit sien par destinée,
Et que ia du ciel l'attendoit
Pour son Prince dés mainte année.
Ainsi l'vne à soy l'attiroit
Sur le berceau demy-couchée,
Et l'autre apres le retiroit
Contre sa compagne faschée.
Mais la pauure Europe à la fin
Baissant le front melancolique,
Par force fist voye au destin,
Et quitta l'enfant à l'Afrique.
L'Afrique adonc luy presenta
Le laict de sa douce tetine,
Et pleine d'Apollon, chanta
Sur luy ceste chanson diuine:
Enfant heureusement bien-né
(Race du Iupiter de France)
En qui tout le Ciel a donné
Toutes vertus en abondance,
Crois, crois, & d'vne maiesté
Monstre toy le fils de ton pere,
Et porte au front la chasteté
Qui reluit au front de ta mere.
Comme vn pin planté sur les eaux
Bien nourry de l'humeur prochaine,
Croist par-sus tous les arbrisseaux,
Et se fait l'honneur de la plaine:
Ainsi, ô Prince, tu croistras
Entre les Princes de l'Europe,

Et plus vaillant apparoiſtras
L'ornement Royal de leur trope.
Si toſt que l'age produiſant
Les fleurs de la ieuneſſe tendre,
T'aura fait l'eſprit ſuffiſant
Pour les douces lettres apprendre:
Les trois Graces te meneront
Au bal des Muſes Pegaſides,
Et toute nuict t'abreuueront
De leurs ondes Aganippides.
Pour toy les ruiſſeaux Pimpleans
Seront ouuerts, & les bocages
De Pinde, & les monts Cirrheans
Effroyables d'antres ſauuages.
Mais quand l'ardeur t'eſchaufera
Le ſang bouillant dans les entrailles,
Et que la gloire te fera
Conceuoir le ſoin des batailles:
Nul plus que toy ſera ſçauant
A tourner les bandes en fuite,
Et nul ſoldat courra deuant
Les pas ailez de ta pourſuite:
Soit que de pres il voye au poing
Ta large eſpee foudroyante,
Ou ſoit qu'il aduiſe de loing
Les plis de ta pique ondoyante:
Soit qu'il ſe vante d'oppoſer
Contre ta lance ſa cuiraſſe,
Ou ſoit qu'il ſe fie d'oſer
Attendre les coups de ta maſſe.
Lors toy ſus vn cheual monté
Regiſſant ſon eſprit farouche,
Prou-fendras de chaſque coſté
Le plus eſpais de l'eſcarmouche:

Soit que tu le pouſſes au cours
Laſchant la reſne vagabonde,
Ou ſoit qu'en l'air de mille tours
Tu le tournes à bride ronde.
Ainſi porté par le milieu
Des bandes d'horreur les plus pleines,
Reſembleras à quelque Dieu
Qui prend ſoin des guerres humaines:
Et mariant à tes beaux faits
Fortune, & Vertu ta compagne,
Veinqueur, en-ioncheras eſpais
De corps morts toute la campagne.
Comme on voit l'orgueil d'vn torrent
Bouillonnant d'vne trace neuue
Parmy les plaines en courant
Renuerſer tout cela qu'il treuue:
Ainſi ta main renuerſera
Sur la terre de ſang trempée,
Tout l'effort qui s'oppoſera
Deuant le fil de ton eſpée.
Le faucheur à grand tour de bras
Du matin iuſqu'à la ſerée,
De rang ne fait tomber à bas
Tant d'herbes cheutes ſur la prée:
Ne le ſcieur ne va taillant
Tant de moiſſons, lors que nous ſommes
En Eſté, que toy bataillant
Tailleras de cheuaux & d'hommes.
Accablez ſous tes coups tranchans
Par morceaux ſeront en carnage
Ceux d'Erebe, & tous ceux des champs
Des Nomades & de Carthage:
Et ceux qui ne coupent le fruit
Des vignes meures deuenues,

Et qui iamais n'oyent le bruit
Des bœufs qui trainent les charues:
Et ceux qui gardent le verger
Des Hesperides despouillées,
Et ceux qui du sang estranger
Habitent les riues souillées:
Ceux qui tiennent le mont Atlas,
Et ma plaine Maurusienne,
Et mon lac qui nomma Pallas
De son onde Tritonienne:
Et ce peuple Thebain venu
Aux Amycleannes Cyrenes,
Et ceux où le belier cornu
Prophetise sur mes arenes.
Bref, tous mes habitants seront
Veincus ou morts dessous ta destre,
Et tremblans te confesseront
A coups de masse pour leur maistre.
BATTVS, *qui tant de mers passa*
Quand sa voix luy fut racoustrée,
Ne me pleut tant, lors qu'il laissa
Pour moy sa natiue contrée:
Ny Hannibal, de qui la main
Esbranlant ses haches guerrieres,
En-ioncha du peuple Romain
Tant de champs & tant de riuieres,
Ne me fut point si cher que toy,
(Bien qu'il fut mon fils de naissance)
Que toy adopté pour mon Roy
Du Ciel, par fatale ordonnance.
Ainsi disant, elle ferma
La parole aux futures choses,
Et de-çà & de-là sema
Sur le berceau dix mille roses.

Puis comme vne voix qui ſe pleint,
Au ſoir dedans vn antre ouye,
Ou de nuict comme vn ſonge feint,
Parmy l'air s'eſt eſuanouye.

A MES DAMES,

Filles du Roy Henry deuxieſme.

ODE VI.

Ma nourrice Calliope,
Qui du luth Muſicien
Deſſus la iumelle crope
D'Helicon, guides la trope
Du ſainct chœur Parnaſſien:
Et vous ſes Sœurs, qui recrues
D'auoir trop mené le bal,
Toute nuict vous baignez nues
Deſſous les riues herbues
De la fontaine au cheual:
Puis treſſans dans quelque prée
Voz cheueux delicieux,
Chantez d'vne voix ſacrée
Vne chanſon qui recrée
Et les hommes & les Dieux:
Laiſſez voz antres ſauuages,
(Doux ſeiour de voz esbas)
Vos foreſts, & voz riuages,

Vos roches, & vos bocages,
Et venez ſuiure mes pas.
Vous ſçauez, pucelles cheres,
Que libre onques ie n'appris
De vous faire mercenaires,
Ny chetiues priſonnieres,
Vous vendant pour quelque pris:
Mais ſans eſtre marchandées,
Vous ſçauez que librement
Ie vous ay touſiours guidées
Aux maiſons recommandées
Pour leurs vertus ſeulement.
Comme ores, Nymphes tres-belles,
Ie vous meine auecques moy
En ces maiſons immortelles,
Pour celebrer trois pucelles
Comme vous, filles de Roy:
Qui deſſous leur mere croiſſent
Ainſi que trois arbriſſeaux,
Et ia grandes apparoiſſent
Comme trois beaux liz qui naiſſent
A la freſcheur des ruiſſeaux,
Quand quelque future eſpouſe
Aimant leur chef nouuelet
Soir & matin les arrouſe,
Et à ſes nopces propouſe
De s'en faire vn chapelet.
Mais de quel vers plein de grace
Vous iray-ie decorant?
Chanteray-ie voſtre race,
Ou l'honneur de voſtre face
D'vn teint brun ſe colorant?
Diuin eſt voſtre lignage,
Et le brun que vous voyez

Rougir en voſtre viſage,
En rien ne vous endommage
Que tres-belles ne ſoyez.
Les Charites ſont brunettes,
Bruns les Muſes ont les yeux,
Toutefois belles & nettes
Reluiſent comme planettes
Parmy la troupe des Dieux.
Mais que ſert d'eſtre les filles
D'vn grand Roy, ſi vous tenez
Les Muſes comme inutiles,
Et leurs ſciences gentiles
Dés le berceau n'apprenez?
Ne craignez pour mieux reuiure,
D'aſſembler d'egal compas
Les aiguilles, & le liure,
Et de doublement enſuiure
Les deux meſtiers de Pallas.
« *Peu de temps la beauté dure,*
« *Et le ſang qui des Rois ſort,*
« *Si de l'eſprit on n'a cure:*
« *Autant vaut quelque peinture*
« *Qui n'eſt viue qu'en ſon mort.*
« *Ces richeſſes orgueilleuſes,*
« *Ces gros diamans luiſans,*
« *Ces robes voluptueuſes,*
« *Ces dorures ſomptueuſes*
« *Periront auec les ans.*
« *Mais le ſçauoir de la Muſe*
« *Plus que la richeſſe eſt fort:*
« *Car iamais rouillé ne s'vſe,*
« *Et maugré les ans refuſe*
« *De donner place à la mort.*
Si toſt que ſerez appriſes

A la danſe des neuf Sœurs,
Et que vous aurez compriſes
Les doctrines plus exquiſes
A former voz ieunes mœurs :
Tout auſſi toſt la Deeſſe
Qui trompette les renoms,
De ſa bouche parlereſſe
Par tout eſpandra ſans ceſſe
Les louanges de vos noms.
Lors s'vn Roy pour ſa defence
A voz freres repouſſez
De ſa terre auec ſa lance :
Refroidiſſant la vaillance
De ſes peuples courrouſſez,
Au bruit de la renommée
Eſpris de voſtre ſçauoir
Aura ſon ame enflamée,
Et en quittant ſon armée,
Pour mary vous viendra voir.
Voyla comment en deux ſortes
Tous Rois ſeront combatus,
Soit qu'ils ſentent les mains fortes
De nos Françoiſes cohortes,
Soit qu'ils aiment vos vertus.
Là donq, Princeſſes diuines,
Race ancienne des Dieux,
Armez voz tendres poitrines
De vertus & de doctrines :
C'eſt le vray chemin des cieux.
Par ce chemin Polyxene
Les ans & la tumbe a fuy :
Par ce chemin la Romaine
De chaſteté toute pleine
Vit encores auiourd'huy,

Qui de ſa mauuaiſe eſpée
Sa vie aux ombres ieta,
Et par ſoy-meſme frapée,
Ayant la honte trompée,
Vn beau renom s'acheta.

A MADELEINE.

ODE VII.

Les fictions, dont tu decores
L'ouurage que tu vas peignant,
D'Hyacinthe, Europe, & encores
De Narciſſe ſe complaignant
De ſon ombre le deſdaignant,
Ne ſont pas dignes de la peine
Que tes doigts œuurent dextrement:
Car pluſtoſt ſoit d'or, ſoit de laine,
Tu dois ta gaze toute pleine
Peindre de ton propre tourment.
Quand ie te voy, & voy encore
Ce vieil mary que tu ne veux,
Ie voy Tithone, & voy l'Aurore,
Luy dormir, elle ſes cheueux
Refriſoter de mille neuds,
Pour aller chercher ſon Cephale:
Et quoy qu'il ſoit allangoré
De voir ſa femme morte & palle,
Si ſuit-il celle qui egale
Les roſes d'vn front coloré.

Parmi les bois errent enſemble
Se ſoulant de plaiſir, mais las!
Iamais le ieune amour n'aſſemble
L'hyuer d'vn vieillard ſans ſoulas,
A vn printemps tel que tu l'as.

A LA FONTAINE BELLERIE.

ODE VIII.

Eſcoute moy, Fontaine viue,
En qui i'ay rebeu ſi ſouuent
Couché tout plat deſſur ta rine
Oiſif à la fraiſcheur du vent:
Quand l'Eſté meſnager moiſſonne
Le ſein de Cerés déueſtu,
Et l'aire par compas reſonne
Gemiſſant ſous le blé batu:
Ainſi touſiours puiſſes-tu eſtre
En deuote religion
Au bœuf, & au bouuier champeſtre
De ta voiſine region:
Ainſi touſiours la Lune claire
Voye à mi-nuict au fond d'vn val
Les Nymphes pres de ton repaire
A mille bonds mener le bal,
Comme ie deſire, Fonteine,
De plus ne ſonger boire en toy
L'Eſté, lors que la fiéure ameine
La mort deſpite contre moy.

A DENYS LAMBIN,

Lecteur du Roy.

ODE IX.

Que les formes de toutes choſes
Soyent comme dit Platon, encloſes
En noſtre ame, & que le ſçauoir
N'eſt ſinon ſe ramenteuoir,
Ie ne le croy, bien que ſa gloire
Me perſuade de le croire:
Car veritablement depuis
Que ſtudieux du Grec ie ſuis,
Homere deuenu ie fuſſe,
Si ſouuenir ici me peuſſe
D'auoir ſes beaux vers entendu,
Ains que mon eſprit deſcendu
Et mon corps fuſſent ioints enſemble.
Mais c'eſt abus, l'eſprit reſemble
Au tableau tout neuf, où nul trait
N'eſt par le peintre encor portrait,
Et qui retient ce qu'il y note,
Lambin, qui ſur Gange, d'Eurote
Par tes beaux vers pleins de douceurs
As ramené les Muſes Sœurs.

EPIPALINODIE.

ODE X.

O terre, ô mer, ô ciel espars,
Ie suis en feu de toutes pars:
Dedans & dehors mes entrailles
Vne ardente chaleur me poind
Plus fort qu'vn mareschal ne ioint
Le fer tout rouge en ses tenailles.
La chemise qui escorcha
Hercul' si tost qu'il la toucha,
N'egale point la flame mienne,
Ny de Vesuue tout le chaud,
Ny tout le feu que rote en hault
La fournaise Sicilienne.
Le iour, les soucis presidans
Condamnent ma coulpe au dedans,
Et la genne apres on me donne:
La peur sans intermission,
Sergent' de leur commission
Me poind, me pique & m'eguillonne.
La nuict les fantômes volans
Claquetans de becs gromelans
En siflant mon ame espouuantent,
Et les Furies qui ont soing
Venger le mal, tiennent au poing
Les couleuures qui me tourmentent.
Il me semble que ie te voy
Murmurer des charmes sur moy,

Tant que d'effroy le poil me dresse:
Puis mon chef tu vas relauant
D'vne eau puisée bien auant
Dedans les ondes de tristesse.
Que veux-tu plus? dy, que veux-tu?
Ne m'as-tu pas assez batu?
Veux-tu qu'en cest âge ie meure?
Me veux-tu brusler, foudroyer,
Et tellement me poudroyer
Qu'vn seul osset ne me demeure?
Ie suis apprestè, si tu veux,
De te sacrifier cent bœufs
A fin de desenfler ton ire:
Ou si tu veux, auec les Dieux
Ie t'enuoyray là haut aux cieux
Par le son menteur de ma lyre.
Les freres d'Helene faschez
Pour les Iambes delaschez
Contre leur sœur par Stesichore,
A la fin luy ont pardonné,
Et pleins de pitié redonné
L'vsage de la veuë encore.
Tu peux helas (Denise) aussi
Rompre la teste à mon souci,
Te flechissant par ma priere:
Rechante tes vers, & les traits
De ma face en cire portraits
Iette au vent trois fois par derriere.
L'ardeur du courroux que lon sent
Au premier âge adolescent,
Me fist trop nicement t'escrire:
Maintenant humble & repentant,
D'œil non feint ie vay lamentant
La iuste fureur de ton ire.

DE L'ESTE'.

ODE XI.

Desia les grands chaleurs s'esmeuuent,
Et taris les fleuues ne peuuent
Leurs peuples escaillez couurir:
Ia voit on la plaine alterée
Par la grande torche etherée
De soif se lascher & s'ouurir.
L'estincelante Canicule,
Qui ard, qui cuist, qui bouft, qui brule:
L'ardeur nous lance de là haut,
Et le Soleil qui se promeine
Par le bras du Cancre, rameine
Tels iours recuits d'extreme chaud.
Ici la diligente troupe
Des mesnagers, par ordre coupe
Le poil de Cerés derobé,
Et là, iusques à la vesprée
Abat les honneurs de la prée,
D'vne faucille au dos courbé.
Ce-pendant leurs femmes sont prestes
D'asseurer au haut de leurs testes
Des plats de bois, & des baris,
Et filant, marchent par la plaine
Pour aller soulager la peine
De leurs laborieux maris.

Si toſt ne s'eſueille l'Aurore,
Que le paſteur ne ſoit encore
Pluſtoſt leué qu'elle, & alors
Au ſon de la corne reſueille
Son troupeau qui encor ſommeille
Deſſus la fraiſche herbe dehors.
Parmi les plaines deſcouuertes,
Par les bois, par les riues vertes,
Par l'herbe qui croiſt à foiſon,
Paiſt le gras troupeau porte-laine,
Et celuy dont l'eſchine eſt pleine
De long poil en lieu de toiſon.
Parmi les prez amis des ondes
Les ieunes troupes vagabondes,
Les filles des troupeaux laſcifs
De fronts retournez s'entre-choquent
Dauant les vieux boucs qui s'en moquent
Au haut du prochain tertre aſſis.
Mais quand en ſa diſtance egale
Eſt le Soleil & la Cigale
Eſpand l'enroué de ſa voix,
Et que nul Zephyre n'haleine
Tant ſoit peu les fleurs en la plaine,
Ne la teſte ombreuſe des bois:
Adonc le paſteur entrelace
Ses paniers de torce pelace,
Où il englüe les oiſeaux,
Ou nud comme vn poiſſon il noüe,
Et auec les ondes ſe ioüe
Cherchant le plus profond des eaux.
Si l'antique fable eſt croyable,
Erigone la pitoyable
En tels mois alla luire aux cieux
En forme de vierge, qui ores

Reçoit en ſon giron encores
Le commun œil de tous les Dieux:
Oeil incognu de nos valées,
Où les fontaines em-perlées
Des fleurs remirent la couleur,
Et où mille troupeaux ſe preſſent,
Et le nez contre terre baiſſent,
Rebattant leurs flancs de chaleur.
Sous les cheſnes qui refrechiſſent,
Remaſchent les bœufs, qui languiſſent
Au piteux cri continuel
De la genice qui lamente
L'ingrate amour dont la tourmente
Par les bois ſon toreau cruel.
Le paſtoureau qui s'en eſtonne,
S'eſſaye du flageol qu'il ſonne
De ſoulager ſon mal ardent:
Ce qu'il fait, tant qu'il voye pendre
Contre-bas Phebus, & deſcendre
Son chariot en l'Occident.
Et lors de toutes parts r'aſſemble
Sa troupe vagabonde enſemble,
Et la conuoye aux douces eaux,
Qui ſobre en les beuuant ne touche
Sans plus que du haut de la bouche
Le premier front des pleins ruiſſeaux.
Puis au ſon des douces muſettes
Marchent les troupes camuſettes
Pour aller trouuer le ſeiour,
Où les aſpres chaleurs deçoiuent
Par vn dormir qu'elles reçoiuent
Lentement iuſqu'au poinct du iour.

SVR LA NAISSANCE DE FRANÇOIS, DAVPHIN DE FRANCE, fils du Roy Henry II.

ODE XII.

En quel bois le plus ſeparé
Du populaire, & en quel antre
Prens-tu plaiſir de me guider,
O Muſe ma douce folie:
A fin qu'ardent de ta fureur,
Et du tout hors de moy, ie chante
L'honneur de ce royal enfant
Qui doit commander à la France?
Ie cri'ray des vers non ſonnez
Du Grec ny du Latin Poëte,
Plus hautement que ſur le mont
Le Preſtre Thracien n'entonne
Le cor à Bacchus dedié,
Ayant la poitrine remplie
D'vne trop vineuſe fureur.
Il me ſemble deſia que i'erre
Seul par les antres, & qu'au fond
D'vne ſolitaire vallée
Ie chante les diuins honneurs
Du grand-pere, & du pere enſemble.

Tandis, Muſe, ſur ſon berceau
Seme le liz, ſeme la roſe,
Et mainte fueille de laurier,
L'honneur des veinqueurs és batailles:
Ie preuoy qu'il vous aimera,
Et employra la meſme dextre
Dont furieux aura veincu
L'Eſpagnol, & l'Anglois ſuperbe,
A polir des vers qui feront
Voler ſon nom par-ſus la terre,
Imitateur du grand Ceſar
Vaillant & ſçauant tout enſemble,
Qui le iour dontoit ſes haineux,
Et la nuict eſcriuoit ſes geſtes.

A SA MAISTRESSE.

ODE XIII.

Ieune beauté, mais trop outrecuidée
Des preſens de Venus,
Quand tu verras ta peau toute ridée
Et tes cheueux chenus,
Contre le temps & contre toy rebelle
Diras en te tançant,
Que ne penſoy-ie alors que i'eſtoy belle
Ce que ie vay penſant?

Ou bien, pourquoy à mon desir pareille
Ne suis-ie maintenant?
« La beauté semble à la rose vermeille
« Qui meurt incontinent.
Voila les vers tragiques, & la plainte
Qu'au ciel tu enuoyras,
Incontinent que ta face dépainte
Par le temps tu voirras.
Tu sçais combien ardemment ie t'adore
Indocile à pitié,
Et tu me fuis, & tu ne veux encore
Te ioindre à ta moitié.
O de Paphos, & de Cypre regente,
Deesse aux noirs sourcis!
Plustost encor que le temps, sois vengente
Mes desdaignez soucis,
Et du brandon dont les cœurs tu enflames
Des jumens tout autour,
Brusle-la moy, à fin que de ses flames
Ie me rie à mon tour.

A IOACHIM DV BELLAY

Angeuin.

ODE XIIII.

Souuentefois nous auons faute
Soit de biens, soit de faueur haute,

Selon que l'Aſtre nous conduit:
Mais touſiours tandis que nous ſommes
Ou morts ou mis au rang des hommes,
Nous auons beſoin de bon bruit.
Car la louange emmiellée
Au ſucre des Muſes meſlée
Nous perce l'oreille en riant,
Louange qui vrayment ne cede
A l'or que Pactole poſſede,
Ny aux perles de l'Orient.
« *La Vertu qui n'a cognoiſſance*
« *Combien la Muſe a de puiſſance,*
« *Languit en tenebreux ſeiour,*
« *Et en vain elle eſt ſoupirante*
« *Que ſa clarté n'eſt apparante*
« *Pour ſe monſtrer aux rais du iour.*
Mais ma plume qui coniecture
Par ſon vol ſa gloire future
Se vante de n'endurer pas
Que la tienne en l'obſcur demeure,
Ou comme orpheline elle meure
Errante ſans honneur là bas.
Ie banderay mon arc qui iette
Contre ta race ſa ſagette,
Pour viſer tout droit en ce lieu
Qui ſe reſiouit de ta gloire,
Et où le grand fleuue de Loire
Se meſle auec vn plus grand Dieu.
Et bien que ta Muſe ſoit telle,
Que de ſoy ſe rende immortelle,
Deſdaigner pourtant tu ne dois
L'honneur que la mienne te donne,
Ny ceſte lyre qui te ſonne
Ce que luy commandent mes dois.

ladis Pindare ſur la ſienne
Accorda la gloire ancienne
Des Princes veinqueurs & des Rois:
Et ie ſonneray ta louange,
Et l'enuoiray de Loire à Gange,
Si tant loin peut aller ma vois.
Car il ſemble que noſtre lyre
Ta race ſeule vueille eſlire
Pour la pouſſer iuſques aux cieux:
Macrin a ſacré la memoire
De l'oncle, & i'honore la gloire
Du neueu qui s'honore mieux.
France ſous Henry fleurit, comme
Sous Auguſte fleuriſſoit Romme:
Elle n'eſt pleine ſeulement
D'hommes qui animent le cuiure,
Ny de peintres qui en font viure
Deux enſemble eternellement:
Mais groſſe de ſçauoir, enfante
Des fils dont elle eſt trionſante,
Qui ſon nom rendent honoré:
L'vn chantre d'Amour la decore,
L'autre de Mars, & l'autre encore
De Phebus au beau crin doré.
Entre leſquels le ciel ordonne
Que le premier rang on te donne,
Du Bellay, qui monſtres tes vers
Entez dans le tronc d'vne Oliue,
Oliue dont la fueille viue
Se rend egale aux Lauriers vers.

DE LA CONVALESCENCE

de Ioachim du Bellay.

1550.

ODE XV.

Mon ame, il eſt temps que tu rendes
Aux bons Dieux les iuſtes offrandes
Dont tu as obligé tes vœux:
Sus, qu'on dreſſe vn autel de terre,
Auec toy payer ie le veux,
Et qu'on le pare de lierre
Et de veruéne aux ſaints cheueux.
Les Dieux n'ont remis en arriere
L'humble ſoupir de ma priere,
Et Pluton qui n'auoit appris
Se flechir pour dueil qu'homme meine
N'a pas mis le mien à meſpris,
Rappellant la Parque inhumaine
Qui ja du Bellay tenoit pris.
Mortes ſont les fiéures cruelles
Qui rongeoyent ſes cheres moüelles:
Son œil eſt maintenant pareil
Aux fleurs que trop les pluyes baignent
Enuieuſes de leur vermeil,
Qui plus gaillardes ſe repeignent
Aux rayons du nouueau Soleil.

Sus, Mégret, qu'on chante, qu'on ſonne
Ceſt heur que la ſanté luy donne,
Qu'on chaſſe ennuis, ſoucis & pleurs,
Qu'on ſeme la place de roſes,
D'œillets, de lis, de toutes fleurs
En ce beau mois d'Auril écloſes,
Riche de cent mille couleurs :
Lequel s'égaye & ſe recrée
De te voir ſain, & luy agrée
Le iour que tu fais deſſous luy :
Son cours qui ſembloit apparoiſtre
Malade comme toy d'ennuy,
Tous deux ſains, auez fait cognoiſtre
Vos belles clairtez auiourdhuy.
« *Mais quoy ? ſi faut-il bien qu'on meure :*
« *Rien çà bas ferme ne demeure :*
« *Le Roy François vit bien la nuit.*
Donc tandis qu'on ne te menace,
Et la mort boiteuſe te ſuit,
Il faut que ta docte main face
Vn œuure digne de ton bruit.

A MACLOV DE LA HAIE.

ODE XVI.

Puis que d'ordre à ſon rang l'orage eſt reuenu,
Si que le ciel voilé tout triſte eſt deuenu
Et la vefue foreſt branle ſon chef tout nu
Sous le vent qui l'eſtonne :

C'eſt bien pour ce iourdhuy (ce me ſemble) raiſon,
Qui ne veut offenſer la loy de la ſaiſon,
Prendre à gré les plaiſirs que touſiours la maiſon
En temps pluuieux donne.
Mais ſi i'augure bien, quand ie voy pendre en bas
Les nuaux auallez, mardy ne ſera pas
Si mouillé qu'auiourdhuy, nous prendrons le repas
Tel iour nous deux enſemble.
Tandis chaſſe de toy tout le mordant ſouci,
Chaſſe moy le procez, chaſſe l'amour auſſi:
Ce garçon inſenſé aux plus ſages d'ici
Mille douleurs aſſemble.
Du ſoin de l'aduenir ton cœur ne ſoit eſpoint,
Ains content du preſent, ne te tourmente point
Des mondaines faueurs qui ne dureront point
Sans culbuter à terre:
Plus toſt que les buiſſons les pins audacieux,
Et le front des rochers qui menace les cieux
Plus toſt que les cailloux qui ne trompent les yeux,
Sont frappez du tonnerre.
Vien ſoul: car tu n'auras le feſtin ancien,
Que prodigue donna l'orgueil Egyptien
Au Romain qui vouloit tout l'Empire eſtre ſien:
Ie hay tant de viandes.
Tu ne boiras auſſi de ce Nectar diuin
Qui rend Aniou fameux: car volontiers le vin
Qui a ſenti l'humeur du terroir Angeuin,
Suit les bouches friandes.

A CVPIDON.

ODE XVII.

Le iour pouſſe la nuit,
Et la nuit ſombre
Pouſſe le iour qui luit
D'vne obſcure ombre.
L'Autonne ſuit l'Eſté,
Et l'aſpre rage
Des vents n'a point eſté
Apres l'orage.
Mais la fiéure d'amours
Qui me tourmente,
Demeure en moy touſiours,
Et ne s'alente.
Ce n'eſtoit pas moy, Dieu,
Qu'il falloit poindre,
Ta fleche en autre lieu
Se deuoit ioindre.
Pourſuy les pareſſeux
Et les amuſe,
Mais non pas moy, ne ceux
Qu'aime la Muſe.
Helas, deliure moy
De ceſte dure,
Qui plus rit, quand d'eſmoy
Voit que i'endure.
Redonne la clairté
A mes tenebres,

Remets en liberté
Mes iours funebres.
Amour ſois le ſupport
De ma penſée,
Et guide à meilleur port
Ma nef caſſée.
Tant plus ie ſuis criant
Plus me reboute,
Plus ie la ſuis priant
Et moins m'eſcoute.
Ne ma palle couleur
D'amour bleſmie
N'a eſmeu à douleur
Mon ennemie,
Ne ſonner à ſon huis
De ma guiterre,
Ny pour elle les nuis
Dormir à terre.
Plus cruel n'eſt l'effort
De l'eau mutine,
Qu'elle, lors que plus fort
Le vent s'obſtine.
Ell' s'arme en ſa beauté,
Et ſi ne penſe
Voir de ſa cruauté
La recompenſe.
Monſtre toy le veinqueur,
Et d'elle enflame
Pour exemple le cœur
De telle flame,
Qui la ſœur alluma
Trop indiſcrete,
Et d'ardeur conſuma
La Royne en Crete.

COMPLAINTE DE GLAVQVE

à Scylle Nymphe.

ODE XVIII.

Les douces fleurs d'Hymette aux Abeilles agréent,
Et les eaus de l'esté les alterez recréent:
Mais ma peine obstinée
Se soulage en chantant sur ce bord foiblement
Les maux, ausquels Amour a miserablement
Soumis ma destinée.
Hé Scylle, Scylle, las! ceste dolente riue,
Voire son flot piteux qui grumelant arriue
Des ondeuses campaignes,
Me plaint & me lamente, & ces rochers oyans
Mon dueil continuel, de moy sont larmoyans:
Seule tu me desdaignes.
Ce iour fut mon malheur, quand les Dieux marins eurent
Enuie sus mon aise, & lors qu'ils me cognurent
De leur grande mer digne.
Las! heureux si iamais ie n'eusse desdaigné
L'art premier où i'estois par mon pere enseigné,
Ny mes rets ny ma ligne!
Car le feu qui mon cœur ronge, poinçonne & lime,
Me vint ardre au milieu (qui l'eust creu!) de l'abîme
De leur mer fluctueuse:
Et bien en autre forme adonc ie me changeay,
Que ie ne fus mué alors que ie mangeay
L'herbe tant vertueuse.

Pourtant si i'ay le chef de longs cheueux diforme,
Et le corps monstrueux d'vne nouuelle forme
Bien peu cognüe aux ondes:
Tel honneur de nature en moy n'est à blasmer:
La mere Tethys m'aime, & m'aiment de la mer
Les Nymphes vagabondes.
Circe tant seulement ne m'aime: mais encore
Ardentement me suit, & ardente m'adore,
En vain de moy esprise.
Ainsi le bien que cent desirent, vne l'a;
Vne l'a voirement, & en lieu de cela
Me hait & me desprise.
Bien que Nymphe tu sois, ah cruelle! si est-ce
Qu'indigne ie ne suis de toy demy-Deesse:
Vn Dieu te fait requeste.
Tethys pour effacer cela que i'eus d'humain,
Et d'homme au temps suiet, m'a versé de sa main
Cent fleuues sur la teste.
Mais las! dequoy me sert ceste faueur que d'estre
Immortel, & d'aller compagnon à la destre
Du grand Prince Neptune,
Quand Scylle me desdaigne estant franc du trespas,
Et cil à qui par mort permis ne luy est pas
De changer sa fortune?

ODE XIX.

D'où vient cela (Pisseleu) que les hommes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne voit en ce monde où nous sommes
Vn seul qui n'ait vn diuers iugement?

L'vn esloigné des foudres de la guerre
Veut par les champs son âge consumer
A bien poitrir les mottes de sa terre
Pour de Cerés les presens y semer:
L'autre au contraire, ardant aime les armes,
Si qu'en sa peau ne sçauroit seiourner
Sans brauement attaquer les allarmes,
Et tout sanglant au logis retourner.
Qui le Palais de langue mise en vente
Fait esclater deuant vn President,
Et qui piqué d'auarice suiuante
Franchit la mer de l'Inde à l'Occident.
L'vn de l'amour adore l'inconstance,
L'autre plus sain ne met l'esprit, sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cherchant par peine vn perdurable nom.
L'vn suit la Court & les saueurs ensemble,
Si que sa teste au ciel semble toucher:
L'autre les fuit, & est mort ce luy semble,
S'il voit le Roy de son toict approcher.
Le pelerin à l'ombre se delasse,
Ou d'vn sommeil le trauail adoucit,
Ou resueillé, auec la pleine tasse
Des iours d'Esté la longueur accourcit.
Qui deuant l'aube accourt triste à la porte
Du Conseiller, & là faisant maint tour
Le sac au poing attend que Monsieur sorte
Pour luy donner humblement le bon-iour.
Ici cestuy de la sage Nature
Les faits diuers remasche en y pensant,
Et cestuy-là par la lineature
Des mains predit le malheur menaçant.
L'vn allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessus la pierre incertaine: & combien

Que l'inuoqué Mercure ne reſponde,
Souſle en deux mois le meilleur de ſon bien.
L'vn graue en bronze & dans le marbre à force
Veut le naïf de Nature imiter :
Des corps errans l'Aſtrologue s'efforce
Oſer par art le chemin limiter.
Mais tels eſtats les piliers de la vie
Ne m'ont point pleu, & me ſuis tellement
Eſloigné d'eux, que ie n'eus onc enuie
D'abaiſſer l'œil pour les voir ſeulement.
L'honneur ſans plus du verd Laurier m'agrée,
Par luy ie hay le vulgaire odieux:
Voilà pourquoy Euterpe la ſacrée
M'a de mortel fait compagnon des Dieux.
La belle m'aime & par ſes bois m'amuſe,
Me tient, m'embraſſe, & quand ie veux ſonner,
De m'accorder ſes flutes ne refuſe,
Ne de m'apprendre à bien les entonner.
Dés mon enfance en l'eau de ſes fontaines
Pour Preſtre ſien me plongea de ſa main,
Me faiſant part du haut honneur d'Athenes,
Et du ſçauoir de l'antique Romain.

A ANTOINE DE CHASTEIGNER,

de la Roche de Poſé.

ODE XX.

Ne s'effroyer de choſe qui arriue,
Ne s'en faſcher auſſi,
Rend l'homme heureux, & fait encor qu'il viue
Sans peur ne ſans ſouci.

Comme le temps vont les choſes mondaines
Suiuant ſon mouuement:
Il eſt ſoudain, & les ſaiſons ſoudaines
Font leurs cours prontement.
Deſſus le Nil iadis fut la ſcience,
Puis en Grece elle alla:
Rome depuis en eut l'experience,
Paris maintenant l'a.
« *Villes & forts & royaumes periſſent*
« *Par le temps tout expres,*
« *Et donnent lieu aux nouueaux qui fleuriſſent*
« *Pour remourir apres.*
« *Comme vn Printemps les ieunes enfans croiſſent,*
« *Puis viennent en Eſté,*
« *L'Hyuer les prend, & plus ils n'apparoiſſent*
« *Cela qu'ils ont eſté.*
N'aguere eſtoyent deſſus la ſeche arene
Les poiſſons à l'enuers,
Puis tout ſoudain l'orgueilleux cours de Sene
Les a de flots couuers.
La mer ne flotte où elle ſouloit eſtre,
Et aux lieux vuides d'eaux
(Miracle eſtrange) on la luy a veu naiſtre
Hoſpital de bateaux.
Telles loix fit Dame Nature guide,
Lors que par-ſur le dos
Pyrrhe ſema dedans le monde vuide
De ſa mere les os:
A celle fin que nul homme n'eſpere
S'oſer dire immortel,
Voyant le Temps qui eſt ſon propre pere,
N'auoir rien moins de tel.
Arme toy donc de la Philoſophie
Contre tant d'accidens,

Et courageux d'elle te fortifie
L'eſtomac au dedans,
N'ayant effroy de choſe qui ſuruienne
Au deuant de tes yeux,
Soit que le ciel les abyſmes deuienne,
Et l'abyſme les cieux.

LA DEFLORATION DE LEDE.

ODE XXI.

Le cruel Amour veinqueur
De ma vie ſa ſuiette,
M'a ſi bien eſcrit au cœur
Voſtre nom de ſa ſagette,
Que le temps qui peut caſſer
Le fer & la pierre dure,
Ne le ſçauroit effacer
Qu'en moy viuant il ne dure.
Mon luth qui des bois oyans
Souloit alleger les peines,
Las! de mes yeux larmoyans
Ne tarit point les fonteines:
Et le Soleil ne peut voir
Soit quand le iour il apporte,
Ou quand il ſe couche, au ſoir,
Vne autre douleur plus forte.
Mais voſtre cœur obſtiné,
Et moins pitoyable encore
Que l'Ocean mutiné
Qui baigne la riue More,

Ne prend mon ſeruice à gré,
Ains a d'immoler enuie
Le mien à luy conſacré
Des premiers ans de ma vie.
Iupiter eſpoinçonné
De telle amoureuſe rage,
A iadis abandonné
Ciel, throne, femme, meſnage:
Car l'œil qui ſon cœur eſtraint,
Comme eſtraints ores nous ſommes,
Ce grand Seigneur a contraint
De tenter l'amour des hommes.
Luy porté de ſon deſir,
Naiſſant d'vne flame eſpriſe,
Se laiſſa d'Amour ſaiſir,
Comme vne deſpouille priſe:
Puis il a bras, teſte & flanc,
Et ſa poitrine cachée
Sous vn plumage plus blanc
Que le laict ſur la jonchée.
En ſon col mit vn carcan
Taillé d'artifice, où l'œuure
Du laborieux Vulcan
Admirable ſe deſcœuure.
D'or en eſtoyent les cerceaux
Piolez d'eſmail enſemble:
A l'Arc qui verſe les eaux
Ce bel ouurage reſemble.
L'or ſur la plume reluit
D'vne ſemblable lumiere,
Que le clair œil de la nuit
Deſſus la neige premiere:
Il fend le chemin des cieux
D'vn long branle de ſes ailes,

Et d'vn voguer ſpacieux
Tire ſes rames nouuelles.
Comme l'aigle fond d'enhaut,
Ouurant l'eſpais de la nuë,
Sur l'aſpic qui leche au chaud
Sa ieuneſſe reuenuë:
Ainſi le Cygne voloit
Contre-bas, tant qu'il arriue
Deſſus l'eſtang où ſouloit
Iouër Lede ſur la riue.
Quand le ciel eut allumé
Le beau iour par les campagnes,
Elle au bord accouſtumé
Mena iouër ſes compagnes:
Et ſtudieuſe des fleurs
En ſa main vn panier porte
Peint de diuerſes couleurs,
Et d'hiſtoire en mainte ſorte.

Seconde pauſe.

Du haut du panier s'ouuroit
A longues treſſes dorées
Vne Aurore qui couuroit
Le ciel de fleurs colorées:
Ses cheueux vaguoyent errans
Souflez du vent des narines
Des prochains cheuaux tirans
Le Soleil des eaux marines.
Ainſi qu'au ciel fait ſon tour
Par ſa voye courbe & torte,
Il tourne tout à l'entour
De l'anſe en ſemblable ſorte:

Les nerfs s'enflent aux cheuaux,
Et leur puissance indontée
Se roidist sous les trauaux
De la penible montée.
La mer est peinte plus bas,
L'eau ride si bien sur elle,
Qu'vn pescheur ne n'roit pas
Qu'elle ne fust naturelle:
Ce Soleil tombant au soir
Dedans l'onde voisine entre,
A chef bas se laissant cheoir
Iusqu'au fond de ce grand ventre.
Sur le sourci d'vn rocher
Vn pasteur le loup regarde,
Qui se haste d'approcher
Du couard peuple qu'il garde:
Mais de cela ne luy chaut,
Tant vn limas luy agrée,
Qui lentement monte au haut
D'vn liz au bas de la prée.
Vn Satyre tout follet
Larron, en folastrant tire
La panetiere & le laict
D'vn autre follet Satyre:
L'vn court apres tout ireux,
L'autre defend sa despouille,
Le laict se verse sur eux
Qui sein & menton leur souille.
Deux beliers qui se hurtoyent
Le haut de leurs testes dures,
Portraits aux deux bords estoyent
Pour la fin de ses peintures.
Tel panier en ses mains mist
Lede qui sa troupe excelle,

Le iour qu'vn oiſeau la fiſt
Femme en lieu d'vne pucelle.
L'vne arrache d'vn doy blanc
Du beau Narciſſe les larmes,
Et la lettre teinte au ſang
Du Grec marry pour les armes :
De crainte l'œillet vermeil
Palliſt entre ces pillardes,
Et la fleur que toy Soleil
Des cieux encor' tu regardes.
A l'enui ſont ja cueillis
Les verds threſors de la plaine,
Les baſſinets & les lis,
La roſe & la marjolaine :
Quand la vierge dit ainſi
(Laiſſant la roſe odorante
Et la belle fueille auſſi
De l'immortel amaranthe :)
Allon troupeau bien-heureux
Que i'aime d'amour naïue,
Ouyr l'oiſeau douloureux
Qui ſe plaint ſur noſtre riue.
Et elle en haſtant ſes pas
Court par l'herbe d'vn pied vîte :
Sa troupe ne la ſuit pas,
Tant ſa carriere eſt ſubite.
Du bord luy tendit la main,
Et l'oiſeau qui treſſaut d'aiſe,
S'en approche tout humain
Et le blanc yuoire baiſe :
Ores l'adultere oiſeau
Au bord par les fleurs ſe ioüe,
Et ores au haut de l'eau
Tout mignard pres d'elle noüe.

Puis d'vne gaye façon
Courbe au doz l'vne & l'autre aile,
Et au bruit de ſa chanſon
Il appriuoiſe la belle:
La nicette en ſon giron
Reçoit les flames ſecrettes,
Faiſant tout à l'enuiron
Du Cygne vn lict de fleurettes.
Luy qui fut ſi gracieux,
Voyant ſon heure opportune,
Deuint plus audacieux
Prenant au poil la fortune:
De ſon col comme ondes long
Le ſein de la vierge touche,
Et ſon bec luy mit adonc
Dedans ſa vermeille bouche.
Il va ſes ergots dreſſant
Sur les bras d'elle qu'il ſerre,
Et de ſon ventre preſſant
Contraint la rebelle à terre.
Sous l'oiſeau ſe debat fort,
Le pince & le mord, ſi eſt-ce
Qu'au milieu de tel effort
Sentit rauir ſa ieuneſſe.
Le cinabre çà & là
Couloura la vergongneuſe:
A la fin elle parla
D'vne bouche deſdaigneuſe:
D'où es-tu trompeur volant,
D'où viens-tu, qui as l'audace
D'aller ainſi violant
Les filles de noble race?
Ie cuidoy ton cœur, helas!
Semblable à l'habit qu'il porte,

Mais (hé pauurette) tu l'as
A mon dam, d'vne autre ſorte.
O ciel qui mes cris entens,
Morte puiſſé-ie eſtre encloſe
Là-bas, puis que mon printemps
Eſt deſpouillé de ſa roſe.
Plus toſt vien pour me manger
O veufue tigre affamee,
Que d'vn oyſel eſtranger
Ie ſois la femme nommée.
Ses membres tombent peu forts,
Et dedans la mort voiſine
Ses yeux ia noüoyent, alors
Que luy reſpondit le Cygne:

Troiſieſme pauſe.

Vierge, dit-il, ie ne ſuis
Ce qu'à me voir il te ſemble,
Plus grande choſe ie puis
Qu'vn Cygne à qui ie reſemble:
Ie ſuis le maiſtre des cieux,
Ie ſuis celuy qui deſerre
Le tonnerre audacieux
Sur les durs flancs de la terre.
La contraignante douleur
Du tien plus chaud qui m'allume,
M'a fait prendre la couleur
De ceſte non mienne plume.
Ne te va donc obſtinant
Contre l'heur de ta fortune,
Tu ſeras incontinant
La belle ſœur de Neptune:

Et ſi tu pondras deux œufs
De ma ſemence feconde,
Ainçois deux triomphes neufs
Futurs ornemens du monde :
L'vn, deux iumeaux eſclorra,
Pollux vaillant à l'eſcrime,
Et ſon frere qui aura
Sur tous Cheualiers l'eſtime.
Dedans l'autre germera
La beauté au ciel choiſie,
Pour qui vn iour s'armera
L'Europe contre l'Aſie.
A ces mots, ell' ſe conſent
Receuant telle auanture,
Et ia de peu à peu ſent
Haute eſleuer ſa ceinture.

ODE XXII.

Ie ne ſuis iamais pareſſeux
A conſacrer le nom de ceux
Qui ſe font dignes de la gloire,
Et nul peut-eſtre, par ſes vers
Ne leur baſtit en l'vniuers
Les colonnes d'vne Memoire.
Mauleon, tu te peux vanter,
Puiſque Ronſard te veut chanter,
Que tu deuanceras les ailes
Du Temps qui vole, & qui conduit
Volontiers vne obſcure nuit
Aux vertus qui ſont les plus belles.

Mais par où doy-ie commencer
Pour tes louanges auancer?
Ton abondance me fait pouure,
Tant la Nature heureux t'a fait,
Et tant le Ciel de ſon parfait
Prodigue vers toy ſe deſcouure.
Certes la France n'a point veu
Vn homme encores ſi pourueu
Des biens de la Muſe eternelle,
Ne qui dreſſe le vol plus haut,
Ne mieux guidant l'outil qu'il ſaut
Pour noſtre langue maternelle.
Car ſoit en proſe ou ſoit en vers,
Minant maint beau treſor diuers,
Tu nous fais riches par ta peine,
Induſtrieux à refuſer
Qu'vn mauuais ſon vienne abuſer
La loy de ton oreille ſaine.
Le ciel ne t'a pas ſeulement
Eſlargi prodigalement
Mille preſens : mais d'auantage
Il veut, pour te fauoriſer,
Te faire vanter & priſer
Par les plus doctes de noſtre âge.
Languedoc m'en ſert de teſmoin,
Voire Veniſe, qui plus loin
S'eſmerueilla de voir la grace
De ton Paſchal, qui louangeant
Les Mauleons, alla vengeant
L'outrage fait contre ta race:
Lors qu'au milieu des Senateurs
Paſſant les premiers inuenteurs
D'eloquence par ſa harangue,
Deſroba l'eſprit des oyans

Comme eſpics çà & là ployans
Deſſous le doux vent de ſa langue :
Liant par ſes mots courageux
Au col du meurdrier outrageux
Vne furie vengereſſe,
Qui plus que l'horreur de la mort
Encores luy ronge & luy mord
Sa conſcience pechereſſe.
Mais ny ſon ſtile ny le mien
Ne te ſçauroient chanter ſi bien
Que toy-meſmes, ſi tu deſcouures
Ton labeur doctement eſcrit,
Où par le vif de ton eſprit
Le chemin du Ciel tu nous ouures.
Car toy volant outre les cieux,
Tu as pillé du ſein des Dieux
Le deſtin, & la preſcience,
Et le premier as bien oſé
Auoir en François compoſé
Les ſecrets de telle ſcience.

A REMY BELLEAV.

ODE XXIII.

Tu as donques quitté Thalie
Pour les deſpouilles d'Italie,
Belleau, que ta main ne tient pas,
Qui t'armant ſous le Duc de Guiſe,
Imagines de voir à bas
Les murailles de Naples priſe.

l'euſſe pluſtoſt penſé les courſes
Des eaux remonter à leurs ſources,
Que te voir changer aux harnois,
Aux piques & aux harquebuſes,
Tant de beaux vers que tu auois
Receu de la bouche des Muſes.

A GASPAR D'AVVERGNE.

ODE XXIIII.

Gaſpar, qui du mont Pegaſe
As les filles de Parnaſe
Conduites en ta maiſon,
Ne ſçais-tu que moy Poëte,
De mon Phœbus ie ſouhéte
Quand ie fais vne oraiſon?
Les moiſſons ie ne quiers pas,
Que la faux arrange à bas
Sur la Beauce fructueuſe,
Ny tous les cornus troupeaux
Qui ſautent ſur les coupeaux
De l'Auuergne montueuſe:
Ny l'or ſans forme qu'ameine
La mine pour noſtre peine,
Ny celuy qui eſt formé,
Portant d'vn Roy la figure,
Ou la fiere portraiture
De quelque Empereur armé:
Ny le marbre marqueté
Loin en Afrique acheté

Pour parade d'vne ſale,
Ny les couſteux diamans,
Magnifiques ornemens
D'vne maieſté royale :
Ny tous les champs que le fleuue
Du Loir lentement abreuue,
Ny tous les prez emmurez
Des plis de Braye argentine,
Ny tous les bois dont Gaſtine
Voit ſes bras en-verdurez :
Ny le riche accouſtrement
D'vne laine, qui dément
Sa teinture naturelle
Es poiſles du Gobelin,
S'yurant d'vn rouge venin
Pour ſe deſguiſer plus belle.
Que celuy dans vne coupe
Toute d'or boiue à la troupe
De ſon vin de Prepatour,
A qui la vigne ſuccede,
Et pres Vandôme en poſſede
Cinquante arpens en vn tour.
Que celuy qui aime Mars,
S'enrolle entre les ſoldars,
Et face ſa peau vermeille
D'vn beau ſang pour ſon deuoir,
Et que la trompette au ſoir
D'vn ſon luy raze l'oreille.
Le marchant hardiment vire
Par la mer, de ſa nauire
La prouë & la poupe encor :
Ie ne ſuis bruſlé d'enuie
Aux chers deſpens de ma vie
De gaigner des lingots d'or.

Tous ces biens ie ne quiers point,
Et mon courage n'eſt poinct
De telle gloire exceſſiue.
Manger ô mon compaignon*
Ou la figue d'Auignon,
Ou la Prouençale oliue.
L'artichot, & la ſalade,
L'aſperge, & la paſtenade,
Et les pepons Tourangeaux
Me ſont herbes plus friandes
Que les royales viandes
Qui ſe ſeruent à monceaux.
Puis qu'il faut ſi toſt mourir,
Que me vaudroit d'acquerir
Vn bien qui ne dure guiere?
Qu'vn heritier qui viendroit
Apres mon treſpas, vendroit
Et en feroit bonne chere?
Tant ſeulement ie deſire
Vne ſanté qui n'empire:
Ie deſire vn beau ſeiour,
Vne raiſon ſaine & bonne,
Et vne lyre qui ſonne
Touſiours le Vin & l'Amour.

* ô, pour *auec*: vieil mot François.

ODE XXV.

Celuy qui eſt mort auiourdhuy,
Eſt auſſi bien mort que celuy
Qui mourut aux iours du Deluge:
Autant vaut aller le premier,

Que de ſeiourner le dernier
Deuant le parquet du grand luge.
Incontinent que l'homme eſt mort,
Ou iamais ou long temps il dort
Au creux d'vne tombe enfouye,
Sans plus parler, ouyr ne voir:
Hé, quel bien ſçauroit-on auoir
En perdant les yeux & l'ouye?
Or l'ame, ſelon le bien-fait
Qu'hoſteſſe du corps elle a fait,
Monte au ciel, ſa maiſon natale:
Mais le corps, nourriture à vers,
Diſſoult de veines & de nerfs,
N'eſt plus qu'vne ombre ſepulcrale.
Il n'a plus eſprit ny raiſon,
Emboiture ne liaiſon,
Artere, poux, ny veine tendre:
Cheueul en teſte ne luy tient:
Et qui plus eſt, ne luy ſouuient
D'auoir iadis aimé Caſſandre.
« La mort ne deſire plus rien:
Donc ce-pendant que i'ay le bien
De deſirer vif, ie demande
Eſtre touſiours ſain & diſpos:
Puis quand ie n'auray que les os,
La reſte à Dieu ie recommande.
Homere eſt mort, Anacreon,
Pindare, Heſiode & Bion,
Et plus n'ont ſoucy de s'enquerre
Du bien & du mal qu'on dit d'eux:
Ainſi apres vn ſiecle ou deux
Plus ne ſentiray rien ſous terre.
« Mais dequoy ſert le deſirer
« Sinon pour l'homme martirer?

« *Le desir n'est rien que martire.*
« *Content ne vit le desireux,*
« *Et l'homme mort est bien-heureux :*
« *Heureux qui plus rien ne desire!*

ODE XXVI.

Quand ie dors, ie ne sens rien,
Ie ne sens ne mal ne bien,
Ie ne sçaurois rien cognoistre,
Ie ne sçay ce que ie suis,
Ce que ie fus, & ne puis
Sçauoir ce que ie dois estre.
I'ay perdu le souuenir
Du passé, de l'aduenir :
Ie ne suis que vaine masse
De bronze en homme graué,
Ou quelque terme esleué
Pour parade en vne place.
Toutefois ie suis viuant,
Repoussant mes flancs de vent,
Et si pers toute memoire :
Voyez donc que ie seray
Quand mort ie reposeray
Au fond de la tombe noire!
L'ame volant d'vn plein saut,
A Dieu s'en-ira là haut
Auecque luy se resoudre :
Mais ce mien corps enterré,
Sillé d'vn somme ferré,
Ne sera plus rien que poudre.

ODE XXVII.

Mais d'où vient cela mon Odet?
Si de fortune par la rue
Quelque Courtiſan ie ſalue
Ou de la voix, ou du bonnet,
Ou d'vn clin d'œil tant ſeulement,
De la teſte, ou d'vn autre geſte,
Soudain par ſerment il proteſte
Qu'il eſt à mon commandement:
Soit qu'il me trouue chez le Roy,
Soit qu'il en ſorte ou qu'il y vienne,
Il met ſa main dedans la mienne,
Et iure qu'il eſt tout à moy:
Mais quand vn affaire de ſoin
Me preſſe à luy faire requeſte,
Tout ſoudain il tourne la teſte,
Et deuient ſourd à mon beſoin:
Et ſi ie veux le r'aborder
Ou l'accoſter en quelque ſorte,
Mon Courtiſan paſſe vne porte,
Et ne daigne me regarder:
Et plus ie ne luy ſuis cognu,
Ny mes vers, ny ma Poëſie,
Non-plus qu'vn eſtranger d'Aſie,
Ou quelqu'vn d'Afrique venu?
Mais vous, Prelat officieux,
Mon appuy, mon Odet, que i'aime
Mille fois plus ny que moy-meſme,
Ny que mon cœur, ny que mes yeux,

Vous ne me faites pas ainſi :
Car ſi quelque affaire me preſſe,
Librement à vous ie m'adreſſe,
Et ſoudain en auez ſouci.
Vous auez ſoin de mon honneur,
Et voulez que mon bien proſpere,
M'aimant tout ainſi qu'vn bon pere
Et non comme vn rude Seigneur,
Sans me promettre à tous les coups
Ces monts, ces mers d'or ondoyantes :
Telles bourdes trop impudantes
Sont, Odet, indignes de vous.
La raiſon (Prelat) ie l'entens :
C'eſt que vous eſtes veritable,
Et non Courtiſan variable,
Qui ſert aux faueurs & au temps.

FIN DV TROISIESME LIVRE.

LE QVATRIESME LIVRE

DES ODES.

AV ROY HENRY II.

ODE I.

Escoute Prince des François,
Iamais ie ne confesserois
Qu'vn Roy peust surmonter ta France,
Tant que ton grand Montmorency,
Et ton grand Duc de Guise aussi
Te seruiront de leur vaillance.
Et tant que viuant ie seray,
Iamais ie ne confesseray
Qu'en France la Muse perisse,
Tant qu'elle aura pour souuerain
Vn Charles Cardinal Lorrain
Qui la defende, & la cherisse.

Sus donq filles de Iupiter,
C'eſt à ce coup qu'il faut chanter,
Ou iamais, d'vne haute véne:
Ie veux, enyuré de voz eaux,
Chanter deux Achilles nouueaux,
Et vn autre nouueau Mecéne.
Les forts Guiſians que i'ay veu
Vaillans comme Mars, m'ont pourueu
D'vn ſuiet bien digne d'Homere,
Et mon Odet, lequel me fait
De ſa faueur Poete parfait
Pour chanter l'honneur de ſon frere.

EPITHALAME DE TRES-ILLVSTRE Prince Anthoine de Bourbon, & de Ianne Royne de Nauarre.

ODE II.

Quand Anthoine eſpouſa
Ianne, diuine race,
Que le ciel compouſa
Plus belle qu'vne Grace,
Les Princeſſes de France
Ceintes de Lauriers vers
Toutes d'vne cadance
Luy chanterent ces vers:
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Prince plein de bon-heur.
L'arrest du ciel commande
Qu'on te donne l'honneur
De nostre belle bande :
D'autant qu'vne Déesse
La passe en maiesté,
D'autant elle Princesse
Nous surpasse en beauté.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Plus qu'à nulle autre aussi
Parfaite est son attente,
loincte à ce Prince icy
Qui nostre âge contente.
Comme l'anneau decore
Le diamant de chois,
Ainsi sa gloire honore
Les Princes & les Rois.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Il n'eust pas mieux trouué
Que toy, vierge excellante,
Voire eust-il esprouué
La course d'Atalante,
Ne la Grecque amoureuse
N'eust pas voulu changer
Telle alliance heureuse
Au Pasteur estranger.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Le ciel fera beaucoup
Pour tout le monde ensemble,
Si tu conçois vn coup
Vn fils qui te resemble,

Où l'honneur de ta face
Soit peint, & de tes yeux,
Et ta celeſte grace
Qui tenteroit les Dieux.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Ceſſez flambeaux là haut
Voz clartez couſtumieres,
Ce ſoir, mais ce iour, vaut
Cinq cens de voz lumieres :
Les ſaints Amours qui dardent
Icy leur feu qui luit,
Plus que les Aſtres ardent
L'eſpeſſeur de la nuit.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Maint ſoir iadis fut bien
Du lict des Dieux coulpable,
Mais nul d'vn ſi grand bien
Ne fut onques capable :
Et ſi tu peux bien croire,
Heureux Soir, deſormais
Que tu ſeras la gloire
Des ſoirs pour tout iamais.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Nymphes, de voz couleurs
Ornez leur couche ſainte
Des plus gentilles fleurs
Dont la terre ſoit peinte:
Que menu lon y iette
Ceſt excellent butin
Que le marchant achette
Bien loin ſous le Matin.

O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Et vous diuin troupeau,
Qui les eaux de Pegase
Tenez, & le coupeau
Du cheuelu Parnase,
Venez diuine race,
Offrir voz Lauriers vers,
Et prenant nostre place
Chantez voz meilleurs vers.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Le doux soin qui nous tient,
Nous guide par les plaines
Que le Loir entretient
De verdeur tousiours pleines:
Là nous ne verrons prée
Sans leur faire vn autel,
N'eau qui ne soit sacrée
A leur nom immortel.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Consommez peu à peu
Voz nopces ordonnées,
Sans esteindre le feu
De voz amours bien-nées:
La chaste Cyprienne
Ayant son demy-ceint,
Auec les Graces vienne
Compagne à l'œuure saint.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Afin que le nœud blanc
De foy loyale assemble

De Nauarre le ſang
Et de Bourbon enſemble,
Plus eſtroit que ne ſerre
La vigne les ormeaux,
Ou l'importun lierre
Les appuyans rameaux.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Adieu Prince, adieu Soir,
Adieu pucelle encore,
Nous vous reuiendrons voir
Demain auec l'Aurore,
Pour prier Hymenée
De vouloir prendre à gré
Notre chanſon ſonnée
Sur voſtre lict ſacré.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

AV PAIS DE VANDOMOIS.

ODE III.

L'ardeur qui Pythagore
En Egypte a conduit,
Me venant ardre encore
Comme luy m'a ſeduit,
A celle fin que i'erre
Par le pays enclos
De deux mers, & qui ſerre
De Saturne les os.

Terre adieu, qui premiere
En tes bras m'as receu,
Quand la belle lumiere
Du monde i'apperceu:
Et toy Braye qui roules
En tes eaux fortement,
Et toy mon Loir qui coules
Vn peu plus lentement.
Adieu fameux riuages
De bel esmail couuers,
Et vous antres sauuages
Delices de mes vers:
Et vous riches campagnes,
Où presque enfant ie vy
Les neuf Muses compagnes
M'enseigner à l'enuy.
Ie voirray le grand Mince,
Le Mince tant cognu,
Et des fleuues le prince
Eridan le cornu:
Et les roches hautaines
Que donta l'Africain
Par les forces soudaines
Du soufre & de Vulcan.
De la Serene antique
Ie voirray le tombeau,
Et la course erratique
D'Arethuse, dont l'eau
Fuyant les bras d'Alphée
Se desrobe à nos yeux,
Et Etne le trophée
Des victoires aux Dieux.
Ie voirray ceste ville
Dont iadis le grand-heur

Rendit à ſoy ſeruile
Du monde la grandeur :
Et celle qui entr'ouure
Les flots à l'enuiron,
Et riche ſe deſcouure
Dans l'humide giron.
Plus les beaux vers d'Horace
Ne me ſeront plaiſans,
Ne la Thebaine grace
Nourrice de mes ans :
Car ains que tu reuiennes
Petite Lyre, il faut
Que trompe tu deuiennes
Pour reſonner plus haut :
Soit que tu te hazardes
D'oſer chanter l'honneur
Des victoires Picardes
Que gaigna mon Seigneur,
Ou ſoit qu'à la memoire
Par vn vers aſſez bon
Tu conſacres la gloire
Des Princes de Bourbon.
« *Heureux celuy ie nomme,*
« *Qui de ſçauoir pourueu*
« *A les mœurs de maint homme*
« *Et mainte terre veu :*
Et dont la ſage adreſſe
Et le conſeil exquis
Du fin ſoudart de Grece
Le nom luy ont acquis.
Celuy la grand'peinture
Du ciel n'ignore pas,
Ne tout ce que Nature
Fait là haut & çà bas :

De Mars la fiere face
Ne luy fist onq effroy,
Ne l'horrible menace
D'vn Senat ou d'vn Roy.
Son opposé courage
Basty sur la vertu,
Pour nul humain orage
Ne fut onq abatu:
D'vne plume non molle
Fuit ce monde odieux,
Et indonté s'en-vole
Iusqu'au siege des Dieux.

DE L'ELECTION de son sepulchre.

ODE IIII.

Antres, & vous fontaines
De ces roches hautaines
Qui tombez contre-bas
D'vn glissant pas :
Et vous forests & ondes
Par ces prez vagabondes,
Et vous riues & bois
Oyez ma vois.
Quand le ciel & mon heure
Iugeront que ie meure,
Rauy du beau seiour
Du commun iour,

le defens qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe
De vouloir mon tombeau
Baſtir plus beau :
Mais bien ie veux qu'vn arbre
M'ombrage en lieu d'vn marbre,
Arbre qui ſoit couuert
Touſiours de vert.
De moy puiſſe la terre
Engendrer vn lierre,
M'embraſſant en maint tour
Tout à l'entour :
Et la vigne tortiſſe
Mon ſepulcre embelliſſe,
Faiſant de toutes pars
Vn ombre eſpars.
Là viendront chaque année
A ma feſte ordonnée
Auecques leurs troupeaux
Les paſtoureaux :
Puis ayant fait l'office
De leur beau ſacrifice,
Parlans à l'iſle ainſi
Diront ceci :
Que tu es renommée
D'eſtre tombeau nommée
D'vn, de qui l'vniuers
Chante les vers !
Et qui onq en ſa vie
Ne fut bruſlé d'enuie,
Mendiant les honneurs
Des grands Seigneurs !
Ny ne r'appriſt l'vſage
De l'amoureux breuuage,

Ny l'art des anciens
Magiciens!
Mais bien à noz campagnes
Fist voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons.
Car il fist à sa lyre
Si bons accords eslire,
Qu'il orna de ses chants
Nous & noz champs.
La douce manne tombe
A iamais sur sa tumbe,
Et l'humeur que produit
En May la nuit.
Tout à l'entour l'emmure
L'herbe & l'eau qui murmure,
L'vn tousiours verdoyant,
L'autre ondoyant.
Et nous ayans memoire
Du renom de sa gloire,
Luy ferons comme à Pan
Honneur chaque an.
Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'vn agnelet
Auec du laict
Desur moy, qui à l'heure
Seray par la demeure
Où les heureux espris
Ont leur pourpris.
La gresle ne la neige
N'ont tels lieux pour leur siege,
Ne la foudre oncque là
Ne deuala:

Mais bien conſtante y dure
L'immortelle verdure,
Et conſtant en tout temps
Le beau Printemps.
Le ſoin qui ſollicite
Les Rois, ne les incite
Le monde ruiner
Pour dominer :
Ains comme freres viuent,
Et morts encore ſuiuent
Les meſtiers qu'ils auoient
Quand ils viuoient.
Là là i'oiray d'Alcée
La lyre courroucée,
Et Sapphon qui ſur tous
Sonne plus dous.
Combien ceux qui entendent
Les chanſons qu'ils reſpandent,
Se doiuent reſiouir
De les ouir ?
Quand la peine receuë
Du rocher eſt deceuë,
Et quand le vieil Tantal
N'endure mal ?
« *La ſeule lyre douce*
« *L'ennuy des cœurs repouſſe,*
« *Et va l'eſprit flatant*
« *De l'eſcoutant.*

A GVY PACATE.

ODE V.

Guy, noz meilleurs ans coulent
Comme les eaux qui roulent
D'vn cours ſempiternel:
La mort pour ſa ſequelle
Nous ameine auec elle
Vn exil eternel.
Nulle humaine priere
Ne repouſſe en arriere
Le bateau de Charon,
Quand l'ame nue arriue
Vagabonde en la riue
De Styx & d'Acheron.
« *Toutes choſes mondaines*
« *Qui veſtent nerfs & veines*
« *La mort egale prend,*
« *Soient pauures, ou ſoient Princes:*
Deſſus toutes prouinces
Sa main large s'eſtend.
La puiſſance tant forte
Du grand Achille eſt morte,
Et Therſite odieux
Aux Grecs, eſt mort encores:
Et Minos qui eſt ores
Le conſeiller des Dieux.
« *Iupiter ne demande*
« *Que des bœufs pour offrande:*
« *Mais ſon frere Pluton*
« *Nous demande nous hommes,*

« *Qui la victime ſommes*
« *De ſon enfer glouton.*
Celuy dont le Pau baigne
Le tombeau, nous enſeigne
N'eſperer rien de haut,
Et celuy que Pegaſe
(Qui fit ſourcer Parnaſe)
Culbuta ſi grand ſaut.
« *Làs! on ne peut cognoiſtre*
« *Le deſtin qui doit naiſtre,*
« *Et l'homme en vain pourſuit*
« *Coniecturer la choſe,*
« *Que Dieu ſage tient cloſe*
« *Sous vne obſcure nuit.*
Ie penſois que la trope
Que guide Calliope,
(Troupe mon ſeul confort)
Souſtiendroit ma querelle,
Et qu'indonté, par elle
Ie donteroy la mort:
Mais vne fiéure groſſe
Creuſe deſia ma foſſe
Pour me banir là bas,
Et ſa flame cruelle
Se paiſt de ma moüelle,
Miſerable repas.
Que peu s'en faut, ma vie,
Que tu ne m'es rauie
Cloſe ſous le tombeau!
Et que mort ie ne voye
Où Mercure conuoye
Le debile troupeau!
Et Alcé, qui les peines
Dont les guerres ſont pleines

Va là bas racontant,
Alcée qu'vne preſſe
Des eſpaules eſpeſſes
Admire en l'eſcoutant.
A bon droit Promethée
Pour ſa fraude inuentée
Endure vn tourment tel,
Qu'vn aigle ſur la roche
Luy ronge d'vn bec croche
Le poumon immortel.
Depuis qu'il eut robée
La flame prohibée
Pour les Dieux deſpiter,
Les bandes incognues
De fiéures ſont venues
Noſtre terre habiter:
Et la Mort deſpiteuſe
Au-parauant boiteuſe
Fut legere d'aller.
D'ailes mal-ordonnées
Aux hommes non données
Dedale coupa l'air.
La maudite Pandore
Fut forgée, & encore
Aſtrée s'en-vola,
Et la boete feconde
Peupla le pauure monde
De tant de maux qu'il a.
Ah! le meſchant courage
Des hommes de noſtre âge
N'endure par ſes faits,
Que Iupiter eſtuye
Sa foudre, qui s'ennuye
De voir tant de mesfaits.

VOEV A LVCINE.

ODE VI.

O Déesse puissante
De pouuoir secourir
La vierge languissante
Desia preste à mourir,
Quand la douleur amere
D'vn enfant la rend mere:
Si douce & secourable
Heureusement tu veux
D'oreille fauorable
Ouyr mes humbles vœux,
I'esleueray d'yuoire
Vne image à ta gloire:
Et moy la teste ornée
De beaux liz fleurissans,
Iray trois fois l'annee
La parfumer d'encens,
Accordant sur ma lyre
L'honneur de ton Osire.
Descen Déesse humaine
Du ciel, & te hastant
La santé douce ameine
A celle qui l'attend,
Et d'vne main maistresse
Repousse sa destresse.
Ainsi tousiours t'honore
Le Nil impetueux,

Qui Neptune colore
Par ſept huis fluctueux:
Ainſi touſiours ta pompe
Danſe au bruit de la trompe.
Toy Déeſſe Lucine
Requiſe par trois fois
De la vierge en geſine
Tu exauces la vois,
Et deſerres la porte
Au doux fruit qu'elle porte.
Tu as de la Nature
La clef dedans tes mains,
Tu donnes l'ouuerture
De la vie aux humains,
Et des ſiecles auares
Les fautes tu repares.

A IOACHIM DV BELLAY.

ODE VII.

« *Dedans ce grand monde où nous ſommes*
« *Enclos generalement,*
« *Il n'y a tant ſeulement*
« *Qu'vn genre des Dieux, & des hommes.*
« *Eux & nous n'auons mere qu'vne,*
« *Tous par elle nous viuons,*
« *Et pour heritage auons*
« *Du ciel la lumiere commune.*
« *Noſtre raiſon qui tout auiſe,*
« *Des Dieux compagnons nous rend:*

« *Sans plus vn ſeul different*
« *Noſtre genre & le leur diuiſe.*
« *La vie aux Dieux n'eſt conſumée :*
« *Immortel eſt leur ſeiour,*
« *Et l'homme ne vit qu'vn iour,*
« *Fuyant comme vn ſonge ou fumée.*

VOEV AV SOMME.

ODE VIII.

Somme, le repos du monde,
Si d'vn pauot plein de l'onde
Du grand fleuue obliuieux
Tu veux arrouſer mes yeux,
Tellement que ie reçoiue
Ton doux preſent, qui deçoiue
Le long ſeiour de la nuit,
Qui trop lente pour moy fuit :
Ie te vouë vne peinture,
Où l'effect de ta nature
Qui fuyt la clarté du iour,
Sera portrait à l'entour,
Tous les ſonges & les formes
Où la nuict tu te transformes
Pour noz eſprits contenter,
Ou pour les eſpouuanter.
A grand tort Homere nomme
Frere de la Mort, le Somme
Qui charme tous noz ennuis
Et la pareſſe des nuis,

Voire que Nature eſtime
Comme ſon fils legitime.
Le ſoin qui les Rois eſpoint,
L'eſprit ne me ronge point:
Toutefois la tarde Aurore
Me voit au matin encore
Parmy le lict trauailler,
Et depuis le ſoir veiller.
Vien donque Somme, & diſtile
En mes yeux ton onde vtile,
Et tu auras en pur don
Vn beau tableau pour guerdon.

ODE IX.

Mais que me vaut d'entretenir
Si cherement vn ſouuenir
Qui hoſte de mon cœur le ronge,
Et touſiours me fait deuenir
Reſueur comme vn homme qui ſonge?
Ce n'eſt pas moy, c'eſt toy mon cœur,
Qui pour allonger ma langueur,
Deſloyal enuers moy te portes,
Et pour faire vn penſer veinqueur,
De nuict tu luy ouures mes portes.
Tu ne te ſçaurois excuſer
Que tu ne viennes m'abuſer,
Et qu'à tort ne me ſois contraire,
Qui veux mon party refuſer
Pour ſouſtenir mon aduerſaire.

Mais en qui me doy-ie fier?
Quand chetif ie me voy lier
De mes gens qui me viennent prendre,
Pour estre fait le prisonnier
De ceux qui me deuroient defendre!
Ce penser n'eust logé chez moy
S'il n'eust eu trafique auec toy.
Sors, cœur, de ta place ancienne:
Puis que tu m'as rompu ta foy,
Ie te veux rompre aussi la mienne.
Sors donq, si tu ne veux perir
De telle mort qu'on fait mourir
Le soudart, qui rompt sa foy vaine
Pour aller, traistre, secourir
L'ennemy de son Capitaine.

ODE X.

Qvand ie suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'vn remors & d'vn souci,
Aux rochers ie me plains ainsi,
Aux bois, aux antres, & aux ondes.
Rochers, bien que soyez âgez
De trois mil ans, vous ne changez
Iamais ny d'estat ny de forme:
Mais tousiours ma ieunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De ieune en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans
En l'hyuer voz cheueux plaiſans,
L'an d'apres qui ſe renouuelle,
Renouuelle auſſi voſtre chef:
Mais le mien ne peut de rechef
R'auoir ſa perruque nouuelle.
Antres, ie me ſuis veu chez vous
Auoir iadis verds les genous,
Le corps habile, & la main bonne:
Mais ores i'ay le corps plus dur,
Et les genous, que n'eſt le mur
Qui froidement vous enuironne.
Ondes, ſans fin vous promenez
Et vous menez & ramenez
Vos flots d'vn cours qui ne ſeiourne:
Et moy ſans faire long ſeiour
Ie m'en vais de nuict & de iour,
Au lieu d'où plus on ne retourne.
Si eſt-ce que ie ne voudrois
Auoir eſté rocher ou bois,
Pour auoir la peau plus eſpeſſe,
Et veincre le temps emplumé:
Car ainſi dur ie n'euſſe aimé
Toy qui m'as fait vieillir, Maiſtreſſe.

ODE XI.

Nymphe aux beaux yeux, qui ſouffles de ta bouche
Vne Arabie, à qui pres en approuche,
Pour deſraciner mon eſmoy
Cent mille baiſers donne moy.

Donne-les moy, çà que ie les deuore:
Tu fais la morte, il m'en faut bien encore:
Redonne m'en deux miliers donc,
Et ſur tous vn qui ſoit plus long
Que n'eſt celuy des douces colombelles
Priſes au ieu de leurs amours nouuelles.
Ainſi, ma Maiſtreſſe, viuons
Tandis que le temps nous auons:
Incontinent nous mourrons, & Mercure
Nous voilera d'vne pouſſiere obſcure,
Et guidera noz triſtes pas
Au froid royaume de là bas,
Tenant au poing ſa verge meſſagere,
Crainte là bas de la troupe legere:
Si qu'auſſi toſt qu'aurons paſſé
Le lac neuf fois entrelaſſé,
Et que ſur nous ſa ſentence imployable
Aura ietté le Iuge inexorable,
Ne parens, ne deuotions,
Ne rentes, ne poſſeſſions
Ne flechiront la cruche ne l'audace
Du nautonnier, ſi bien qu'il nous repaſſe:
Du nautonnier, qui n'a ſouci
De pauure, ne de riche auſſi.
Donq ce-pendant que l'âge nous conuie
De nous esbatre, eſgayons noſtre vie:
Ne vois-tu le temps qui s'enfuit,
Et la vieilleſſe qui nous ſuit?

LE RAVISSEMENT DE CEPHALE,

diuisé en trois pauses.

ODE XII.

L'Hyuer lors que la nuict lente
Fait au ciel si long seiour,
Vne Nymphe vigilante
S'esueilla deuant le iour:
Et par les antres humides
Où les Thons dormoient enclos,
** Hucha les sœurs Nereides*
Qui ronfloient au bruit des flots.
Sus, resueillez vous pucelles,
Le sommeil n'a iamais pris
Les yeux curieux de celles
Qui ont vn œuure entrepris.
Ceste parole mordante
Leur front si honteux a fait,
Que ia chacune est ardante
Que l'ouurage soit parfait.
D'vne soye non commune,
Et d'vn or en Cypre esleu,
Elles brodoient à Neptune
Le tissu d'vn manteau bleu,
Pour mener Thetis la belle
Où les Dieux sont ia venus,
Et où son mary l'appelle
Aux doux presens de Venus.

* Hucha, vieil mot François, pour dire, appella. De là vient vne Huchée : c'est autant que la voix se peut estendre appellant quelcun. Et vn Huchet, qui sert aux Fauconniers pour appeller leurs oyseaux.

Au vif traite y fut la terre
En boule arrondie au tour,
Auec la mer qui la ſerre
De ſes bras tout à l'entour:
Au milieu d'elle vn orage
Mouuoit ſes flots d'ire pleins:
Palles du futur naufrage
Les mariniers eſtoient peints.
Deſarmée eſt leur nauire
Du haut iuſqu'au fondement,
Cà & là le vent la vire
Serue à ſon commandement:
Le ciel foudroye, & les flames
Tombent d'vn vol eſcarté,
Et ce qui reſte des rames
Vont lechant de leur clarté.
La mer pleine d'inconſtance
Iuſqu'au ciel arme ſon eau,
Et toute deſpite tance
Les flancs du veincu bateau,
D'vne ſoye & noire & perſe
Cent nuës entrelaſſoient,
Qui d'vne longue trauerſe
Tout le ſerein effaçoient:
Si que la pluye & la greſle,
Les vents & les tourbillons
Se menacent peſle-meſle
Sur les humides ſillons:
Les rempars des eaux bruyantes
Sembloyent eſtre trop lauez
Des tempeſtes aboyantes
Autour de leurs pieds cauez.
Neptune y fut peint luy-meſme
Brodé d'or, qui du danger

Tirant le marinier bleſme,
L'eau en l'eau faiſoit ranger:
Les troupes de la mer grande
Sont leur Prince enuironnans,
Palemon, Glauque, & la bande
Des Tritons bien reſonnans.
Luy, les brides abandonne
A ſon char, ſi qu'en gliſſant
Sur la mer, ſes loix il donne
Au flot luy obeyſſant:
Et ſe iouant deſſus l'onde
Se monſtre ſeul gouuerneur
Et Roy de l'humide monde
Qui s'encline à ſon honneur.
Elles ceſſoyent de portraire
De verd, de rouge, & vermeil,
L'Arc qui s'enflame au contraire
Des ſagettes du Soleil,
Quand Naïs de ſa parolle
Fit ainſi reſonner l'air:
Auec ſa voix douce & molle
Le ſucre ſembloit couler.

Seconde pauſe.

Reſueillez-vous, belle Aurore,
Trop au lict vous ſommeillez,
Et auecque vous encore
Le beau matin reſueillez:
Ainſi le dolent Cephale
Vous ſoit amiable & dous,
Et laiſſant ſa femme palle
Daigne aller auecque vous.

Le fils de Venus, compagnes,
Ce cruel Archer qui peut
Et bois & eaux & campagnes
Gesner d'amour quand il veut,
D'vne ruse deceptiue
Nostre Aurore en-amoura,
Si bien que d'elle captiue
Ses trophées honora.
Elle qui a de coustume
D'allumer le iour, voulant
L'allumer, elle s'allume
D'vn brandon plus violant:
Passant les portes déclofes
Du ciel elle alloit deuant
Çà & là versant des roses
Au sein du Soleil leuant.
Son teint de nacre & d'yuoire
Le matin embellissoit,
Et du comble de sa gloire
L'Orient se remplissoit:
Mais Amour qui tout essaye,
N'endura qu'vn si beau teint
Ne sentist la douce playe
Dont les hommes il atteint.
Contre la belle s'efforce,
Et luy tenant les yeux bas,
Luy fist voir d'en-haut par force
Le doux amoureux appas.
Elle vit dans vn bocage
Cephale parmy les fleurs,
Faire vn large marescage
De la pluye de ses pleurs.
O Ciel, disoit-il, ô Parque,
Auancez mon iour dernier,

Et m'enuoyez en la barque
De l'auare nautonnier:
Ie hay de viure l'enuie,
Ce monde m'eſt odieux:
Puis que i'ay tué ma vie,
A quoy me gardent les Dieux?
O jauelot execrable,
Tu m'es teſmoin auiourd'huy
Qu'on ne voit rien de durable
En ce monde que l'ennuy.
Ainſi diſant il ſe pâme
Sur le corps qui treſpaſſoit,
Et les reliques de l'ame
De ſes lèures amaſſoit.
L'Aurore au dueil de ſa plainte
Malade perd ſa couleur,
Et toute ſe ſent eſtrainte
Au cœur de meſme douleur:
Par vne nouuelle porte
En elle le dard veinqueur
Entra d'vne telle ſorte,
Qu'il ſe fiſt Roy de ſon cœur.
Ses moüelles ſont ja pleines
D'vn appetit deſreiglé,
Et nourrit au fond des veines
Vn feu d'amour aueuglé:
Ia le ciel elle deſpriſe,
Et plus d'aimer n'a ſouci
De Tithon la barbe griſe,
Que la vieilleſſe a tranſi.
Cephale qui luy retourne
En l'ame pour l'offenſer,
Au plus haut ſommet ſeiourne
De ſon malade penſer,

Et dedans l'ame bleſſée
La fiéure luy entretient
Ores chaude ores glacée,
Selon que l'acces la tient.
En vain elle diſſimule
Ne ſentir le mal qui croiſt,
Sa flame qui ſon cœur brule
Claire au viſage apparoiſt:
Au pourpre que honte allume
Par rayons dedans ſon teint,
On voit qu'outre ſa couſtume
Son cœur d'amour eſt atteint.
Si toſt par la nuict venuë
Les cieux ne ſont obſcurcis,
Qu'elle couche à terre nuë
Sans abaiſſer les ſourcis:
Car l'amour qui l'éguillonne,
Ne ſouffre que le dormir
En proye à ſes yeux ſe donne:
Elle ne fait que gemir.
Et bien que de loin abſente
De l'abſent Cephale ſoit,
Comme s'elle eſtoit preſente,
En ſon eſprit l'apperçoit:
Ores prompte en ceci penſe,
Et ores penſe en cela,
Sa trop conſtante inconſtance
Ondoye deçà & là.
Mais quand le pareſſeux voile
De la nuict quitte les Cieux,
Et que nulle & nulle eſtoile
Plus ne ſe monſtre à nos yeux,
Elle fuit eſcheuelée
Portant bas le front & l'œil,

Et par bois & par valée
Lasche la bride à son dueil.
D'herbes l'ignorante essaye
De guarir le mal enclos,
Mais pour-neant : car la playe
Est ja compagne de l'os :
Elle prend soigneuse garde
Aux charmeurs & à leurs vers,
Ou bien en béant regarde
Le fond des gesiers ouuers,
Pour voir si en quelque sorte
Pourra tromper sa douleur :
Mais nulle herbe, tant soit forte,
N'a sceu rompre son malheur :
Car le mal qui plus s'encherne,
Et moins veut estre donté,
Les vagues brides gouuerne
Du cœur par luy surmonté.
Amour, qui causa la peine
De telle ardante amitié,
La voyant d'ennuy si pleine
En eut luy-mesme pitié,
Et guidant la foible Aurore,
La meine où Cephale estoit,
Qui sa femme morte encore
A longs souspirs regrettoit.
L'eshontée maladie
La vierge tant pressa là,
Qu'à la fin toute hardie
A Cephale ainsi parla :
Pourquoy pers-tu de ton âge
Le printemps à lamenter
Vne froide & morte image
Qui ne te peut contenter ?

Elle à la mort fut ſuiette,
Non pas moy le ſang des Dieux,
Non pas moy Nymphe qui iette
Les premiers rayons aux cieux:
Reçoy moy doncques, Cephale,
Et ta baſſe qualité
D'vn eſtroit lien égale
A mon immortalité.
Luy deſdaignant ſa priere
Fuit la ſuppliante voix,
Et tout deſpit en arriere
S'eſcarta dedans les bois:
Elle comme amour la porte,
Vole apres, & çà & là
Le preſſe, & ja ſa main forte
Dedans ſes cheueux elle a:
Puis comme vn aigle qui ſerre
Vn liéure en ſes pieds donté,
En luy faiſant perdre terre,
Par force au ciel l'a monté,
Où auecques luy encores
Eſt maintenant à ſeiour,
Et bien peu ſe ſoucie ores
De nous allumer le iour.

Tierce pauſe.

Ainſi l'vne de la bande
Mettoit fin à ſon parler,
Quand le Dieu marin demande
Sa robe pour s'en-aller:
D'elle richement s'habille,
S'agençant de mains & d'yeux,

Pour mener en-poinct sa fille
Au festin de tous les Dieux :
Où Themis la grand'Prestresse
Pleine d'vn esprit ardant,
La tirant hors de la presse
Luy dist en la regardant :
Bien qu'Inon soit ta compagne,
Reçoy pourtant doucement
Ton mary, & ne desdagne
Son mortel embrassement.
Ains que soit la Lune entiere
Dix fois, tu dois enfanter
Vn qui donnera matiere
Aux Poëtes de chanter.
Le monde pour vn tel homme
N'est pas assez spacieux,
Ses vertus reluiront comme
Les estoiles par les cieux.
Il passera de vistesse
Les lions, & nul soudart
Ne trompera la rudesse
De son homicide dard :
Prompt à suiure comme foudre,
Sa main au sang souillera
De Telephe, & sur la poudre
Mille Rois despouillera.
Et si fera voir encore,
Tant ses coups seront pesans,
Au noir enfant de l'Aurore
Les Enfers deuant ses ans :
Et apres auoir de Troye
Le fort rampart abatu,
Ilion sera la proye
Des Grecs & de sa vertu.

ODE XIII.

Ma douce iouuance eſt paſſée,
Ma premiere force eſt caſſée,
I'ay la dent noire & le chef blanc,
Mes nerfs ſont diſſous, & mes veines,
Tant i'ay le corps froid, ne ſont pleines
Que d'vne eau rouſſe en lieu de ſang.
Adieu ma lyre, adieu fillettes
Iadis mes douces amourettes,
Adieu, ie ſens venir ma fin:
Nul paſſetemps de ma ieuneſſe
Ne m'accompagne en la vieilleſſe,
Que le feu, le lict & le vin.
I'ay la teſte toute eſtourdie
De trop d'ans & de maladie,
De tous coſtez le ſoin me mord:
Et ſoit que i'aille ou que ie tarde,
Touſiours apres moy ie regarde
Si ie verray venir la Mort:
Qui doit, ce me ſemble, à toute heure
Me mener là bas où demeure
Ie ne ſçay quel Pluton, qui tient
Ouuert à tous venans vn antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où iamais on ne reuient.

ODE XIIII.

Pourquoy chetif laboureur
Trembles-tu d'vn Empereur,

Qui doit bien toſt, legere ombre,
Des morts accroiſtre le nombre?
« Ne ſçais-tu qu'à tout chacun
« Le port d'Enfer eſt commun,
« Et qu'vne ame Imperiale
« Auſſi toſt là bas deuale
« Dans le bateau de Charon,
« Que l'ame d'vn bucheron?
Courage coupeur de terre!
Ces grans foudres de la guerre
Non plus que toy n'iront pas
Armez d'vn plaſtron là bas,
Comme ils alloyent aux batailles:
Autant leur vaudront leurs mailles,
Leurs lances & leur eſtoc,
Comme à toy vaudra ton ſoc.
Le bon iuge Rhadamante
Aſſeuré ne s'eſpouuante
Non plus de voir vn harnois
Là bas, qu'vn leuier de bois,
Ou voir vne ſouquenie
Qu'vne robbe bien garnie,
Ou qu'vn riche accouſtrement
D'vn Roy mort pompeuſement.

ODELETTE XV.

Les eſpics ſont à Cerés,
Aux Cheure-pieds les forés,
A Chlore l'herbe nouuelle,
A Phebus le verd Laurier,
A Minerue l'Oliuier,
Et le beau Pin à Cybelle:

Aux Zephyres le doux bruit,
A Pomone le doux fruit,
L'onde aux Nymphes eſt ſacrée,
A Flore les belles fleurs:
Mais les ſoucis & les pleurs
Sont ſacrez à Cytherée.

ODE XVI.

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'vne ruche, où les auettes
Font leurs petites logettes.
Comme il les alloit cueillant,
Vne auette ſommeillant
Dans le fond d'vne fleurette,
Luy piqua la main douillette.
Si toſt que piqué ſe vit,
Ah! ie ſuis perdu (ce dit)
Et s'en-courant vers ſa mere
Luy monſtra ſa playe amere:
Ma mere, voyez ma main,
Ce diſoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait vne eſgratignure.
Alors Venus ſe ſou-rit
Et en le baiſant le prit,
Puis ſa main luy a ſouflée
Pour guarir ſa playe enflée.
Qui t'a, dy moy, faux garçon,
Bleſſé de telle façon?
Sont-ce mes Graces riantes
De leurs aiguilles poignantes?

Nenny, c'eſt vn ſerpenteau,
Qui vole au Printemps nouueau
Auecque deux ailerettes
Cà & là ſus les fleurettes.
Ah! vrayment ie le cognois
(Dit Venus) les villageois
De la montagne d'Hymette
Le ſurnomment Meliſſete.
Si doncques vn animal
Si petit fait tant de mal,
Quand ſon haleſne eſpoinçonne
La main de quelque perſonne,
Combien fais-tu de douleur
Au prix de luy, dans le cœur
De celuy en qui tu iettes
Tes amoureuſes ſagettes?

A RENE' D'VRVOY.

ODE XVII.

Ie n'ay pas les mains appriſes
Au meſtier muet de ceux
Qui font vne image aſſiſe
Sur des piliers pareſſeux.
*Ma peinture n'eſt pas * mue,*
Mais viue, & par l'vniuers
Guindée en l'air ſe remue
Deſſus l'engin de mes vers.
Auiourd'huy faut que i'aueigne
Des Muſes les traits pointus:

* Mue, muette, vieil mot François.

Vruoy m'a dit que ie peigne
En ce tableau ses vertus.
Muses, ouurez-moy la porte
De vostre cabinet saint,
A fin que de là i'apporte
Les traits dont il sera peint.
Si ma boutique estoit riche
De vaisseaux tous massifs d'or,
Vers toy ie me serois chiche
Des plus beaux de mon tresor :
Et si te serois encore
D'vne main large baillant
Le prix dont la Grece honore
Le Capitaine vaillant.
Mais ie n'ay telle puissance,
Tu n'en as aussi besoin:
Ta contente suffisance
Les repousseroit bien loin.
Les vers sans plus t'esiouïssent,
Mes vers donc ie t'offriray :
Les vers seulement iouïssent
Du droit que ie te diray.
Ny les pointes eleuées,
Ny les marbres imprimez
En grosses lettres grauées,
Ny les cuiures animez
Ne font que les hommes viuent
En images contre-faits,
Comme les vers qui les suiuent
Pour tesmoins de leurs beaux faits.
Si la plume d'vn Poëte
Ne fauorisoit leur nom,
La vertu seroit muete,
Et sans langue leur renom.

Du grand Hector la memoire
Fust ja morte, si les vers
N'eussent empané sa gloire
Voletant par l'vniuers.
De mille autres l'excellence
Et l'honneur fust abatu:
Tousiours l'enuieux Silence
S'arme contre la vertu.
Les plumes doctes & rares
Iusqu'au ciel ont enuoyé
Arraché des eaux auares
Achille presque noyé.
C'est la Muse qui engarde
Les bons de ne mourir pas,
Et qui nos talons retarde
Pour ne deualler là bas.
La Muse l'enfer desfie,
Seule nous eleue aux Cieux,
Seule nous donne la vie
Et nous met au rang des Dieux.

AVX MVSES, A VENVS,

Aux Graces, aux Nymphes & aux Faunes.

ODE XVIII.

Chaste troupe Pierienne,
Qui de l'onde Hippocrenienne
Tenez les riues, & le mont
D'Heme, & les verdoyans bocages

De Pinde, & les antres ſauuages
Du ſaint Parnaſſe au double front :
Vous de l'eau poiſſonneuſe fille,
Qui dans le creux d'vne coquille
Vinſtes à Cypre, & qui Gnidon
Gouuernez, & Paphe & Cythere,
Venus la fiere-douce mere
De ce bon enfant Cupidon :
Vous Graces d'vne eſcharpe ceintes,
Qui deſſous les montaignes ſaintes
De Colche, ou dans le fond du val
Soit d'Amathonte ou ſoit d'Erie,
Toute nuict ſur l'herbe fleurie
En vn rond demenez le bal :
Et vous Dryades, & vous Fées
Qui de jonc ſimplement coifées
Nagez par le cryſtal des eaux,
Fendant des fleuues les entorſes,
Et qui naiſſez ſous les eſcorces
Et dans le tronc des arbriſſeaux :
Ornez ce liure de lierre,
Et bien loin par-deſſus la terre,
S'il vous plaiſt, enleuez ma voix :
Et faites que touſiours ma lyre
D'âge en âge s'entende bruire
Du More iuſques à l'Anglois.

ODE XIX.

Nagueres chanter ie voulois
Comme Francus au bord Gaulois
Auec ſa troupe vint deſcendre,
Mais mon luth pincé de mon doy

Ne vouloit en despit de moy
Que chanter Amour & Cassandre.
Ie pensois, d'autant que tousiours
I'auois dit sur luy mes amours,
Que ses cordes par long vsage
Chantoyent d'Amour, & qu'il falloit
En mettre d'autres s'on vouloit
Luy apprendre vn autre langage.
Dés la mesme heure il n'y eut fust
Ny archet qui changé ne fust,
Ny cheuilles ny chanterelles :
Mais apres qu'il fut remonté,
Plus fort que deuant a chanté
D'autres amours toutes nouuelles.
Or adieu donc prince Francus,
Ta gloire sous tes murs veincus
Se cachera tousiours pressée,
Si à ton neueu nostre Roy
Tu ne dis qu'en l'honneur de toy
Il face ma lyre crossée.

ODE XX.

Brune Vesper, lumiere dorée,
O Vesper honneur de la serée,
Vesper, dont la belle clairté luit
Autant sur les Astres de la nuit
Que reluit par dessus toy la Lune:
O claire image de la nuit brune,
En lieu du beau Croissant tout ce soir
Donne lumiere, & te laisse choir
Bien tard dedans la marine source.

Ie ne veux larron oſter la bourſe
A quelque amant, ou comme vn meſchant
Voleur, dévaliſer vn marchand:
Ie veux aller outre la riuiere
Voir m'amie: mais ſans ta lumiere
Ie ne puis mon voyage acheuer.
Sors doncque de l'eau pour te leuer,
Et de ta belle nuitale flame
Eſclaire au feu d'amour qui m'enflame.

ODE XXI.

Dieu vous gard meſſagers fidelles
Du Printemps viſtes arondelles,
Huppes, cocus, roſſignolets,
Tourtres & vous oiſeaux ſauuages
Qui de cent ſortes de ramages
Animez les bois verdelets.
Dieu vous gard belles paquerettes,
Belles roſes, belles fleurettes,
Et vous boutons iadis cognus
Du ſang d'Aiax & de Narciſſe:
Et vous thym anis & meliſſe,
Vous ſoyez les bien reuenus.
Dieu vous gard troupe diaprée
Des papillons, qui par la prée
Les douces herbes ſuçotez:
Et vous nouuel eſſain d'abeilles,
Qui les fleurs iaunes & vermeilles
De voſtre bouche baiſotez:
Cent mille fois ie re-ſalue
Voſtre belle & douce venue.

O que i'aime ceste saison
Et ce doux caquet des riuages,
Au prix des vents & des orages
Qui m'enfermoyent en la maison.

ODE XXII.

Bel Aubepin fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau riuage,
Tu es vestu iusqu'au bas
Des longs bras
D'vne lambrunche sauuage.
Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche:
Dans les pertuis de ton tronc
Tout du long
Les auettes ont leur couche.
Le chantre Rossignolet
Nouuelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alleger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.
Sur ta cime il fait son ny
Tout vny
De mousse & de fine soye,
Où ses petits esclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy gentil Aubepin,
Vy ſans fin,
Vy ſans que iamais tonnerre,
Ou la coignée, ou les vents,
Ou les temps
Te puiſſent ruer par terre.

ODE XXIII.

Du grand Turc ie n'ay ſouci,
Ny du grand Soudan auſſi :
L'or ne maiſtriſe ma vie,
Aux Rois ie ne porte enuie :
Ie n'ay ſouci que d'aimer
Moy-meſme, & me parfumer
D'odeurs, & qu'vne couronne
De fleurs le chef m'enuironne.
Ie ſuis, mon Belleau, celuy
Qui veux viure ce iourd'huy.
L'homme ne ſçauroit cognoiſtre
Si vn lendemain doit eſtre.
Vulcan en faueur de moy,
Ie te pri' deſpeſche toy
De me tourner vne taſſe,
Qui de profondeur ſurpaſſe
Celle du vieillard Neſtor :
Ie ne veux qu'elle ſoit d'or,
Sans plus fay la moy de cheſne,
Ou de lierre, ou de freſne.
Ne m'engraue point dedans
Ces grands panaches pendans,
Plaſtrons morions ny armes :

Qu'ay-ie ſouci des allarmes,
Des aſſaux & des combas?
Auſſi ne m'y graue pas
Ny le Soleil ny la Lune,
Ny le iour ny la nuict brune,
Ny les Aſtres ny les Ours:
Ie n'ay ſouci de leurs cours,
Encor moins de leur charrete,
D'Orion ny de Boëte?
Mais pein moy ie te ſuppli,
D'vne treille le repli
Non encore vendangée:
Peins vne vigne chargée
De grapes & de raiſins,
Peins-y des fouleurs de vins,
Le nez & la rouge trongne
D'vn Silene & d'vn yurongne.

ODE XXIIII.

Lors que Bacchus entre chez moy
Ie chaſſe incontinent l'eſmoy,
Et rauï d'eſprit il me ſemble
Qu'en mes bougettes i'ay plus d'or,
Plus d'argent, & plus de treſor
Que Mide, ny que Cræſe enſemble.
Ie veux rien ſinon tourner
Par la danſe, & me couronner
Le chef d'vn tortis de lierre:
Ie foule en eſprit les honneurs,
Et les eſtats des grands Seigneurs
A coups de pied i'eſcraze à terre.

Page, verſe du vin nouueau,
Arrache-moy hors du cerueau
Le ſoin, par qui le cœur me tombe.
Verſe donc pour me l'arracher :
Il vaut mieux yure ſe coucher
Dans le lict, que mort dans la tombe.

ODE XXV.

Touſiours ne tempeſte enragée
Contre ſes bords la mer Egée,
Et touſiours l'orage cruel
Des vents, comme vn foudre ne gronde,
Elochant la voûte du monde
D'vn ſoufflement continuel.
Touſiours l'hiuer de neiges blanches
Des pins n'enfarine les branches,
Et du haut Apennin touſiours
La greſle le dos ne martelle,
Et touſiours la glace eternelle
Des fleuues ne bride le cours.
Touſiours ne durent orgueilleuſes
Les Pyramides ſourcilleuſes
Contre la faulx du Temps veinqueur :
Auſſi ne doit l'ire felonne,
Qui de ſon fiel nous empoiſonne,
Durer touſiours dedans vn cœur.
« *Rien ſous le Ciel ferme ne dure :*
Telles loix la ſage Nature
Arreſta dans ce monde, alors
Que Pyrrhe eſpandoit ſus la terre
Nos ayeux conceus d'vne pierre
S'amolliſſante en nouueaux corps.

Maintenant vne triſte pluye
D'vn air larmoyant nous ennuye,
Maintenant les Aſtres jumeaux
D'émail en-fleuriſſent les plaines,
Maintenant l'Eſté boit les veines
D'Ide gazouillante en ruiſſeaux.
Nous auſſi, Melin, qui ne ſommes
Immortels, mais fragiles hommes,
Suiuant ceſt ordre il ne faut pas
Que noſtre ire ſoit immortelle,
Balançant ſagement contre elle
La raiſon par iuſte compas.
N'as-tu point veu liſant Homere,
Lors que plus l'ardante colere
Achille enfloit contre ſon Roy,
Que Pallas la ſage guerriere
Luy happant les cheueux derriere
Tout grommelant l'arreſta coy?
Ia ſa dague il auoit tirée
Pour tuer l'heritier d'Atrée,
Tant le courroux l'aiguillonnoit,
Sans elle, qui dans ſon nauire
L'enuoya digerer ſon ire
Dont tout le fiel luy bouillonnoit.
Combien de fois ce Peleïde
Refuſa les preſens d'Atride
Pour appointer? combien encor
De priſonnieres Lesbiennes
Et de citez Myceniennes,
Et combien de cheuaux & d'or?
Tandis Hector armoit la rage,
L'horreur & le Troyen orage
Contre les Grecs, & d'vne part
D'vn grand caillou froiſſa leur porte,

De l'autre part d'vne main forte
Darda la flame en leur rampart.
De quelque costé qu'il se tourne,
Bellone autour de luy seiourne,
Faisant couler Xanthe tout roux
Du sang des Grecs, qui par la plaine
Enduroyent, innocens, la peine
De ce dommageable courroux.
O monde heureux, si Promethée
D'argile en ses doigts retâtée
Le cœur ne nous auoit formé,
Le trempant en l'eau Stygienne,
Et en la rage Libyenne
D'vn cruel lion affamé!
Certainement la vierge Astrée
N'eust point quitté nostre contrée,
Et les foudres tombez du ciel
N'eussent accablé les montagnes:
Tousiours fussent par les campagnes
Glissez les doux ruisseaux de miel.
Le cheual au milieu des guerres
N'eust point ronflé, ny les tonnerres
Des canons n'eussent point sonné,
Ny sur les bornes des prouinces
Le choc armé de deux grans Princes
N'eust point le pasteur estonné.
On n'eust point emmuré les villes
Pour crainte des guerres ciuiles
Ny des estranges legions,
Ny le coutre de Pharsalie
N'eust hurté tant d'os d'Italie,
Ny tant de vuides morions.
L'ire cause que les batailles
Iusqu'au fond razent les murailles

De maint Palais audacieux,
Et que les buiſſons & les herbes
S'eſgayent ſur les tours ſuperbes
Qui ſouloyent voiſiner les cieux.
L'ire cauſe des Tragedies
Les voix en complaintes hardies
Des Rois accablez du danger:
Et fait les execrables meres
Preſenter les fils à leurs peres
Sur la table pour les manger.
L'ire qui trouble le courage,
Ne differe point de la rage
Des vieux Curetes forcenez,
Ny des Chaſtrez de Dindymene,
Quand en hurlant elle les meine
Au ſon du buis eſpoinçonnez.
L'ire qui les hommes manie,
Changeant la raiſon en manie,
Rien qu'vn remors ne fait ſentir:
Et pour tout fruict ne nous apporte,
Apres que ſon ardeur eſt morte,
Sinon vn triſte repentir.
Las! ce monſtre, ce monſtre d'Ire
Contre toy me força d'eſcrire,
Et m'eſlança tout irrité,
Quand d'vn vers enfiellé d'Iambes
Ie vomiſſois les aigres flambes
De mon courage deſpité.
Pource qu'à tort on me fiſt croire
Qu'en fraudant le prix de ma gloire
Tu auois mal-parlé de moy,
Et que d'vne longue riſée
Mon œuure par toy meſpriſée,
Ne ſeruit que de farce au Roy.

Mais ore, Melin, que tu nies
En tant d'honnestes compaignies
N'auoir mesdit de mon labeur,
Et que ta bouche le confesse
Deuant moy-mesme, ie delaisse
Ce despit qui m'ardoit le cœur :
Chatouillé vrayment d'vn grand aise
De voir morte du tout la braise
Qui me consumoit, & de voir
Creuer ceux, qui par vne enuie
Troublant le repos de ma vie,
Souloyent ma simplesse esmouuoir.
Dressant à nostre amitié neuue
Vn autel, i'atteste le fleuue
Qui des pariures n'a pitié,
Que ny l'oubly, ny le temps mesme,
Ny la rancœur, ny la mort blesme
Ne desnou'ront nostre amitié.
Car d'vne amour dissimulée
Ma foy ne sera point voilée,
(De faux visage l'artizan)
Croyant seurement que tu n'vses
Vers tes amis des doubles ruses
Dont se desguise vn Courtizan.
Ne pense donc que le temps brise
L'accord de nostre foy promise,
Bien qu'vn courroux l'aye parfait.
« Souuent vne mauuaise cause
« Contraire à sa nature, cause
« Secretement vn bon effait.
Les lis naissent d'herbes puantes,
Les roses d'espineuses plantes,
Et neantmoins la France peint
De l'vn son blason, & encore

De l'autre la vermeille Aurore
Emprunte le fard de son teint.
Bien que l'vn des fils d'Iocaste
La nuict sous le portail d'Adraste
Et Tydée, enflez de courrous,
D'vne main horriblement dure,
Pour vn petit de couuerture
Se fussent martelez de coups :
Toutefois apres tels allarmes
Amis iurez prindrent les armes,
Et l'vn pour l'autre s'employa,
Quand pres de Thebes le Prophete
Vif englouti dans sa charrette
Tout armé Pluton effroya.

ODELETTE XXVI.

Venus est par cent mille noms,
Et par cent mille autres surnoms
Des pauures amans outragée:
L'vn la dit plus dure que fer,
L'autre la surnomme vn enfer,
Et l'autre la nomme enragée.
L'vn l'appelle soucis & pleurs,
L'autre tristesses & douleurs,
Et l'autre la desesperée:
Mais moy, pource qu'elle a tousiours
Esté propice à mes amours,
Ie la surnomme la sucrée.

ODE XXVII.

T'oseroit bien quelque Poëte
Nier des vers, douce Alouëte?
Quant à moy, ie ne l'oserois:
Ie veux celebrer ton ramage
Sur tous oiseaux qui sont en cage,
Et sur tous ceux qui sont és bois.
Qu'il te fait bon ouïr! à l'heure
Que le bouuier les champs labeure
Quand la terre le Printemps sent,
Qui plus de ta chanson est gaye,
Que courroucée de la playe
Du soc qui l'estomac luy fend.
Si tost que tu es arrosée
Au poinct du iour de la rosée,
Tu fais en l'air mille discours:
En l'air des ailes tu fretilles,
Et pendue en l'air tu babilles
Et contes aux vents tes amours.
Puis d'enhaut tu te laisses fondre
Sur vn sillon verd, soit pour pondre,
Soit pour esclorre, ou pour couuer,
Soit pour apporter la bechée
A tes petits ou d'vne achée,
Ou d'vne chenille ou d'vn ver.
Lors moy couché dessus l'herbette
D'vne part i'oy ta chansonnette:
De l'autre, sus du poliot
A l'abry de quelque fougere
l'escoute la ieune bergere
Qui desgoise son lerelot.

Lors ie dy, Tu es bien-heureuſe
Gentille Aloüette amoureuſe,
Qui n'as peur ny ſouci de riens,
Qui iamais au cœur n'as ſentie
Les deſdains d'vne fiere amie,
Ny le ſoin d'amaſſer des biens :
Ou ſi quelque ſouci te touche,
C'eſt lors que le Soleil ſe couche,
De dormir & de reſueiller
De tes chanſons auec l'Aurore
Et bergers & paſſans encore,
Pour les enuoyer trauailler.
Mais ie vis touſiours en triſteſſe
Pour les fiertez d'vne maiſtreſſe
Qui paye ma foy de trauaux,
Et d'vne plaiſante menſonge,
Menſonge qui touſiours allonge
La longue trame de mes maux.

ODE XXVIII.

I'auoy les yeux & le cœur
Malade d'vne langueur
L'vne à l'autre differente :
Touſiours vne fiéure ardente
Le pauure cœur me bruſloit,
Et touſiours l'œil diſtilloit
Vne pluye catarreuſe,
Qui s'eſcoulant dangereuſe
Tout le cerueau m'eſpuiſoit,
Lors mon cœur aux yeux diſoit :

Le cœur.

C'eſt bien raiſon que ſans ceſſe
Vne pluye vangereſſe
Laue le mal qu'auez fait :
Car par vous entra le trait
Qui m'a la fiéure cauſée.
Lors mes yeux pleins de roſée,
En diſtillant mon ſouci
Au cœur reſpondoyent ainſi :

Les yeux.

Mais c'eſt vous qui fuſtes cauſe
Du premier mal qui nous cauſe,
A vous l'ardente chaleur,
Et à nous l'humide pleur.
Il eſt bien vray que nous fuſmes
Autheurs du mal qui receuſmes
Le trait qui nous a bleſſé :
Mais il fut ſi toſt paſſé,
Qu'à peine tiré le viſmes
Que ja dans nous le ſentiſmes.
Vous deuiez comme plus fort,
Contre ſon premier effort
Faire vn peu de reſiſtance:
Mais vous prinſtes accointance
Tout ſoudain auecques luy
Pour nous donner tout l'ennuy.
O la belle empriſe vaine!
Puis que vous ſouffrez la peine
Auſſi bien que nous d'auoir
Voulu ſeuls nous deceuoir.

« *La chose est bien raisonnable,*
« *Que le trompeur miserable*
« *Reçoiue le mal sur luy*
« *Qu'il machinoit contre autruy,*
« *Et que pour sa fraude il meure.*
Ainsi mes yeux à toute heure,
Et mon cœur contre mes yeux
Querelloyent seditieux :
Quand vous ma douce Maistresse,
Ayant soin de ma destresse
Et de mon tourment nouueau,
Me fistes present d'vne eau
Qui la lumiere perdue
A mes deux yeux a rendue.
Reste plus à secourir
Le cœur qui s'en va mourir,
S'il ne vous plaist qu'on luy face
Ainsi qu'aux yeux quelque grace.
Or pour esteindre le chaud
Qui le consomme, il ne faut
Sinon qu'vne fois ie touche
De la mienne vostre bouche,
A fin que le doux baiser
Aille du tout appaiser
Par le vent de son haleine
La flame trop inhumaine,
Que de ses ailes Amour
M'esuente tout à l'entour,
Depuis l'heure que la fleche
De vos yeux luy fist la breche
Si auant, qu'il ne pourroit
En guarir s'il ne mourroit,
Ou si vostre douce haleine
Ne le tiroit hors de peine.

ODE XXIX.

Les Muſes lierent vn iour
De chaiſnes de roſes, Amour,
Et pour le garder le donnerent
Aux Graces & à la Beauté,
Qui voyans ſa deſloyauté
Sus Parnaſſe l'empriſonnerent.
Si toſt que Venus l'entendit,
Son beau ceſton elle vendit
A Vulcan, pour la deliurance
De ſon enfant, & tout ſoudain
Ayant l'argent dedans la main,
Fiſt aux Muſes la reuerence.
Muſes Deeſſes des chanſons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant ie les apporte,
Deliurez mon fils priſonnier.
Mais les Muſes l'ont fait lier
D'vne chaiſne encore plus forte.
Courage doncques amoureux,
Vous ne ſerez plus langoureux,
Amour eſt au bout de ſes ruſes :
Plus n'oſeroit ce faux garçon
Vous refuſer quelque chanſon,
Puis qu'il eſt priſonnier des Muſes.

ODE XXX.

Pourtant ſi i'ay le chef plus blanc
Que n'eſt d'vn lis la fleur eſcloſe,

Et toy le visage plus franc
Que n'est le bouton d'vne rose :
Pour cela, cruelle, il ne faut
Fuir ainsi ma teste blanche :
Si i'ay la teste blanche en haut,
L'autre partie est assez franche.
Ne sçais-tu pas, toy qui me fuis,
Que pour bien faire vne couronne
Ou quelque beau bouquet, d'vn lis
Tousiours la rose on enuironne?

ODE ANACREONTIQVE XXXI.

La terre les eaux va boiuant,
L'arbre la boit par sa racine,
La mer salée boit le vent,
Et le Soleil boit la marine,
Le Soleil est beu de la Lune :
Tout boit, soit en haut ou en bas :
Suiuant ceste reigle commune
Pourquoy donc ne boirons-nous pas?

ODE XXXII.

Plusieurs de leurs corps desnuez
Se sont veus en diuerse terre
Miraculeusement muez,
L'vn en serpent & l'autre en pierre,
L'vn en fleur, l'autre en arbrisseau,
L'vn en loup, l'autre en colombelle :

L'vn se vit changer en ruisseau,
Et l'autre deuint arondelle.
Mais ie voudrois estre miroir
A fin que tousiours tu me visses :
Chemise ie voudrois me voir,
A fin que souuent tu me prisses.
Volontiers eau ie deuiendrois,
A fin que ton corps ie lauasse :
Estre du parfum ie voudrois,
A fin que ie te parfumasse.
Ie voudrois estre le riban
Qui serre ta belle poitrine :
Ie voudrois estre le carquan
Qui orne ta gorge yuoirine.
Ie voudrois estre tout autour
Le coral qui tes léures touche,
A fin de baiser nuict & iour
Tes belles léures & ta bouche.

ODE XXXIII.

Pourquoy comme vne ieune poutre
De trauers guignes-tu vers moy ?
Pourquoy farouche fuis-tu outre
Quand ie veux approcher de toy ?
Tu ne veux souffrir qu'on te touche :
Mais si ie t'auoy sous ma main,
Asseure toy que dans la bouche
Bien tost ie t'aurois mis le frain.
Puis te voltant à toute bride
Ie dresserois tes pieds au cours,
Et te piquant serois ton guide
Dans la carriere des amours.

Mais par l'herbe tu ne fais ores
Que suiure des prez la fraicheur,
Pource que tu n'as point encores
Trouué quelque bon cheuaucheur.

ODE XXXIIII.

Ha, si l'or pouuoit allonger
D'vn quart d'heure la vie aux hommes,
De soin on deuroit se ronger
Pour l'entasser à grandes sommes :
A fin qu'il peust seruir de prix
Et de rançon à nostre vie,
Et que la mort en l'ayant pris,
Remist au corps l'ame rauie.
Mais puis qu'on ne la peut tarder
Pour don ny pour or qu'on luy offre,
Que me seruiroit de garder
Vn tresor moisi dans mon coffre?
Il vaut mieux, lamin, s'addonner
A fueilleter tousiours vn liure,
Qui plustost que l'or peut donner
Maugré la mort vn second viure.

ODE XXXV.

Tu me fais mourir de me dire
Qu'il ne faut sinon qu'vne lyre
Pour m'amuser, & que tousiours
Ie ne veux chanter que d'amours.

Tu dis vray, ie te le confesse :
Mais il ne plaist à la Deesse,
Qui meste vn plaisir d'vn souci,
Que ie viue autrement qu'ainsi.
Car quand Amour vn coup enflame
De son feu quelque gentille ame,
Impossible est de l'oublier,
Ny de ses rêts se deslier.
Mais toy Pasquier, en qui Minerue
A tant mis de biens en reserue,
Qui as l'esprit ardent & vif,
Et nay pour n'estre point oisif,
Eleue au ciel par ton histoire
De nos Rois les faits & la gloire,
Et pren sous ta diserte voix
La charge des honneurs François :
Et desormais viure me laisse
Sans gloire au sein de ma maistresse,
Et parmy ses ris & ses jeux
Laisse grisonner mes cheueux.

ODE XXXVI.

Celuy qui n'aime est malheureux,
Et malheureux est l'amoureux :
Mais la misere la plus grande,
C'est quand l'amant (apres auoir
En bien seruant fait son deuoir)
Ne reçoit point ce qu'il demande.
La race en amours ne sert rien,
Ne beauté, grace, ne maintien :

Sans honneur la Muſe giſt morte :
Les amoureuſes du iourd'huy
En ſe vendant aiment celuy
Qui le plus d'argent leur apporte.
Puiſſe mourir meſchantement
Qui l'or trouua premierement :
Par luy le frere n'eſt pas frere,
Le pere n'eſt pas pere ſeur,
Par luy la ſœur n'eſt pas la ſœur,
Et la mere n'eſt pas la mere.
Par luy la guerre & le diſcord,
Par luy les glaiues & la mort,
Par luy viennent mille triſteſſes :
Et qui pis eſt nous receuons
La mort par luy, nous qui viuons
Amoureux d'auares maiſtreſſes.

ODELETTE XXXVII.

Ianne, en te baiſant tu me dis
Que i'ay le chef à demy gris,
Et touſiours me baiſant tu veux
De l'ongle oſter mes blancs cheueux :
Comme s'vn cheueul blanc ou noir
Sur le baiſer auoit pouuoir.
Mais Ianne tu te trompes fort :
Vn cheueul blanc eſt aſſez fort
Pour te baiſer, pourueu que point
Tu ne vueilles de l'autre poinct.

ODE XXXVIII.

Verſon ces roſes pres ce vin,
Pres de ce vin verſon ces roſes,
Et boiuon l'vn à l'autre, à fin
Qu'au cœur nos triſteſſes encloſes
Prennent en boiuant quelque fin.
La belle Roſe du Printemps,
Aubert, admonneſte les hommes
Paſſer ioyeuſement le temps,
Et pendant que ieunes nous ſommes,
Esbatre la fleur de nos ans.
Tout ainſi qu'elle defleurit
Fanie en vne matinée,
Ainſi noſtre âge ſe fleſtrit.
Las! & en moins d'vne iournée
Le printemps d'vn homme perit.
Ne veis-tu pas hier Brinon
Parlant & faiſant bonne chere,
Qui las: auiourd'huy n'eſt ſinon
Qu'vn peu de poudre en vne biere,
Qui de luy n'a rien que le nom?
Nul ne deſrobe ſon treſpas,
Caron ſerre tout en ſa naſſe,
Rois & pauures tombent là bas:
Mais ce-pendant le temps ſe paſſe,
Roſe, & ie ne te chante pas.
La Roſe eſt l'honneur d'vn pourpris,
La Roſe eſt des fleurs la plus belle,
Et deſſus toutes a le pris:

C'eſt pour cela que ie l'appelle
La violette de Cypris.
La Roſe eſt le bouquet d'Amour,
La Roſe eſt le jeu des Charites,
La Roſe blanchit tout au tour
Au matin de perles petites
Qu'elle emprunte du poinct du iour.
La Roſe eſt le parfum des Dieux,
La Roſe eſt l'honneur des pucelles,
Qui leur ſein beaucoup aiment mieux
Enrichir de Roſes nouuelles,
Que d'vn or tant ſoit precieux.
Eſt-il rien ſans elle de beau?
La Roſe embellit toutes choſes,
Venus de Roſes a la peau,
Et l'Aurore a les doigts de Roſes,
Et le front le Soleil nouueau.
Les Nymphes de Roſe ont le ſein,
Les coudes les flancs & les hanches:
Hebé de Roſes a la main,
Et les Charites, tant ſoient blanches,
Ont le front de Roſes tout plein.
Que le mien en ſoit couronné,
Ce m'eſt vn Laurier de victoire:
Sus, appellons le deux-fois-né,
Le bon pere, & le faiſon boire,
De ces Roſes enuironné.
Bacchus eſpris de la beauté
Des Roſes aux fueilles vermeilles,
Sans elles n'a iamais eſté,
Quand en chemiſe ſous les treilles
Il boit au plus chaud de l'Eſté.

ODE XXXIX.

Ie ſuis homme nay pour mourir,
Ie ſuis bien ſeur que du treſpas
Ie ne me ſçaurois ſecourir
Que poudre ie n'aille là bas.
Ie cognois bien les ans que i'ay :
Mais ceux qui me doiuent venir
Bons ou mauuais, ie ne les ſçay,
Ny quand mon âge doit finir.
Pour-ce fuyez-vous-en, eſmoy,
Qui rongez mon cœur à tous coups,
Fuyez-vous-en bien loin de moy,
Ie n'ay que faire auecque vous.
Aumoins auant que treſpaſſer,
Que ie puiſſe à mon aiſe vn iour
louër, ſauter, rire & danſer
Auecque Bacchus & Amour.

ODE XL.

Belleau, s'il eſt permis aux hommes d'inuenter
Cela que les plus vieux n'ont pas oſé chanter,
Ie dirois hardiment que l'Amour n'a point d'ailes.
S'il en auoit au dos, s'esbranlant deſſus elles
De mon cœur quelquefois ſe pourroit abſenter.
Il n'a point d'arc auſſi, & le feint-on ruer
Des fleches à grand tort : il a voulu muer
Son arc en harquebuze, on le ſent à l'eſpreuue :
Car pour le coup d'vn trait ſi grand feu ne ſe treuue
Autour du cœur bleſſé, qu'il le puiſſe tuer.

Donques, ou ie me trompe, ou l'Amour n'eſt archer,
Il eſt harquebuzier : & qui voudra chercher
Comme il tire, aille veoir les beaux yeux de Caſſandre :
Tout ſoudain de cent pas il luy fera comprendre
Si d'vn plomb ou d'vn trait les cœurs il vient toucher.
Il fait de ſes beaux yeux ſon plombet enflamé,
Sa poudre de ſa grace, & en ce poinct armé
Se iette à la campagne à l'entour de ſa bouche :
Dans ſes cheueux friſez il dreſſe l'eſcarmouche,
Et du ſein d'elle il fait ſon rampart enfermé.

ODE XLI.

Cinq iours ſont ia paſſez, Denizot mon amy,
Que ma Dame malade en repos n'a dormy :
Tu ſçais combien ſon mal de douleur me conſomme,
Allon dedans les prez de ta Sarte & du Loir,
Et d'vne triſte main faiſon noſtre deuoir
De cueillir des pauots qui ſont ſacrez au Somme.
Ha mon Dieu que i'en voy, ces prez en ſont tous pleins !
Chargeons-en noſtre ſein, nos manches & nos mains !
Nous en auons aſſez : apporte du lierre,
Puis de gazons herbus maçonne vn autel vert :
Trois fois tourne à l'entour, & d'vn chef deſcouuert
Dy ces mots apres moy, regardant contre terre.
Somme fils de la Nuict, & de Lethe oublieux,
Pere alme, nourriſſier des hommes & des Dieux,
De qui l'aile en volant eſpand vne gelée
Sur l'humide cerueau, & bien qu'il ſuſt remply
D'amour & de procez, tu l'aſſoupis d'oubly,
Et charmes pour vn temps ſa triſteſſe ſillée.
Tu enſerres les yeux de tous les animaux
D'vn lien fait d'airain : de tous ceux qui des eaux

Douces, & de la mer coupent l'humide voye,
Et de ceux empennez appris à bien voler,
Et de tous ceux qu'on laisse en pasturage aller,
Et de ceux qui au bois se nourrissent de proye.
Sans ton secours mourroit tout ce grand monde icy:
C'est pourquoy lon t'appelle alme, desli-soucy,
Donne-vie, oste-soin : ton pouuoir admoneste
De contempler la mort, quand tu nous viens toucher
Du bout de ton pauot les yeux pour les boucher,
Et quand d'vn flot Lethé tu nous baignes la teste.
Tu es du vueil des Dieux prophete & messager:
C'est toy qui en dormant à l'homme fais songer
Son sort bon ou mauuais : & si nous estions sages,
Sages non seulement mais aussi gens de bien,
Rien ne nous auiendroit que nous ne sceussions bien
Long temps deuant le fait, instruits de tes presages.
O Somme, ô grand Démon, ô l'vtile repos
De toute ame qui vit, pren à gré ces pauots,
Cest encens, ceste manne, & vien dessous ton aile
Couuer vn peu les yeux, les temples & le front
De ma Dame malade, & d'vn sommeil profond,
Toutefois resueillable, allege le mal d'elle.
C'est assez, Denizot, exaucé ie me sens :
De son bon gré la flamme est prise dans l'encens,
Et ne sçay quel Demon a la manne lechée:
Retournons au logis, le cœur me bat d'espoir,
Qui prophete me dit que nous la pourrons voir,
Sinon du tout guarie, au moins bien allegée.

FIN DV QVATRIESME LIVRE.

LE CINQVIESME LIVRE

DES ODES.

AV ROY HENRY II.

Sur ses ordonnances faittes l'an M. D. L.

ODE I.

Hé, quelles louanges egales
A ton merite souuerain
Te rendroient tes Gaules loyales,
Fust par memorables annales,
Ou par viues lettres d'airain,
O Prince le plus redoutable
De tous les Princes ordonnez
Pour regir les sceptres donnez
A nostre partie habitable!
N'est-ce pas toy qui nous rapportes
La paix, & qui de toutes pars

As verrouillé de tes mains fortes
Le temple beant par cent portes
Où forcenoit l'horrible Mars?
Par toy iusqu'aux Indes se rue
La nauire franche de peur,
Par toy d'vn paisible labeur
Le bœuf fume sous la charue.
Par toy, l'Abondance ayant pleine
Sa Corne enceinte iusqu'aux bords,
Enrichist la Françoise plaine :
Par toy le pecheur craint la peine,
Et le foible ne craint les forts :
Par toy, par l'exploict de ta destre
France reuoit ses estandars,
Iadis trahis par nos soudars,
Toy n'estant point encor leur maistre.
Mais ores que tu l'es, qui est-ce
Qui pallira craignant l'Anglois,
Ou l'Espagnole hardiesse,
La Flandre, ou la blonde ieunesse
Du Rhin, indocile à nos lois?
Puis que ton ordonnance sainte,
Qui droictement nous veut guider,
Par la iustice a sceu brider
Les tiens d'vne iuste contrainte,
Tes pietons, ta gendarmerie,
Qui violoient au-parauant
Les saints droits de l'hostelerie,
Riblant les biens par pillerie
Comme vn blé moissonné du vent :
Si bien que tes terres suiettes
N'enduroient moins d'affliction,
Que la rebelle nation
Où les feux ennemis tu iettes?

Mais or' ta loy, mais ton tonnerre
Les effroye plus eſtonnez
Que lors qu'vn camp Anglois les ſerre,
Ou quand au milieu de la guerre
Ceſar les preſſe enuironnez :
Si qu'humble tu fais apparoiſtre
Vne ſi grande legion,
Comme gens de religion
Qui vont muets dedans vn cloiſtre.
Le velours trop commun en France
Sous toy reprend ſon vieil honneur,
Tellement que ta remonſtrance
Nous a fait voir la differance
Du valet & de ſon ſeigneur,
Et du muguet chargé de ſoye
Qui à tes Princes s'egaloit,
Et riche en cramoiſi alloit
Faiſant flamber toute la voye.
Les Tuſques mains ingenieuſes
Ia de trop velouter s'vſoient
Pour noz femmes delicieuſes,
Qui ſous robes trop precieuſes
Du rang des Nobles abuſoient :
Mais or' la laine deſpriſée
Reprend ſon premier ornement,
Tant vaut le graue enſeignement
De ta parole authoriſée.
Ceux qui par vn auare outrage
Eſpoints d'vne meſchanceté
Pincetoient ore le viſage,
Ore le nez, ore l'image
De ta commune maieſté,
Maintenant oyans ta defenſe
Tiennent leurs mains ſans plus congner,

Et ton argent ſans le rongner,
Tremblans de t'auoir fait offenſe :
Non eſpris d'vne peur ſi grande
De ſentir tous nuds vn feu chaud,
D'eſtre bouillis, ou d'vne amande,
Que de ta loy qui leur commande
De recognoiſtre leur defaut.
O Prince, les ſainctes polices
Et les grands faits que tu conçois,
Te feront nommer des François
L'Hercule qui purge les vices!
Ton œil vigilant qui contemple
Tes vaſſaux en diuers coſtez,
A contemplé de Dieu le temple,
Que noz Banquiers par faux exemple
Combloient de larrons eshontez :
Et doctes en chiquaneries
N'enduroient en vn ſeul cartier
Q'vn Benefice fuſt entier,
Troublé de mille tromperies.
Mais or' bulles & ſignatures,
Et dattes leuez par-auant,
Mandats, faux titres, eſcritures,
Deprauez par leurs impoſtures,
Seront certains doreſnauant :
Si bien que le Moine & le Preſtre
Poſſedans en paix leur maiſon,
Feront pour toy mainte oraiſon,
Et pour les loix que tu fais naiſtre :
Leſquelles l'odieuſe Eſpagne
Ne pourra violer, ny ceux
Que la Tamiſe Angloiſe baigne,
Ny les nourriſſons d'Allemaigne
A la guerre non pareſſeux,

Ny l'Italie coniurée
A briſer leur diuinité:
Tant aura ton auctorité
Plus que leurs armes de durée.
Et nous ayans de toy memoire,
Comme les Grecs de leur Caſtor
Ou d'Hercule, ferons ta gloire
Par noz vers plus claire & notoire
Que la leur ne s'apparoiſt or'.
Au iour de feſte, ou iour ouurable
Suans à l'œuure ou repoſez
Nous ſerons touſiours diſpoſez
A chanter ton nom venerable.
Auec la lyre deſpenduë
Nous t'auou'rons pour immortel
Deſſus ſa corde bien tendue,
Et d'vne liqueur reſpanduë
Sacrifi'rons à ton autel:
Eternizant d'vn vœu proſpere
Nous nos femmes & nos enfans,
Quatre nouueaux Dieux trionfans,
Toy, ton fils, ton frere & ton pere.

A MADAME MARGVERITE,

qui depuis a eſté Ducheſſe de Sauoye.

ODE II.

Vierge, dont la vertu redore
Ceſt heureux ſiecle qui t'adore,

Non pour eſtre fille de Roy,
Pour eſtre Ducheſſe ou pour eſtre
Si proche en ſang du Roy mon maiſtre,
Qu'il n'a point d'autre ſœur que toy:
Mais bien pour eſtre ſeule en France
Et la colonne & l'eſperance
Des Muſes la race des Dieux,
Que ta ſainte grandeur embraſſe,
Suiuant le naif de ta race,
Qui d'aſtres a peuplé les cieux:
Les Muſes d'vne ſage enuie
Tu ſuis pour guides de ta vie,
Et non les vers tant ſeulement:
Mais bien tu ioins à leur ſcience
Leur innocente conſcience,
Et leurs beaux dons egalement.
Que ſert à la Princeſſe d'eſtre
A toutes ſciences adeſtre,
Et mille fois Platon reuoir,
Si par l'eſtude tout ſus l'heure
Sa vie n'eſt faite meilleure,
Mariant les mœurs au ſçauoir?
Les mœurs au ſçauoir tu maries,
Et le ſçauoir aux mœurs tu lies,
Aſſemblez d'vn nœud Gordien,
T'eſgarant loin du populaire,
Et de ſon bruit qui ne peut plaire
Aux filles de l'Olympien.
Les riches maiſons ſumptueuſes,
Et les citez preſumptueuſes
Par l'orgueil d'vn mur s'eſleuant,
Où les Rois tant de bien deſpenſent,
Ne ſont les lieux où elles dancent,
Le Cynthien ſonnant deuant:

Mais ſur les riues reculées,
Ou deſſous l'abry des vallées,
Ou deſſous les tertres boſſus,
Ou entre les foreſts ſauuages,
Ou par le ſecret des riuages,
Ou dans les antres bien mouſſus.
Point ou peu ne hantent la table
Des Dieux d'Homere, delectable,
Pour les vins verſez de la main
Du Troyen, fuyans les viandes
Delicieuſement friandes
Qui ne font qu'irriter la faim.
Quand quelqu'vn de Pallas deuiſe,
Les Muſes appreuuent l'empriſe
De filer, de tiſtre & d'ourdir,
D'impoſer nouueaux noms aux villes,
Et ſous les polices ciuiles
Ne laiſſer les loix engourdir.
Mais d'aller horrible à la guerre,
De pouſſer les citez par terre,
Et vierge hanter les combas,
Coiffer d'vn morion ſa teſte
Et l'ombrager d'vne grand' creſte,
Les Muſes ne l'appreuuent pas.
Auſſi vaut-il mieux que la gloire
Des femmes viue en la memoire
Par autres trauaux plus duiſans
Que par ceux-là des Amazones:
Auquel iugement tu t'addonnes
Dés le premier fil de tes ans.
Car bien que ta royale vie
Soit de delices aſſouuie,
Pourtant Vierge, ſi fraudes-tu
Les haims qui la ieuneſſe apaſtent,

Et iamais ta bouche ne gaſtent,
Rebouchez contre ta vertu.
Toute raiſon bien attrempée
Ne veut ſouffrir eſtre trompée
Par leur mignard affolement,
Ny ta prudence non commune,
Que nulle chance de fortune
Ne peut esbranler nullement.
Auſſi ces maiſons tant priſées
D'vn or eſmaillé lambriſſées,
Fontainebleau, Chambour, ne ſont
Les ſeiours où tant tu t'amuſes,
Que parmy les antres des Muſes,
Compaigne des vers qu'elles font :
Eſtimant trop meilleur de viure
Coye & tranquille, que de ſuiure
Ceſt orgueil par toy reiettè:
Et loin du populaire, eſcrire
Ie ne ſçay quoy, qui puiſſe dire
Que quelquefois tu as eſté.
O des Princeſſes la lumiere,
De quelle louange premiere
Commenceray-ie à te vanter,
Et de mille dont tu abondes,
Quelles dernieres ou ſecondes
Clorront la fin de mon chanter?
Diray-ie comme en ton viſage
Tu portes engraué l'image
De ta mere en mille beautez:
Et de François ton pere encores,
Et de ton frere qui vit ores,
Les deux egales royautez?
Diray-ie que tes yeux enchantent
Les plus conſtans qui ſe preſentent

Deuant ta face, & viſtement
Auecque ta voix nompareille
Leur tires l'ame par l'oreille
D'vn vertueux enchantement?
Diray-ie que la France toute
Volontiers à ſon gré n'eſcoute
Que les chanſons de ton renom,
Qui de ſi pres le cœur luy touche,
Qu'elle n'anime dans ſa bouche
Autres paroles que ton nom?
Diray-ie ſi quelqu'vn ſouhéte
De ſe feindre nouueau Poëte,
Il ne doit ſinon eſprouuer
Quelle eſt ta vertu, ſans qu'il ſonge
Deſſus Parnaſſe, ou qu'il ſe plonge
En ſa ſource pour s'abreuuer?
Diray-ie comme tu rabaiſſes
La pompe des autres Princeſſes,
Les balançant d'vn iuſte pois,
Entre leſquelles ta prudence
Flamboye en pareille euidence
Que ton frere par-ſus les Rois?
Diray-ie que les ans qui tournent
De pas qui iamais ne ſeiournent,
N'ont rien veu de ſemblable encor
A la grandeur de ton courage,
Ny ne verront, bien que noſtre âge
Change ſon fer au premier or?
C'eſt toy Princeſſe, qui animes
Les fredons de noz baſſes rimes
Pour les eſleuer iuſqu'aux cieux,
Et qui fais nos chants poëtiques
Egaler les vers des antiques
Par vn oſer ingenieux.

C'eſt toy qui portes ſus tes ailes
Le ſainct honneur des neuf Pucelles
Obeyſſantes à ta loy:
C'eſt toy ſeule qui ne deſdaignes
De les auouër pour compaignes
Filles d'vn grand Dieu comme toy.
N'eſt-ce pas toy docte Princeſſe,
Ainçois ma mortelle Déeſſe,
Qui me donnas cœur de chanter?
Et qui m'ouuris la fantaſie
De trouuer quelque Poëſie
Qui peuſt tes graces contenter?
Mais que feray-ie à ce vulgaire
A qui iamais ie n'ay ſçeu plaire,
Ny ne plais, ny plaire ne veux?
Porteray-ie la bouche cloſe
Sans plus animer quelque choſe
Qui puiſſe eſtonner nos neueux?
L'vn crie que trop ie me vante,
L'autre que le vers que ie chante
N'eſt point bien ioint ne maçonné:
L'vn prend horreur de mon audace,
Et dit que ſur la Grecque trace
Mon œuure n'eſt point façonné.
Ie leur fais reſponſe au contraire,
Comme l'ayant bien ſçeu portraire
Deſſus le moule des plus vieux,
Et comme cil qui ne s'eſgare
Des vers repliez de Pindare,
Incognus de mes enuieux.
L'eſtable du grand Roy d'Elide
Nette par les trauaux d'Alcide,
Fonda pres les champs Eleans
D'Olympe les iouſtes illuſtres,

Qui retournoient par chacuns luſtres
Anoblir les bords Piſeans.
Là s'amoncelloit la ieuneſſe
Des plus belliqueurs de la Grece
Studieuſe à rauir l'honneur
De l'eſtrange fueille honorée,
Que de la terre Hyperborée
Apporta le Thebain veneur.
Ceux qui ſuans par la carriere
Laiſſoient leurs compaignons derriere,
Et ceux qui de gands em-plombez
Meurtriſſoient la chair empoullée,
Et ceux qui par la lutte huillée
Contre-tenoient les bras courbez :
Ceux qui à leurs fleches ſoudaines
Commandoient d'eſtre plus certaines,
Et ceux qui en roüant tournoient
Vn grand caillou d'horrible maſſe,
Outre-volant le long eſpace
Du but où les coups ſe bornoient :
Ceux qui en limons ou en ſelle
Deuant la Grece vniuerſelle
Par douze fois razoient le tour
De la courſe douze fois torte,
Et d'vne roüe entiere & forte
S'achetoient vn braue retour :
Veinqueurs, de ceſte fueille heureuſe
Laçoient leur perruque poudreuſe,
Et craignans perdre les labeurs
Pour qui leurs vertus trauaillerent,
Auec la victoire eſueillerent
Le meſtier des premiers harpeurs :
Leſquels au ſoir par l'aſſemblée,
Quand l'œil de la Lune doublée

Ardoit le voile obſcur des cieux,
Auec les flutes doux-ſonnantes
Et les trompettes haut-parlantes
Celebroient les victorieux.
Archiloc premier oſa dire
D'vn refrain ſimple ſur ſa lyre
Les honneurs d'Hercule en ſes vers,
Vers qui long temps chantez ſeruirent
A tous les veinqueurs qui rauirent
L'oliue par combats diuers.
Apres comme vne eau desbordée,
Ou comme la foudre guindée,
Sur la nue au mois le plus chaut,
S'ouyt tonner la voix Dircée,
Qui par l'air s'eſt ſi bien dreſſée
Que nulle n'a bondy plus haut.
Elle par les terres eſtranges
Cria des veinqueurs les loüanges,
Et pluſtoſt les fut eleuant,
Que l'air n'eſt froiſſé par la vire,
Ou l'eau qui bruit ſous le nauire
Soufleté des gorges du vent.
Auſſi nul chant ne s'accompare
Au chant courageux de Pindare,
Que la honte ne coloroit
D'entre-meſler ſes propres gloires
Auec les fameuſes victoires
Des Cheualiers qu'il honoroit:
Et tout enſemble les ſçeut vendre
Au marchant qui les vouloit prendre,
Plus cherement qu'on n'achetoit
Vne ſtatue feinte en cuiure,
Que le veinqueur pour mieux reuiure
Au plus haut d'Olympe mettoit.

Tant la Grece eſtoit ſtudieuſe
De ſa Muſe laborieuſe,
Et tant ſon art eut de bon-heur
Que ſes paroles honorées
Eſcrites en lettres dorées
Aux temples pendoient en honneur.
Auec Hieron Roy de Sicile
Trafiqua maint vers difficile,
Où des broquars iniurieux
De Bacchilide ſon contraire
Fut moqué, comme chez ton frere
M'ont moqué ceux des enuieux.
Ne ſon chant, ne la cognoiſſance
Des Muſes n'eurent la puiſſance
De tromper l'enuie, qui ſuit
Non pas vne obſcure perſonne,
Mais la cognuë qui foiſonne
Par ſes vertus en fameux bruit.
Que pleuſt à Dieu, qu'à ſa hauteſſe
Fuſt egale ma petiteſſe,
Et mes vers à ſes chants nerueux:
Par ta ſainte grandeur ie iure
Que i'entonneroy ceſte iniure
Aux oreilles de nos neueux.
Mais quoy? Madame: ie n'ay faute
Sinon d'auoir ta faueur haute,
Sinon d'eſtre auoüé de toy,
Afin que noſtre France eſtime
Que quelquefois ma baſſe rime
Sçait contenter la ſœur d'vn Roy.
Fauory de toy, leur meſdire
Grondant ne m'oſeroit rien dire.
Qui (bons Dieux!) oſeroit penſer,
Tant fuſt la langue audacieuſe

Et la nature vicieuſe,
De vouloir les tiens offenſer?
Là donc, Madame, pren la charge
De m'enuelopper ſous ta targe,
Que de Teucre les bras archers
Ne perceroient tant elle eſt forte,
Ne celuy qui d'vne autre ſorte
Dardoit les membres des rochers.
Lors me voyant en aſſeurance,
Ie publi'ray parmy la France
Le loz de ta diuinité,
Tes vertus bontez & doctrine,
Les vrais boucliers de ta poitrine
Blanchiſſante en virginité:
Afin qu'apres ma voix fidelle,
La mere au ſoir à la chandelle
Pirouëtant les fuſeaux pleins,
Conte tes vertus precieuſes
A ſes filles non ocieuſes,
Pour tromper le temps & leurs mains.
Peut eſtre auſſi, alors que l'âge
Aura tout brouillé ton lignage,
Le peuple qui lira mes vers,
Eſtonné d'vne gloire telle,
Ne te dira femme mortelle,
Mais ſœur de Pallas aux yeux vers:
Et te fera des edifices
Tous enfumez de ſacrifices,
Si bien que le ſiecle auenir
Ne cognoiſtra que Marguerite,
Immortaliſant ton merite
Par vn eternel ſouuenir.

ODE III.

Quand les filles d'Achelois,
Les trois belles chantereſſes,
Qui des hommes par leurs vois
Eſtoient les enchantereſſes,
Virent iaunir la toiſon,
Et les ſoudars de laſon
Ramer la barque Argienne
Sur la mer Sicilienne :
Elles d'ordre flanc à flanc,
Oiſiues au front des ondes,
D'vn peigne d'yuoire blanc
Friſotoient leurs treſſes blondes :
Et mignotant de leurs yeux
Les attraits delicieux,
Aguignoient la nef paſſante
D'vne œillade languiſſante.
Puis ſouſpirerent vn chant
De leurs gorges nompareilles,
Par douce force alléchant
Les plus gaillardes oreilles :
Afin que le ſon pipeur
Fraudaſt le premier labeur
Des Cheualiers de la Grece
Pipez de telle careſſe.
Ia ces demi-Dieux eſtoient
Preſts de tomber en ſeruage,
Et ia charmez ſe iettoient
Dans la priſon du riuage

Sans Orphée qui ſoudain
Prenant le luth en la main,
Oppoſé vers elles, iouë
Loin des autres ſur la prouë:
Afin que le contre-ſon
De ſa repouſſante lyre
Perdiſt au vent la chanſon
Premier qu'entrer au nauire :
Et qu'il tiraſt des dangers
Ces demy-Dieux eſtrangers,
Qui deuoient par la Libye
Porter leur mere affoiblie.
Mais ſi ce harpeur fameux
Oyoit le chant des Serenes
Qui ſonne aux bords eſcumeux
Des Albionnes arenes,
Son luth Payen il fendroit,
Et diſciple ſe rendroit
Deſſous leur chanſon Chreſtienne,
Dont la voix paſſe la ſienne.
Car luy enflé de vains mots
Deuiſoit à l'auenture
Ou des membres du Chaos,
Ou du ſein de la Nature:
Mais ces vierges chantent mieux
Le vray manouurier des cieux,
Et ſa demeure eternelle,
Et ceux qui viuent en elle.
« *Las! ce qu'on voit de mondain,*
« *Iamais ferme ne ſe fonde,*
« *Ains fuit & refuit ſoudain*
« *Comme le branle d'vne onde,*
« *Qui ne ceſſe de rouler,*
« *De s'auancer & couler,*

« *Tant que rampant il arriue*
« *D'vn grand heurt contre la riue.*
La ſcience au-parauant
Si long temps Orientale,
Peu à peu marchant auant
S'apparoiſt Occidentale:
Et ſans iamais ſe borner
N'a point ceſſé de tourner,
Tant qu'elle ſoit paruenuë
A l'autre riue incognue.
Là de ſon graue ſourcy
Vint afoler le courage
De ces trois vierges icy,
Les trois ſeules de noſtre âge:
Et ſi bien les ſceut tenter,
Qu'ores on les oit chanter
Maint vers iumeau, qui ſurmonte
Les noſtres rouges de honte.
Par vous, vierges de renom,
Vrais peintres de la Memoire,
Des autres vierges le nom
Sera clair en voſtre gloire:
Et puis que le ciel benin
Au doux ſexe feminin
Fait naiſtre choſe ſi rare
D'vn lieu iadis tant barbare,
Denizot ſe vante heuré
D'auoir oublié ſa terre,
Et paſſager demeuré
Trois ans en voſtre Angleterre,
Et d'auoir cognu vos yeux,
Où les Amours gracieux
Doucement leurs fleches dardent
Contre ceux qui vous regardent:

Voire & d'auoir quelquefois
Tant leué sa petitesse,
Que sous l'outil de sa vois
Rabota vostre iennesse,
Vous ouurant les beaux secrets
Des vieux Latins & des Grecs,
Dont l'honneur se renouuelle
Par vostre Muse nouuelle.
Io, puis que les espris
D'Angleterre & de la France
Bandez d'vne ligue ont pris
Le fer contre l'Ignorance:
Et que nos Rois se sont faits
D'ennemis, amis parfaits,
Tuans la guerre cruelle
Par vne paix mutuelle.
Aduiene qu'vne de vous
Noüant la mer passagere,
Se ioigne à quelqu'vn de nous
Par vne nopce estrangere:
Lors vos escrits auancez
Se voirront recompensez
D'vne chanson mieux sonnée,
Qui cri'ra vostre Hymenée.

TRADVCTION

des vers Latins de Iean d'Aurat.

ODE IIII.

Ainsi que le rauy Prophete
Dans vne flambante charette

Haut-esleuer en l'air s'est veu,
D'vn bras allumé, par le vuide
Guidant l'estincellante bride
De ses cheuaux aux pieds de feu,
Quand du vieillard la cheute robe,
Qui du sein bruslant se desrobe,
Coula dans les bras attendans
Du ieune Prophete, & glissante
Par la vague fut rougissante
Loin derriere en replis ardans :
Comme on voit vne estoile esmeuë
Qui tombe ou qui tomber est veuë
Du ciel sous vne claire nuit,
Attrainant derriere sa suite
Par le vuide, vne longue suite
De sillons de feu qui la suit :
Ainsi Marguerite fachée
De sa robe humaine entachée
Du premier vice naturel,
Ruant bas de prompte alegresse,
Et sa sommeillante paresse,
Et son gros fardeau corporel,
Hautaine au ciel est arriuée
Sur quatre rouës esleuée,
Foy, Esperance, Charité,
Et Patience dure & forte,
Qui courageusement supporte
Toute maligne aduersité.
D'vn tel chariot soustenue,
Faite Déesse elle est venue
En la troupe du Roy des Rois,
Que maintenant elle contemple,
Royne d'vn monde bien plus ample
Que n'estoit pas son Nauarrois.

HYNNE TRIOMPHAL

d'elle-mesme.

ODE V.

Qui renforcera ma vois?
Et qui fera que ie vole
Iusqu'au ciel à ceste fois
Sur l'aile de ma parole?
Or' mieux que deuant il faut
Auoir l'estomac plus chaud
De l'ardeur qui ia m'enflame
D'vne plus ardente flame:
Ores il faut que le frain
De Pegase qui me guide,
Estant maistre de la bride
Fende l'air d'vn plus grand train.
Assez Pindare a chanté
Les jeux d'Hercule & sa gloire,
Et son Oliuier planté
Pour rafraischir la memoire
D'auoir iustement du Roy
Puny la pariure foy,
Qui par folle hardiesse,
En démentant sa promesse,
Monstra qu'vn foible assaillant
En vain fait brauer sa force,
Quand plein d'outrages, s'efforce
D'assaillir le plus vaillant:

Mais moy haſtant de mes vers
La vagabonde carriere
l'annonce par l'vniuers
L'honneur de ceſte guerriere,
Laquelle appriſe aux combas,
Ses cheueux n'ombragea pas
D'vne ſi freſle couronne
Que celle que Piſe donne :
Mais bien les enuironna
De ſa deſpouille dontée,
Lors que par ſoy ſurmontée
Soy-meſme ſe couronna.
Là donque mon cher ſoucy,
Sus Muſe, qu'on s'eſuertue
De ſonner bien haut icy
Comme elle s'eſt combatue :
Chante-moy les bataillans,
Les forts & les moins vaillans :
Et pourquoy s'eſt animée
Vne ſi eſtrange armée,
Et quel camp de rage eſpris
Vint irriter Marguerite,
Qui par le diuin merite
Se fiſt maiſtreſſe du pris.
La Chair tentant le moyen
D'aſſeruir l'Eſprit ſon maiſtre,
Comme vn mutin citoyen
Qui traiſtre à ſon Roy veut eſtre,
Fut celle, de qui l'erreur
Miſt aux champs ſi grande horreur
De gens en armes horribles,
Qui de menaces terribles
Tanſoient les murs, & les forts
De l'Eſprit qui les defie,

Tant ſon Dieu le fortifie
Pour mieux forcer les plus forts.
Là fut le Monde emplumé
De grands creſtes ondoyantes,
Là fut l'Orgueil enflamé
D'eſclairs d'armes flamboyantes :
Là l'eſcadron des Plaiſirs
Là les bandes des Deſirs,
Là les bourreaux de la vie
La Conuoitiſe & l'Enuie,
Male-bouche & la Rancœur,
Et la Gloire ſumptueuſe
Et l'Ire preſumptueuſe
Qui ne peut brider ſon cœur.
Là deſſous les eſtendars
De la Chair ſeditieuſe
Flotoient d'ordre ſes ſoldars
D'vne vague audacieuſe :
Mais par-ſus tous s'eſleuoit
Vne lance qu'elle auoit
D'Impatience ferrée,
Sur la queux d'Ire acerée,
Que droite lon voit flamer
Par la poincte, en meſme ſorte
Que flambe le feu, qui porte
Vn prodige ſus la mer.
La maille qu'elle veſtoit
Fut de Pareſſe eſtoffée :
En lieu d'vn armet eſtoit
D'vne Vanité coifée,
Où chanceloit attaché
Le vieil timbre de Peché.
Ainſi l'horrible guerriere
Preſſoit ſes bandes derriere,

Et les pouſſoit en auant,
Ondoyans de rang comme ondes,
Ou comme les foreſts blondes
Des eſpics ſouflez du vent.
Elle adonc qui regardoit
Ses mains, colere de rage,
Pleine d'vn feu qui l'ardoit,
Se redoubloit le courage:
Par vous (diſoit ell') mes mains,
Tant de haineux inhumains
Ce iourd'huy mordront la terre:
Par vous l'honneur de la guerre
la ſe dit mien, & par vous
Martelant plus dru que foudre,
Ie mettray l'Eſprit en poudre,
Accablé ſous moy de coups.
Sus ſoldars, il eſt ſaiſon
Qu'or' vn chacun ſe ſouuienne
De ſoy & de ſa maiſon.
Là-donc, de peur qu'il n'auienne
Que nous ſentions du veinqueur
La loy par faute de cœur,
Courage, Enfans, la victoire
Enrichira noſtre gloire:
Autant qu'eux n'auons-nous pas
De bras de iambes & d'armes,
Pour repouſſer leurs alarmes
Par l'effort de nos combas?
Si coüards vous eſtes pris,
Rien que la mort ne vous reſte:
Ne craignez donc les peris
D'vn butin tant manifeſte:
Et bien s'ils ſont plus que nous,
Le gain en ſera plus dous,

Et les louanges plus grandes
D'auoir meurtry plus de bandes.
De tels mots la Chair flatoit
Les cœurs bouillans de sa bande,
Et d'vne alleure plus grande
A la guerre les hâtoit.
Ia l'Esprit d'vne autre part
Impatient qu'on l'assaille
Auoit franchy son rampart
Pour deuancer la bataille.
Luy de Raison acoustré,
Horrible à voir s'est monstré
Parmy les troupes menues
Comme vn foudre entre les nuës :
Et marchant à pas contez,
Arrangeoit sous sa conduite
Vne longue & longue suite
De Cheualiers indontez.
L'Amour diuin fut vestu
Du harnois de Resistance,
Tout engraué de Vertu,
Et redoré de Constance:
Là l'ardante Charité,
Là la simple Verité
De pres son maistre accompagne
Auec sa forte compagne
Qui suit les pas de son Roy:
Là l'antique Preud'hommie,
Là la Crainte d'infamie,
Là l'Esperance & la Foy.
Là tenoit rang la Pitié
De son guide la plus proche,
Là s'auançoit l'Amitié
Que chacun doit à son proche :

Là les Contemplations
Auecques les Passions
Que l'ame fidele endure
Pour corriger la Chair dure,
A la bataille arriuoient
File à file d'vne tire,
Et mordans leurs léures d'ire,
D'vn grand branle se suiuoient.
L'Esprit ore se tournant
Haste son camp magnanime:
Ores vn peu seiournant,
De tels aiguillons l'anime:
Amis, tentez le labeur,
Et ne pallissez de peur
Qu'vne si lasche canaille
Face entreprise qui vaille,
Qui ia tremble seulement
De voir sans plus vostre face,
Tant nostre premiere audace
L'espouuante horriblement.
Ces mots finis, dans leur fort
D'vn saut de course s'eslance,
Abatant le Monde mort
Au premier heurt de sa lance:
Du bond en terre donné
Ses armeures ont sonné.
Apres l'Orgueil il renuerse,
Qui trepignant des pieds, verse
Vn lac rouge de son flanc,
Vomissant ia froid & blesme
Du creux de la playe mesme
L'ame le fer & le sang.
Mortes apres il rua
Contre terre les Delices:

Les Voluptez il tua
Du coup qu'il tua les Vices.
Tant de neige ne chet pas,
Quand l'air l'esparpille à bas
Pour enfariner la plaine,
Comme la terre estoit pleine
De soldars menus grestez,
Renuersez sous tel orage,
Par vn estrange meslage
L'vn sus l'autre amoncelez.
L'Humilité s'attacha
Contre la Gloire mondaine,
Et sa lance luy cacha
Droit en ceste part, où l'aine
Se ioint auecque le flanc :
Le Peché de crainte blanc
N'attendit la Repentance,
Ains euitant sa puissance
Vint, où Grace l'enserra
Dedans sa troupe hardie,
Et d'vne lance brandie
Iusques au cœur l'enferra.
Vn peu plus auant la Foy
Faisant branler son panache,
Les charnels loin deuant soy
Foudroyoit à coups de hache :
La Loy d'vn grand coup d'espieu
Profendit iusqu'au milieu
L'opiniastre Heresie,
Et la fausse Hypocrisie
En cent morceaux trançonna :
La Iustice de sa pique
Si auant le Vice pique,
Que mort le desarçonna.

D'vn autre costé la Chair
Comme vn bras d'vne montagne,
Que l'orage fait broncher
Au plus creux de la campagne,
Casse, froisse, tonne, bruit:
En ce poinct elle destruit
Les forces qu'elle rencontre:
Mais l'Esprit s'opposa contre
Son foudre trop inhumain,
Et de pres se ioignant d'elle,
Effroyablement l'appelle
Seule au combat main à main.
Toy, dit-il, apres auoir
Contre mon obeyssance
Sçeu tant d'armes esmouuoir,
Fuiras-tu bien ma puissance?
Toy, qui as trahy mes lois,
Et l'honneur que tu me dois:
Toy, citoyenne mutine,
Que la Volonté diuine
Ore conduit au danger,
Et soufflant sur toy sa haine
D'vn bras violent t'attraine
Sous les miens pour la vanger!
Ia-ia la Chair pallissant
De peur s'escoule en la presse
Deuant l'ennemy puissant
Qui ia l'espaule luy presse:
Et vouloit se repentir,
Quand l'Esprit luy fist sentir
De son homicide poincte
Le coup, où la gorge est ioincte
De l'espaule au plus gros os.
Ainsi mist fin aux batailles

Elle pouſſant ſes entrailles
D'vn long ordre de ſanglos.
Alors l'Eſprit glorieux
De l'heur de ſon entrepriſe,
A d'vn bras victorieux
La ſerue deſpouille priſe:
Puis Marguerite en orna,
Et de Laurier entourna
Tout le beau rond de ſa teſte,
Luy conſacrant la conqueſte
De la Chair : car ſa vertu
Seule en moyenna la gloire,
Et la fameuſe victoire
Que l'Eſprit en auoit eu.
IESVS CHRIST *à ceſte-fois*
Esbranlant dans ſa main nuë
Le grand fardeau de la Crois,
Perçoit l'antre d'vne nuë
A l'eſcart, pour voir çà bas
La fin de ces deux combas:
Ayant ferme ſouuenance
D'vne fatale ordonnance,
Que l'Ame au ciel monteroit
Par vne nouuelle porte,
Dont la main ſaintement forte
Sa chair propre donteroit.
Et lors l'Ange il appella
Qui par l'air viſtement vole,
Quand il vole çà & là
Où le ſoufle ſa parole:
Poſte, dit-il, marche, fuy,
Huche les vents & les ſuy,
Laiſſe ramer tes aiſſelles,
Et gliſſe deſſus tes ailes,

Tant que bas tu te ſois veu
Dedans les champs qu'enuironne
La tortueuſe couronne
Des monts ſurnommez du Feu:
Là de ta parole endors
Ceſte guerriere & le voile
De ſon victorieux corps
Transforme au ciel en eſtoile:
En-apres laiſſe rouler
Son idole parmy l'air,
Afin qu'en terre elle tombe,
Et deſdaignante la tumbe
Vole en France ſans repos
Par la bouche de maint homme,
Sans que iamais l'an conſomme
Son voler vague & diſpos.
L'Ange adonques s'eſt lié,
Pour mieux haſter ſa carriere,
A l'vn & à l'autre pié
L'vne & l'autre talonniere,
Dont il eſt porté ſouuent
Egal aux ſouſpirs du vent,
Soit ſus la terre, ou ſus l'onde,
Quand ſa roideur vagabonde
L'aualle outre l'air bien loing:
Puis ſa perruque diuine
Coifa d'vne capeline,
Prenant ſa verge en ſon poing.
De celle il eſt défermant
L'œil de l'homme qui ſommeille:
De celle il eſt endormant
Les yeux de l'homme qui veille:
De celle en l'air ſouſtenu,
Nagea tant qu'il fuſt venu

Se percher ſus la montagne
Qui fend la France & l'Eſpagne:
Mont que l'orage cruel
Bat touſiours d'vne tempeſte.
Touſiours en-glaçant ſa teſte
D'vn frimas perpetuel.
De là ſe laiſſant pancher
A corps elancé, grand' erre
Fondoit en bas pour trancher
Le vent qui raze la terre,
Deçà & delà vagant,
A baſſes rames vogant
Ores coup ſur coup mobiles,
Ores coyes & tranquilles,
En oiſeau qui vole bas,
Et l'aile au vent ne deſplie
Quand pres des eaux il eſpie
Le hazard de ſes appas.
Ainſi le pront meſſager
Volant d'vne aile ſubite
Gliſſa baſſement leger
Iuſqu'au corps de Marguerite:
D'elle les yeux il a clos,
Puis la chargeant ſur le dos
(Comme fut l'Athenienne
Sur l'eſchine Thracienne)
Haut dans l'air ſe ſurpendit
Loin-loin de la terre baſſe,
Et d'vn long chemin repaſſe
Par où meſme il deſcendit.
Lors attacha dans les cieux
De ce corps la maſſe entiere:
Il luy agrandit les yeux
De rondeur & de lumiere:

Ses cheueux furent changez
En nouueaux rais allongez,
Ses deux bras & ses deux iambes
En quatre jumelles flambes :
Bref, ce fut vn Astre ardant,
Lequel de là haut encores
De son aspect benin ores
La France va regardant.
Si qu'elle auecques les feux
De l'estoile de son frere
Et des Princes ses neueux,
Bien tost oubliant sa sphere,
Viendra flamber sus l'armet
De Henry, droit au sommet,
Où l'espouuentable creste
Luy flote desur la teste
Pour le guider aux dangers,
Soit de l'onde ou de la terre,
Quand les foudres de sa guerre
Perdront les Rois estrangers.
L'Ange apres dans l'vniuers
Chassa son errante idole,
Pour voler dessus mes vers
De l'vn iusqu'à l'autre pole :
Il fut apres curieux
D'en-porter son ame aux cieux
(Toute pure & toute nette
Mieux luisant que sa planete)
Iusques en ce mesme lieu
Où les ans fermes demeurent
Entre ceux qui plus ne meurent
Incorporez auec Dieu.
Là le droit chemin tenant
Tu es ô Princesse allée

Où ſous tes pieds maintenant
Tu vois la terre auallée :
Tu vois ſous tes pieds ſaillir
Le iour pour naiſtre & faillir,
Tu vois la mer & ſes voiles,
Tu ſçais le nom des eſtoiles :
Le froid, le vent & le chaud
Ne te donne plus de crainte,
Toy faite nouuelle Sainte
Par les troupes de là haut.
Là ſous tes pieds les ſaiſons
Eternellement cheminent,
Là tu cognois les raiſons
Des Aſtres qui nous dominent :
Tu ſçais pourquoy le Soleil
Ore palle, ore vermeil
Predit le vent & la pluye,
Et le ſerain qui l'eſſuye :
Tu ſçais les deux trains de l'eau,
Ou ſi c'eſt l'air qui ſeiourne,
Ou ſi la terre qui tourne,
Nous porte comme vn bateau.
Tu ſçais dequoy ſe refont
Les deux cornes renaiſſantes
Que la Lune ente à ſon front,
Et qui les fait décroiſſantes :
Tu vois ce grand animal,
Son rond & ſon nombre egal
Diſcordant en melodie.
Où tu es, la maladie
Ne defleure la ſanté :
On n'y voit rien qui deſplaiſe,
Chacun y vit à ſon aiſe,
De nul ennuy tourmenté.

Mais nous pauures & chetifs
Ici n'auons cognoiſſance
Non-plus qu'enſans abortifs
Du lieu de noſtre naiſſance :
Ains deſireux de geſir
Deſſous l'allechant plaiſir
Des Serenes de la vie,
Iamais ne nous prend enuie
(Comme au Grec) de voir vn iour
La flame en l'air proumenée
Sauter ſur la cheminée
De noſtre antique ſeiour.
Si pluſtoſt ie n'ay ſacré
Tes cendres à la Memoire,
Ne m'en ſçaches mauuais gré,
Plus viue en ſera ta gloire.
« Les arbres qui ſont tardifs,
« Demeurent plus long temps vifs :
« Les fleurs toſt eſpanouyes,
« Toſt s'en-vont eſuanouyes :
Et le Coloſſe eleué
Qui ores le Ciel menace,
En vn meſme trait d'eſpace
Ne ſe vit point acheué.
Mais quel plus riche tombeau
Blanc de neige Parienne
Iadis t'euſt dreſſé plus beau
Ceſte veufue Carienne ?
Quel rocher elabouré,
Ou quel temple redoré
Preſſera la renommée
De ceſte tumbe animée,
Laquelle non vne fois
Au iour de ſes rais publiques

Redônra l'ame aux reliques
Du ſaint aſtre Nauarrois ?
Ie te ſaluë ô l'honneur
De mes Muſes, & encore
L'ornement & le bon-heur
De la France qui t'honore.
Eſcarte loin de mon chef
Tout malheur & tout mechef:
Preſerue moy d'infamie,
De toute langue ennemie
Teinte en venin odieux:
Et ſay que deuant mon Prince
Deſormais plus ne me pince
Le caquet des enuieux.

A ELLE MESME,

ODE PASTORALE VI.

Bien-heureuſe & chaſte Cendre,
Que la Mort a fait deſcendre
Deſſous l'oubli du tombeau:
Tombeau qui vrayment enſerre
Tout ce qu'auoit noſtre terre
D'honneur, de grace & de beau:
Comme les herbes fleuries
Sont les honneurs des prairies,
Et des prez les ruiſſelets,
De l'orme la vigne aimée,
Des bocages la ramée,
Des champs les bleds nouuelets:

Ainſi tu fus, ô Princeſſe
(Ainçois pluſtoſt ô Deeſſe)
Tu fus certes tout l'honneur
Des Princeſſes de noſtre âge,
Soit en force de courage,
Ou ſoit en royal bon-heur.
Il ne faut point qu'on te face
Vn ſepulchre qui embraſſe
Mille termes en vn rond,
Pompeux d'ouurages antiques,
Et braue en piliers Doriques
Eleuez à double front.
« *L'airain, le marbre, & le cuiure*
« *Font tant ſeulement reuiure*
« *Ceux qui meurent ſans renom,*
« *Et deſquels la ſepulture*
« *Preſſe ſous meſme cloſture*
« *Le corps, la vie, & le nom.*
Mais toy, dont la renommée
Porte d'vne aile animée
Par le monde tes valeurs,
Mieux que ces pointes ſuperbes
Te plaiſent les douces herbes,
Les fontaines & les fleurs.
Vous paſteurs, que la Garonne
D'vn demi-tour enuironne,
Au milieu de vos prez vers
Faites ſa tumbe nouuelle,
Grauez vn tableau ſus elle
Du long cercle de ces vers:
Ici la Royne ſommeille
Des Roynes la nompareille,
Qui ſi doucement chanta:
C'eſt la Royne Marguerite,

La plus belle fleur d'elite
Qu'onque l'Aurore enfanta.
Puis sonnez vos cornemuses,
Et menez au bal les Muses
En vn cerne tout-autour,
Soit aux iours de la froidure,
Ou quand la ieune verdure
Fera son nouueau retour.
Aux rais cornus de la Lune
Assemblez sous la nuict brune
Vos Naiades & vos Dieux,
Et auecques vos Dryades
Donnez-luy dix mille aubades
Du flageol melodieux.
Tous les ans soit recouuerte
De gazon sa tumbe verte,
Et qu'vn ruisseau murmurant
Neuf fois recourbant ses ondes,
De neuf torses vagabondes
Aille sa tumbe emmurant.
Dites à vos brebietes,
Fuyez-vous-en camusettes,
Gaignez l'ombre de ce bois:
Ne broutez en ceste prée,
Toute l'herbe en-est sacrée
A la Nymphe de Valois.
Dites qu'à tout iamais tumbe
La manne dessus sa tumbe:
Dites aux filles du ciel,
Venez mousches mesnageres,
Pliez vos ailes legeres,
Faites ici vostre miel.
Dites-leur, Troupes mignonnes,
Que vos liqueurs seroyent bonnes,

Si leur douceur egaloit
La douceur de ſa parolle,
Lors que ſa voix douce & molle
Plus douce que miel couloit!
Dites que les mains auares
N'ont pillé des lieux barbares
Telle Marguerite encor:
Qui fut par ſon excellance
L'Orient de noſtre France,
Ses Indes & ſon treſor.
Ombragez d'herbes la terre,
Tapiſſez-la de lierre,
Plantez vn cyprés auſſi:
Et notez dedans à force
Sur la noüailleuſe eſcorce
De rechef ces vers ici:
Paſteurs, ſi quelqu'vn jouñéte
D'eſtre fait nouueau Poëte,
Dorme au frais de ces rameaux:
Il le ſera ſans qu'il ronge
Le Laurier ou qu'il ſe plonge
Sous l'eau des tertres jumeaux.
Semez apres mille roſes
Mille fleurettes déclofes,
Verſez du miel & du lait:
Et pour annuel office,
Reſpandez en ſacrifice
Le ſang d'vn blanc aignelet.
Faites encor à ſa gloire
(Pour allonger ſa memoire)
Mille jeux & mille esbas:
Voſtre Royne ſainte & grande
Du haut ciel vous le commande,
Paſteurs n'y faillez donc pas.

Iô Iô MARGVERITE,
Soit que ton esprit habite
Sur la nüe, ou dans les champs
Que le long oubly couronne,
Oy ma lyre qui te sonne,
Et fauorise mes chants.

A PHEBVS,

pour guarir le Roy Charles IX.

ODE VII.

Phebus soit que tu sois
Pasteur parmi les bois
Ou sur les bords d'Amphryse,
O Prince escoute moy,
Vien-t'en guarir mon Roy,
Qui seul te fauorise.
Apporte à ceste fois
Le Dictamon Cretois
Auecq' la Panacée,
Herbes qui font aux corps
Des hommes qui sont morts
R'entrer l'ame passée.
Vn suiet au trespas
Guarir ne le doit pas:
« Presomption est vice.
Vien doncques en ce lieu,
C'est la raison qu'vn Dieu
Vn autre Dieu guarisse.

Vn petit Prince il n'eſt
D'vne eſtroite foreſt,
D'vn port ou d'vne ville,
Mais d'vn païs guerrier
Des meilleurs le premier
En richeſſe fertile.
Deux mers & mille ports,
Villes, citez & forts
Pleins de trafique eſtrange,
Mille fleuues de nom
Ne vont bruyant ſinon
L'honneur de ſa louange.
Vien, Prince aux beaux cheueux,
Guarir ſon mal fiéureux,
Que ſain on le remette:
Tu l'aimeras cent fois
Plus fort ſi tu le vois,
Que tu ne fois Admete.
Par luy tu te ſouſtiens,
C'eſt le ſupport des tiens:
Son eſprit il applique
A tes meſtiers diuers:
Il honore les vers,
Il cherit la Muſique.
Ou ie diray, Phebus,
Que tu n'es qu'vn abus,
Et que Iunon ſeuere
Se vangeoit à propos
De ne donner repos
A Latone ta mere.
Ie te diray maçon,
Vn berger, vn garçon,
Qui fis paiſtre les vaches:
Craignant d'eſtre enuoyé

Aux enfers foudroyé,
Qu'ici bas tu te caches:
Qu'Hyacinthe tuas,
Quand le pal luy ruas
D'art, & non d'auenture:
Que tes bœufs iuſtement
Te furent finement
Deſrobez par Mercure:
Que Mercure vaut mieux
Que toy entre les Dieux,
Pour iouër de la lyre:
Mercenaire valet
Qui ſçais vn flageolet
Seulement faire bruire.
Mais, ſi tu viens ici
Soulager le ſouci
De ſes membres malades,
D'Ache couuert le chef,
Ie feray de rechef
Tes feſtes Carneades.
Ie diray que tu es
Second des immortels,
Et du ciel l'interprete,
Du Laurier inuenteur,
Prophete non menteur,
Grand chantre & grand Poëte:
Et qu'en ieune menton
Tu fis creuer Python
Par ta fleche premiere:
Et que tu fis cacher
Niobe en vn rocher,
Vengeance de ta mere.
Ie diray tes amours:
Que tu parois touſiours

Sans barbe ny vieilleſſe.
O des Mires le Roy!*
A Bacchus & à toy
Sert le don de ieuneſſe.
Quitte moy ton Delphos,
Ta Cyrrhe, ta Delos
Des flots marins ſuiuie:
Et vien Aſtre luiſant,
La ſanté conduiſant,
Nourrice de la vie.
Sans toy douce Santé,
La force & la beauté
Sont manques de puiſſance,
Ny Empire ny bien
A l'homme ne ſert rien
Sans ta douce preſence.
La ieuneſſe te ſuit,
Le Plaiſir, le Deduit
Deſſous ton ombre viuent:
Tournois iouſtes cheuaux,
Dames chiens & oiſeaux
Pour maiſtreſſe te ſuiuent.
Par toy ſe fait l'amour,
Et le vin tout le iour
Par toy fume en la taſſe:
Par toy le long feſtin
Du ſoir iuſqu'au matin
Couure la table graſſe.
O Santé chaſſe-mal,
Par toy ſe fait d'vn bal
La gaillarde entrepriſe,
Où te roulant parmi
Tu n'as point d'ennemi
Qu'vne mouſtache griſe.

* *Mires*, Medecins, vieil mot François.

Tout ainſi que l'eſclair
Du Soleil prompt & clair
Paſſe par la verriere,
Paſſe dedans ſon corps :
A ſes membres peu forts
Rens la vigueur premiere.
Deſcens donc de là haut :
C'eſt à ce iour qu'il faut
Que ſain tu nous le rendes :
La France t'en lou'ra,
Et chacun te vou'ra
Prieres & offrandes.

AV ROY CHARLES,

luy donnant vn Leon Hebrieu.

ODE VIII.

Ie vous donne pour vos eſtreines
L'Amour chanté par vn Hebrieu :
Les cieux & les terres ſont pleines
De la puiſſance de ce Dieu.
Ils ſont (ce me ſemble) deux freres,
Nature double les a faits :
Ils ont auſſi deux doubles meres,
Contraires en diuers effaits.
L'vn a le Ciel pour ſon Empire
Qu'il peut esbranler de la main :
L'autre en la terre ſe retire,
Et vit de noſtre ſang humain.

L'vn pouſſe les ames guidées
Aux belles contemplations,
A l'intellect & aux idées,
Purgeant l'eſprit de paſſions:
L'autre à nature eſt ſeruiable,
Nous fait aimer & deſirer,
Fait engendrer noſtre ſemblable,
Et l'eſtre des hommes durer.
Il nous fait la paix & la guerre:
Mais mon grand Roy pour choiſir mieux,
Prenez l'Amour qui regne en terre,
Et laiſſez l'autre pour les Dieux.

ODE IX.

Ceux qui ſemoyent par-ſus le dos
De noſtre grand'-Mere les os
Dans le deſert des vuides terres
Pour r'animer le genre humain,
Touſiours ne verſoyent de leur main
La dure ſemence des pierres.
Mais bien aucunefois ruoyent
Des diamans qui ſe muoyent,
Changeant leur dur en la naiſſance
D'vn peuple rare & precieux,
Qui encore de ſes ayeux
Donne auiourd'huy la cognoiſſance.
Ton beau rayon qui brille ici,
Monſtre qu'vn diamant ainſi
Muant en toy ſa forme claire,
L'eſtre ſemblable t'a donné:

Car des pierres tu n'es point né
Comme fut ce gros populaire.
Il a l'esprit dur & plombé,
Tousiours vers la terre courbé
Iamais au beau ne dresse l'aile:
Le tien s'eleue saintement,
Balancé d'vn vol hautement
Tout autour de la chose belle.
Aussi le bruit impetueux
De ton Palais tumultueux,
Forçant ton destin ne t'amuse
Si bien que quelquefois le iour
Tu ne trauailles au seiour
De l'oiseux trauail de la Muse.
Qu'est-il rien aussi de plus dous?
A quel sucre egalerons-nous
Ta belle & douce poësie?
Seule elle passe les appas
Du miel, & le doux repas
Du Nectar & de l'Ambrosie.
Les Amours n'aiment tant les pleurs,
La mousche ne suit tant les fleurs,
Ne les veinqueurs tant les couronnes,
La Haye, comme tu poursuis
Les doctes Muses que tu suis
Comme tes plus cheres mignonnes.
Nul mieux que toy parmi les bois
Ne contrefait leur belle vois,
Et nul par les roches hautaines
Ne les va mieux accompaignant,
Ne mieux pres d'elles se baignant
Sous le crystal de leurs fontaines.
Nul mieux sous les rais de la nuit,
Quand la Lune en son plein reluit,

Sus l'herbe auec elles ne dance,
Suiuantes le pouce diuin
De ce grand Alcée Angeuin,
Qui deuant ſonne la cadance.
Toy lors couronné du lien
Que donne l'arbre Dafnien,
Ore tu prens plaiſir d'elire
Le premier ranc, or' le milieu,
Entre elles marchant comme vn Dieu
Qui s'eſgaye au ſon de la lyre.
Et toutefois eſtant ainſi
De ces Pucelles le ſouci,
Tu veux bien faire vn contr'eſchange
De tes vers Latins qui ſont d'or,
Aux miens moindres qu'airain encor,
Indignes de telle louange.
Car bien que noſtre âge ait loué
Le premier vers que i'ay ioué,
Pourtant ie n'euſſe pris l'audace
De te reſpondre ou de tenter
Ma lyre qui ne ſçait chanter
Pour toy qu'vne chanſon trop baſſe.
Mais ce bon pere au double-chef,
Qui l'an ramene de rechef
D'vne inconſtance couſtumiere,
M'a commandé de la ſonner
Telle qu'elle eſt, pour eſtrener
La foy de noſtre amour premiere.
Si i'auois les butins heureux
Que le marchand auantureux
Arrache du ſein de l'Aurore,
Tu les aurois : & les ſablons
Qui roulent luiſantement blons
Dans l'eau que la Phrygie honore:

Ou, si i'estois assez subtil
Pour animer par vn outil
La toile muette ou le cuiure,
Mon art t'offriroit ces presens :
Mais ces dons-là contre les ans
Ne te sçauroyent faire reuiure.
Pren donc mes vers qui valent mieux,
Et les reçoy comme les Dieux
Reçoiuent par leur bonté haute
Les humbles presens des mortels,
Qui de dons chargent leurs autels,
Bien que les Dieux n'ay'nt de rien faute.

ODE X.

Qui par gloire ou par mauuaistié,
Ou par nonchalante paresse
Aura tranché de l'amitié
Le saint nœud qui deux ames presse :
A celuy d'vne loy expresse
le desens qu'en nulle saison
Ne s'heberge dans ma maison :
Et qu'auec moy sus le riuage
Compagnon d'vn mesme voyage,
Pollu, ne coupe le lien
Qui tient l'hosteliere nauire.
« *Car Iupiter le Philien*
« *Quelquefois auecque le pire*
« *Punit le iuste, & peu souuant*
« *On voit la vengeresse peine*
« *Souffrir comme boiteuse & vaine,*
« *Le mechant s'enfuir deuant.*

Que ſert à l'homme de piller
Tous les printemps de l'Arabie,
Et de ſes moiſſons deſpouiller
Soit la Sicile ou la Libye,
Ou deſrober l'Inde annoblie
Des treſors de ſon bord gemmé,
S'il n'aime & s'il n'eſt point aimé?
Si tout le monde le dédaigne,
Si nul ſecond ne l'accompaigne
Soliciteux de ſon ami,
Comme vn Patrocle compaignable
Suiuoit Achille, fuſt parmi
La nue la plus effroyable
Des Lyciens, lors qu'odieux
Contre Priam ſouffloit ſon ire,
Fuſt quand paiſible, ſus la lyre
Chantoit les hommes & les Dieux?
Le temps qui a commandement
Vainqueur des maſſes ſourcilleuſes,
Qui deuallent leur fondement
Iuſques aux ondes ſommeilleuſes,
Ne les menaces orgueilleuſes
Des fiers Tyrans, ne ſçauroit pas
Eſcrouler ne ruer en bas
La ferme amour que ie te porte,
Tant elle eſt en ſa chaiſne forte.
Et ſi auec toy librement
Ie ne puis franchir les montagnes,
Qu'Hannibal caſſa durement
Haineux des Latines campagnes,
Pour-tant ne meſpriſe ma foy:
Car l'aſpre ſoin qui m'encheueſtre,
Seul m'alente, & m'engarde d'eſtre
Prompt à voler auecque toy.

Mais s'il te plaiſt de retenir
Ta fuite diſpoſte & legere,
Iuſqu'au temps qu'on voit reuenir
L'Aronde des fleurs meſſagere :
De prompte iambe voyagere
Ie te ſuiuray, fuſt pour trouuer
L'onde où Phebus vient abreuuer
Ses cheuaux ſuans de la courſe,
Ou du Nil l'incertaine ſource.
Mais ſi le deſir courageux
Te pique tant qu'il t'importune
De forcer l'hyuer outrageux,
Et la ſaiſon mal-opportune,
Marche fuy va legerement :
L'oiſeau Menalien, Mercure,
Le Dieu qui des paſſans a cure,
Te puiſſe guider dextrement.
Ces glacez pelottons volans
Que l'orage par les monts boule,
Ne te ſoyent durs ny violans :
Et l'eau qui par rauines coule
Du jus de la neige qui roule,
Demeure coye ſans broncher
Quand tu voudras en approcher :
La froide gorge Thracienne
Et la pluyeuſe Libyenne
Serrent leurs vents audacieux :
Que rien ſur les monts ne reſonne
Fors vn Zephyre gracieux,
Imitant ton luth quand il ſonne :
Phebus auſſi qui a cognu
Combien ſon Poëte te priſe,
Clair par les champs te fauoriſe,
Et ſa ſœur au beau front cornu.

Quand tu te ſeras approché
Des belles plaines d'Italie,
Vy, Lignery, pur du peché
Qui l'amitié premiere oublie:
N'endure que l'âge deſlie
Le nœud que les Graces ont ioint.
O temps où lon ne ſouloit point
Courir à l'onde Hyperborée!
Telle ſaiſon fut bien dorée,
En laquelle on ſe contentoit
De voir de ſon toict la fumée,
Lors que la terre on ne hantoit
D'vn autre Soleil allumée:
Et les mortels heureux alors
Remplis d'innocence näiue,
Ne cognoiſſoyent rien que la riue
Et les flancs de leurs prochains bors.
Tu me diras à ton retour
Combien de lacs & de riuieres
Et de rempars ferment la tour
De villes en murailles fieres:
Quelles citez vont les premieres
En renom: & ie te diray
Les vers Troyens que i'eſcriray
En ma Franciade avancée,
Si le Roy meurit ma penſée.
Tandis ſus le Loir ie ſuiuré
Vn petit toreau que ie voüe
A ton retour que ja ſéuré
Sans mere par les fleurs ſe ioüe,
Blanchiſſant d'vne note au front:
Sa marque imite de la Lune
Les feux courbez, quand l'vne & l'vne
De ſes deux cornes ſe refont.

ODE XI.

Bien que le repli de Sarte
Qui ton Maine fait valoir,
En ſerpentant ne s'eſcarte
Du cours Vandomois du Loir :
Et que les champs de ton eſtre
Que les Graces ont en ſoin,
Des champs qui me virent naiſtre
Ne ſe bornent pas de loin :
Cela pourtant n'auoit force
De m'allecher, ſans auoir
Premier engoulé l'amorce
Qui pendoit de ton ſçauoir :
Et non ta Sarte voiſine,
Ny ton chant voiſin au mien :
Noſtre amitié n'eſtoit dine
D'vn ſi vulgaire lien.
La Vertu fiſt en partie
Le lien qui nous ioignit,
Et la meſme ſympathie
Celle qui nous eſtraignit :
C'eſt donc l'heureuſe folie
Dont le Ciel folaſtre en nous,
Non le païs qui nous lie
D'vn affollement ſi dous.
Quoy ? celuy que la Nature
A dés enfance animé
De poëſie & peinture,
Ne doit-il pas eſtre aimé ?

Puis que telle fureur double,
Tel double present des cieux
Volontiers les hommes trouble,
Qui sont les mignons des Dieux?
Mais où est l'œil qui n'admire
Tes tableaux si bien portraits,
Que la Nature se mire
Dans le parfait de leurs traits?
Où est l'oreille bouchée
De telle indocte espesseur,
Qui ne rie estant touchée
De tes vers pleins de douceur?
Cesse donc & ne souhéte
De t'enrichir plus de rien,
Toy qui es peintre & poëte,
Fuy l'autre troisiesme bien:
Car si l'ardante Musique
(En t'ornant de sa vertu)
Iointe aux deux autres te pique,
Bons Dieux que deuiendrois-tu!
Ton ame fuyant la peine
Dont tu serois agité,
S'eschapperoit toute pleine
De tant de diuinité:
Et ses passions nouuelles
Aux deux flancs luy bouteroyent,
Pour la mieux hafter, des ailes
Qui par l'air l'emporteroyent.
Vrayment Dieu qui tout ordonne
Sans estre forcé d'aucun,
Le beau present qu'il te donne,
Ne donne pas à chacun.
Aussi sa sainte pensée
Designant ce monde beau,

A ſa forme commencée
Sus le deſſein d'vn tableau :
Le variant en la ſorte
D'vn portrait ingenieux,
Où maint beau trait ſe rapporte
Au contentement des yeux.
Sois donque ſeur pour ne craindre
Que la Mort en te preſſant
Puiſſe ton renom eſtaindre
Auec le corps periſſant.
Vaines ſeroyent ſes allarmes,
En vain l'arc elle band'roit,
Toy, tenant au poing les armes
A t'en ſeruir ſi a-droit :
Car le pincel & la plume,
A qui les ſçait bien ruer,
Ont vſurpé la couſtume
De la Mort meſme tuer.
Ian Second, de qui la gloire
N'ira iamais defaillant,
Eut contre elle la victoire
Par ces armes l'aſſaillant :
Dont la main induſtrieuſe
Animoit egalement
La carte laborieuſe,
Et la table dextrement :
Et duquel les Baiſers ores,
Pour eſtre venus du Ciel,
En ſes vers coulent encores
Plus doux que l'Attique miel.
Mais, ô Denizot, qui eſt-ce
Qui peindra les yeux traitis
De Caſſandre ma Deeſſe,
Et ſes blons cheueux tortis ?

Lequel d'entre vous ſera-ce,
Qui pourroit bien colorer
La maieſté de ſa grace
Qui me force à l'adorer?
Et ce front dont elle abuſe
Ce pauure Poëte amant,
Son ris (ains vne Meduſe)
Qui tout me va transformant?
Amour qui le cœur me ronge
Pour redoubler mon eſmoy,
Ceſte nuict trois fois en ſonge
L'a faite apparoiſtre à moy:
Mais la cruelle accouſtumée
A me retromper ſouuent,
S'enfuit comme vne fumée
Qui ſe perd dedans le vent.

ODE XII.

Sur tout parfum i'aime la Roſe
Deſur l'eſpine en May déclose,
Et l'odeur de la belle fleur
Qui de ſa premiere couleur
Pare la terre, quand la glace
Au nouueau Soleil a fait place.
Les autres boutons vermeillets,
La giroflée & les œillets,
Et le bel eſmail qui varie
L'honneur gemmé d'vne prairie
En mille luſtres s'eſclatant,
Enſemble ne me plaiſent tant

Que fait la Rose pourperette,
Et de Mars la blanche fleurette.
Que sçauroy-ie pour le doux flair
Que ie sens au moyen de l'air,
Prier pour vous deux autre chose,
Sinon que toy pourprine Rose
Puisses tousiours auoir le sein
En May de rosée tout plein,
Et que iamais le chaud qui dure
En Iuin ne te face laidure?
Ny à toy fleurette de Mars,
Iamais l'hyuer lors que tu pars
Hors de la terre, ne te face
Pancher morte dessus la place:
Ains tousiours maugré sa froideur
Puisses-tu de ta soefue odeur
Nous annoncer que l'an se vire
Plus doux vers nous, & que Zephyre
Apres le tour du fascheux temps
Nous ramene le beau Printemps.

ODE XIII.

Ie veux, Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des Dieux,
D'vn vers qui coule sans peine
Loüanger vne fonteine.
Sus donq, Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des Dieux,
D'vn vers qui coule sans peine
Loüangeon vne fonteine:

C'eſt à vous de me guider,
Sans vous ie ne puis m'aider.
Sans vous, Brunettes, ma lyre
Rien de bon ne ſçauroit dire.
Mais, Brunettes aux beaux yeux,
Brunes mignonnes des Dieux,
S'il vous plaiſt tendre ma lyre,
Et m'enſeigner pour redire
Les vers que dits vous m'aurez,
Lors, Brunettes, vous m'oirez
A nos Françoiſes oreilles
Chanter vos douces merueilles.
O beau cryſtal murmurant,
Que le ciel eſt azurant
D'vne belle couleur blue,
Où ma Dame toute nue
Laua ſon beau teint vermeil
Qui retenoit le Soleil,
Et ſa belle treſſe blonde,
Treſſe aux Zephyrs vagabonde
Comme Cerés eſmouuant
La ſienne aux ſoupirs du vent:
Treſſe vrayment auſſi belle
Que celle d'Amour, ou celle
Qui va de creſpes reflos
Frappant d'Apollon le dos.
C'eſt toy belle Fontenette,
Où ma douce mignonnette
A miré ſes deux beaux yeux,
Ainçois deux aſtres des Cieux,
Que la gaye Cyprienne
Erycine Idalienne
Sur ceux des Graces lou'roit.
Et pour ſiens les auou'roit,

Tant leur mignotiſe darde
D'Amours à qui les regarde.
C'eſt toy qui dix mille fois
As relaué les beaux doits
De ma douce mignonnette
Dedans ta douce ondelette:
Doits qui en beauté veincus
Ne ſont de ceux de Bacchus,
Tant leurs branchettes ſont pleines
De mille rameuſes veines,
Par où coule le beau ſang
Dedans leur yuoire blanc:
Yuoire où ſont cinq perlettes
Treſluiſantement greſlettes,
Ornans les bouts finiſſans
De cinq boutons fleuriſſans.
C'eſt toy douce Fontelette,
Qui dans ta douce ondelette
As baigné ſes deux beaux piez,
Piez de Thetis deliez:
Et ſon beau corps qui reſemble
Aux lis & roſes enſemble:
Corps, qui pour l'auoir veu nu
M'a fait Acteon cornu,
Me transformant ma nature
En ſauuagine figure:
Mais de ce mal ne ſe deut
Mon cœur, puis qu'elle le veut.
C'eſt toy douce Fontelette,
Dont la mignarde ondelette
A cent fois baiſé les brins
De ſes boutons cinabrins,
De ſes léures pourperées,
De ſes léures nectarées,

De ses roses de qui sort
Le ris qui cause ma mort.
C'est toy qui laues sa hanche,
Sa gréue & sa cuisse blanche,
Et son qui ne fait encor
Que se friser de fils d'or.
C'est toy, quand la porte-flame,
La Chienne du ciel enflame
Le monde de toutes pars,
Qui vois les membres espars
De ma Dame sur ta riue,
Lors que sur l'herbette oisiue
Le somme en ses yeux glissant
Flatte son corps languissant:
Et lors que le vent secoüe
Son sein, où pris il se ioüe,
Et le fait d'vn doux souffler
Relenter, & puis r'enfler:
Elle dessus ton riuage
Resemblant vn bel image
Fait de porphyre veineux,
S'il ne fust que ses cheueux
La descouurent sur ta riue
Estre quelque Nymphe viue:
Et que les oiseaux perchez
De leurs cols demi-panchez
En re-jargonnant l'espient,
Et de se tenir s'oublient
Sur la branche, tant l'ardeur
De ses yeux brusle leur cœur,
Et trepignans dedans l'arbre,
Font dessus son sein de marbre
Escouler dix mille fleurs,
Fleurs de dix mille couleurs,

Qui tombent comme vne nue
Dessus sa poitrine nue,
Si bien qu'on ne peut sçauoir
A la voir, & à les voir,
Laquelle ou de la fleurette,
Ou d'elle, est la plus douillette.
Vrayment crystal azuré,
Crystal gayment emmuré
D'vne belle herbe fleurie,
Pour auoir fait à m'amie
Vn doux cheuet de ton bord
Quand languissante elle dort:
Ie t'asseure ondette chere,
Que iamais, ainsi qu'Homere,
Noire ne t'appelleray,
Mais tousiours ie te lou'ray
Pour claire, pour argentine,
Pour nette, pour crystaline:
Et te suppli' de vouloir
Ains qu'entrer dedans le Loir
D'vne course serpentiere,
Receuoir l'humble priere
Que ie fay dessus tes flos,
Et receuoir en ton los
Ces lis & ces belles roses
Que ie verse à mains déclose
Auec du miel & du lait
Dessus ton sein ondelet,
Et ces beaux vers que t'engraue
Au bord que ton onde laue.
Fille à Tethys, desormais
Puisses-tu pour tout iamais
Plus qu'argent estre luisante,
Et que la Chienne cuisante

Iamais dedans ton vaiſſeau
Ne face tarir ton eau.
Touſiours les belles Naiades,
Oreades & Dryades
S'entre-ſerrans par les mains,
Iointes auec les Syluains
Puiſſent roüer leurs carolles
Autour de tes riues molles,
Et Pan trepignant menu
De ſon ergot mi-cornu,
Guide le premier la danſe
Au doux ſon de la cadance.
Iamais le laſcif troupeau,
L'aignelet & le cheureau
Ne broutent tes riues franches,
Ne iamais fueilles ne branches
Ne puiſſent troubler ton fond
Tombant d'enhaut ſur ton front,
Front en qui ma Cytherée
A ſa face remirée:
Ne iamais quelque Roland
Eſpoint d'amour violant
Ne honniſſe ta belle onde,
Mais ſans ceſſe vagabonde
Caquetant ſur ton grauois
D'vne flo-flotante vois
Touſiours ſa courſe verrée
Se ioigne à l'onde Loirée.
Mais adieu, Fontaine, adieu,
Treſſaillante par ce lieu
Vous courez perpetuelle
D'vne courſe perennelle,
Viue ſans iamais tarir:
Et ie doy bien toſt mourir,

Et ie doy bien tost en cendre
Aux champs Elysez descendre,
Sans qu'il reste rien de moy
Qu'vn petit ie ne sçay quoy,
Qu'vn petit vase de pierre
Cachera dessous la terre.
Toutefois, ains que mes yeux
Quittent le beau iour des cieux,
Ie vous pri' ma Fontelette,
Ma doucelette ondelette,
Ie vous pri' n'oubliez pas
Dés le iour de mon trespas
Contre vos riues de dire,
Que Ronsard dessus sa lyre
N'a vostre nom desdaigné:
Et que sa Dame a baigné
Sa belle peau doucelette
Dans vostre claire ondelette.

ODE XIIII.

Nicolas, faison bonne chere
Tandis qu'en auons le loisir,
Trompon le soin & la misere,
Ennemis de nostre plaisir.
Purgeon l'humeur qui nous enflame
D'auarice & d'ambition:
Ayon Philosophes vne ame
Toute franche de passion.
Chasson le soin, chasson la peine,
Contentons-nous de nostre rien:

Quand noſtre ame ſera bien ſaine
Tout le corps ſe portera bien.
Vne ame de biens affamée
Nous perd le ſens & la raiſon:
Il ne faut qu'vn peu de fumée
Pour noircir toute la maiſon.
Faire conqueſte ſur conqueſte
De biens amaſſez ſans propos,
Ce n'eſt que nous rompre la teſte,
Et ne trouuer iamais repos.
I'ay raclé de ma fantaiſie
Le monde au viſage eshonté,
Pour vacquer à la Poëſie
Quand i'en auray la volonté.
Voilà le bien que ie deſire,
Sans plus en vain me tourmenter:
Deſormais ſera mon Empire
Que ſçauoir bien me contenter.
Quand ta fiéure, dont la memoire
Me fait encores friſſonner,
Ne t'auroit apprins qu'à bien boire,
Tu ne la dois abandonner.
A toutes les fois que l'enuie
Te prendra de boire, reboy:
Boy ſouuent, auſſi bien la vie
N'eſt pas ſi longue que le doy.
C'eſt vn grand bien d'eſtre hydropique,
Et d'eaux s'enfler la ronde peau:
Des Elemens le plus antique
Et le meilleur, eſt-ce pas l'eau?
Non ſeulement la maladie
Qui nous ſurprend par ſes efforts,
Ne rend noſtre maſſe eſtourdie,
Eneruant les forces du corps:

Mais elle trouble la ceruelle,
Et l'esprit qui nous vient des cieux:
Il n'y a part qui ne chancelle,
Quand les hommes deuiennent vieux.
Puis la mort vient, la vieille escarse:
Alors vn chacun se repent
Que mieux il n'a ioué sa farce:
Mais bon-temps à Dieu t'y command'.

ODE XV.

Boy, Ianet, à moy tour-à-tour,
Et ne resembles au vautour
Qui tousiours tire la charongne.
« Tu es trompé: Vn bon yurongne
« Autant pour vne nopce vaut
« Qu'vn bon guerrier pour vn assaut.
Car ce n'est moins entre les pots
D'enhardir par vineux propos
Vn homme paresseux à boire,
Que pour gaigner vne victoire,
Rendre à la bataille hardi
Vn Capitaine acouhardi.
Boy donq, ne fay plus du songeard,
Au vin gist la plus grande part
Du jeu, d'amour & de la danse.
« L'homme sot qui laue sa panse
« D'autre breuuage que du vin,
« Meurt tousiours de mauuaise fin.
A bon droit le Ciel a donné
A l'homme qui n'est auiné,

Toufiours quelque fortune dure:
Autrement la mordante cure,
Qui nous cuit l'ame à petit feu,
Ne s'en-va qu'apres auoir beu.
Apres le vin on n'a fouci
D'Amour ny de la Court auffi,
Ny de procez ny de la guerre.
Hé que celuy lafchement erre
Qui faifant ainfi que Penthé,
Bacchus en fes vers n'a chanté!
Boy doncques à moy tour-à-tour,
Et ne refembles au vautour
Qui toufiours tire la charongne:
Il vaut mieux voir en peau d'yurongne
Là bas l'infernal paffager,
Que de creuer de trop manger.

ODE XVI.

« *Nous ne tenons en noftre main*
« *Le temps futur du lendemain:*
« *La vie n'a point d'affeurance:*
« *Et pendant que nous defirons*
« *La faueur des Rois, nous mourons*
« *Au milieu de noftre efperance.*
L'homme apres fon dernier trefpas
Plus ne boit ne mange là bas,
Et fa grange qu'il a laiffée
Pleine de blé deuant fa fin,
Et fa caue pleine de vin
Ne luy viennent plus en penfée.

Hé, quel gain apporte l'esmoy!
Va Corydon, appreste moy
Vn lict de roses espanchées:
Il me plaist pour me desfâcher,
A la renuerse me coucher
Entre les pots & les jonchées.
Fay moy venir d'Aurat ici,
Fais-y venir Iodelle aussi,
Et toute la Musine troupe:
Depuis le soir iusqu'au matin
Ie veux leur donner vn festin,
Et cent fois leur pandre la coupe.
Verse donc & reuerse encor
Dedans ceste grand' coupe d'or,
Ie vais boire à Henry Estienne,
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacreon perdu
La douce lyre Teïenne.
A toy gentil Anacreon
Doit son plaisir le biberon,
Et Bacchus te doit ses bouteilles:
Amour son compagnon te doit
Venus & Silene qui boit
L'Esté dessous l'ombre des treilles.

ODE XVII.

Mon Choiseul, leue tes yeux,
Ces mesmes flambeaux des Cieux,
Ce Soleil & ceste Lune
C'estoit la mesme commune
Qui luisoit à nos ayeux.

« *Mais rien ne se perd là haut,*
« *Et le genre humain defaut*
« *Comme vne rose pourprine,*
« *Qui languist dessus l'espine*
« *Si tost qu'elle sent le chaud.*
« *Nous ne deuons esperer*
« *De tousiours vifs demeurer,*
« *Nous, le songe d'vne vie:*
« *Qui, bons Dieux! auroit enuie*
« *De vouloir tousiours durer?*
Non, ce n'est moy qui veut or'
Viure autant que fist Nestor:
Quel plaisir, quelle liesse
Reçoit l'homme en sa vieillesse,
Eust-il mille talens d'or?
L'homme vieil ne peut marcher,
N'ouyr, ne voir, ny mascher:
C'est vne idole enfumée
Au coin d'vne cheminée,
Qui ne fait plus que cracher.
Il est tousiours en courrous:
Bacchus ne luy est plus doux,
Ny de Venus l'accointance:
En lieu de mener la dance
Il tremblote des genoux.
Si quelque force ont mes vœux,
Escoutez Dieux, ie ne veux
Attendre qu'vne mort lente
Me conduise à Rhadamante
Auecques des blancs cheueux.
Aussi ie ne veux mourir
Ores que ie puis courir,
Ouyr, parler, boire, rire,
Danser, deuiser, escrire,

Et de plaiſirs me nourrir.
Ah! qu'on me feroit grand tort
De me trainer voir le bord
Ce iourd'huy du fleuue courbe,
Qui là bas reçoit la tourbe
Qui tend le bras vers le port!
« *Car ie vis : & c'eſt grand bien*
« *De viure, & de viure bien,*
« *Faire enuers Dieu ſon office,*
« *Faire à ſon Prince ſeruice,*
« *Et ſe contenter du ſien.*
Celuy qui vit en ce poinct,
Heureux, ne conuoite point
Du peuple eſtre nommé, Sire,
D'adioindre au ſien vn Empire,
De trop d'auarice eſpoint.
Celuy n'a ſoucy quel Roy
Tyranniſe ſous ſa loy
Ou la Perſe, ou la Syrie,
Ou l'Inde, ou la Tartarie :
Car celuy vit ſans eſmoy :
Ou bien s'il a quelque ſoin,
C'eſt de s'endormir au coin
De quelque Grotte ſauuage,
Ou le long d'vn beau riuage
Tout ſeul ſe perdre bien loin.
Et ſoit à l'aube du iour,
Ou quand la nuit fait ſon tour
En ſa charette endormie,
Se ſouuenant de s'amie,
Touſiours chanter de l'amour.

ODE XVIII.

Mon Neueu, ſuy la vertu:
« Le ieune hnmme reueſtu
« De la ſcience honorable,
« Aux peuples en chacun lieu
« Apparoiſt vn demi-Dieu
« Pour ſon ſçauoir venerable.
Sois courtois, ſois amoureux,
Sois en guerre valeureux,
Aux petits ne fais iniures:
Mais ſi vn grand te fait tort,
Souhaite plus-toſt la mort
Que d'vn ſeul poinct tu l'endures.
Iamais en nulle ſaiſon
Ne cagnarde en ta maiſon:
Voy les terres eſtrangeres,
Ou fay ſeruice à ton Roy,
Et garde touſiours la loy
Que ſouloient garder tes peres.
Ne ſois menteur ne paillard,
Yurongne ny babillard:
Fay que ta ieuneſſe caute
Soit vieille deuant le temps.
Si bien ces vers tu entens,
Tu ne feras iamais faute.

ODE XIX.

Puis que toſt ie doy repoſer
Outre l'infernale riuiere,
Hé, que me ſert de compoſer
Autant de vers qu'a fait Homere?
Les vers ne me ſauueront pas
Qu'ombre poudreuſe ie ne ſente
Le faix de la tombe là bas
S'elle eſt bien legere ou peſante.
Ie poſe le cas que mes vers
De mon labeur en contr'eſchange,
Dix ou vingt ans par l'vniuers
M'apportent vn peu de loüange:
Que faut-il pour la conſumer,
Et pour mon liure oſter de terre,
Qu'vn feu qui le vienne allumer,
Ou qu'vn eſclandre de la guerre?
Suis-ie meilleur qu'Anacreon,
Que Steſichore, ou Simonide,
Ou qu'Antimache, ou que Bion,
Que Philete, ou que Bacchylide?
Toutefois bien qu'ils fuſſent Grecs,
Que leur ſeruit ce beau langage,
Puis que les ans venus apres
Ont mis en poudre leur ouurage?
Donque moy qui ſuis nay François,
Faiſeur de rymes maternelles,
Hé! doy-ie eſperer que ma vois
Surmonte des ſiecles les ailes?

Non-non, il vaut mieux, Rubampré,
Son âge en trafiques despendre,
Ou deuant vn Senat pourpré
Pour de l'argent sa langue vendre,
Que de suiure l'ocieux train
De ceste pauure Calliope,
Qui tousiours fait mourir de fain
Les meilleurs chantres de sa trope.

ODE XX.

Quand ie veux en amour prendre mes passe-temps,
M'amie en se moquant, laid & vieillard me nomme:
Quoy, dit-elle, resueur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le ieune homme!
Tu ne fais que hanir, tu n'as plus de vigueur,
Ta couleur est d'vn mort qu'on deualle en la fosse:
Vray est, quand tu me vois, tu prens vn peu de cœur:
« Car vn gentil cheual ne deuient iamais rosse.
Si tu veux le sçauoir, pren ce miroir, & voy
Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,
Ton œil qui fait la cire espesse comme vn doy,
Et ta face qui semble vne idole enfumée.
Alors ie luy respons : Quant à moy, ie ne sçay
Si i'ay l'œil chassieux, si i'ay perdu courage,
Si mes cheueux sont noirs, ou si blancs ie les ay,
Car iamais ie n'appris à mirer mon visage.
Mais puis que le tombeau me doit bien tost auoir,
Certes tu me deurois d'autant plus estre humaine:
« Car le vieil homme doit, ou iamais, receuoir
« Ses plaisirs mesme au temps qu'il sent la mort prochaine.

ODE XXI.

Si toſt que tu ſens arriuer
La froide ſaiſon de l'hyuer,
En Septembre, chere Arondelle,
Tu t'en-voles bien loin de nous,
Puis tu reuiens quand le temps dous
Au mois d'Auril ſe renouuelle.
Mais Amour en nulle ſaiſon
Ne s'en-vole de ma maiſon,
Et touſiours chez moy ie le trouue:
Il eſt touſiours de moy veinqueur,
Et fait ſon nic dedans mon cœur,
Et y pond ſes œufs & les couue.
L'vn a des ailerons au flanc,
L'autre de duuet eſt tout blanc,
Et l'autre dans le nic s'eſſore:
L'vn de la coque à demy ſort,
Et l'autre en a rompu le bort,
Et l'autre eſt dedans l'œuf encore.
I'entens, ſoit de iour ſoit de nuit,
De ces petits Amours le bruit,
Béans pour auoir la bechée,
Qui ſont nourris par les plus grans,
Et grands deuenus, tous les ans
Font vne nouuelle nichée.
Quel remede auroy-ie, Brinon,
Encontre tant d'Amours, ſinon
(Puis que d'eux ie me deſeſpere)
Pour ſoudain guarir ma langueur,

D'vne dague m'ouurant le cœur,
Tuer les petits & la mere?

ODE XXII.

Ta ſeule vertu reprend
Le vieil Aſcrean qui ment,
Quand il dit que la Iuſtice,
La Pitié, le ſainct Amour
Ont quitté ce bas ſeiour,
Abhorrant noſtre malice.
Car icy bas i'apperçoy
Toutes ces vertus en toy:
I'en ay fait la ſeure eſpreuue,
Il n'y a foy n'amitié,
Honneur, bonté, ny pitié,
Qui dedans toy ne ſe treuue.
Qui dira donq, Charbonnier,
Que ce vieil ſiecle dernier
Où Dieu l'ame i'a donnée,
Soit de fer, puis qu'auiourd'huy
Par toy lon reuoit en luy
La ſaiſon d'or retournée?

ODE XXIII.

La belle Venus vn iour
M'amena ſon fils Amour,
Et l'amenant me vint dire:
Eſcoute, mon cher Ronſard,

Enſeigne à mon enfant l'art
De bien iouër de la lyre.
Incontinent ie le pris,
Et ſoigneux ie luy appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner,
Et de premier en ſonner
Deſſus le mont de Cyllene:
Comme Minerue inuenta
Le haut-bois, qu'elle ietta
Dedans l'eau toute marrie:
Comme Pan le chalumeau,
Qu'il pertuiſa du roſeau
Formé du corps de s'amie.
Ainſi pauure que i'eſtois,
Tout mon art ie recordois
A ceſt enfant pour l'apprendre:
Mais luy comme vn faux garſon,
Se moquoit de ma chanſon,
Et ne la vouloit entendre.
Pauure ſot, ce me diſt-il,
Tu te penſes bien ſubtil!
Mais tu as la teſte fole
D'oſer t'egaler à moy,
Qui ieune en ſçay plus que toy
Ny que ceux de ton eſcole.
Et alors il me ſou-rit,
Et en me flatant m'apprit
Tous les œuures de ſa mere,
Et comme pour trop aimer
Il auoit fait transformer
En cent figures ſon pere.
Il me diſt tous ſes attraits,
Tous ſes ieux, & de quels traits

Il bleſſe les fantaſies
Et des hommes & des Dieux,
Tous ſes tourmens gracieux,
Et toutes ſes ialouſies.
Et me les diſant, alors
I'oubliay tous les accors
De ma lyre deſdaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanſon que ce Dieu
M'auoit par-cœur enſeignée.

A ANDRE' THEVET

Angoulmoiſin.

ODE XXIIII.

Hardy celuy qui le premier
Vit au bois le pin montaignier
Inutile ſur la racine,
Et qui le tranchant en vn tronc,
Le laiſſa ſecher de ſon long
Deſſus le bord de la marine :
Puis ſec des rayons de l'Eſté,
Le ſcia d'vn fer bien denté,
Le transformant en vne hune,
En maſt, en tillac, en carreaux,
Et l'enuoya deſſus les eaux
Seruir de charrette à Neptune.
Tethys qui touſiours auoit eu
D'auirons le doz non batu,

Sentit des playes incognuës :
Et maugré les vents furieux
Argon d'vn art laborieux
Sillonna les vagues chenues.
Sous la conduite de Tiphys
L'entreprise (ô Iason) tu fis
D'acquerir la laine dorée,
Auec quarante Cheualiers
En force & vertu les premiers
De toute la Grece honorée.
Les Tritons qui s'esbahissoient
De voir ta nauire, poussoient
Hors de la mer leurs testes blondes,
Et les Phorcides d'vn long tour
En carolant tout à l'entour
Portoient ta nef dessus les ondes.
Orphé dessus la prouë estoit,
Qui des doigts son luth pincetoit,
Et respondoit à la nauire,
Laissant des aiguillons ardans
Aux cœurs de ces preux, accordans
L'auiron au son de la lyre.
Or si Iason a tant receu
De gloire pour auoir deceu
Vne ieune enfante amoureuse,
Pour avoir d'vn dragon veillant
Charmé le regard sommeillant
Par vne force monstrueuse :
Et pour n'auoir passé sinon
Qu'vn fleuue de petit renom,
Qu'vne mer qui va de Thessale
Iusqu'aux riuages Medeans,
A merité des anciens
Vn honneur qui les Dieux egale :

Combien Theuet au pris de luy
Doit auoir en France auiourd'huy
D'honneur, de faueur & de gloire,
Qui a veu ce grand vniuers
Et de longueur & de trauers,
Et la gent blanche & la gent noire?
Qui de pres a veu le Soleil
Aux Indes faire son resueil
Quand de son char il prend les brides,
Et l'a veu de pres sommeiller
Dessous l'Occident, & bailler
Son char en garde aux Nereides?
Qui luy a veu faire son tour
En Egypte au plus haut du iour,
Puis l'a reueu dessous la terre
Aux Antipodes esclairer,
Quand nous voyons sa Sœur errer
Dedans le Ciel qui nous enserre?
Qui a pratiqué mille ports,
Mille riuages, mille bords,
Tous sonnans vn diuers langage,
Et mille fleuues tous bruyans,
De mille lieux diuers fuyans
Dans la mer d'vn tortu voyage?
Qui a descrit mille façons
D'oiseaux, de serpens, de poissons,
Nouueaux à nostre cognoissance;
Puis ayant garenty son chef
Des dangers, a logé sa nef
Dedans le beau port de la France?
Il est abordé dans le port
Du docte Bourdin, son support,
Qui comme vn sçauant Ptolomée
A de tous costez amassez

Les liures des ſiecles paſſez
Empanez de la renommée:
Qui garde en ſon cœur l'equité,
L'innocence & la verité,
Ennemy capital du vice,
Aimé des peuples & de Dieu,
Et qui du Palais au milieu
Paroiſt l'image de luſtice:
Qui doit ſur tout auoir le pris,
Comme aux trois langues bien appris:
Qui ſeul fait cas des doctes hommes,
Qui par ſon ſçauoir honoré
A preſque tout ſeul redoré
Ceſt âge de fer où nous ſommes.
Theuet, il te l'a bien montré
Si toſt que tu l'as rencontré:
Et tu euſſes ſuiuy peut-eſtre
Non vne fois, mais mille fois,
Les Cours des Papes & des Rois,
Sans t'accointer d'vn ſi bon maiſtre.

ODE XXV.

Certes par effet ie ſçay
Ce vieil prouerbe eſtre vray,
« Qu'entre la bouche & le verre
« Le vin ſouuent tombe à terre:
« Et ne faut que l'homme humain
« S'aſſeure de nulle choſe,
« Si ia ne la tient encloſe
« Bien eſtroit dedans la main.

On dit que le Ciel egal
Donne du bien & du mal
Indifferemment à l'homme:
Mais à moy malheureux, comme
Si i'eſtois conceu d'vn chien,
Ou d'vne fiere lionne,
Touſiours mal ſus mal me donne,
Et iamais vn pauure bien.
Ainſi, cruel, il te plaiſt
De m'abbatre, & qui pis eſt,
Comme ſeul portant enuie
Aux angoiſſes de ma vie,
Pour me faire au double choir
En toute miſere extrême,
Tu me fais hayr moy-meſme,
Et du tout m'oſtes l'eſpoir.

ODE XXVI.

Ma Maiſtreſſe, que i'aime mieux
Dix mille fois ny que mes yeux,
Ny que mon cœur, ny que ma vie,
Ne me donne plus, ie te prie,
Des confitures pour manger,
Penſant ma fiéure ſoulager.
Car ta confiture, Mignonne,
Tant elle eſt douce, ne me donne
Qu'vn deſir de touſiours vouloir
Eſtre malade, pour auoir
Tes friandiſes en la bouche.
Mais bien ſi quelque ennuy te touche

De me voir ainſi tourmenté
Pour la perte de ma ſanté,
Et ſi tu veux que dés ceſte heure,
Pour viure dedans toy, ie meure,
Foy moy ſerment par Cupidon,
Par ſes traits & par ſon brandon,
Et par ſon arc & par ſa trouſſe,
Et par Venus qui eſt ſi douce
A celles qui gardent leur foy,
Que iamais vn autre que moy,
Fuſt-ce vn Adonis, n'aura place
En ton heureuſe bonne grace:
Lors ton ſerment pourra guarir
La fiéure qui me fait mourir,
Et non ta douce confiture,
Qui ne m'eſt que vaine paſture.

ODE XXVII.

Ah! fiéureuſe maladie
Comment es-tu ſi hardie
D'aſſaillir mon pauure corps
Qu'Amour dedans & dehors
De nuit & de iour enflame
Iuſqu'au plus profond de l'ame?
Et ſans pitié prend à ieu
De le mettre tout en feu?
Ne crains-tu point vieille bleſme,
Qu'il ne te brule toy-meſme?
Mais que cherches-tu chez moy?
Sonde moy par tout, & voy

Que ie ne ſuis plus au nombre
Des viuans, mais bien vne ombre
De ceux qu'Amour & la Mort
Ont conduit delà le port
Compagnon des troupes vaines.
Ie n'ay plus ny ſang ny veines,
Ny flanc, ny poumons, ny cœur :
Long temps a que la rigueur
De ma trop fiere Caſſandre
Me les a tournez en cendre.
Donc ſi tu veux m'offenſer,
Il te faut aller bleſſer
Le tendre corps de m'amie:
Car en elle giſt ma vie,
Et non en moy qui mort ſuis,
Et qui ſans ame ne puis
Sentir choſe qu'on me faſſe,
Non plus qu'vne froide maſſe
De rocher ou de metal
Qui ne ſent ne bien ne mal.

ODELETTE XXVIII.

Ce-pendant que ce beau mois dure,
Mignonne, allon ſur la verdure,
Ne laiſſon perdre en vain le temps:
L'âge gliſſant qui ne s'arreſte,
Meſlant le poil de noſtre teſte,
S'enfuit ainſi que le Printemps.
Donq ce pendant que noſtre vie
Et le Temps d'aimer nous conuie
Aimon, moiſſonnon nos deſirs,
Paſſon l'Amour de veine en veine:

Incontinent la mort prochaine
Viendra derober nos plaiſirs.

ODE XXIX.

Par dialogue.

D'où viens-tu douce Colombelle,
D'amour meſſagere fidelle?
Hé, d'où viens-tu? en quelle part
As-tu laiſſé noſtre Ronſard?

Colombelle.

D'où ie vien! qu'en as-tu que faire?
Ton Ronſard qui te veut complaire,
De qui tu es le ſeul eſmoy,
M'enuoye ici par-deuers toy,
M'ayant eu n'aguiere en eſchange
De Venus pour vne louange.

Caſſan.

Pluſqu'vn meſſager des grands Rois
La bien-venue ici tu ſois.
Mais dy moy, dy moy ie te prie,
Aime-t'il point vne autre amie
Depuis qu'il s'en alla d'ici,
Ou s'il m'a touſiours en ſouci?

Colom.

Plus toſt les monts ſeront valées,
Les riuieres les eaux ſalées,
Que Ronſard te manque de foy
Pour ſeruir vne autre que toy.

Caſſan.

Eſt-il poſſible qu'on te croye?

Colom.

Croy moy : pour certain il m'enuoye
De Vandomois, & parmy l'air
Iuſques icy m'a fait voler
Auec ces vers que ie t'apporte:
Et m'a dit, ſi ie fais en ſorte
Que i'amolliſſe ta fierté,
Qu'il me donnera liberté.
Or pour cela ie ne veux eſtre
Ny libre, ne changer de maiſtre:
Car que me vaudroit le changer?
Afin d'aller apres manger
Comme au-parauant és bocages,
Des grains & des graines ſauuages?
Quand il m'eſmie de ſa main
Touſiours à la table du pain,
Et me fait boire dans ſon verre?
Apres auoir beu ie deſſerre
Toutes mes ailes, & luy fais
Sur la teſte vn ombrage frais:
Puis ie m'endors deſſus ſa lyre.
Mais luy qui iour & nuict ſouſpire
Pour ton amour, à tous les coups
Me fait rompre mon ſomme dous
De mille baiſers qu'il me donne
En me diſant, « Douce mignonne,
Làs! ie t'aime: car ie te voy
Viure en ſeruage comme moy.
Vray eſt que tu pourrois bien viure
De ma cage franche & deliure,

Quand tu voudrois, fuyant és bois:
Mais moy chetif ie ne pourrois
Viure franc de la seruitude
Où nostre joliere trop rude
Sans espoir me tient arresté.»
Mais adieu, c'est trop caqueté.
Tu m'as rendue plus iazarde
Qu'vne Corneille babillarde:
Trop longuement icy i'attens,
Baille moy response, il est temps.

ODE XXX.

En vous donnant ce portrait mien,
Dame, ie ne vous donne rien:
Car tout le bien qui estoit nostre,
Amour dés le iour le fist vostre,
Que ie receu dedans le cœur
Vostre nom & vostre rigueur:
Puis la chose est bien raisonnable,
Que la peinture resemblable
Au corps, qui languist en soucy
Pour vostre amour, soit vostre aussi.
Mais voyez comme elle me semble
Pensiue, triste & pallè ensemble,
Portraite de mesme couleur
Qu'Amour a portrait son seigneur!
Que pleust à Dieu que la Nature
M'eust fait au cœur vne ouuerture,
Afin que vous eussiez pouuoir
De me cognoistre & de me voir!
Làs! ce n'est rien de voir, Maistresse,
La face qui est trompereresse,

Et le front bien ſouuent moqueur:
C'eſt le tout que de voir le cœur.
Vous voirrez du mien la conſtance,
La foy, l'amour, l'obeyſſance:
Et les voyant, peut eſtre auſſi
Qu'auriez de luy quelque merci,
Et des angoiſſes qu'il endure:
Voire quand vous ſeriez plus dure
Que les rochers Caucaſeans,
Ou les naufrages Aegeans,
Qui ſourds n'entendent les prieres
Des pauures barques marinieres.

ODE XXXI.

Le boiteux mary de Venus
Auecques ſes Cyclopes nus
R'allumoit vn iour les flameches
De ſa forge, à fin d'eſchaufer
Vne grande maſſe de fer
Pour en faire à l'Amour des fleches.
Venus les trampoit dans du miel,
Amour les trampoit dans du fiel,
Quand Mars retourné des alarmes
En ſe moquant, les meſpriſoit:
Et branlant ſa hache diſoit,
Voicy bien de plus fortes armes.
Tu t'en ris donq, luy diſt Amour,
Vrayment tu ſentiras vn iour
Combien leur poincture eſt amere,
Quand d'elles bleſſé dans le cœur,
Toy qui fais tant du belliqueur,
Languiras au ſein de ma mere.

ODE XXXII.

Si i'auois vn riche tresor,
Ou des vaisseaux engrauez d'or,
Tableaux ou medailles de cuiure,
Ou ces ioyaux qui font passer
Tant de mers pour les amasser,
Où le iour se laisse reuiure,
Ie t'en ferois vn beau present:
Mais quoy? cela ne t'est plaisant,
Aux richesses tu ne t'amuses
Qui ne font que nous estonner:
C'est pourquoy ie te veux donner
Le bien que m'ont donné les Muses.
Ie sçay que tu contes assez
Des biens l'vn sur l'autre amassez
Qui perissent comme fumée,
Ou comme vn songe qui s'enfuit
Du cerueau, si tost que la nuit
Au second somme est consumée.
L'vn au matin s'enfle en son bien,
Qui au Soleil couchant n'a rien
Par disfaueur ou par disgrace,
Ou par vn changement commun,
Ou par l'enuie de quelcun
Qui rauit ce que l'autre amasse.
Mais les beaux vers ne changent pas
Qui durent contre le trespas,
Et en deuançant les années
Hautains de gloire & de bon-heur,
Des hommes emportent l'honneur
Desur leurs courses empanées.

Dy moy, Verdun, qui penſes-tu
Qui ait deterré la vertu
D'Hector, d'Achille, d'Alexandre,
Enuoyé Bacchus dans les Cieux,
Et Hercule au nombre des Dieux,
Et de Iunon l'a ſait le gendre?
Sinon le vers bien accomply,
Qui tirant leurs noms de l'oubly,
Plongez au plus profond de l'onde
De Styx, les a remis au iour,
Les relogeant au grand ſeiour
Par deux fois de noſtre beau monde?
Mort eſt l'honneur de tant de Rois
Eſpagnols, Germains & François,
D'vn tombeau preſſant leur memoire:
« Les grands Rois ny les Empereurs
« Ne different aux laboureurs,
« Si quelcun ne chante leur gloire.
Quant à moy, ie ne veux ſouffrir
Que ton beau nom ſe vienne offrir
A la mort, ſans que ie le vange,
Pour n'eſtre iamais finiſſant,
Mais d'âge en âge verdiſſant
Surmonter la mort & le change.
Ie veux maugré les ans obſcurs,
Que tu ſois des peuples futurs
Cognu ſur tous ceux de noſtre âge,
Pour auoir conceu volontiers
Des neuf Pucelles les meſtiers,
Qui t'ont enflamé le courage:
Non pas au gain ny au vil pris,
Mais pour eſtre des mieux appris
Entre les hommes qui s'aſſemblent
Sur Parnaſſe au double ſourci:

C'eſt pourquoy tu aimes auſſi
Les bons eſprits qui te reſemblent.
Or pour le plaiſir quant à moy,
Verdun, que i'ay receu de toy,
Tu n'auras rien de ton Poëte
Sinon ces vers que ie t'ay faits,
Et auec ces vers les ſouhaits
Que pour bon-heur ie te ſouhaite.
Dieu vueille benir ta maiſon
De beaux enfans naiz à foiſon
De ta femme belle & pudique:
La concorde habite en ton lit,
Et bien loin de toy ſoit le bruit
De toute noiſe domeſtique.
Sois gaillard, diſpoſt & ioyeux,
Ny conuoiteux ny ſoucieux
Des choſes qui nous rongent l'ame:
Fuy toutes ſortes de douleurs,
Et ne pren ſoucy des malheurs
Qui ſont predits par Noſtredame.
Ne romps ton tranquille repos
Pour Papaux ny pour Huguenos,
Ny amy d'eux ny aduerſaire,
Croyant que Dieu pere treſdous
(Qui n'eſt partial comme nous)
Sçait ce qui nous eſt neceſſaire.
N'ayes ſoucy du lendemain,
Mais ſerrant le temps en la main,
Vy ioyeuſement la iournée
Et le iour auquel tu ſeras:
Et que ſçais-tu ſi tu verras
L'autre lumiere retournée?
Couche toy à l'ombre d'vn bois
Ou pres d'vn riuage, où la vois

D'vne fontaine iazereſſe
Murmure : & tandis que tes ans
Sont encore & verds & plaiſans,
Par le jeu trompe la vieilleſſe.
Tout incontinent nous mourrons,
Et bien loin banis nous irons
Dedans vne naſſelle obſcure,
Où plus de rien ne nous ſouuient,
Et d'où iamais on ne reuient :
Car ainſi l'a voulu Nature.

MAGIE, OV DELIVRANCE d'Amour.

ODE XXXIII.

Sans auoir lien qui m'eſtraigne,
Sans cordon, ceinture ny nouds,
Et ſans iartiere à mes genous
Ie vien deſſus ceſte montagne :
A fin qu'autant ſoit relaſché
Mon cœur d'amoureuſes tortures,
Comme de nœuds & de ceintures
I'ay le corps icy detaché.
Demons Seigneurs de ceſte terre,
Volez en troupe à mon ſecours,
Combatez pour moy les Amours,
Contre eux ie ne veux plus de guerre.
Vents qui ſoufflez par ceſte plaine,
Et, vous Seine, qui promenez
Vos flots par ces champs, emmenez
En l'Ocean noyer ma peine.

Va-t'en habiter tes Cytheres,
Ton Paphos, Prince Idalien:
Icy pour rompre ton lien
Ie n'ay besoin de tes mysteres.
Anterot, preste moy la main,
Enfonce tes fleches diuerses:
Il faut que pour moy tu renuerses
Cet ennemy du genre humain.
Ie te pry, grand Dieu, ne m'oublie:
Sus, Page, verse à mon costé
Le sac que tu as apporté,
Pour me guarir de ma folie.
Brule du soufre & de l'encens:
Comme en l'air ie voy consommée
Leur vapeur, se puisse en fumée
Consommer le mal que ie sens.
Verse moy l'eau de ceste esguiere:
Et comme à bas tu la respans,
Qu'à bas s'espande la Megere
De l'amour dont ie me repans.
Ne tourne plus ce deuideau:
Comme soudain son cours s'arreste,
Ainsi la fureur de ma teste
Ne tourne plus en mon cerueau.
Laisse dans ce Genieure prendre
Vn feu s'enfumant peu à peu:
Amour, ie ne veux plus de feu,
Ie ne veux plus que de la cendre.
Vien viste, enlasse moy le flanc
Non de Thym ny de Marjolaine,
Mais bien d'Armoise & de Veruaine,
Pour mieux me refraischir le sang.
Verse du sel en ceste place:
Comme il est infertile, ainsi

L'engeance du cruel ſoucy
Ne couue plus en moy de race.
Apporte moy tous ſes preſens,
Ses cheueux, ſes gans, ſa peinture,
Romps ſes lettres, ſon eſcriture,
Et iette les morceaux aux vents.
Vien donq, ouure moy ceſte cage,
Et laiſſe viure en libertez
Ces pauures oiſeaux arreſtez
Ainſi que i'eſtois en ſeruage.
Paiſſeteaux volez à plaiſir,
De ma cage ie vous deliure,
Comme deſormais ie veux viure
Au gré de mon premier deſir.
Vole ma douce Tourterelle,
Le vray ſymbole de l'amour,
Ie ne veux plus ny nuict ny iour
Entendre ta plainte fidelle.
Pigeon, ie te veux deſplumer,
Et reſpandant au vent ta plume,
Puiſſé-ie en forceant ma couſtume
Me plumer les ailes d'aimer.
Ie veux à la façon antique
Baſtir vn temple de Cyprés,
Où d'Amour ie rompray les traicts
Deſſus l'autel Anterotique.
Viuant il ne faut plus mourir,
Il faut du cœur s'oſter la playe:
Dix luſtres veulent que i'eſſaye
Le remede de me guarir.
Adieu Amour, adieu tes flames,
Adieu ta douceur, ta rigueur,
Et bref adieu toutes les dames
Qui m'ont iadis brulé le cœur.

Adieu le mont Valerien,
Montagne par Venus nommée,
Quand Francus conduit ſon armée
Deſſus le bord Pariſien.

ODE SAPPHIQVE.

XXXIIII.

Belle, dont les yeux doucement m'ont tué
Par vn doux regard qu'au cueur ils m'ont rué,
Et m'ont en vn roc inſenſible mué
En mon poil griſon:
Que i'eſtois heureux en ma ieune ſaiſon
Auant qu'auoir beu l'amoureuſe poiſon!
Bien loin de ſouſpirs, de pleurs & de priſon
Libre ie viuoy.
Sans ſeruir autruy, tout ſeul ie me ſeruoy:
Engagé n'auois ny mon cœur ny ma foy:
De ma volonté i'eſtois Seigneur & Roy.
O faſcheux Amour!
Pourquoy dans mon cœur as-tu fait ton ſeiour?
Ie languis la nuict, ie ſouſpire le iour,
Le ſang tout gelé ſe ramaſſe à l'entour
De mon cœur tranſi.
Mon traiſtre penſer me nourriſt de ſouci:
L'eſprit y conſent & la raiſon auſſi.
Long temps en mon mal viure ne puis ainſi,
La mort vaudroit mieux.

Deuallons là bas à ce bord Stygieux :
D'amour ny du iour ie ne veux plus iouyr :
Pour ne voir plus rien ie veux perdre les yeux
Comme i'ay l'ouyr.

VERS SAPPHIQVES.

ODE XXXV.

Ny l'âge ny ſang ne ſont plus en vigueur,
Les ardents penſers ne m'eſchauffent le cœur :
Plus mon chef griſon ne ſe veut enfermer
Sous le ioug d'aimer.
En mon ieune Auril d'Amour ie fu ſoudart,
Et vaillant guerrier portay ſon eſtendart :
Ores à l'autel de Venus ie l'appens,
Et forcé me rens.
Plus ne veux ouyr ces mots delicieux,
Ma vie, mon ſang, ma chere ame, mes yeux :
C'eſt pour les Amans à qui le ſang plus chaud
Au cœur ne defaut.
Ie veux d'autre feu ma poitrine eſchauſer,
Cognoiſtre Nature & bien philoſopher,
Du Monde ſçauoir & des Aſtres le cours,
Retours & deſtours.
Donq Sonets adieu, adieu douces Chanſons,
Adieu danſe, adieu, de la lyre les ſons,
Adieu traits d'Amour, volez en autre part
Qu'au cœur de Ronſard.

Ie veux eſtre à moy, non plus ſeruir autruy:
Pour autruy ne veux me donner plus d'ennuy:
Il faut eſſayer, ſans plus me tourmenter,
De me contenter.
L'oiſeau priſonnier, tant ſoit-il bien traité,
Sa cage rompant, cherche ſa liberté:
Seruage d'eſprit tient de liens plus forts
Que celuy du corps.
Voſtre affection m'a ſeruy de bon-heur:
D'eſtre aimé de vous ce m'eſt vn grand honneur:
Tant que l'air vital en moy ſe reſpandra,
Il m'en ſouuiendra.
A l'amour ne veut mon âge conſentir,
Repris de nature & d'vn tard repentir:
Combatre contre elle, & luy eſtre odieux,
C'eſt forcer les Dieux.

A SA MVSE.

ODE XXXVI.

Plus dur que fer i'ay finy ceſt ouurage,
Que l'an diſpos à demener les pas,
Que l'eau rongearde, ou des freres la rage,
Qui rompent tout, ne ru'ront point à bas.
Le meſme iour que le dernier treſpas
M'aſſoupira d'vn ſomme dur, à l'heure
Sous le tombeau tout Ronſard n'ira pas,
Reſtant de luy la part qui eſt meilleure.
Touſiours touſiours, ſans que iamais ie meure,
Ie voleray tout vif par l'Vniuers,

Eternisant les champs où ie demeure
De mes Lauriers honorez & couuers:
Pour auoir ioint les deux Harpeurs diuers
Au doux babil de ma lyre d'yuoire,
Qui se sont faits Vandomois par mes vers.
Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire
Que i'ay gaignée, annonçant la victoire
Dont à bon droit ie me voy iouyssant:
Et de Ronsard consacre la memoire,
Ornant son front d'vn Laurier verdissant.

FIN DES ODES.

NOTES

1. SONNETS A DIVERSES PERSONNES, p. 1.

Ces sonnets forment la suite de la première partie de l'édition de 1584 dont nous reproduisons le texte. (Voyez le *sommaire* au verso du troisième feuillet du t. I.)

2. ... *orfelins de renom*, p. 2.

Orfelin suivi de la préposition *de* était fréquemment employé dans l'ancien français au sens général de *privé, dénué*. Roquefort l'indique, Sainte-Palaye en donne des exemples, Littré en rapporte un de Jean Marot, qui prouve que cet emploi avait subsisté jusqu'au XVIe siècle.

3. ... *la maison de l'Autheur*, p. 4.

Le manoir de la Poissonnière, dans les vaux du Loir, à sept lieues ouest de Vendôme.

4. ... *trope*, p. 12.

Ronsard regardait cette forme, très rapprochée de l'Espagnol *tropa*, comme la plus régulière, et *troupe* comme une licence poétique : « Tu pourras adiouster vn *u* aprés vn *o*... comme *troupe* pour *trope*. » *(Abbregé de l'Art poétique.)*

5. ... *lionneau*, p. 12.

Lionnel, lionneau est l'ancien diminutif de lyon. (Voyez Godefroy, *Dictionnaire de l'ancien français.)*

6. A CHARLES D'ESPINAY, p. 18.

Publié pour la première fois en tête de

SONETZ AMOVREVX

Par C. D. B.

PARIS, GVILL. BARBE

MDLIX. (In-8°)

7. A ANDRE' THEVET, p. 19.

Dans les éditions posthumes ce sonnet est adressé à Pierre Belon, auteur de : *Les Obſeruations de pluſieurs ſingularitez & choſes memorables trouuees en Grece, Aſie, Iudee...* Paris, Guill. Cauellat, 1553, petit in-4°.

8. A LOYS DES MASVRES, p. 20.

Des Masures a publié une traduction de l'*Énéide*, dont voici le titre :

L'ENEÏDE DE

VIRGILE, PRINCE

DES POËTES

LATINS,

Tranſlatée de Latin en François, par

LOÏS DES MASVRES

TOVRNISIEN.

A LION

PAR IAN DE TOVRNES

IMPRIMEVR DV ROY.

M. D. LX.

Auec Priuilege.

(4°, 2 ff., 666 p. et 4 ff.)

J'ai vainement cherché le sonnet de Ronsard, en tête des diverses éditions de cet ouvrage. En revanche, au verso du feuillet 11 de celle que je viens de décrire, j'ai trouvé un sonnet de Du Bellay, qui, dans l'*Epiſtre* qui précède sa traduction de *Deux liures de l'Eneide*, avait vanté celle que Des Masures avait déjà faite du premier et du second livre de ce poème. (Voyez t. 1, p. 336.) Je m'empresse de reproduire cette pièce qui m'avait d'abord échappé :

IOACHIM DV BELLAY

ANGEV.

Autant comme lon peult en un autre langage
Vne langue exprimer, autant que la nature
Par l'art ſe peult monſtrer, & que par la peinture
On peult tirer au vif un naturel viſage :
Autant exprimes-tu, & encor' d'avantage
Avecques le pinceau de ta docte eſcriture
La grace, la façon, le port, & la ſtature
De celuy qui d'Enee ha deſcrit le voyage.
Ceſte meſme candeur, ceſte grace divine,
Ceſte meſme douceur, & majeſté Latine
Qu'en ton Virgile on void, c'eſt celle meſme encore,
Qui Françoiſe ſe rend par ta celeſte veine.
DES MASVRES *ſans plus ha faulte d'un Mecène,*
Et d'un autre Ceſar, qui ſes vertus honnore.

9. ... *eſpinces*, p. 21.

Pinces. (Voyez Sainte-Palaye et Godefroy.)

10. ... *pompons*, p. 23.

« Pompon, ou Pepon, Pepo, peponis, Melo. » (Nicot.) On trouve du reste dans le même dictionnaire : « Melons, Melones. »

11. ... *tableau*, p. 23.

Un de ces tableaux votifs qui représentaient le naufrage auquel on avait échappé.

12. ... *le veneur suiuant la biche au pied de cuiure,* p. 28.

Hercule, qui poursuivit pendant un an une biche au pied d'airain et finit par la ramener captive.

13. ... *Cygne qui chantoit sur la riue Dircee,* p. 28.

Pindare, appelé par Horace (*Odes,* IV, II, 25) : *Dircæus cycnus.*

14. A I. DE EDINTON, p. 30.

Dans l'édition de 1567, ce sonnet, adressé AV SEIGNEVR DE VAVMENY, commence ainsi :

Quand tu nasquis, Vaumeny, sous les cieux.

15. *Pindare, tu mentois, l'eau n'est pas la meilleure*
De tous les Elemens, p. 31.

Allusion au début, si souvent cité, de la première *Olympienne :*

Ἄριστον μὲν ὕδωρ.

16. ... *Catherres,* p. 33.

Cette forme a été en usage pendant tout le XVIe siècle, et quand, dans le suivant, elle a disparu de l'écriture, elle a persisté dans la prononciation. « *A* garde par tout sa prononciation commune, excepté en *arres, catharre,*... qui se prononcent, *erres, caterre,*... » (Chiflet, *Essay d'vne parfaite grammaire*... — Paris, Maugé, M. DC. LXVIII. in-12, p. 194.) Voyez, ci-après, notes 25 (commencement de la p. 481), 28 et 173.

17. *L'aubin,* p. 33.

Le blanc de l'œuf. Dans *Le Ménagier de Paris* (IIe distinction, art. 5), il est appelé *aubun :* « Aiez œufs battus, c'est assauoir moyeux & *aubuns.* »

18. GAYETEZ, p. 35.

Cet ouvrage a paru d'abord dans le recueil intitulé : *Livret de folastries.* (Voyez *Notice sur Estienne Iodelle,* p. XX, et suivantes.)

Le *Temple de Ronsard* (éd. Blanchemain, t. VII, p. 92) nous apprend que ce livret

Receut du Parlement vne ſentence rude
Comme eſtant auorté, &, pour n'eſtre point veu,
Fuſt condamné dés lors d'eſtre mis dans le feu;

ce qui explique sa rareté. Il fut néanmoins réimprimé en 1584, in-12, sans nom de lieu. (Voir Brunet, t. IV.)

Ianot Pariſien n'est autre que Jean de Baïf.

19. ... *donnay-ie*, p. 35.

Cette leçon est celle de l'édition de 1584; on lit *don'ray-ie* dans la plupart des autres.

20. ... *les ſœurs Theſpiennes*, p. 36.

Les Muses.

21. ... *Rodatine*, p. 36.

Blanchemain propose de lire *Doratine*, de Dorat, ce qui donne en effet un fort bon sens.

22. ... *meneſtrier*, p. 36.

Ier ne compte que pour une syllabe, suivant l'usage constant de cette époque. (Voyez t. I, note 235.)

23. ... *premiere*, p. 37.

C'est le nom francisé du jeu de *prime*.

... ayant fait bonne chere,
Et ioué toute nuict aux dez, à la premiere.

(Du Bellay. T. II, p. 238, sonnet 143.)

24. ... *Daulienes*, p. 37.

Progné et Philomèle.

25. GAYETE' III, p. 39.

Cette pièce est intitulée dans l'édition de 1560 : *Epiſtre à Ambroiſe de La Porte*, et dans d'autres : *Les plaiſirs ruſtiques, à Ambroiſe de La Porte*.

35. ... *la lame*, p. 55.

Voyez, t. I, note 264.

36. *Le boucler Pelean*, p. 57.

Le bouclier d'Achille, fils de Pélée. *Boucler* est écrit ici conformément à la prononciation de ce mot. (Voyez Baïf, t. III, note 35.)

37. ... *Chien éteal*, p. 58.

Le chien de l'été, la canicule. « Chien celeste, *Estoillé ou esteal*, » dit De la Porte, dans ses *Epithetes*. *Estivalis* a donné deux termes : *étéal*, populaire et français, très rapproché du mot été; *estival*, plus savant, qui a seul prévalu.

38. ... *baim... bauet... doloüere... cercloüere... besaguë*, p. 60.

Voici un de ces passages où Ronsard se complaît à accumuler les termes empruntés aux métiers. Le *baim* est l'hameçon; le *bauet*, le croc à pendre la viande; la *doloüere*, l'outil de charpentier ou de tonnelier, pris pour enseigne parlante par Estienne Dolet, et si connu des bibliophiles; la *cercloüere*, le sarcloir (voyez Cotgrave); enfin la *besaguë*, *besaiguë*, ou *bisaignë (bisacuta)*, est un outil tranchant par les deux bouts.

39. La Charite, p. 61.

La Grâce. (Voyez, t. I, note 54.)

40. *Et tantost perle & tantost vne fleur*, p. 65.

Et plus loin (p. 68) : *Perle & fleur des François*... Jeux de mots. En latin *margarita* signifie perle, en français *marguerite* désigne une fleur.

41. *Vn prompt Ardent*; p. 66.

« *Ardans*... qu'on appelle autrement feuroles, & flambars, & flammeroles, sont certains feux & flammetes erratiques & sautelans (pour laquelle cause on les appelle aussi follets) entour & ioignant les eauës, de dangereuse poursuite, car ils meinent droit aux Riuieres, lacs, estangs & Marets ceux qui les poursuiuent. » (Nicot, *Thresor.*)

42. ... *l'antique surnom*
Des chasteaux de Marie eschangez en ton nom, p. 73.

« De Mariambourg appellez Henribourg. » (Richelet.)

43. ... *les coûtes*, p. 74.

Les côtes du navire, appelées, en langue technique, varangues ou couples. Dante dit d'une façon analogue, au chant XXI de *l'Enfer :*

... En quella vece
Chi fa suo legno nuovo, e chi rifloppa
Le coste a quel che piu viaggi fece.

44. ... *toict Molorchien*, p. 75.

La demeure de Molorque, berger de Cléones, hôte d'Hercule.

45. LE PREMIER LIVRE DES ODES, p. 77.

L'édition originale des *Odes* de Ronsard porte le titre suivant :

LES QVATRE PREMIERS
liures des Odes de Pierre de Ronsard,
Vandomois.
Ensemble son Bocage.

ΣΩΣ Ὁ ΤΕΡΠΑΝΔΡΟΣ.

Πέτρος ὁ Ῥώνσαρδός μοι ἐναίσιμον οὔνομα κεῖται,
Σῶς γὰρ ὁ Τέρπανδρος, τερψίβροτός τε Χώλυς.
ΙΩ. Λυρατοῦ.

A PARIS.

Chez Guillaume Cauellart libraire iuré de l'uniuersité de Paris, demeurant deuant le College de Cambrai, a la poulle grasse.

M. D. L.

AVEC PREVILEGE DV ROI.

(8°. 8 ff. liminaires et 170 chiffrés.)

Au recto du second feuillet on trouve l'épitre suivante, que Ronsard supprima plus tard et qui reparut parmi les *pièces retranchées* :

« AV LECTEVR.

« Si les hommes tant des fiecles paſſés que du noſtre, ont merité quelque louange pour auoir piqué diligentement aprés les traces de ceus qui courant par la carriere de leurs inuentions, ont de bien loin franchi la borne : combien dauantage doit on uanter le coureur, qui galopant librement par les campaignes Attiques, & Romaines, oſa tracer un ſentier inconnu pour aller à l'immortalité ? Non que ie ſoi, lecteur, ſi gourmand de gloire, ou tant tormenté d'ambitieuſe preſumption, que ie te ueuille forcer de me bailler ce que le tens peut eſtre me donnera (tant s'en faut, que c'eſt la moindre affection que i'aie, de me uoir pour ſi peu de friuoles ieuneſſes eſtimé). Mais quand tu m'appelleras le premier auteur Lirique François, et celui qui a guidé les autres au chemin de ſi honneſte labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois, & ie m'efforcerai te faire apprendre qu'en uain ie ne l'aurai receu. Bien que la ieuneſſe ſoit touſiours elonguée de toute ſtudieuſe occupation pour les plaiſirs uoluntaires qui la maiſtriſent : ſi eſt ce que des mon enfance i'ai touſiours eſtimé l'eſtude des bonnes lettres, l'heureuſe felicité de la uie, & ſans laquelle on doit deſeſperer ne pouuoir iamais attaindre au comble du parfait contentement. Donques deſirant par elle m'approprier quelque louange, encores non connue, ni atrapée par mes deuanciers, & ne uoiant en nos Poëtes François, choſe qui fuſt ſuffiſante d'imiter : i'allai uoir les étrangers, & me rendi familier d'Horace, contrefaiſant ſa naiue douceur, des le même tens que Clement Marot (ſeulle lumiere en ſes ans de la uulgaire poëſie) ſe trauailloit à la pourſuite de ſon Pſautier, & oſai le premier des noſtres, enrichir ma langue de ce nom Ode, comme l'on peut ueoir par le titre d'une imprimée ſous mon nom dedans le liure de Iaques Peletier du Mans, l'un des plus excelens Poëtes de noſtre âge, affin que nul ne s'atribue ce que la uerité commande eſtre à moi. Il eſt certain que telle Ode eſt imparfaite, pour n'eſtre meſurée, ne propre à la lire, ainſi que l'Ode le requiert, comme ſont encores douze, ou treze, que i'ai miſes en mon Bocage, ſous autre nom que d'Odes,

pour cette même raiſon, ſeruans de teſmoignage par ce uice, à leur antiquité. Depuis aiant fait quelques uns de mes amis participans de telles nouuelles inuentions, approuuants mon entrepriſe, ſe ſont diligentés faire apparoiſtre combien noſtre France eſt hardie, & pleine de tout uertueus labeur, laquelle choſe m'eſt aggreable pour ueoir, par mon moieu, les uieus Liriques, ſi heureuſement reſuſcités. Tu iugeras incontinant, Lecteur, que ie ſuis un uanteur & glouton de louange: mais ſi tu ueus entendre le urai, ie m'aſſeure tant de ton accouſtumée honneſteté, que non ſeulement tu me ſauoriſeras: mais auſſi quand tu liras quelques trais de mes uers, qui ſe pourroient trouuer dans les œuures d'autrui, inconſiderément tu ne me diras imitateur de leurs écris, car l'imitation des noſtres m'eſt tant odieuſe (d'autant que la langue eſt encores en ſon enfance) que pour ceſte raiſon ie me ſuis éloingné d'eus, prenant ſtile apart, ſens apart, euure apart, ne deſirant auoir rien de commun auecq'une ſi monſtrueuſe erreur. Donques m'acheminant par un ſentier inconnu, & monſtrant le moieu de ſuiure Pindare, & Horace, ie puis bien dire, (& certes ſans uanterie) ce que lui-même modeſtement témoigne de lui,

Libera per vacuum poſui veſtigia princeps,
Non aliena meo preſſi pede.

Ie fu maintesfois auecques prieres admoneſté de mes amis faire imprimer ce mien petit labeur, & maintesfois i'ai refuſé apreuuant la ſentence de mon ſententieus Auteur,

Nonúmque prematur in annum.

Et mémement ſolicité par Ioachim du Bellai, duquel le iugement, l'etude pareille, la longue frequentation, & l'ardant deſir de reueiller la Poëſie Françoiſe auant nous foible, & languiſſante, (ie excepte touſiours Heroet, Sceue, & Saint Gelais) nous a rendus preſque ſemblables d'eſprit, d'inuentions, & de labeur. Ie ne te dirai point à preſent que ſignifie Strophe, Antiſtrophe, Epode (laquelle eſt touſiours differente du Strophe & Antiſtrophe de nombre, ou de rime) ne quelle eſtoit la lire, ſes coudes, ou ſes cornes: auſſi peu ſi Mercure la façonna de l'eſcaille d'une tortue, ou Polypheme des cornes

d'un cerf atachant les cordes au cornes du cerf, le creus de la teste seruant de concauité resonante: en quel honneur estoient iadis les Poëtes liriques, comme il accordoient les guerres emeues entre les Rois, & quelle somme d'argent il prenoient pour louer les hommes: ie tairai comme Pindare faisoit chanter les hinnes écris à la louange des uainqueurs Olympiens, Pithiens, Nemeans, Isthmiens. Ie reserue tout ce discours à un meilleur loisir. si ie voi que telles choses meritent quelque breue exposition, ce ne me sera labeur de te les faire entendre, mais plaisir, t'assurant que ie m'estimerai fortuné, aiant fait diligence qui te soit agreable. Ie ne sai point de doute que ma Poësie tant uarie ne semble facheuse aus oreilles de nos rimeurs, & principalement des courtizans, qui n'admirent qu'un petit sonnet petrarquizé, ou quelque mignardise d'amour qui continue tousiours en son propos, pour le moins, ie m'assure qu'ils ne me sçauroient accuser, sans condamner premierement Pindare auteur de telle copieuse diuersité, & oultre que c'est la sauce, à laquelle on doit gouster l'Ode. Ie suis de cette opinion que nulle Poësie se doit louer pour acomplie, si elle ne ressemble la nature, laquelle ne fut estimée belle des anciens, que pour estre inconstante, & uariable en ses perfections. Il ne faut aussi que le uolage lecteur me blâme de trop me louer, car s'il n'a autre argument pour médire que ce point là, ou mon orthographe, tant s'enfaut que ie prenne égard à tel ignorant, que ce me sera plaisir de l'ouir iapper, & caqueter, aiant pour ma deffence l'exemple de tous les Poëtes Grecs & Latins. Et pour parler rondement, ces petis lecteurs Poëtastres, qui ont les yeus si agus à noter les friuoles fautes d'autrui, le blâmant pour un A, mal écrit, pour une rime non riche, ou un point superflu, & bref pour quelque legere faute suruenue en l'impression, montrent euidemment leur peu de iugement, de s'attacher à ce qui n'est rien, laissant couler les beaus mots sans les louer, ou admirer. Pour telle uermine de gens ignorantement enuieuse ce petit labeur n'est publié, mais pour les gentils espris, ardans de la uertu, & dedaignans mordre comme les mâtins la pierre qu'ils ne peuuent digerer. Certes ie m'assure que tels debonnaires lecteurs ne me blâmeront, moi de me louer quelque fois modestement, ni aussi de trop hautement celebrer les honneurs des hommes, fauorisés par mes uers, car outre que ma boutique n'est chargée d'autres drogues que de louanges, & d'honneurs,

c'eſt le urai but d'un poëte Liriq de celebrer iuſques à l'extremité celui qu'il entreprend de louer. Et s'il ne connoiſt en lui choſe qui ſoit dinne de grande recommandation, il doit entrer dans ſa race, & là chercher quelqu'un de ſes aieus, iadis braues, & uaillans : ou l'honnorer par le titre de ſon païs, ou de quelque heureuſe fortune ſuruenue ſoit à lui, ſoit aus ſiens, ou par autres uagabondes digreſſions, induſtrieuſement brouillant ores ceci, ores cela, & par l'un louant l'autre, tellement que tous deus ſe ſentent d'une méme louange. Telles inuentions encores te ferai-ie ueoir dans mes autres liures, ou tu pourras (ſi les Muſes me fauoriſent comme i'eſpere) contempler de plus prés les ſaintes conceptions de Pindare, & ſes admirables inconſtances, que le tens nous auoit ſi longuement celées, & ferai encores reuenir (ſi ie puis) l'uſage de la lire auiourdhui reſuſcitée en Italie, laquelle lire ſeule doit & peut animer les uers, & leur donner le iuſte poix de leur grauité : n'affectant pour ce liure ici aucun titre de reputation, lequel ne t'eſt laché que pour aller découurir ton iugement, affin de t'ennoier aprés un meilleur combatant, au moins ſi tu ne te faches dequoi ie me trauaille faire entendre aus étrangers que noſtre langue (ainſi que nous les ſurpaſſons en proueſſes, en foi, & religion,) de bien loin deuanceroit la leur, ſi ces fameus Sciamaches d'au iourdhui uouloient prendre les armes pour la defendre, & uictorieuſement la pouſſer dans les païs étrangers. Mais que doit on eſperer d'eus? leſquels étants paruenus plus par opinion, peut eſtre, que par raiſon, ne font trouuer bon aus princes ſinon ce qu'il leur plaiſt : et ne pouuants ſouffrir que la clarté bruſle leur ignorance, en mediſant des labeurs d'autrui deçoiuent le naturel iugement des hommes abuſés par leurs mines. Tel fut iadis Bacchylide à l'entour d'Hieron Roi de Sicile tant notté par les uers de Pindare : & tel encores fut le ſçauant enuieus Challimaq impatient d'endurer qu'un autre flattaſt les oreilles de ſon Roi Ptolémée, mediſant de ceus qui táchoient comme lui de gouter les mannes de la roialle grandeur. Bien que telles gens foiſonnent en honneurs, & qu'ordinerement on les bonnette, pour auoir quelque titre de faueur : ſi mourront i[illegible]ns renom, & reputation, & les doctes folies de poëtes ſuruiuront les innombrables ſiecles auenir, criants la gloire des princes conſacrés par eus à l'immortalité. »

L'ode que Ronsard nous signale comme la première à laquelle il

ait donné ce nom a paru en 1547, sous ce titre : *Ode de Pierre de Ronsart a Iacques Peletier, Des beautez qu'il uoudroit en s'Amie*, au feuillet 79 verso de *Les œuures poetiques de Iacques Peletier du Mans. Moins, & meilleur*. A Paris. De l'Imprimerie de Michel de Vascosan... 1547. 104 ff. On la trouvera dans les *Odes retranchées*.

Suivant Claude Bonet, cette ode ne vint que la seconde ; la première de toutes est la *Complainte de Glauque à Scylle* (voyez, ci-dessus, p. 285), mais bien que ce fût une véritable ode, elle n'en portait pas le titre.

Nous avons scrupuleusement suivi l'orthographe et la ponctuation de cet avis *Au lecteur*, ce que Blanchemain n'avait pas fait, et nous avons corrigé quelques fautes qu'il avait laissé passer dans son édition. Par exemple on y trouve : « *encore non commune,* » pour « *encore non connue,* »... « *si Mercure la soupçonna,* » au lieu de « *la façonna ;* » « *atachant les cordes au cornes du cerf* » a été passé (nous avons laissé *au* avec un pluriel, ce qui arrive fréquemment au XVIe siècle, particulièrement dans Rabelais). Enfin on lit « *comme Ouide, gouster* » au lieu de « *comme lui de gouster.* » Ces rectifications sont de toute évidence. Il en est une autre, plus douteuse, que nous avons cru devoir faire également, mais au sujet de laquelle nous avons à nous expliquer : « *Ma Poësie tant varie,* » dit Ronsard, ce que Blanchemain remplace par : « *ma poesie tant variée.* » Le sens est le même ; mais nous croyons que Ronsard a voulu traduire l'adjectif *varia* et non employer le participe *variée, variata*.

Au verso du cinquième feuillet vient la pièce suivante :

« AVERTISSEMENT AV LECTEVR.

« I'auoi deliberé, lecteur, suiure en l'orthographe de mon liure, la plus grand part des raisons de Louis Meigret, homme de sain & parfait iugement, qui a le premier osé dessoiller ses yeus pour uoir l'abus de nostre écriture, sans l'auertissement de mes amis, plus studieus de mon renom, que de la uerité : me paignant au deuant des yeus, le uulgaire, l'antiquité, & l'opiniatre auis de plus celebres ignorans de nostre tens : laquelle remontrance ne m'a tant sçeu epouanter, que tu n'i uoies encores quelques merques de ses raisons. Et bien qu'il n'ait totalement raclé la lettre Grecque y, comme

il deuoit, ie me ſuis hazardé de l'effacer, ne la laiſſant ſeruir ſinon aus propres noms grecs, comme en Tethys, Thyeſte, Hippolyte, Vlyſſe, affin qu'en les uoiant, de prime face on connoiſſe quels ils ſont, & de quel païs nouuellement uenus uers nous, non pas en ces uocables abime, Cigne, Nimphe, lire, ſire (qui vient comme l'on dit de κύριος changeant la lettre κ en σ) leſquels ſont déia reçeus entre nous pour François, ſans les marquer de cét epouantable crochet d'y, ne ſonnant non plus en eus que noſtre I en ire, ſimple, nice, lime. Bref ie ſuis d'opinion (ſi ma raiſon a quelque ualeur) lors que tels mots grecs auront long tens demeuré en France, les receuoir en noſtre mégnie, puis les merquer de l'I François, pour montrer qu'ils ſont noſtres, & non plus inconnus étrangers: car qui eſt celui qui ne iugera incontinent que Sibille, Cibele, Cipris, Ciclope, Nimphe, Lire, ne ſoient naturellement Grecs, ou pour le moins étrangers, puis adoptés en la famille des François, ſans les marquer de tel epouantail de Pythagore? Tu dois ſçauoir que un peu deuant le ſiecle d'Auguſte la lettre grecque y, étoit inconnue aus Rommains, comme l'on peut uoir par toutes les comedies de Plaute, ou totalement tu le uoiras outé, ne ſe ſeruant point d'un charactere étranger dans les noms adoptés, comme Amphitruon pour Amphitryon. & ſi tu me dis qu'anciennement il prononçoient la lettre y comme auiourdhui nous faiſons ſonner noſtre V latin, il faut doncques que tu le prononces encores ainſi, diſant Cubele, pour Cybele. Mais ie te uueil dire d'auantage, que l'y n'a pas été tant affecté des Latins (ainſi qu'aſſurent nos docteurs) pour le retenir comme enſeigne en tous les uocables des Grecs tournés par eus en leur langue, mais il l'ont ordinerement transformé, ores en V comme μῦς mus, ores en A κύων canis, ores en O ὕπνος ſomnus, tournant l'eſprit aſpre notté ſur ὑ en S, comme étoit preſque leur uieille coutume, auant que l'aſpiration H fut trouuée. Ie t'ai bien uoulu admonneſter de ceci, pour te montrer que tant s'en faut qu'il faille écrire nos mots François par l'y grec, que nous le pouuons bien oter ſuiuant ce que i'ai dit hors du nom naturel, pourueu qu'il ſoit uſité en noſtre langue. & ſi les Latins le retiennent en quelques lieus, c'eſt plus pour montrer l'origine de leur quantité, que pour beſoin qu'il en aient. S'il auient que nos modernes ſçauants ſe ueillent trauailler d'inuenter des dactyles, &

ſpondées en nos uers uulgaires, lors à l'imitation des Latins nous le pourrons retenir dans les noms uenus des Grecs, pour montrer la méme quantité de leur origine. Et ſi tu le uois encores en ce mot yeus ſeulement, ſaiche que pour les raiſons deſſus mentionnées, obeiſſant à mes amis, ie l'ai laiſſé maugré moi, pour remedier à l'erreur auquel pourroient tumber nos ſcrupuleus uieillars, aiant perdu leur merque en la lecture de yeus, & de ieus : Te ſupliant lecteur, uouloir laiſſer en mon liure la lettre I en ſa naïue ſignification, ne la deprauant point, ſoit qu'elle commance la diction, ou quelle ſoit au meilleu de deus uoielles, ou à la fin du uocable, ſinon en quelques mots, comme en ie, en ieus, iugement, ieuneſſe, & autres, ou abuſant de la uoielle I, tu le liras pour I conſonne, inuenté par Meigret, atendant que tu reçeuras cette merque d'I conſonne, pour reſtituer l'I uoielle en ſa premiere liberté. Quand aus autres diphthongues, ie les ai laiſſées en leur uieille corruption, auecques inſuportables entaſſemens de lettres ſinne de noſtre ignorance, & de peu de iugement, en ce qui eſt ſi manifeſte & certain : eſtant ſatisfait d'auoir déchargé mon liure pour cette heure, d'une partie de tel faix : atandant que nouueaus characteres ſeront forgés pour les ſyllabes, ll gn ch & autres. quand à la ſyllabe ph, il ne nous faut autre notte que noſtre F qui ſonne autant entre nous que φ entre les Grecs, comme manifeſtement tu peus uoir par ce mot φύλλα, feille. Et ſi tu m'accuſes d'eſtre trop inconſtant en l'orthographe de ce liure, écriuant maintenant eſpée, épée, accorder, acorder, uétu, ueſtu, eſpandre, épandre, blaſmer, blâmer, tu t'en dois collererer contre toi mêmes, qui me fais eſtre ainſi, cherchant tous les moiens que ie puis deſeruir aus oreilles du ſçauant, & auſſi pour acoutumer le uulgaire à ne regimber contre l'éguillon, lors que on le piquera plus rudement, montrant par cette inconſtance, que ſi i'eſtoi reçeu en toutes les ſaines oppinions de l'orthographe, tu ne treuuerois en mon liure preſque une ſeulle forme de l'eſcriture que ſans raiſon tu admires tant. T'aſſurant qu'à la ſeconde impreſſion ie ne ferai ſi grand tort à ma langue que de laiſſer étrangler une telle uerité, ſous couleur de uain abus. Auſſi tu ne treuueras facheus ſi i'ai quelques fois changé la lettre E en A, & A en E, & bien ſouuent, ôtant une lettre d'un mot, ou la lui adioutant, pour faire ma rime plus ſonoreuſe ou parfaite : certes telle licence a touſiours été concedée aus

poëmes de longue alaine, ou de mediocre uertu, pourueu qu'elle ſoit rarement uſurpée, non à ces rimes uulgaires, orphelines de la uraie humeur poëtique. Et ſi quelq'un par curieuſe opinion plus toſt que par raiſon ſe colere contre telle honteuſe liberté: il doit apprendre qu'il eſt ignorant de ſa langue, ne ſentant point que E eſt fort uoiſine de la lettre A, uoire tel que ſouuent, ſans i penſer, nous les confondons naturellement, comme en uent, uant, & autres infinis. & s'il ne ſe contente de ces raiſons, qu'il regarde la liberté des Grecs, & Latins, qui muent, & changent, changent & remuent les lettres ainſi qu'ils leurs plaiſt, pour obeir au ſon, ou à la forçente loi de leurs uers, comme κραδία pour καρδία, olli pour illi. Si telles libertés n'ont lieu en noſtre langue, qui eſt celui qui uoudroit ſe trauailler à labourer un champ tant ingrat & inutile? Au ſurplus, lecteur, tu ne feras émerueillé ſi ie redi ſouuent mémes mots, mémes ſentences, & mémes trais de uers, en cela imitateur des poëtes Grecs, & principalement d'Homere, qui iamais, ou bien peu ne change un bon mot, ou quelque trac de bons uers, quand une fois il ſe l'eſt fait familier. Ie parle à ceus qui miſerablement épient le moien pour blaſonner les écris d'autrui, courrouſſés peut eſtre, pour m'ouir ſouuent redire, le miel de mes uers, les ailes de mes uers, larc de ma muſe, mes uers ſucrés, un trait ailé, empaner la memoire, l'honneur alteré des cieus, & autres ſemblables atomes, par leſquels i'ai compoſé le petit monde de mes inuentions. Quand tels Grimmaus ne reprennent d'un poëme que telles choſes, ou (comme i'ai deſia dit) quelque petit mot, non richement rimé, ou une uirgule pour un point, ou l'orthographe, lors le Poëte ſe doit aſſurer d'auoir bien dit, uoire de la uictoire, puis que ſes aduerſaires mal embatonnés, le combatent ſi foiblement. »

Au verso du huitième feuillet on lit la pièce suivante, qui aurait dû être recueillie par nous dans l'*appendice* des *Œuures françoiſes de Du Bellay:*

SONNET.

Comme un torrent, qui s'enfle & renouuelle
Par le degout des hauts ſommés chenus,
Froiſſant & ponts, & riuaiges connus
Se fait (hautain) une trace nouuelle:

Tes uers, Ronſard, qui par ſource immortelle
Du double mont ſont en France uenus
Courent (hardis) par ſentiers inconnus
De même audace, & de carriere telle.
Heureuſes ſont tes Nimphes uagabondes,
Gaſtine ſainte, & heureuſes tes ondes,
O petit Loir, honneur du Vandomois !
Ici le luc, qui n'aguere ſur Loire
Souloit répondre au mouuoir de mes dois,
Sacre le pris de ſa plus grande gloire.

Cœlo Muſa beat.

L'exemplaire dont nous venons de parler est celui de la Bibliothèque nationale, que M. Jules Le Petit a décrit dans sa *Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français.* Il ne signale pas cette note au crayon inscrite sur ce volume : « Certains exemplaires ont en plus deux feuillets non chiffrés avant le fol. 1 et deux feuillets non chiffrés après le fol. 170. » Cette remarque, qui a son importance bibliographique, est confirmée par la description que donne Blanchemain d'un exemplaire qui lui avait été communiqué par le docteur Soulacroix, et qui est effectivement mentionné comme contenant dix feuillets liminaires, dans lesquels figure un privilège donné à Fontainebleau le 10 janvier 1549, et, à la fin du volume, deux feuillets d'errata.

Le cinquième livre des *Odes* a été publié deux ans plus tard, en 1552, à la suite de la première édition des *Amours.* (Voyez t. I, p. 376 de notre édition); l'année suivante, le cinquième livre a paru séparément sous ce titre : *Le cinqieme des Odes de P. de Ronſard, augmenté. Enſemble La harangue que fit monſeigneur le Duc de Guiſe aus Soudars de Mez le iour qu'il penſoit auoir l'aſſaut, traduite en partie de Tyrtée poëte Grec : & dediée à monſeigneur le Reuerendime Cardinal de Lorraine ſon frere. Auec Priuilege.* A Paris. Chez la veuue Maurice de la Porte, 1553. Pet. in-8° de 180 pages. On lit au bas de la p. 180 : *acheué d'imprimer le viij. iour d'Aouſt,* 1553. — La Bibliothèque nationale possède une réimpression contenant seulement : *Les quatre premiers liures des Odes...* Paris... veufue Maurice de la Porte...

1555. 8°, deux ff. préliminaires et 132 ff. On lit au v° du f. 132 : *Acheué d'imprimer le xxv. de Ianuier.* 1555.

Dans les éditions posthumes, les *Odes* sont précédées de l'avis suivant :

« AV LECTEVR.

« Tu dois ſçauoir que toute ſorte de Poëſie a l'argument propre & conuenable à ſon ſubiect : l'Heroïque, armes, aſſaults de villes, batailles, eſcarmouches, conſeils & diſcours de Capitaines : la Satyrique, brocards & reprehenſions de vices : la Tragique, morts & miſerables accidens des Princes : la Comique, la licence effrenée de la ieuneſſe, les ruſes des Courtizannes, auarice de vieillards, tromperie de valets : la Lyrique, l'amour, le vin, les banquets diſſolus, les danſes, maſques, cheuaux victorieux, eſcrime, iouſtes & tournois, & peu ſouuent quelque argument de Philoſophie. Pource, lecteur, ſi tu vois telles matieres librement eſcrites, & pluſieurs fois redites en ces Odes, tu ne t'en dois eſmerueiller, mais touſiours te ſouuiens des vers d'Horace en ſon art Poëtique :

Muſa dedit fidibus Diuos, pueroſque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et iuuenum curas, & libera vina referre. »

46. *Horriblant,* p. 81.

« Rendant comme ſauuage & heriſſé, » dit Richelet. Ce mot a tout à fait l'apparence d'un de ceux que Ronsard créait par *provignement,* et dont, dans son *Abbregé de l'art poëtique,* il donne ainsi la recette : « puiſque le nom de *verue* nous reſte, tu pourras faire ſur le nom le verbe *veruer,* & l'aduerbe *veruement.* »

47. ... *tu ne puis,* p. 82.

Voici, d'après Palsgrave (p. 105 de l'édit. Génin), les trois premières personnes du présent de l'indicatif du verbe *pouvoir : « Ie puys* or *ie peulx, tu puys, il peult. »*

48. ... *feniſſent,* p. 87.

Cotgrave donne dans son Dictionnaire : *faner, fener, fanir.* Cette dernière forme subsistait encore au commencement du XVIIe siècle.

49. ... *l'eſtoc,* 89.

Estoc signifiait : une longue épée, ou la pointe de cette épée, sens qu'il conserve encore dans la vieille locution : frapper d'estoc et de taille, c'est-à-dire de la pointe et du tranchant, de toute façon.

50. ... *pantois,* p. 93.

Voyez t. I, note 51.

51. ... *fatales,* p. 94.

Déterminées, fixées par le destin, dans un sens favorable. Ce sens a persisté pendant le XVIIe siècle.

52. *Ceſte Hymne,* p. 103.

Hymne est féminin à cause de l'*e* muet final. Ceux qui, repoussant cette règle instinctive et populaire, voulaient que les mots eussent en français le même genre qu'en latin, le faisaient masculin à cause d'*hymnus;* aussi le trouvons-nous plus haut (p. 100) employé à ce genre : *Ce bel Hymne,* absolument dans le même sens. Ce n'est du reste que beaucoup plus tard que les grammairiens ont imaginé d'attribuer à chacune des acceptions de ce mot un sens particulier.

53. *L'Hymne qu'apres tes combas*
Marot fiſt de ta victoire, p. 103.

Voyez la pièce de Marot « A FRANCOYS DE BOVRBON » commençant par :

Vertu qui eſt de l'heure accompagnée.

54. *Du vieil Marquis,* p. 105.

« Du marquis de Guaſt, qui perdit ceſte iournée. Les hiſtoriens du temps racontent qu'on trouua entre ſes deſpouilles les quatre mille cadenats, deſquels il auoit reſolu d'enchaîner les François & les enuoyer aux galleres s'il euſt eu la victoire. » (Richelet.)

55. ... *coups orbes,* p. 105.

Contusions, coups portés sans effusion de sang. (Voyez Du Cange, *Glossarium : Ictus orbus.*)

56. VSVRE. p. 113.

« Il appelle ainſi ceſte ode, laquelle il adiouſte à la precedente comme vn intereſt de l'obligation qu'il a payée trop tard. » (Richelet.) Effectivement, Ronsard nous a pour ainsi dire annoncé cette pièce, en disant plus haut (p. 108) :

Le temps venant de bien loin
M'a blaſmé comme teſmoin
De n'acquitter mon deuoir :
Au pis aller, vne vſure
Raclera toute l'iniure
Que i'en pourroy receuoir.

57. *Le haut ſourci d'vn rocher*, p. 115.

Cette expression, assez fréquente chez les poètes de la Pléiade, n'est plus en usage; mais *sourcilleux* est demeuré, pour les montagnes et les rochers, une épithète fort employée et même un peu banale.

58. ... *fillé*, p. 116.

Voyez t. I, note 90.

Ce mot, qui est originairement un terme de fauconnerie, est ainsi expliqué par Nicot :

« Siller *les yeux, ou les paupieres d'vn homme ou d'vn oiſeau de proye. Quand on veut porter vn oyſeau de proye, & neantmoins on n'a point de chapperon pour luy couurir la teſte, on luy fille les yeux, c'eſt à dire on luy could les deux paupieres d'vn point d'aguille. Par ce moyen l'oiſeau ne voit goutte. Par metaphore Siller les yeux à aucun, eſt luy fermer les yeux, luy oſter la veuë, l'aueugler. Son contraire eſt Deſſiller. Deſſiller les yeux du peuple ia par long temps bandez du voile d'ignorance.* »

59. ... *trope*. p. 121.

Voyez, ci-dessus, note 4.

60. ... *empennée*, p. 122.

Au propre : *garnie de plumes ;* et c'est encore en ce sens que l'emploie La Fontaine, quand il dit : *flèche empennée. (Fables* II, v. 1.)

61. ... *per-ennel*, p. 123.

On disait aussi *perenne* (voyez Cotgrave), du latin *perennis*: qui dure toute l'année, et, par extension, durable, éternel.

62. ... *Portonne*, p. 124.

Portumnus ou Portunus, Dieu marin, le même que Palémon.

63 ... *l'heureux tige*, p. 124.

Ce mot anciennement féminin, et qui actuellement est redevenu de ce genre, a été fait masculin au XVIe siècle en dépit de sa terminaison et de son étymologie : *tibia*. (Voyez Littré.)

64. ... *douce Arabe moisson*, p. 125.

Les parfums que produit l'Arabie.

65. ... *Cronien*, p. 125.

Saturne, appelé Cronos ou Cronus.

66. *De l'abysme la plus profonde*, p. 126.

Féminin au XVIe siècle, à cause de sa terminaison. (Voyez, ci-dessus, note 52.)

67. ... *fourche esclofée*
De trois crampons, p. 129.

Pourvue, garnie, munie. (Voyez Sainte-Palaye.)

68. *Qui put*, p. 130.

Put est la troisième personne du verbe *puir*, qui s'employait dans le même sens que *puer*, seul usité aujourd'hui.

Tout ce morceau de la défaite des géants est un souvenir de la *Théogonie* d'Hésiode (v. 388 et suiv.). Malherbe, qui a imité le même passage, employant à son tour le verbe *puir* (*Poésies*, CIII, éd. des *Grands écrivains*), a dit :

Phlégre qui les reçut, pût encore la foudre
Dont ils furent touchés.

On le trouve du reste encore dans Molière (*Femmes savantes*, II, 7) :

... Ah! ſollicitude à mon oreille eſt rude :
Il put étrangement ſon ancienneté ;

bien que certaines éditions et Littré dans son *Dictionnaire* aient mis, bien à tort :

Il pue étrangement.

69. ... *l'auoit charmé,* p. 130.

Charmer est ici au sens propre et désigne un enchantement, un charme, un sortilège.

70. ... *inutis*
... *abortis,* p. 136.

Pour *inutils* (mis lui-même pour *inutiles)* et pour *abortifs*. L'orthographe est conforme à la prononciation du temps.

71. ... *la rayeur,* p. 141.

« L'eſclat & la lueur des armes. » (Richelet). Ce mot semble encore un des dérivés créés par Ronsard. (Voyez, ci-dessus, note 32.) Sainte-Palaye en cite un exemple tiré de Charondas le Caron.

72. ... *roquet,* p. 141.

Sorte de robe ou de blouse, d'où le *rochet* des évêques a tiré son nom.

73. ... *pezon,* p. 142.

« Ce qui arreſte au bout du fuſeau la deſcente du fil. » (Richelet.) C'est un vieux mot. (Voyez Sainte-Palaye.)

74. ... *dougez,* p. 142.

Voyez Baïf, t. IV, note 14.

75. ... *ententiues,* p. 142.

C'est la même racine que dans *attentif,* avec un préfixe très peu différent; *ententif* a probablement disparu précisément parce qu'il n'exprimait pas de nuance nécessaire. Cependant le latin avait à la fois *attentus* et *intentus*.

76. *Franches*, p. 143.

Nous avons corrigé le texte qui donne le singulier : *Franche.*

77. ... MOREL, p. 144.

« Docte perſonnage, aſſez cogneu de ſon temps. » (Richelet.)

78. ... ANTOINETE, p. 144.

« Sa femme & ſon eſpouſe, docte pareillement, comme eſtoient auſſi ſes trois filles. » (Richelet.)

79. ... *appreuuant*, p. 148.

Rien de plus fréquent que ce changement d'*ou* en *eu*, qui donne à *prouver* une analogie plus étroite avec le substantif *preuve*, et qui existe encore dans la conjugaison de plusieurs de nos verbes : *pouvoir, je peux; mouvoir, je meus*, etc.

80. ... *s'yurant*, p. 152.

S'enivrant. Ce verbe, que Ronsard a employé souvent, n'est pas particulier aux poètes de la Pléiade. Il appartient à l'ancienne langue. (Voyez Godefroy.) Rien de plus fréquent du reste que l'abandon du verbe simple remplacé par un composé.

81. ... *lame*, p. 153.

Voyez, ci-dessus, note 35.

82. ... *tendre au blanc*, p. 153.

On disait aussi *tirer au blanc* : « Ne laiſſeray à vous demander comment vous pourriez *tirer au blanc* contre vn More. » (Bouchet, *Serées, Bibliothèque d'un curieux*, Lemerre, éditeur, t. IV, p. 253.)

Le blanc, c'est la marque blanche faite au centre du but pour servir de point de mire. Cela suppose un but noir. Aujourd'hui les buts sont blancs et par conséquent le point de mire est noir, aussi disons-nous : « Mettre dans le noir, » de sorte que nous exprimons la même idée par un terme absolument contraire. C'est ce que le *Dictionnaire* de Trévoux explique d'une façon assez bizarre : « *Blanc*... ſignifie une marque blanche, ou noire, qu'on met à un but pour tirer de l'arc ou du fuſil. »

83. ... *libertin*, p. 154.

Affranchi. C'est la simple transcription du mot *libertinus*, employé par Horace, dans le passage que Ronsard a ici en vue :

Nunc ad me redeo, libertino patre natum,
Quem rodunt omnes libertino patre natum.

(*Satires*, I, VI, 45.)

84. *Du mesdisant*, p. 156.

« De Mellin de Saint-Gelais, à qui la gloire lors & la grandeur de l'esprit de nostre poëte faisoient enuie. » (Richelet.)

85. ... *ennoüez*, p. 160.

Au propre *noués*, au figuré *embrouillés*. Ce mot, qui se trouve dans tous nos anciens lexiques, est complètement hors d'usage.

86. ... *l'amante*, p. 165.

« Sapphon. » (Richelet.)

87. *A sa tortue*, p. 165.

« A sa lyre, parce que la premiere lyre fut faite & composée d'vne tortue. » (Richelet.)

88. A SA MAISTRESSE, p. 168.

Cette pièce célèbre a été imprimée pour la première fois sous ce titre : *Ode à Cassandre*, à la p. 265 de l'édition de 1553 des *Amours* de Ronsard. (Voyez t. I, p. 379.)

89. *Yurez*, p. 169.

Voyez, ci-dessus, note 80.

90. ... *descrouille*, p. 171.

Brise. « Descroulloyt les omoplates. » (Rabelais, *Gargantua*, ch. 27.)

91. ... *chouse*, p. 173.

Prononciation du Berry, fort usitée au XVIe siècle. (Voyez Littré.)

92. ... *iuſt*, p. 175.

Cette bizarre orthographe est la première que Nicot donne à ce mot, bien qu'il la corrige immédiatement lui-même : « *Du Iuſt*, ou mieux *Ius*. »

93. *Si rien ie compoſe,*
Si rien ie diſpoſe, p. 186.

Rien a ici, d'une façon bien caractérisée, son sens premier : *choſe*, du latin *rem*.

94. ... *quiſes*, p. 192.

Cherchées. Participe, aujourd'hui inusité, de *querir*. Nous n'avons plus que les composés : *requis*, *conquis*, *exquis*, etc.

95. ... *ſecous*, p. 193.

Voyez Baïf, t. II, note 7.

96. *Hauement*, p. 197.

« Hauement, auidè. » (Nicot.)

97. ... *l'oiſeuſe glace*, p. 197.

En repos, immobile. Épithète consacrée, que De la Porte n'a pas manqué de recueillir : « GLACE, *Froide, gelee, oyſeuſe...* »

98. ODE XI, p. 201.

Dédiée d'abord « A ABEL DE LA HVRTELOIRE, » puis « A IEAN D'AVRAT, SON PRECEPTEVR, » elle ne porte, en 1584, aucune indication de nom.

99. ... *le Troyen*, p. 201.

Ganymède, placé parmi les constellations, sous le nom du Verseau.

100. ... *n'eſpere*, p. 203.

Ne craint, ne redoute. C'est un latinisme. Virgile a dit (*Énéide*, I, 543) :

... *ſperate Deos*,

dans le sens de : craignez les Dieux.

101. ... *l'asnesse*, 204.

Nicandre dit que Jupiter ayant donné aux hommes la Jeunesse, pour les récompenser de lui avoir révélé le larcin de Prométhée, ils la mirent sur une ânesse, qui la laissa au serpent pour avoir de l'eau.

102. ODE XIII, p. 205.

Dédiée tour à tour « A IVLIEN PECCATE, » et « A GVILLAVME DES AVTELS, POETE FRANÇOIS, » elle ne porte ici nulle indication.

103. ODE XIIII, p. 207.

Intitulée dans les éditions précédentes : « CONTRE DENISE, SORCIERE. »

104. ... *acrauanter*, p. 207.

Nicot renvoie d'*acrauanter* à *accreuanter*, qu'il explique ainsi : « desrompre & briser par grand effort de violence. »

105. ... *cimetaires*, p. 208.

Il y a peu de mots qui aient eu des formes aussi variées. Nicot en rapporte deux : *cemetiere*, *cimitiere*; *cimitère* se trouve dans Du Bellay, t. II, p. 371. Quant à *cimeterre*, on le trouve assez fréquemment. Littré le donne à l'historique dans un passage de la *Vie de Saint Thomas le martyr*.

106. A SA MAISTRESSE, p. 211.

« A CASSANDRE, » dans les éditions précédentes.

107. ... *la reste*, p. 212.

Voici encore un de ces mots qui, au temps de Ronsard, étaient souvent féminins à cause de leur terminaison. (Voyez, ci-dessus, notes 52, 63 et 66.) Nom masculin et féminin, dit Sainte-Palaye. La plupart des nombreux exemples féminins qu'il rapporte appartiennent au XVIe siècle.

108. *Pour les siens, & fol qui se laisse*, p. 213.

& n'est pas dans le texte; nous l'avons ajouté pour la mesure du vers.

109. ODE XVIII, p. 213.

Intitulée : « A SON LAQVAIS, » dans les éditions précédentes.

110. ... *pompons*, p. 214.

Voyez, ci-dessus, note 10.

111. ODE XIX, p. 214.

Cette pièce, imitée d'Anacréon et intitulée dans les éditions précédentes : « *L'Amour mouillé,* » a été dédiée tour à tour « A REVERGAT, » et « AV SIEVR ROBERTET. »

112. ... *que non-per on m'ameine*
Trois porcs, & trois agneaux, p. 216.

Non-per est employé ici adverbialement : d'une manière, d'une façon qui ne comprenne pas de nombre pair.

113. ... *revangé*, p. 217.

Revindicare a donné deux formes populaires : *revancher* et *revanger*, et une forme savante : *revendiquer*.

114. PALINODIE A DENYSE, p. 218.

Voyez, ci-dessus, note 103.

115. *Ny la fleur qui porte le nom*
D'vn mois & d'vn Dieu, p. 223.

« La violette de Mars. » (Richelet.)

116. *D'vne playe*, p. 223.

« De la playe que Venus se feit parmy les espines accourant à la blessure de son Adonis, mourant par la ialousie de Mars. » (Richelet.)

117. *Ny celle qui iaunit du teint*
De la fille trop enuieuse, p. 223.

« Le soucy, qui est iaune & palle, representant la ialouse passion de Clytie, de laquelle il est issu, & suit tellement toutes les conuer-

ſions du Soleil, qu'il a ſon occident & ſon orient auecque luy. » (Richelet.)

118. *D'vne autre plus belle amoureuſe*, p. 223.

« De Leucothoé. Ouide 4. *Metamorph.* » (Richelet.)

119. *Au milieu du liz enferma*
D'vn grand aſne le roide manche, p. 223.

« Dans les *Alexipharmaques*, Nicandre dit que ce fleuron voulut vn iour conteſter de beauté contre Venus, qui, par deſpit & en vengeance, enferma au milieu de ſes fueilles la vergogne d'vn aſne. » (Richelet.)

120. ODE XXV, p. 224.

Cette pièce est intitulée dans les éditions précédentes : « A REMY BELLEAV, POETE. »

121. ODE XXVI, p. 225.

Intitulée dans les éditions précédentes : « A IOACHIM DV BELLAY. »

122. ... *la crampe du pied*, p. 227.

Le sabot. « *La crampe du pied d'vn cheval.* A horſes hooſe. » (Cotgrave.)

123. A MONSIEVR LE DAVPHIN, p. 240.

Dans les éditions précédentes : « AV ROY DAVPHIN FRANÇOIS II, DEPVIS ROY DE FRANCE. »

124. *Laquelle de quatorze ans*, p. 241.

Il y a bien *de*, dans l'édition de 1584, mais les précédentes ont *dès*, qui donne un meilleur sens.

125. A MONSEIGNEVR LE DVC D'ORLEANS, p. 250.

Dans les éditions précédentes le titre porte : « A MONSEIGNEVR LE DVC D'ORLEANS, DEPVIS ROY DE FRANCE. »

126. ... *pluyeuſe tempeſte*, p. 252.

« TEMPESTE... *pluyeuſe ou pluuieuſe*, » dit de La Porte dans ses

Epithetes. Pluyeuſe est une forme populaire aujourd'hui hors d'usage. Il est assez curieux de voir Ronsard la préférer à la forme savante. Cela du reste lui arrive assez fréquemment. (Voyez, ci-dessus, note 37.)

127. ... *Idoles feints*, p. 256.

Il fait ce mot masculin parce qu'il est neutre en grec et en latin. Ce masculin a été encore d'un usage assez fréquent au XVIIe siècle. (Voyez mon *Lexique de la langue de Corneille.*) Enfin c'est le féminin, indiqué par la terminaison, qui a prévalu.

128. *Prou-ſendras*, p. 260.

Les préfixes *pro, pour, prou*, s'employaient alors à peu près indifféremment. Nicot, dans son *Threſor*, renvoie de *pourfit* et de *profit* à *prouffit*, où il dit cependant : « *Prouffit*... On deuroit eſcrire *Profit*, parce qu'il vient de *Profectus*, nom verbal de *Proficio.* »

129. *Et mon lac qui nomma Pallas*
De ſon onde Tritonienne, p. 262.

« *Palus vaſta*, proche de la petite Syrte. — Lucain dit, comme noſtre autheur, que ce lac luy donna le nom de Tritonienne, & que ce fut le premier lieu où elle arriua aprés ſa naiſſance. » (Richelet.)

130. *Quand ſa voix luy fut racouſtrée*, p. 262.

« Parce qu'auparauant qu'il paſſaſt en Afrique, il eſtoit muet. Mais y eſtant venu par l'oracle d'Apollon, & ſans y penſer s'eſtant preſenté à luy vn lion effroyable, la peur qu'il en eut luy deſlia la langue. » (Richelet.)

131. ... *trois pucelles*, p. 264.

« A ſçauoir : Eliſabet, qui fut mariée au Roy d'Eſpagne, Claude au Duc de Lorraine, & Marguerite à Henry IV. » (Richelet.)

132. *Sergent'*, p. 270.

Pour *sergente*, féminin de sergent. Celle qui poursuit l'exécution d'une sentence, d'un arrêt.

133. ... *poudroyer*, p. 271.

Réduire en poudre.

134. ... *offet*, p. 271.

Petit os. « *Offet, ou Offelet*, Officulum. » (Nicot.)

135. *Rechante les vers*, p. 271.

« C'eſt-à-dire défais les charmes que tu as faits contre moy. » (Richelet.)

136. ... *torce pelace*, p. 273.

Écorce tordue. « *Pelaſſe*. Rinde, or barke of a tree. » (Cotgrave.)

137. ODE XII, p. 275.

Non rimée.

138. A SA MAISTRESSE, p. 276.

Dans les éditions précédentes : « A IEANNE IMPITOYABLE. »

139. ... *ſois vengente*
Mes deſdaignez ſoucis, p. 277.

Venge mes soucis. Participe présent féminin employé avec un complément.

140. DE LA CONVALESCENCE DE IOACHIM DV BELLAY, p. 280.

Dans les éditions précédentes on lit après ce titre : « A LOVYS MEGRET. »

141. A MACLOV DE LA HAIE, p. 281.

D'autres éditions portent : « A FRANÇOIS DE LA BROSSE, CHARROLOIS. »

142. *Les nuaux*, p. 282.

« NVAU *ou* NVAGE, NVE *ou* NVEE. » (De la Porte, *Epithetes.*)

143. A CVPIDON, p. 283.

De précédentes éditions portent en plus : « Pour punir lane cruelle. »

144. ... *s'alente*, p. 283.

Ronsard semble préférer cette forme *s'alenter* à *s'alentir*, qui est plus habituel. Il dit plus loin (p. 417) :

... l'aſpre ſoin qui m'enchenueſtre
Seul m'alente.

145. ODE XIX, p. 286.

Dans les éditions précédentes on lit en tête de cette ode : « A CHARLES DE PISSELEV, EVESQVE DE CONDOM. »

146. *... la lineature*
Des mains, p. 287.

Les lignes de la main.

Nicot, ayant en vue ce passage de Ronsard, explique ainsi ce mot : « *la* Lineature *des mains où git la Chiromantie, Ronſard*, Manuum lineæ. » Il s'employait du reste dans le sens plus général de dessin, tracé. On le trouve dans la plupart des dictionnaires français-espagnols et français-italiens du XVIIe siècle, où il est traduit par *lineatura*.

147. A ANTOINE DE CHASTEIGNER, p. 288.

Dans les éditions précédentes il est qualifié : « Abbé de Nantueil. »

148. LA DEFLORATION DE LEDE, p. 290.

Les éditions précédentes portent en plus : « A CASSANDRE. Diuiſée par trois pauſes. »

149. ... *le laict ſur la jonchée*, p. 291.

La jonchée désigne ici la corbeille de jonc dans laquelle on fait cailler le lait. Il paraît que ce mot désignait parfois le lait lui-même : « *lonchée..., le caillé du laict façonné entre vne poignée de ioncs rangez en maniere de coffin,* » dit Nicot.

150. *Piolez d'esmail*, p. 291.

Nicot cite ce passage, dans l'explication qu'il donne de ce mot : « *Piolé*, Picturatus, Variegatus : *Vn carquan piolé d'esmail. Ronsard. Voyez* Riolé. » L'*Académie* de 1694, qui a recueilli cette expression, l'explique ainsi : « Peint de diverses couleurs. Il n'a guere d'usage qu'en cette phrase prov. *Riolé piolé comme la chandelle des Rois.* »

151. ... *le sourci d'vn rocher*, p. 293.

Voyez, ci-dessus, note 57.

152. *Les bassinets*, p. 294.

« *Bassinets... se prent pour certaine espece d'herbe qui est appelée en Latin*, Ranunculus, Batrachium. » (Nicot.) La corolle de la renoncule forme effectivement une coupe ou bassin.

153. ... *vin de Prepatour*, p. 301.

« Vin excellent, & dont la vigne appartient au Roy, & est de son domaine en Vendomois. » (Richelet.)

154. ... *ô*, p. 302.

Avec. — Ronsard, qui l'explique ici par une note marginale, en conseille l'emploi dans son *Abbregé de l'art poëtique*.

155. ... *pepons*, p. 302.

Voyez, ci-dessus, note 10.

156. *La reste*, p. 303.

Voyez, ci-dessus, note 107.

157. *Sillé*, p. 304.

Voyez, ci-dessus, note 58.

158. ODE XXVII, p. 305.

Elle porte en tête dans les éditions précédentes : « A ODET DE COLLIGNY CARDINAL DE CHASTILLON. »

159. *Et ton grand Duc de Guise aussi*, p. 307.

Les éditions antérieures à la Saint-Barthélemy portent ici :

Et ton grand Chastillon aussi,

et plus bas :

Tant qu'elle aura pour baſtillon
Vn cardinal de Chaſtillon.

160. ... *vn autre nouueau Mecène,* p. 308.

« Le cardinal de Lorraine, ſupport des hommes doctes de ſon temps. » (Richelet.)

161. EPITHALAME... p. 308.

Publié d'abord isolément sous ce titre : « EPITHALAME D'ANTOINE DE BOVRBON & IEANNE DE NAVARRE, par P. de Ronſard. » (Paris, impr. de Vaſcoſan, 1549, in-8° de 4 ff.)

162. *De la Serene antique*
Ie voirray le tombeau, p. 313.

« La ville de Naples, où eſt enterrée Parthenope, l'une des Sereſnes. » (Richelet.)

163. *Et celle qui entr'ouure*
Les flots à l'enuiron, p. 314.

« Veniſe. Au ſurplus eſt élegant & ancien de repreſenter ainſi quelque lieu par ſes proprietez particulieres. » (Richelet.)

164. *Vn ombre eſpars,* p. 316.

Masculin peu justifié, car le mot est féminin par l'*e* de sa terminaison aussi bien que par son étymologie : *umbra.*

165. ... *emmure,* p. 317.

« Emmurer... *Eſt compoſé de deux entiers, En, & Murer. Et ſignifie enuironner de murs quelque place.* » (Nicot.)

166. A GVY PACATE, p. 319.

Les éditions antérieures portent en plus cette qualification : « prieur de Sougé. » Dans les éditions posthumes, cette pièce est adressée à Dorat et commence ainsi :

Mon Daurat, nos ans coulent.

167. ...*Pegase*
(Qui fit sourcer Parnase), p. 320.

Nicot donne ce mot avec ce passage de Ronsard : « *Sourcer*, id est, *produire vne source de fontaine, Ronsard, Pegase qui fit sourcer Parnase.* »

168. ... *trope*, p. 320.

Voyez, ci-dessus, note 4.

169. ... *estuye*, p. 321.

Voyez Baïf, t. I, note 26.

170. VŒV A LVCINE, p. 322.

Les éditions antérieures portent en plus : « AVX COVCHES D'ANNE TIERCELIN. »

171. ... *imployable*, p. 328.

Godefroy et Littré ne donnent pour ce mot que des exemples tirés des poètes de la Pléiade ou des auteurs postérieurs du XVIe siècle. Nicot n'allègue en l'expliquant que l'autorité de Ronsard, qui, peut-être, l'a créé : « Imployable, *Qu'on ne sçauroit ployer, ou flechir. Ronsard.* » Nous n'avons plus que la forme savante *inflexible* au lieu de la forme populaire *imployable* que Ronsard cherchait à accréditer. Marmontel, qui n'a pas toujours un sentiment aussi juste des besoins de notre langue, dit à l'article : « Usage » de ses *Éléments de littérature : « Inflexible* ne laisse-t-il jamais regretter *imployable ?* »

172. *Hucha*, p. 329.

La note marginale est curieuse, parce qu'elle nous montre Ronsard ne se contentant pas d'expliquer le mot qu'il emploie, mais faisant en philologue plutôt qu'en poète l'histoire de ses dérivés.

173. ... *s'encherne*, p. 335.

Pour *s'encharne*. Substitution de l'*e* à l'*a*. (Voyez, ci-dessus, note 16.)

Cotgrave donne, dans son dictionnaire : « *Encharné au cœur. Rooted, or fleshed, in the heart.* » C'est encore un mot qui, employé d'abord sous sa forme populaire, ne subsiste plus que sous la forme savante : *incarner*.

174. *Ains que*, p. 337.

Avant que.

175. ... *Meliſſete*, p. 341.

Du grec μέλισσα, abeille, dérivé de μέλι, miel. Les éditions antérieures portent, au lieu de *Meliſſete* : « *vne auette.* »

176. ... *mue*, p. 341.

Le masculin était *mu* (Voyez Sainte-Palaye), dont *muet* est le diminutif.

177. ... *ſi les vers*
N'euſſent empanné ſa gloire
Voletant par l'vniuers, p. 343.

Empauer, empenner, garnir de plumes, fournir d'ailes. (Voyez, ci-dessus, note 45, à la fin de l'*Aduertiſſement au lecteur* de l'édition des *Odes* de 1550, et note 60.) Tahureau a dit dans ses poésies (2e part. p. 55, éd. de 1574) :

De ceux qui ont en main la plume
Pluſieurs ont bien ceſte couſtume
D'empanner le nom éternel
Des hommes dont l'honneur notoyre
Faict voler luy meſme ſa gloyre
D'vn trait legerement iſnel.

178. ... *fiere-douce*, p. 344.

Épithète composée de deux adjectifs de sens contradictoire, comme *aigre-doux*, attribué par Du Bellay à Lazare de Baïf et qui s'est définitivement acclimaté dans notre langue.

179. ... *des fleuues les entorſes*, p. 344.

Entorse, qui ne se dit plus que de la torsion des ligaments qui entourent le pied, avait au XVIe siècle une signification beaucoup plus étendue. *Les entorſes des fleuues* sont leurs détours, leurs méandres. Dans *La Franciade* (l. I, p. 411, éd. 1584), *entorse* se dit du chanvre tordu, tortillé par un tisserand :

L'vn allongeant le chanure à toute force,
Pli dessus pli entorse sus entorse,
Meuant la main ores haut ores bas
Fait le cordage.

180. *Il face ma lyre crosse*, p. 345.

Qu'il la courbe en forme de crosse, c'est-à-dire, qu'il me donne une abbaye.

181. Ode xx, p. 345.

On lit après ce titre, dans les éditions précédentes : « De neuf à dix syllabes. »

182. ... *cocus*, p. 346.

« Cocu... *Qu'on dit Coucou, par onomatopoïe, à cause du chant de cest oiseau.* » (Nicot.)

183. *Tourtres*, p. 346.

Voyez Baïf, t. III, note 21.

184. Ode xxiii, p. 348.

Dans les éditions précédentes elle est adressée : « A Remy Belleav. »

185. Ode xxv, p. 350.

Adressée : « A Melin de Saint-Gelais, » dans les éditions précédentes.

186. *Elochant*, p. 350.

« Eflocher, *C'est à dire, Esbranler.* » (Nicot.)

187. ... *braise*, p. 354.

Flamme, feux, passion. Cet emploi figuré de ce mot, fort ancien dans notre langue, se trouve encore dans les premières pièces de Corneille. (Voyez notre *Lexique* de la langue de cet auteur.)

188. ... *bechée*, p. 356.

« *Bechée ou becquée.* » (Nicot.)

189. ... *achée*, p. 356.

Voyez, ci-dessus, note 30.

190. ... *poliot*, p. 356.

Pouliot, plante aromatique, sorte de menthe appelée vulgairement herbe aux puces. En latin *pulegium, de pulex*, puce.

191. ... *vne plaisante mensonge*, p. 357.

Au féminin, suivant la terminaison et contrairement à l'etymologie. (Voyez, ci-dessus, note 52.)

192. ... *vne ieune poutre*, p. 362.

Voyez Baïf, t. III, note 21.

193. ... *cheueul*, p. 365.

Les dictionnaires de la langue du XVIe siècle ne donnent point d'autre forme : « *Cheueul, ou poil, ou perruque.* » (Robert Estienne, *Dictionnaire Françoislatin*, M. D. XXXIX.)

194. ODE XL, p. 368.

Les éditions précédentes portent : « A REMY BELLEAV. »

195. *Riblant*, p. 372.

« Ribler... *est auec port d'armes troller çà & là, & courre sus à chacun.* » (Nicot.)

196. *Les Tusques mains*, p. 373.

« Les ouuriers de Florence. » (Richelet.)

197. ... *femmes delicieuses*, p. 373.

« *Delicieux*, delicatus. (Nicot.)

198. ... *la vire*, p. 382.

« Action de tourner, » dit Sainte-Palaye, qui en donne un exemple de Guillaume Guiart.

199. ODE III, p. 385.

Cette ode a paru d'abord au feuillet A v r° du Recueil décrit dans les *Œuures françoises de Ioachim du Bellay*, t. II, note 175. Elle y est intitulée : « *Aux trois Sœurs, Anne, Marguerite, Iane de Seymour, Princesses Angloises, Ode par Pierre de Ronsard Vandomois.* » Après le titre se trouve cet avertissement :

« Le Conte d'Alfinois au Lecteur. Amy Lecteur, ie t'ay bien voulu faire quelques petites annotations sur les Odes de Ronsard, te promettant continuer à l'auenir sur toutes ses œuures, affin de te soulagier de peine : i'entens à toi qui n'as encor longtemps versé à la leçon des Poëtes. »

200. *Denizot*, p. 387.

« Le Conte D'Alfinois austresfois precepteur de ces trois Dames. » (Note de l'édition originale.)

201. *Noüant la mer*, p. 388.

Traversant la mer à la nage. « Et s'auenturoyent de nouer en tel estat la riuiere. » (Olivier de la Marche, cité par Godefroy.)

202 ... *passagere*, p. 388.

« Passagere, pour passable, l'actif pour le passif. » (Note de l'édition originale.)

203. TRADVCTION DES VERS LATINS DE IEAN D'AVRAT, p. 388.

Publiée pour la première fois au feuillet H v r° du Recueil indiqué ci-dessus, note 199.

204. HYNNE TRIOMPHAL D'ELLE-MESME, p. 390.

Publié d'abord au feuillet H vij r° du Recueil indiqué ci-dessus, note 199.

205. ... *monts surnommez du Feu*, p. 399.

« Pyrenez, Ἀπὸ τοῦ πυρὸς, autrefois bruslans comme le Vesuue & le Mont Gibel. » (Richelet.)

206. ... *talonniere*, p. 399.

« Talonniere & capeline ce ſont les ailes & le chappeau de Mercure ainſi nommés par Iean le Maire. » (Note de l'édition originale.)

207. ... *ſurpendit*, p. 400.

Forme assez fréquemment employée au XVIe siècle : « *Fromage ſurpendu*, id eſt, ſurſum pendens in cauea. » (Nicot.)

208. A ELLE MESME, p. 404

Publié d'abord, au feuillet L viij r° du Recueil indiqué ci-dessus, note 199, sous ce titre : « *Aux Cendres de Marguerite de Valois Royne de Nauarre. Ode paſtorale par Pierre de Rouſard Vandomois.* »

209. ... *noüailleuſe*, p. 407.

« Nouailleux, *plein de neuds*, nodoſus. » (Nicot.) On ne le trouve pas avant le XVIe siècle, et il pourrait bien avoir été créé par Ronsard ou par quelqu'un des siens. Du Bellay a dit : *tronc noüailleux*. (t. II, p. 277, sonnet 28.)

210. ... *manques*, p. 411.

Privés. Du latin *mancus*, d'où nous avons tiré manchot.

211. ... *chaſſe-mal*, p. 411.

Baïf s'est servi de cet adjectif composé, qui traduit l'épithète grecque ἀλεξίκακος. (Voyez t. IV, p. 438.)

212. ... LEON HEBRIEV, p. 412.

« Sçauant platonicien qui a traicté doctement la matiere de l'amour dans ſes Dialogues. » (Richelet.)

213. ODE IX, p. 413.

On lit en tête dans les éditions antérieures : « A ROBERT DE LA HAYE. »

214. ... *Iupiter le Philien*, p. 416.

« Qui prend ſoin des amitiez & qui les defend, car les anciens

ont attribué diuers epithetes & ſurnoms à Iupiter, ſelon la diuerſité des ſuiects qu'ils ont voulu faire paſſer ſous ſa protection. » (Richelet.)

215. ... *fuſt*, p. 417.

« Anciennement, alors qu'on avait le sentiment que *soit* était un verbe, on le mettait au pluriel quand la construction l'exigeait; et, quand la phrase était du passé, au lieu de *soit* on se servait de *fust.* » (Littré, *Dictionnaire*, au mot *Soit.*)

216. ... *pluyeuſe*, p. 418.

Voyez, ci-dessus, note 126.

217. ... ODE XI, p. 420.

Les éditions antérieures portent en plus : « A NICOLAS DENISOT. »

218. *Animoit egalement*, p. 422.

On trouve dans l'édition de 1587 la variante suivante :

A'moit d'amours & de pleurs
La carte laborieuſe,
Et la table de couleurs,

qui motive cette curieuse note de Ronsard : « A'moit, c'eſt ce qu'on dit eſcorchant le latin, animoit. L'vn & l'autre eſt bon. »

219. ... *yeux traitis*, p. 422.

« *Traictiz yeux, ou ſourcils.* » (Nicot.)

220. *Au nouueau Soleil a fait place*, p. 423.

Nous avons ajouté *a*, qui ne se trouve pas dans l'édition de 1584, ce qui rend le vers faux.

221. ... *vn bel image*, p. 427.

Anciennement ce mot a été souvent employé au masculin (voyez Littré à l'*historique*), bien que ni sa terminaison ni le genre du latin *image* n'y autorisent.

222. ... *flo-flotante*, p. 429.

Cette expression, si reprochée à Du Bartas, pourrait bien être de la création de Ronsard, car *le cinquiesme iour de la 1re semaine*, où on lit :

... *Priez l'astre du iour*
Qu'il quitte vistement le flo-flottant seiour,

n'a paru qu'en 1579, tandis que le cinquième livre des *Odes* de notre poète où celle-ci figure est de 1552.

Pasquier, qui a employé cette expression en vers (voyez Sainte-Palaye), indique (*Recherches*, p. 693, éd. 1643) parmi les mots nouvellement introduits : « Le *floflotter* mis en vsage par les Poëtes de nostre temps, pour representer le heurt tumultuaire des flots d'vne mer, ou grande riuiere courroucée ; » mais, par malheur, il ne nous dit point qui l'a créé.

223. Ode xiiii, p. 430.

Les éditions antérieures portent : « A Simon Nicolas, Secretaire dv Roy. »

224. ... *escarse*, p. 432.

Plus ordinairement *escharse*, avare.

225. *Mais bon-temps à Dieu t'y command'*, p. 432.

Que Bon-Temps (personnage souvent cité dans les farces et qui désigne l'époque, le temps où l'on vivait heureux) te recommande là, intercède pour toi.

226. Ode xv, p. 432.

Cette pièce a pour titre dans les éditions précédentes : « A Lanet Peintre dv Roy tres-excellent. Ode géniale. »

227. ... *trope*, p. 439.

Voyez, ci-dessus, note 4.

228. ... *fait son nic*, p. 440.

Voyez Belleau, t. I, note 2.

229. A ANDRÉ THEVET, p. 443.

On trouve dans les éditions suivantes le nom de Belon au lieu de celui de Thevet.

230. *Combien Theuet,* p. 445.

Éditions suivantes : *Combien Belon.*

231. ... *bruyaus,* p. 445.

Lire : *bruyans.*

232. ... *Bourdin,* p. 445.

« Lors procureur general du Roy, & duquel nous auons de doctes obſeruations ſur l'ordonnance de Moulins. » (Richelet.)

233. *Empanez,* p. 446.

Voyez, ci-dessus, notes 60 et 177.

234. *Theuet, il te l'a bien montré,* p. 446.

Dans les éditions suivantes :

Belon, ſa faueur t'a monſtré.

235. ODE XXXII, p. 454.

Dans les éditions précédentes cette ode est adressée : « A MONSIEVR DE VERDVN SECRETAIRE & CONSEILLER DV ROY. »

236. ... *nouds,* p. 457.

Ronsard a mis ici *nouds,* comme au l. I des *Amours* (t. I, p. 4), pour la rime, et *nœuds* un peu plus bas, dans le corps du vers. Marot du reste avait déjà employé *nouds* dans les : *Chants diuers, D'Amour fugitif.*

237. *Paiſſeteaux,* p. 459.

Les éditions précédentes portent *Paſſereaux,* et tel paraît bien être le sens habituel de ce mot. Rob. Estienne *(Dictionarium latino-gallicum,* éd. 1561, Lutetiæ, J. du Puys) dit : « *Paſſer*... Vne Paſſe, Vn Paſſereau, Paſſeteau, Moineau, Moucet. » Cependant Sainte-

Palaye le traduit par : papillons, et allègue un passage d'Amadis Jamin qui semble confirmer cette interprétation.

238. Ode Sapphique, p. 460.

Dans les éditions posthumes cette pièce est précédée de l'avis suivant :

« Les vers Sapphiques ne ſont, ny ne furent, ny ne ſeront iamais agreables, s'ils ne ſont chantez de voix viue, ou pour le moins accordez aux inſtrumens, qui ſont la vie & l'ame de la poeſie. Car Sapphon chantant ces vers ou accommodez à ſon Cyſtre, ou à quelque Rebec, eſtant toute rabuſſee, à cheueux mal-agencez & negligez, auec vn contour d'yeux languiſſants & putaciers, leur donnoit plus de grace que toutes les trompettes, fifres & tabourins n'en donnoient aux vers maſles & hardis d'Alcee, ſon citoyen, & contemporain, faiſant la guerre aux Tyrans. »

239. *... ie veux perdre les yeux*
Comme i'ay l'ouyr, p. 461.

C'est-à-dire : Comme j'ai perdu l'ouïe. Ronsard emploie substantivement l'infinitif, au lieu du participe passé féminin.

240. *... ou des freres la rage,*
Qui rompent tout, p. 462.

Des vents. Les éditions précédentes portent :

Que l'eau, le vent ou le brulant orage
L'iniuriant.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

SONNETS A DIVERSES PERSONNES.

	Pages.
Au Roy Henry III.	1
A luy-mesme.	2
A luy-mesme. Madrigal.	2
A luy-mesme.	3
A luy-mesme.	3
A Monseigneur le Duc de Touraine.	4
Audit Seigneur Duc.	5
Audit Seigneur Duc.	5
Audit Seigneur Duc.	6
Audit Seigneur Duc.	6
Au Roy Henry II.	7
A la Royne Mère.	8
Au Roy François II.	8
A Loys de Bourbon.	9

Pages.

A l'Alteſſe Mere du Duc de Lorraine. 9
A Monſieur de Nemours 10
A Charles, Cardinal de Lorraine. 10
A luy-meſme 11
A luy-meſme 11
A Henry de France, Duc d'Anjou 12
A Anne de Montmorency. 13
A I. de Carnaualet. 13
A I. de Monluc, Eueſque de Valence. 14
A M. de Clermont, Ducheſſe d'Vſez. 14
A Gilles Bourdin 15
A I. d'Auanſon 16
A M. Forget 16
A I. d'Auanſon 17
A I. du Thier 17
A Charles d'Eſpinay 18
A luy-meſme. 18
A André Theuet. 19
A Loys des Maſures 20
A Eſtienne Iodelle. 20
Sonnet. 21
A la Royne Catherine de Medicis. 21
Sur la naiſſance du Duc de Beaumont. 22
Audit S. Duc de Beaumont 22
Au Roy Charles IX 23
A luy-meſme 24
A luy-meſme. Madrigal. 24
A luy-meſme 25
A luy-meſme 25

Pages.

A H. de Bourbon, Roy de Nauarre. 26
A Madame de Rohan. 27
A I. Gaffot. 27
A Nicolas le Sueur. 28
A Iaques de Brou 28
Au Sieur Ludouico d'Aiaceto, Florentin. . . . 29
A I. de Edinton 30
A Amadis Iamin 30
A la riuiere du Loir 31
Vœu à Mercure. Madrigal. 31
Sonet à quelques Seigneurs qui fouperent chez luy 32
Sonet de mefme fubiect 32
Sonet 33
Sonet 33
Sonet pour vn anagrame 34

GAYETEZ.

Gayeté I. 35
Gayeté II 36
Gayeté III 39
L'Alouette 41
Le Freflon. A Remy Belleau. 44
Gayeté IIII 46
Traduction de quelques Epigrammes Grecs fur la genice de Myron 53
Traduction de quelques autres Epigrammes Grecs. 55

Pages.

De Martial 57
Vœu d'vn vigneron à Bacchus. 58
Vœu d'vn pescheur aux Naïades. 59
De Palladas. 59
Du mesme 60

LA CHARITE.

A l'vnique perle Marguerite de France Royne de Nauarre. 61
L'Amour amoureux. A elle-mesme 67
A elle-mesme. 71

LES ODES.

Au Roy Henry II 73

LE PREMIER LIVRE DES ODES.

Ode I. Au Roy Henry II. 77
Ode II. A luy-mesme 91
Ode III. A la Royne. 93
Ode IIII. A Madame Marguerite, Sœur du Roy . 97
Ode V. A Charles, Cardinal de Lorraine . . . 101
Ode VI. La Victoire de François de Bourbon à Cerizoles. 103
Ode VII. Au Seigneur de Carnaualet. 107

Pages.

Ode VIII. Vſure, à luy-meſme. 113
Ode IX. La Victoire de Guy de Chabot. . . . 114
Ode X. A Michel de l'Hoſpital. 119
Ode XI. A Ioachim du Bellay 148
Ode XII. A Bouiu, Angeuin. 156
Ode XIII. A Iean d'Aurat. 159
Ode XIIII. A Antoine de Baïf. 160
Ode XV. A Iean Martin. 162
Ode XVI. 165
Ode XVII. A ſa Maiſtreſſe. 168
Ode XVIII. A Ioachim du Bellay. 169
Ode XIX. Avant-venue du Printemps. 171
Ode XX. 174
Ode XXI. A Pierre Paſchal 177
Ode XXII. A ſa Lyre. 178

LE SECOND LIVRE DES ODES.

Ode I. Au Roy Henry II. 181
Ode II. A Calliope 185
Ode III. Conſolation à la Royne de Nauarre, ſur la mort de Charles de Valois. 187
Ode IIII. Contre les Auaricieux, & ceux qui pres de la mort baſtiſſent. 189
Ode V. A ſa Maiſtreſſe. 192
Ode VI. Prophetie du Dieu de la Charante . . 194
Ode VII 196
Ode VIII 198

Pages.

Ode IX 199
Ode X. 200
Ode XI 201
Ode XII 202
Ode XIII. 205
Ode XIIII 207
Ode XV. A la foreſt de Gaſtine 210
Ode XVI. A ſa Maiſtreſſe 211
Ode XVII 212
Ode XVIII 213
Ode XIX. 214
Ode XX 216
Ode XXI. 217
Ode XXII. Palinodie à Denyſe. 218
Ode XXIII 221
Ode XXIIII. De la fleur de la vigne 223
Ode XXV. 224
Ode XXVI 225
Ode XXVII 226
Odelette XXVIII. 227
Ode XXIX 228
Ode XXX. 229

LE TROISIESME LIVRE DES ODES.

Ode I. Au Roy Henry II. 231
Ode II. A la Royne Catherine de Medicis, Mere du Roy 236

Pages.

Ode III. A Monſieur le Dauphin. 240
Ode IIII. A Monſeigneur le Duc d'Orleans . . 250
Ode V. A Monſeigneur le Duc d'Alençon. . . 257
Ode VI. A Mes Dames, Filles du Roy Henry deuxieſme 263
Ode VII. A Madeleine. 267
Ode VIII. A la fontaine Bellerie. 268
Ode IX. A Denys Lambin. 269
Ode X. Epipalinodie. 270
Ode XI. De l'Eſté. 272
Ode XII. Sur la naiſſance de François, Dauphin de France 275
Ode XIII. A ſa Maiſtreſſe. 276
Ode XIIII. A Ioachim du Bellay. 277
Ode XV. De la Conualeſcence de Ioachim du Bellay. 1550. 280
Ode XVI. A Maclou de la Haie 281
Ode XVII. A Cupidon. 283
Ode XVIII. Complainte de Glauque à Scylle, Nymphe. 285
Ode XIX. 286
Ode XX. A Antoine de Chaſteigner 288
Ode XXI. La Defloration de Lede. 290
Ode XXII 297
Ode XXIII. A Remy Belleau. 299
Ode XXIIII. A Gaſpar d'Auuergne. 300
Ode XXV. 302
Ode XXVI 304
Ode XXVII. 305

LE QVATRIESME LIVRE DES ODES.

Pages.

Ode I. Au Roy Henry II. 307
Ode II. Epithalame de tres-illuſtre Prince Anthoine de Bourbon, & de Iane, Royne de Nauarre 308
Ode III. Au pais de Vandomois. 312
Ode IIII. De l'election de ſon ſepulchre . . . 315
Ode V. A Guy Pacate 319
Ode VI. Vœu à Lucine. 322
Ode VII. A Ioachim du Bellay. 323
Ode VIII. Vœu au Somme 324
Ode IX 325
Ode X. 326
Ode XI 327
Ode XII. Le Rauiſſement de Cephale. 329
Ode XIII 338
Ode XIIII 338
Odelette XV 339
Ode XVI. 340
Ode XVII. A René d'Vruoy. 341
Ode XVIII. Aux Muſes, à Venus, aux Graces, aux Nymphes & aux Faunes. 343
Ode XIX. 344
Ode XX 345
Ode XXI. 346
Ode XXII 347
Ode XXIII 348

Pages.

Ode XXIIII. 349
Ode XXV. 350
Odelette XXVI 355
Ode XXVII. 356
Ode XXVIII 357
Ode XXIX 360
Ode XXX. 360
Ode anacreontique XXXI 361
Ode XXXII. 361
Ode XXXIII. 362
Ode XXXIIII 363
Ode XXXV 363
Ode XXXVI. 364
Odelette XXXVII 365
Ode XXXVIII. 366
Ode XXXIX. 368
Ode XL 368
Ode XLI. 369

LE CINQVIESME LIVRE DES ODES.

Ode I. Au Roy Henry II. 371
Ode II. A Madame Marguerite, qui depuis a esté Ducheſſe de Sauoie 375
Ode III 385
Ode IIII. Traduction des Vers Latins de Iean d'Aurat 388

Pages.

Ode v. Hynne triomphal d'elle-mesme 390
Ode pastorale vi. A elle-mesme 404
Ode vii. A Phœbus, pour guarir le Roy Charles IX 408
Ode viii Au Roy Charles, luy donnant vn Leon Hebrieu 412
Ode ix 413
Ode x. 416
Ode xi 420
Ode xii 423
Ode xiii. 424
Ode xiiii 430
Ode xv 432
Ode xvi. 433
Ode xvii. 434
Ode xviii 437
Ode xix. 438
Ode xx 439
Ode xxi. 440
Ode xxii 441
Ode xxiii 441
Ode xxiiii. A André Theuet 443
Ode xxv. 446
Ode xxvi 447
Ode xxvii. 448
Odelette xxviii. 449
Ode xxix. Par dialogue 450
Ode xxx. 452
Ode xxxi 453

Pages.

Ode XXXII 454
Ode XXXIII. Magie, ou deliurance d'Amour. . 457
Ode Sapphique XXXIIII 460
Ode XXXV. Vers Sapphiques 461
Ode XXXVI. A ſa Muſe. 462

FIN DE LA TABLE.

Achevé d'imprimer

LE VINGT FÉVRIER MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-NEUF

PAR ALPHONSE LEMERRE

25, rue des Grands-Augustins

A PARIS

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

~~NOV 5 '54 H~~

MAR 2 [illegible]

DUE OCT '64 H

233474

DEC 3 '66 H